

Paul Morin

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES



ÉDITION CRITIQUE
PAR JACQUES MICHON

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

ŒUVRES POÉTIQUES
COMPLÈTES

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

directeur

Jean-Louis Major

comité de lecture

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada: le Corpus d'éditions critiques.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Paul Morin

Œuvres poétiques complètes

Édition critique
par
JACQUES MICHON
Université de Sherbrooke

2000
Les Presses de l'Université de Montréal

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Données de catalogage avant publication (Canada)

Paul Morin (1889-1963)

Œuvres poétiques complètes

Édition critique / Jacques Michon (1945-)

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend un index et des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1765-3

I. Michon, Jacques (1945-) II. Titre. III. Collection.

PS8526.O73A17 2000 C841'.52 C00-940036-2

PS9526.O73A17 2000

PQ3919.M67A17 2000

Typographie et montage: Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1765-3

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2000

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

INTRODUCTION

LA PUBLICATION du *Paon d'émail* de Paul Morin constitue un événement de première importance dans le monde des lettres canadiennes-françaises de 1911. Le recueil du jeune poète de Montréal, publié à Paris chez le meilleur éditeur des poètes parnassiens, Alphonse Lemerre, a en effet de quoi éblouir même les plus exigeants amateurs d'art. L'œuvre affiche une telle maîtrise du vers et des rythmes, son inspiration est si éloignée de ce qu'on a pu lire jusque-là sous la signature d'un auteur canadien, qu'elle est accueillie d'emblée comme une révélation. On n'a rien vu de tel depuis la sortie d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, qui fit entrer la poésie canadienne-française dans une nouvelle phase de son évolution. En fait, *Le Paon d'émail* prolonge, en la parachevant à sa manière, l'aventure nelliganienne dans la recherche des formes éclatantes, «l'élégance extérieure et verbale¹» et le raffinement de l'érudition.

Morin participe ainsi à la révolution littéraire d'une génération en train de s'affirmer au seuil de la nouvelle décennie. Guy Delahaye vient de publier *Les Phases*, René Chopin lancera bientôt *Le Cœur en exil* et Marcel Dugas, qui se fait l'interprète du groupe, prépare notamment un essai retentissant sur Verlaine. Une poésie nouvelle, affranchie des refrains patriotiques et des devoirs nationaux, s'impose. En 1912, Marcel Dugas déclare: «Fréchette

1. Marcel Dugas, *Littérature canadienne*, p. 67. Les références en notes sont abrégées; pour des références complètes, voir la bibliographie, p. 597-622. Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 71.

est mort et il faut qu'il meure davantage².» La poésie n'est plus à la remorque d'une cause, mais à son propre service; l'écrivain se transforme enfin en artiste. *Le Paon d'émail* est appelé à devenir le livre culte de la nouvelle esthétique; il sera au cœur de toutes les polémiques opposant la nouvelle génération aux écrivains régionalistes.

Paul Morin est sans doute le poète le plus doué de sa génération et le mieux doté pour réaliser ce coup d'éclat. Fils unique de bonne famille, petit-fils de Pierre-Louis Morin d'Equilly et d'Isabelle-Héloïse McDonell, il est l'héritier d'une double ascendance linguistique et culturelle. Son grand-père, arrivé au Canada en 1837, était français et sa grand-mère, écossaise. Sa mère, Antonia Gabriella Marchand, était la fille de Malvina Marchand, fondatrice de l'Académie Marchand; son père, Henri-Éléonard Morin, était directeur de la succursale canadienne d'une importante compagnie d'assurances américaine. La famille, qui faisait partie de la bourgeoisie montréalaise située au confluent des deux cultures dominantes, la britannique et la française, entretenait des rapports étroits avec l'élite des deux communautés. M^{me} Morin, tournée surtout vers la France, où elle faisait de fréquents séjours, était une habituée des salons du XVI^e arrondissement. Elle fréquentait l'hôtel Regina, place des Pyramides face au Louvre, quand elle ne résidait pas dans l'appartement qu'elle avait loué, au 62 de la rue des Vignes, à Passy. Le jeune Paul l'accompagnera en Europe à au moins deux reprises avant 1910. Plus tard, il suivra les traces de sa mère: il sera introduit dans les salons de M^{me} Gilmour et du comte de Grandville, et dînera chez la comtesse de Martel (Gyp).

Premier de classe, enfant aux multiples talents, Morin fait ses études chez les jésuites, tantôt à Paris au Collège Saint-Louis-de-Gonzague, tantôt à Montréal au Collège Sainte-Marie. S'il acquiert chez les Pères une solide formation en lettres classiques, sa mère et sa grand-mère favorisent son penchant pour la poésie: elles lui offrent pour son neuvième anniversaire *Les Trophées* de

2. Marcel Dugas, «Propos littéraires», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1.

José Maria de Heredia et *Émaux et Camées* de Théophile Gautier³. C'est au Collège Sainte-Marie qu'il se lie d'amitié avec René Chopin, Guy Delahaye et Marcel Dugas, qui composeront avec lui la cohorte des irréductibles de la littérature moderne. Bachelier à dix-huit ans, licencié en droit à vingt et un ans, Paul Morin sera reçu docteur à la Sorbonne à l'âge de vingt-quatre ans. Héritier d'un capital social et culturel exceptionnel, il fait une entrée précoce dans les lettres.

Le Paon d'email

Paul Morin fait paraître ses premiers vers d'inspiration religieuse, «Prise de voile» et «Alleluia», dans *Le Journal de Françoise*, au début de ses années de collège, en 1903 et en 1904. En 1905, il publie encore des vers dédiés «À la Vierge⁴», puis deux textes en prose intitulés «Le chef d'orchestre⁵» et «L'heure néfaste⁶». En 1907, touché par la grâce exotique, le jeune écrivain revient en force avec quatorze poèmes, dont «Le jardin», où l'on voit apparaître pour la première fois la figure emblématique du paon⁷, puis «Aurore» et «Crépuscule», qui, placés sous le titre général de «Sonnets agrestes⁸», lui valent sa première querelle avec les régionalistes⁹.

3. Marcel Dugas, *Littérature canadienne*, p. 67.

4. «À la Vierge», *Messager canadien du Sacré-Cœur*, vol. 14, février 1905, p. 73-74.

5. «Le chef d'orchestre», *Le Nationaliste*, 11 juin 1905, p. 2.

6. «L'heure néfaste», *Le Nationaliste*, 25 juin 1905, p. 3. C'est probablement à cette époque que le jeune prodige est présenté à Louis Fréchette, qui lui prédit un avenir de «poète national» (rapporté par Victor Barbeau, «Paul Morin», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 13, 1970, p. 64).

7. «Sur les gazons dorés par septembre, des paons / Solennels promenaient mystiquement leurs queues / Aux ocelles d'azur, / Près des marbres verdiss des Vénus et des Pans» («Le jardin» [1905], *Le Nationaliste*, 8 décembre 1907, p. 3; repris sous le titre «La villa d'Este» dans *Le Paon d'email*).

8. *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 3.

9. Un critique, croyant y lire une description de la nature canadienne, déplore le manque de «couleur locale» de la pièce; ce à quoi Morin rétorque: «Je n'avais nullement l'intention de parler du Canada. J'ai passé de récentes et délicieuses vacances en Bretagne et dans cet autre paradis qui s'appelle la Brie. De simples notes de voyage, coordonnées et rimées, m'ont fourni ces malheureux sonnets, "d'où nous vient tout le mal"» («Du tac au tac», *Le Nationaliste*, 2 juin 1907, p. 2).

La poésie de Morin, faite d'érudition et de finesse, contient déjà tout ce qu'il faut de culture et de dispositions natives pour séduire le public cultivé. Passé maître dans l'art de la litote, Morin pratique les vertus aristocratiques, la distance sociale, l'ironie, le culte du beau et le mépris du roturier. Il entretient des dispositions pour le rêve, le voyage et la lecture. Quand il n'est pas à l'étranger, il trouve refuge dans sa bibliothèque. Pénétré de culture latine et de poésie parnassienne et symboliste, le poète marie le rêve à la connaissance des pays lointains. Dans ses vers, il y a autant de choses vues que de paysages imaginés. Il décrit la Grèce avant de l'avoir visitée, mais peint Venise et Nonancourt sur le motif. À ce propos, il donnera une leçon de littérature à l'abbé Émile Chartier qui confond l'art et la vie¹⁰. Pour Morin, l'art a sa propre logique et il doit être évalué et jugé par rapport à lui-même.

Lorsqu'il termine ses études classiques, en 1907, Morin porte déjà en lui le projet d'un premier recueil; six des quatorze poèmes publiés cette année-là figureront dans *Le Paon d'émail*¹¹. Il soumet ses pièces au jugement de ses amis les plus proches, Chopin, Dugas, Delahaye¹². De l'automne 1907 au printemps 1910, le rythme de ses publications semble ralentir: deux poèmes paraissent en 1908, «Nocturne» et «Vêpres», et trois autres en 1910, «Douceur de la maison...», «Le soir clair» et «Stamboul».

10. Lettre de Paul Morin à Émile Chartier, 11 mai 1912, ASSH, fonds Émile Chartier.

11. Dans la même lettre à Émile Chartier, du 11 mai 1912, Paul Morin parle de «certaines de [ses] pièces composées il y a cinq ou six ans». Selon Alfred DesRochers, qui a recueilli le témoignage de Guy Delahaye, la plupart des sonnets du *Paon d'émail* auraient été composés au collège, c'est-à-dire entre 1904 et 1907 («Œuvres poétiques de Paul Morin», *Lectures*, vol. 8, n° 5, janvier 1962, p. 143). Victor Barbeau rapporte la même version, qu'il tient lui aussi, semble-t-il, de Delahaye («Paul Morin», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 13, 1970, p. 67), à moins qu'il n'ait tout simplement repris les propos de DesRochers sans en indiquer la source. DesRochers précise que la lettre de «Cicéron à Pætus», le sonnet «Sur un exemplaire des *Satires*» et plusieurs autres poèmes de la section intitulée «Reflets du temps», comme «Fama», «datent des environs de 1905» (article cité, p. 143).

12. Comme l'atteste cette dédicace du *Paon d'émail* à Guy Delahaye: «À l'excellent poète, au chaleureux ami, / Qui a bien voulu suivre et approuver / Les phases de ce cocasse bouquin» (cité par Robert Lahaise, dans *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 178).

Un pastiche de «Nocturne», dans *Le Nationaliste*, suscite un échange de lettres entre l'imitateur, dissimulé sous des pseudonymes, et René Chopin, qui prend la défense de Morin¹³. La polémique porte sur la prétendue obscurité du texte¹⁴.

En 1910, le projet de recueil est déjà fort avancé. Sa parution et son titre sont annoncés par Marcel Dugas dans *Le Nationaliste* du 15 mai¹⁵. Durant ses études de droit, Morin continue d'écrire: «[...] pendant les cours si captivants de l'Hon. M. Pérodeau sur la procédure notariale ou du juge Lafontaine sur le droit romain, Morin passait à quelques initiés ses vers de la veille¹⁶.» À l'automne de 1910, Morin s'embarque pour Paris avec le manuscrit du *Paon d'email* dans ses valises. En mai 1911, après avoir passé ses examens de licence et s'être inscrit au doctorat, il donne des nouvelles du recueil à Georges Vanier: «*The book is not printed yet, écrit-il, but absolutely finished and I follow the advice Mr Barrès gave me to "let it lay" for a month or so and then reread it once. He says any mistake will then me sauter aux yeux*¹⁷.» Entre-temps le jeune poète sollicite d'Anna de Noailles l'autorisation d'une dédicace en page

13. Voir Annette Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques"», thèse de doctorat, Université McGill, 1980, p. 162-163.

14. «Que M. Morin mette son égoïsme de côté et, s'il écrit pour une prétendue élite, qu'il tâche de penser aux nombreux humbles d'esprit comme moi: quand nous lisons des vers, nous n'aimons pas à courir après le sens» (Renée C., «Lettre à René», *Le Nationaliste*, 8 novembre 1908, p. 3).

15. «Notre Robert de Montesquiou Fezensac, alias Claude Hélian, imprime... Son livre portera le titre de *Le Paon d'email* et sera enluminé par des aquarelles de l'auteur. Pas très convaincu de cette nouvelle théorie de la modestie du livre qu'un grand homme de plume canadien tente d'édifier, il a jeté les yeux sur l'imprimeur du Mercure de France. Son livre, à n'en pas douter, sera attendu avec une fébrile impatience par tous les gourmets d'art» (Persan, «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 3). L'imprimeur du Mercure de France est à cette époque la maison Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo à Poitiers. Ernest Bilodeau affirme, en 1912, que «le volume devait paraître à Montréal au lendemain de la publication des *Phases* de Guy Delahaye [avril 1910], mais la critique se fit tellement acerbé autour de ce petit volume, que Morin décida d'attendre» (*Le Pays*, 6 janvier 1912, cité par Robert Lahaise, dans *Guy Delahaye et la modernité littéraire au Québec*, p. 149, n. 13, et p. 194, n. 67).

16. R.V. (Ernest Bilodeau), «*Le Paon d'email* de M. Paul Morin», *Le Pays*, 6 janvier 1912, p. 3.

17. Lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 12 mai 1911, citée dans Morel de la Durantaye, II, p. 20.

de titre¹⁸. Il n'a pas encore trouvé d'éditeur mais suit les conseils de ses amis parisiens:

*I must tell you, écrit-il à Vanier, that I had the great pleasure of knowing numerous very nice families here. At one comte de Grandville's, I met Barrès and his wife — H. de Régner. — G. de Porto Riche. — Comtesse Martel (Gyp) — where I was asked to dinner — Formont the Rovelest and a lot of others, tous plus intéressants les uns que les autres. This helped me very much to gain the favour of the editors, also their kindness in going over some of my writing has allowed me to make numerous and important corrections*¹⁹.

Morin peaufine ses textes. Dans la version finale des douze poèmes déjà publiés dans les journaux, il apporte plusieurs modifications importantes: changements de titres, permutations et ajouts de vers, substitutions de mots... Certains poèmes sont adaptés pour illustrer le thème du paon. Ainsi dans «Nocturne», réintitulé «Sur Paris endormi», «les chiens hurlent d'ennui» est remplacé par «les paons rauquent d'ennui²⁰»; dans «Vêpres», «un vieux martin-pêcheur» se transforme en «des paons recueillis et blasés²¹»; le poème intitulé «Stamboul» est enrichi d'une strophe éponyme:

C'est l'heure où, devant le Turbé,
Pendant son aigrette hautaine,
Un paon d'émail au col bombé,
Lentement, boit à la fontaine²².

18. «Madame la comtesse Mathieu de Noailles a permis que son nom fût inscrit au seuil de ce livre. C'est un éloge indirect, mais réel: le Canadien français a touché le cœur et l'esprit de la grande poétesse» (Marcel Dugas, «Sur un livre nouveau», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 2).

19. Morel de la Durantaye, II, p. 20. Dans le fonds Victor Barbeau (BNQ), on trouve ce mot de Gyp (comtesse de Martel de Janville) daté d'avril 1911: «Les du Bouchet viennent déjeuner Dimanche. Voulez-vous venir aussi?... Beaucoup d'amitiés. G[y]p. Dites-moi par un bleu.»

20. «Nocturne», *Le Nationaliste*, 11 octobre 1908, p. 3; «Sur Paris endormi», *infra*, p. 163.

21. «Vêpres», *L'Aube*, 11 novembre 1908, p. 7; «Nonnes», *infra*, p. 92.

22. Ce poème est dédié à Marcel Dugas qui, sous le pseudonyme «Les Frères Maugas», signe la chronique «Estudiantina», où il évoque le titre du recueil à paraître: «À l'ombre fraîche et florentine des lauriers, Paul Morin, un mandragore à la boutonnrière, svelte parmi les lys, botté de fauve, ganté de fauve, et de fauves lueurs dans ses viriles prunelles, mordille les violettes qu'il a cueillies à l'aube dans son jardin mélancolique où paradent hiératiquement ses paons d'émail» (*Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2).

De corrections en corrections, le recueil finit par être «presque entièrement différent» de celui qui circulait dans le cercle des amis montréalais en 1910²³. *Le Paon d'email* paraîtra en novembre 1911²⁴ chez Alphonse Lemerre, l'éditeur de Leconte de Lisle, de Théophile Gautier, de José Maria de Heredia et de Maxime Formont²⁵. Lemerre publie les poètes à compte d'auteur²⁶: pour financer la publication de son recueil, Morin a recours à la souscription. En guise de remerciements, il dédiera certaines pièces à ses bienfaiteurs. Dans une lettre du 12 mai 1911, il écrit à Georges Vanier: «*Thank you very much for your kind promises de souscrire, and thank you still more for allowing me to dedicate to you this very humble sonnet* [«Aïsthètès»]²⁷.» D'autres amis, comme Albert Papineau («Terme») et Edgar Ansel Mowrer («Sophos»), seront récompensés de la même manière.

Réunissant quatre-vingt-cinq poèmes répartis en cinq sections, *Le Paon d'email* propose un itinéraire poétique qui va du voyage réel au voyage rêvé. Les deux premières parties, «Marbres et feuillages» et «Ellas», consacrées aux périples méditerranéens du poète, évoquent les paysages et les villes d'art d'Italie, d'Espagne, de Grèce, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. La troisième partie, sous le titre «Épigrammes», esquisse sept variations sur le thème de la mort²⁸, alors que la quatrième,

23. R.V. (Ernest Bilodeau), «*Le Paon d'email* de M. Paul Morin», *Le Pays*, 6 janvier 1912, p. 3.

24. Dans une lettre à Pamphile Le May, datée du [dimanche] 19 novembre 1911, Morin parle du «très humble petit livre de poèmes que Lemerre publie cette semaine» (BNQ, fonds Pamphile Le May). Jules Fournier situe cette parution quelques semaines plus tard: les «premiers exemplaires de son livre, paru voilà deux semaines, viennent tout juste d'arriver à Montréal» («*Le Paon d'email*», *L'Action*, 30 décembre 1911, p. 1).

25. Morin avait rencontré Formont dans le salon du comte de Grandville.

26. Edgard Pich, «Lettres de Leconte de Lisle à Alphonse Lemerre (commentaires et notes)», *Bulletin des études parnassiennes*, n° 3, 1982, p. 42. Pich précise: «L'entreprise Lemerre réussit d'autant mieux que certains parnassiens étaient des jeunes gens de bonne famille, relativement fortunés, disposés à payer pour se donner le plaisir de se voir imprimés et peu soucieux des conditions financières de l'opération.»

27. Morel de la Durantaye, II, p. 20.

28. Voir Jacques Blais, «Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité», dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 24.

«Silves françoises», célèbre la patrie des ancêtres. Une cinquième partie, «Le reflet du temps», rassemble les poèmes centrés sur l'évocation du passé et sur le voyage remémoré; de retour chez lui, le poète se recueille et revit par la lecture les sensations raffinées des heures vécues sur les rives lointaines: «Mes poètes sont là, qui paraissent m'attendre, / Et de leurs feuillets clos, mélancolique émoi, / L'âme des livres vient errer autour de moi» («Douceur de la maison...»). Enfin la dernière section se limite à l'envoi final, qui fait écho à la dédicace du début, où le poète présentait à sa lectrice idéale, Anna de Noailles, les hommages «d'un Canadien français». Il s'adresse maintenant à ses compatriotes, leur promettant un jour de «marier / Les mots canadiens aux rythmes de la France».

À ce parcours narratif personnel, la figure emblématique du paon sert de fil conducteur. Ornement et orgueil des jardins de l'Orient et de l'Occident («Marbres et feuillages»), oiseau des dieux («Ellas») et des rois («Silves françoises»), compagnon du poète et du savant («Le reflet du temps»), le paon symbolise la poésie elle-même, souveraine et chatoyante, et souvent incomprise («Le paon mourant»).

Virtuose des rythmes classiques, Morin manifeste un goût marqué pour les vers somptueux et sonores, traversés de rimes intérieures et de mots assonancés. *Le Paon d'email* présente une grande variété dans les mètres (octosyllabiques, ennéasyllabiques, décasyllabiques, alexandrins²⁹), dans les strophes (distiques, tercets, quatrains, sixtains, huitains) et dans les rimes, presque toujours riches. Le poète affectionne le sonnet: plus d'une pièce sur cinq. Comme le fait remarquer Gérard Bessette, Morin «aime travailler à l'intérieur d'un cadre précis, restreint, nettement délimité³⁰». La richesse des formes découle en partie d'un désir d'offrir au lecteur l'équivalent poétique de notes de voyage,

29. «Les alexandrins du *Paon d'email* sont également d'une étonnante régularité. On dirait que la révolution hugolienne n'a pas touché Morin. Sauf quelquefois dans ses poèmes à strophes libres, il ne se permet presque jamais d'enjambement, ni même de coupes ternaires. Il mise plus sur l'harmonie et la sonorité du vers que sur sa dislocation» (Gérard Bessette, *Les Images en poésie canadienne-française*, p. 190).

30. *Ibid.*, p. 189.

d'inspiration variée, fertiles en impressions neuves et colorées: «Des descriptions, écrit-il à Vanier, des notes, un essai de retour à la pastorale grecque, beaucoup de couleur [...]»³¹. Dans plusieurs cas, les vers et les strophes proviennent de sources livresques dont Morin s'approprie les paysages et les sensations par le biais de la traduction: ainsi, «Giotto» et «Espagne» de Longfellow, «La jeune Grecque» de Ferdinand Freiligrath, «Sirène» d'Alfred Tennyson et «Toi» d'Helen Coale Crew. D'autres pièces sont des adaptations plus libres d'Ovide («La légende d'Argus»), de Cicéron («Cicéron à Pætus»), de Chérémon («Le prix»), de Perse («Sur un exemplaire des *Satires*»), de Théocrite («Thalatta») et de Virgile («Sur un exemplaire des *Bucoliques*»), ou bien des imitations brillantes de Leconte de Lisle («Chios»), d'Albert Samain («Sur Paris endormi...»), de Guy Delahaye («Quatre villes d'Occident», «Quatre villes d'Orient»), d'Henri de Régner («À Junon») et d'Anna de Noailles («Chinoiserie»).

Morin ne ménage pas les démarches pour faire connaître son ouvrage: il adresse de nombreux envois d'hommage aux amis, aux écrivains et aux critiques littéraires. Camille Roy, Maurice Barrès, la duchesse de Rohan, Pierre Loti, Frédéric Mistral, Fernand Gregh, Georges Grosjean, Auguste Douvrai, Jules Lemaitre, Georges Audigier, Jean Joseph Van Dooren, Alfred Kleczkowski et Julie Rouget de Gourcez accusent réception du recueil dans les semaines qui suivent sa parution³². En quelques mois, de décembre 1911 à septembre 1912, une quinzaine de comptes rendus sont publiés dans les journaux du Québec³³. Quelques articles et échos paraissent aussi en France: *L'Action*

31. Lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 12 mai 1911, dans Morel de la Durantaye, II, p. 21.

32. Voir la lettre de Camille Roy à Paul Morin, 1^{er} avril 1912, ASQ. Les lettres des destinataires français se trouvent dans le fonds Victor Barbeau (BNQ).

33. Dans le premier compte rendu à sortir au Canada, Jules Fournier écrit: «Il vient de paraître à Paris, chez Lemerre, un livre dont la critique des grands journaux — *Le Figaro*, *Le Gaulois*, *Le Temps* — s'accorde à reconnaître qu'il ne s'est rien vu de plus remarquable, en France, depuis nombre d'années» («*Le Paon d'émile*», *L'Action*, 30 décembre 1911, p. 1). Nous avons consulté, à la Bibliothèque nationale de France, les microfilms des numéros parus entre le 1^{er} octobre et le 30 décembre 1911 des trois journaux parisiens cités par Jules Fournier: nous n'y avons trouvé aucun compte rendu ni aucune mention du *Paon d'émile*.

reproduit les propos d'André Thérive dans *La Revue de France et des pays français* et de Pierre Courtois dans *La Revue française*³⁴. Le même journal publie les lettres personnelles adressées à l'auteur par Maurice Barrès et Fernand Gregh, qui expriment leur admiration et soulignent le talent du jeune poète³⁵. *Le Paon d'email* reçoit également un accueil favorable de la part des rédacteurs d'une petite revue intitulée *Les Tablettes*³⁶. Au cours des mois qui suivent, l'auteur reçoit des invitations à collaborer à *La Pensée de France*³⁷ et à une anthologie des poètes francophones³⁸.

34. André Thérive, «La jeune poésie canadienne», *La Revue de France et des pays français*, n° 5, juin 1912, p. 210-215; repris dans *L'Action*, 27 juillet 1912, p. 4. Pierre Courtois, [«Paul Morin, *Le Paon d'email*»], *La Revue française*, vol. 7, n° 50, septembre 1912; repris dans *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1 et 4.

35. «*Le Paon d'email* apprécié par Maurice Barrès et Fernand Gregh», *L'Action*, 25 mai 1912, p. 1.

36. Mais cette dernière disparaît avant de pouvoir publier le compte rendu dont Morin avait déjà pris connaissance sur épreuves, semble-t-il, et avec lequel il comptait faire la promotion de son livre à Montréal. Comme il l'écrit à Georges Vanier, le 1^{er} janvier 1912, il voulait ainsi se prémunir contre une certaine critique dont il craignait l'hostilité: «*I have a jolly fine notice in "Les Tablettes". Editor: Francis Jammes, whom you no doubt know as the pope and leader of the new school. I shall try and have it reproduced in Canada — it will do no harm — as I expect so many bitter criticisms as to choke everlastingly the poetical microbe in me*» (lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 1^{er} janvier 1912, dans Morel de la Durantaye, II, p. 31). Le compte rendu qui aurait dû paraître dans le numéro de l'été 1912 (n° 7-8, juillet-septembre) n'a pu y figurer, sans doute pour les raisons que la rédaction invoque dans un avis aux lecteurs: «Par suite d'un événement imprévu, le présent fascicule se trouve écourté de plusieurs articles, de la Revue des revues et d'une partie de celle des livres» (p. 47). D'après la collection dont nous avons pu consulter le microfilm à la Bibliothèque nationale de France, la revue, fondée par A. F. et C. S. en janvier 1911, cessa de paraître avec le numéro de l'été 1912 (n° 7-8, juillet-septembre). «*Les Tablettes* ne sont l'organe d'aucun groupe, d'aucune école littéraire. Elles ne relèvent d'aucune formule, et tendent seulement à être une Revue d'art et de beauté. Toutes les idées, toutes les opinions y sont accueillies pourvu qu'elles soient exprimées avec style et noblesse» (déclaration liminaire du premier numéro). La disparition de la revue semble avoir été causée par le décès de l'un de ses fondateurs, Albert Fleury, à qui la revue consacre tout un numéro hors série en mai 1912 (xix-100 pages). C'est dans ce numéro (p. vii) que paraît un accusé de réception du *Paon d'email* ainsi libellé: «*Le Paon d'email*, poèmes par Paul Morin (Alphonse Lemerre, éd., 3 fr.50)».

37. Voir la lettre de Th. de Bauffremont à Paul Morin, le 8 décembre 1913 (BNQ, fonds Victor Barbeau).

38. Voir la lettre de Jean Joseph Van Dooren à Paul Morin, vers 1912 (BNQ, fonds Victor Barbeau). Un poème de Morin, «Douceur de la maison», est reproduit dans la section canadienne de l'*Anthologie des poètes français de France et de l'étranger* de Van Dooren (5^e édition, Verviers, Librairie Albert Hermann, 1928,

Les premiers comptes rendus paraissent dans les journaux de Montréal, *L'Action*, *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Canada* et *Le Nationaliste*. Au printemps de 1912, ce sera au tour des revues, *La Revue canadienne*, *La Nouvelle-France* et le *Bulletin du parler français*. Jules Fournier donne le coup d'envoi avec un article dithyrambique en première page de *L'Action*:

[...] il n'existe pas à l'heure qu'il est — même en France, même parmi les Fernand Gregh, les Henri de Régnier, les Edmond Rostand, — un poète qui possède mieux *son métier*, qui sache mieux *faire le vers*, et qui, avec un sentiment très vif, encore peut-être un peu livresque, des choses de la nature et de l'art, ait plus d'habileté technique, de ressources et de sûreté de main, que ce jeune Canadien français de vingt-trois ans³⁹.

Fournier perçoit dans le recueil un heureux équilibre entre des impressions de voyage et ce qu'il nomme les «voix intérieures⁴⁰». Il cite de larges extraits, relève quelques influences (Heredia, Verlaine, Samain, Rostand, Verhaeren, Gregh) et parle d'une «imitation voulue», où l'élève surpasse parfois ses maîtres. Fournier voit en Morin «le poète que nous attendons depuis longtemps» et qui délivrera la littérature canadienne, «*pour de bon*», dit-il, «des Crémazie, des Fréchette et des Chapman⁴¹».

Une semaine plus tard, dans le même journal, Marcel Dugas prend la parole au nom de la jeune génération. Pour décrire l'itinéraire du recueil dans ses pérégrinations et ses métamorphoses, il évoque «ce joli rêve de bibliothèque éclos» et de ferveur juvénile. La seule réserve qu'il formule concerne un certain amour démesuré du mot, mais ce reproche, le critique se l'adresse également à lui-même. Dugas voit un effort de retenue et de sobriété dans la dernière pièce du recueil, celle où le poète dit qu'«il chantera désormais les bois et les lacs canadiens». Le même

p. 1055). À la même époque, Morin reçoit deux promesses de comptes rendus, non retrouvés, de Jacques Bardoux (lettre du 19 mars 1912) et de A. Léo Leymarie (carte de visite, vers 1912, BNQ, fonds Victor Barbeau).

39. Jules Fournier, «*Le Paon d'email*», *L'Action*, 30 décembre 1911, p. 1 et 4.

40. «Après s'être à loisir arrêté devant les ruines, devant l'histoire, devant les paysages, le poète a fait un retour sur lui-même: il a voulu écouter ses "voix intérieures"» (*ibid.*, p. 1).

41. *Ibid.*

jour, dans *Le Pays*, Ernest Bilodeau place Morin «au-dessus de tous les poètes canadiens. Il n'est qu'un débutant, ajoute-t-il, et c'est déjà un maître⁴².» Encore ici, la jeunesse excuse les quelques faiblesses relevées par le critique (inspiration livresque, forme peu originale). Le lendemain, 7 janvier, paraît dans *Le Nationaliste* un compte rendu de Léon Lorrain. Si, selon le critique, certains passages accusent la jeunesse de l'auteur, «il est rare, exceptionnel même, qu'un poète de cette puissance et aussi parfait, se révèle à cet âge⁴³».

Le 10 janvier, Edmond Léo vient rompre cette belle unanimité⁴⁴. S'il reconnaît les qualités formelles du recueil, le critique du *Devoir* déplore que la poésie de Morin ne soit pas mise au service d'une morale plus édifiante. Il lui reproche de s'être inspiré du «néo-paganisme de la comtesse de Noailles et de Henri de Régnier⁴⁵». Émile Chartier et Camille Roy entonneront bientôt le même refrain. Entre-temps, sous la signature de Colette, *La Presse* publie une notice bibliographique faisant état de l'accueil exceptionnel réservé à l'ouvrage⁴⁶, et *Le Canada* fait paraître, à la une, un compte rendu élogieux qui rappelle le succès du recueil en annonçant la parution prochaine d'une deuxième édition⁴⁷.

Le succès du *Paon d'email* avait amené Morin à préparer une deuxième édition. Dès le 17 février 1912, *Le Canada* annonce l'événement: «Nous venons de recevoir *Le Paon d'email*, le volume de poésies qu'un jeune Canadien français, M. Paul Morin, vient de faire éditer chez Lemerre, à Paris, et qui a eu à son apparition un si joli succès que l'on parle déjà d'une deuxième édition⁴⁸.»

42. R.V. (Ernest Bilodeau), «*Le Paon d'email* de M. Paul Morin», *Le Pays*, 6 janvier 1912, p. 3.

43. Léon Lorrain, «*Le Paon d'email*», *Le Nationaliste*, 7 janvier 1912, p. 1.

44. Morin écrira à Victor Barbeau: «*Le Devoir* n'est pas ma feuille préférée. Ces bonnes gens me maltraitent depuis *Le Paon...*» (lettre de 1960, non datée, BNQ, fonds Victor Barbeau).

45. Edmond Léo, «Causerie littéraire: *Le Paon d'email* par Paul Morin», *Le Devoir*, 10 janvier 1912, p. 1.

46. «*Le Paon d'email*», *La Presse*, 27 janvier 1912, p. 2.

47. F.B., «*Le Paon d'email* de M. Paul-Émile [sic] Morin», *Le Canada*, 17 février 1912, p. 1.

48. *Ibid.*.

L'auteur est alors assuré d'un achat ferme de huit cents exemplaires par le premier ministre de la province, sir Lomer Gouin, qui est aussi un ami de la famille⁴⁹. La nouvelle édition paraît au cours du printemps. Outre une vingtaine de corrections touchant la ponctuation, Morin y supprime des coquilles et effectue de nombreuses retouches. Il change des mots dans une vingtaine de poèmes, surtout dans les deux premières parties du recueil («Marbres et feuillages» et «Ellas»). Il remanie le premier vers de la pièce intitulée «Le prix» et ajoute deux distiques à «Adieu Venise», ces derniers ayant vraisemblablement sauté lors de la composition de la première édition. Dans «La Malmaison», les deux distiques du quatrain final sont intervertis. Enfin, cinq nouvelles dédicaces y sont ajoutées: «Turqueries» est désormais dédié à Pierre Loti, «Ode» à Frédéric Mistral, «C'est vers toi que je viens» à la duchesse de Rohan, «Le lac» à Fernand Gregh et «Le départ» à Maurice Barrès. Ces nouveaux dédicataires, qui ont accusé réception de la première édition, se voient ainsi remerciés pour leur accueil favorable.

Lorsque les revues prennent le relais des journaux, les critiques se montrent moins favorables. Dominées par l'idéologie cléricale, ces publications vont unanimement dénoncer, à l'instar d'Edmond Léo, l'inspiration païenne du *Paon d'email*. Adjutor Rivard, dans le *Bulletin du parler français au Canada*, incite la critique à plus de modération dans l'éloge. L'auteur «habile à tourner les vers» n'est pas encore poète, écrit-il, et il doit apprendre à le devenir en s'employant à «ne plus dénaturer ses souvenirs par la littérature». «Qu'il laisse aux néo-païens de notre siècle le bruyant et lourd appareil de la mythologie; [...] enfin, comme sa dernière pièce l'annonce presque, qu'il apprenne à marier "Les mots canadiens aux rythmes de la France / Et l'érable au laurier"⁵⁰.»

Émile Chartier, dans *La Revue canadienne*, déplore aussi l'inspiration païenne du recueil et s'en prend à l'homme lui-

49. Lettre de Paul Morin à Clément Saint-Germain, 18 janvier 1959 (ACEF). Au sujet des relations entre Lomer Gouin et la famille Morin, voir la lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 12 mai 1911, dans Morel de la Durantaye, II, p. 25.

50. Adjutor Rivard, «Les livres: Paul Morin, *Le Paon d'email*», *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 10, n° 5, janvier 1912, p. 198.

même. D'entrée de jeu, il peint le poète sous les traits d'un être désenchanté, blasé et pervers⁵¹. Chartier dénonce la « philosophie déprimante et inhumaine » du recueil, qu'il oppose à la « philosophie chrétiennement résignée dont son œuvre actuelle est trop absolument dépourvue⁵² ». Piqué au vif par le compte rendu de Chartier, Morin répond dans une longue lettre personnelle qu'il lui adresse le 11 mai 1912. Après avoir soulevé quelques contradictions et incongruités du compte rendu, il accuse le critique de vouloir porter atteinte à son honneur et à sa réputation⁵³. Morin craint surtout que les allusions à la moralité douteuse du recueil ne nuisent à ses démarches pour obtenir un poste de professeur⁵⁴.

51. « [...] jouvenceau, ennemi de la rue comme du jour, passionné de la nuit et du silence, lecteur acharné de Loti, dégoûté comme ce dernier des fadeurs de l'amour et de la grossièreté des hommes, non pas un surhomme, mais un névrosé qui volontiers vit en marge du monde et des affaires, esprit sans autre philosophie que celle du désappointement, être de sensibilité aiguë [...] inconstant comme Verlaine et mobile comme Loti, enfin l'exemplaire le plus parfait de l'aristocratique bohème » (Émile Chartier, « Vision d'esthète : à propos du *Paon d'email* », *La Revue canadienne*, vol. 9, n° 62, avril 1912, p. 336).

52. *Ibid.*, p. 343.

53. « Libre à vous de goûter ou non ce que j'écris, et vous avez toute licence d'exercer votre verve à mes dépens... Mais que vous vous arrogiez le droit de me forger de toutes pièces un caractère, de décrire à vos lecteurs l'état moral et la mentalité d'un homme que vous ne connaissez pas, et surtout d'attaquer publiquement mon honneur, voilà un acte criminel, et je ne le permettrai pas » (lettre de Paul Morin à Émile Chartier, 11 mai 1912, ASSH, fonds Émile Chartier).

54. « Tout d'abord, je me demande si vous avez bien pesé ce vague parallèle avec Pierre Loti, écrit-il. Votre aptitude à suivre le « mouvement des idées » vous a-t-elle fait défaut ou se confine-t-elle à la province de Québec? Pouvez-vous ignorer quelles mœurs répugnantes sont couramment prêtées à cet écrivain? et comprenez-vous quelle monstrueuse accusation vous portez contre moi en écrivant : "dégoûté, comme ce dernier, des fadeurs de l'amour..." », p. 336? Sur quels faits vous basez-vous en m'affirmant "ennemi du jour", p. 336, "passionné de la nuit", p. 336, "névrosé"? en me déclarant "sans autre philosophie que celle du désappointement", p. 336, en me donnant une "âme ivre de tristesse et de malheur"? De quel droit, poussé par quelle rage de nuire à un homme dont la brève vie publique n'a jamais excité un blâme, dont les mœurs sont pures, de quel droit pouvez-vous me déclarer "vide d'espoir", p. 340, et "dépourvu de croyance", p. 340? Les croyances religieuses sont chose sacrée. Je suis croyant, avec sincérité, avec orgueil. Quelle haine que je ne pouvais soupçonner vous fait salir ma réputation? Je vous ai dit plus haut que je me destinais au professorat. Croyez-vous qu'après avoir lu votre article, ceux de ces directeurs de maison d'éducation, déjà nommés, qui ne me connaissent pas, seront prêts à confier les

Camille Roy se montre plus sensible au travail de Morin : « Si j'ai éprouvé une grande joie à lire votre *Paon d'email*, écrit-il à l'auteur, c'est que j'y ai mieux aperçu l'habileté de l'artiste, la science du vers et ce souci parnassien de faire beau, solide, métallique⁵⁵ », mais il regrette, par ailleurs, la sensualité du recueil⁵⁶. Il reprendra en substance les mêmes propos dans son compte rendu de mai 1912⁵⁷. Tout en accusant réception de l'article avec modestie, Morin se garde bien d'annoncer une conversion prochaine au régionalisme et à la poésie religieuse : « *Le Paon d'email*, répond-il, n'était que ces esquisses, ces croquis que l'on voit parfois en marge des eaux-fortes, et par lesquels le graveur s'habitue à un burin trop neuf. Je tenterai, dans mon prochain livre, de m'élever à de plus hauts sommets que "l'Othrys et le Tymphraste", et j'espère que mon pays sera content de moi⁵⁸. »

Depuis 1910, Morin a pris du recul : il peut évaluer avec objectivité son recueil, dont certaines pièces remontent à cinq ou six ans. D'ailleurs, avant même la publication du recueil, il en

mentalités encore neuves d'une cinquantaine de jeunes gens à un "névrosé", à un "désenchanté", à un homme "sans croyance et sans espoir", à un émule de Loti ? » (*ibid.*). Pour obtenir réparation de ce qu'il perçoit comme une atteinte à sa réputation, Morin exige « une rétractation explicite », sous peine de poursuites devant les tribunaux. Après avoir consulté la rédaction de la revue et obtenu des avis juridiques qui lui sont favorables, Chartier fera paraître, dans la livraison de juillet de *La Revue canadienne*, une mise au point où il essaiera de dissiper tout malentendu sur ses intentions.

55. Brouillon d'une lettre de Camille Roy à Paul Morin, 1^{er} avril 1912, ASQ, fonds Camille Roy.

56. *Ibid.*

57. « [...] la qualité même de l'inspiration poétique nous semble appeler les plus fortes réserves. [...] Le paganisme de M. Morin lui vient de son goût très vif de l'art grec, mais aussi, croyons-nous, des maîtres qu'il affectionne, et dont il est le trop manifeste disciple. [...] Or le paganisme où s'obstine M. Morin ne peut produire sur le lecteur l'impression heureuse que l'on doit souhaiter. Le paganisme a toujours abouti à la sensualité, et M. Morin est bien près de nous donner une œuvre sensuelle. L'amour de la nature divinisée et adorée n'est guère prudent au cœur de l'homme. L'on commence peut-être par s'éprendre innocemment des souffles ardents de la brise qui caresse — et cela paraît assez inoffensif [...] mais l'on finit presque inévitablement par des désirs plus coupables [...] » (Camille Roy, « Causerie littéraire : *Le Paon d'email* », *La Nouvelle-France*, vol. 11, n° 5, mai 1912, p. 213-214).

58. Lettre de Paul Morin à Camille Roy, [juin 1912], ASQ, fonds Camille Roy.

parlait déjà comme d'une œuvre de jeunesse, comme d'un exercice précédant la publication d'ouvrages plus importants. Quelques mois après la sortie du livre, il écrit à Georges Vanier :

Mon livre me rendra à son lecteur ni meilleur ni pire, je crois que mes vingt-deux années — qui ignorent toute passion et toute tempête de l'âme — ne m'autorisent pas à traiter de l'amour — que j'ignore —, de la douleur — que je n'ai jamais ressentie —, ou du doute — que je suis fier d'avoir toujours repoussé. Des descriptions, des notes, un essai de retour à la pastorale grecque, beaucoup de couleur, un grand souci de la facture, du rythme et de la rime — l'imitation (hélas, on commence toujours par imiter avant d'être imité soi-même) de Ronsard, de Heredia, de Régnier, de la divine Noailles —, telle était mon ambition. Ai-je réussi? On n'est jamais content de soi-même! [...] On me reprochera bien d'autres choses! Tant pis, je n'ai voulu faire qu'une chose, donner au Canada littéraire une impulsion vers une littérature non exotique, non « extranea », mais exotisée, dans ce sens que le poète peut traiter de Damas ou de Nuremberg sans faillir à son devoir national, et que le monsieur qui dit harmonieusement une bucolique de Virgile est aussi louable que celui qui célèbre Des Ormeaux⁵⁹.

En général, l'accueil du *Paon d'email* n'a rien pour surprendre le poète. La réaction régionaliste a été, somme toute, moins virulente que prévu. Toutefois, il faut aussi compter avec la critique non écrite, avec la rumeur publique, plus insidieuse, comme le souligne Camille Roy dans une lettre d'avril 1912 : « Vos compatriotes ont eu à votre endroit la louange prompte, abondante, très enthousiaste. Mais j'entends dire beaucoup de choses qui n'ont pas été écrites, et je vous assure que vous serez plus aimé le jour où votre âme de poète vous réapparaîtra plus occupée de l'idéal et de la foi de chez nous⁶⁰. » Cet avertissement a tout son poids en 1912, alors que Morin compte obtenir, à son retour d'Europe, un poste à l'université⁶¹.

59. Lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 12 mai 1911, dans Morel de la Durantaye, II, p. 21-22.

60. Lettre de Camille Roy à Paul Morin, 1^{er} avril 1912, ASQ, fonds Camille Roy.

61. « *You may be sure that I'll attend "Le cours de littérature de Laval" in one way only — and that is on the platform* » (lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 1^{er} janvier 1912, dans Morel de la Durantaye, II, p. 31).

Dans une conférence de décembre 1912 sur «L'exotisme dans la poésie contemporaine», Morin cite un passage de Jean Dornis à l'appui de son esthétique:

Sans doute est-ce de la nostalgie aussi, mais doublée de ce désir effréné de nouveauté, de cet ardent besoin de renouvellement, dont vivent hantés les hommes d'aujourd'hui, qui pousse les poètes à chercher, ailleurs qu'en leur propre cœur, ailleurs qu'à la ville, ailleurs même que dans le sol caractéristique du terroir, des sources d'impressions fraîches et originales. Écrivains de tradition classique, naturalistes, symbolistes, tous rêvent d'appareiller vers les lointaines contrées pour aborder à la côte surprenante, voire, à la suite de Rimbaud, au pays de «Nulle part»⁶².

Salué comme une exceptionnelle réalisation de jeunesse, *Le Paon d'email* ouvre la porte à la possibilité d'une poésie célébrant aussi les beautés du pays natal. Dans sa pièce finale intitulée «À ceux de mon pays», le poète laisse entendre qu'il s'y emploiera. Si la critique a reçu cela comme la promesse d'une «conversion» prochaine, Morin rappelle dans sa conférence que l'amour du pays n'est qu'un des thèmes de la poésie et de l'expérience exotique:

Nul poète, après s'être imposé des visions d'outre-mer, n'a renoncé à «tourner les yeux vers la France en un nostalgique désir» [...]. Du reste, il y a de l'exotisme dans la nostalgie. Après de longs voyages, la vue subite des côtes de France inspire un attrait identique à celui ressenti devant les minarets de Stamboul. L'exotisme ne consiste-t-il pas dans la sensation, sinon du non-vu, du moins de l'inhabituel⁶³?

Il faut cependant ajouter que le poète lui-même entretient le malentendu. N'annonce-t-il pas, dans *Le Paon d'email* même, la publication prochaine d'un recueil intitulé «Les bois et les lacs»⁶⁴?

62. Jean Dornis, *La Sensibilité dans la poésie française (1885-1912)*, p. 149, cité par Paul Morin, dans «L'exotisme dans la poésie contemporaine», *L'Action*, 11 janvier 1913, p. 1; voir *infra*, Appendice I, p. 569.

63. *Ibid.*; *infra*, Appendice I, p. 579-580.

64. Dans son compte rendu, Marcel Dugas imagine déjà le contenu du prochain recueil: «Il chantera désormais les bois et les lacs canadiens; il chantera "sa" montagne. Ouvrant les yeux, il n'aura qu'à vouloir accepter dans son cerveau d'artiste le reflet de ces magnificences: arbres géants, petits arbustes pâles, soleils en fête, mousse éternelle, et jusqu'à cet écureuil narquois, symbole de mobilité humaine, insaisissable comme la Chimère elle-même» («Sur un livre nouveau», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 2).

Poèmes de cendre et d'or

Dès 1911, avant même la publication du *Paon d'email*, Morin songe à préparer un deuxième recueil. Il s'en ouvre à Georges Vanier en ces termes: «*I do hope you are not expecting to see marvel in that book of mine [Le Paon d'email]. It really is very, very, ordinary. I just publish it as a start to get my name known, and shall try hard to get folks to forget it by another one, better & sounder, to come out next year*⁶⁵.» Pense-t-il alors au projet intitulé «Les bois et les lacs»? En tout cas, son deuxième recueil ne paraîtra que dix ans plus tard et après bien des tribulations et des désillusions.

Après la soutenance de sa thèse sur *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*⁶⁶ à la Sorbonne, le 4 juin 1913, Morin effectue un long périple en Méditerranée et au Moyen-Orient⁶⁷. Les poèmes qu'il fait paraître entre 1914 et 1918 portent la marque de ces pérégrinations. «La rose au jardin smyrniote», «Il pleut, c'est le petit matin», «Chanson persane» et les «Trois harmonies» («Harmonie pour un soir dauphinois», «Harmonie pour un soir d'Italie» et «Harmonie pour un soir grec») appartiennent encore à la veine exotique⁶⁸. En 1916, Bernard Muddiman mentionne même un projet de recueil intitulé «Mosquées», dont la publication aurait été retardée par la guerre⁶⁹.

65. Lettre de Paul Morin à Georges Vanier, 4 août 1911, dans Morel de la Durantaye, II, p. 28.

66. Publiée à Paris, chez Larose, en 1912 (XLI-638 p.).

67. Dans une lettre à Jean Ménard, le 12 janvier 1962, Paul Morin évoquera cette période de sa vie: «Votre "archipels à peine effleurés" m'a fait sourire — un peu mélancoliquement. Vous pensez évidemment à l'ancienne mer Égée. Pour votre gouverne, cher Collègue (*et ego magister* d'université), quand, à Trieste ou Pola, éclata la (maintenant) célèbre dispute entre Maman (qui voulait mon retour à Venise, où elle vivait) et moi, hanté par Constantinople (et surtout Beyrouth!) où demeurerait ma «blonde» (notez avec quelle aise j'adopte notre ramage, "dirait Barbeau"). C'est alors que je m'engageai comme simple matelot sur un voilier grec, cabotant de Patras à Zante — sans se presser. Après ces 18 mois, mon ventre creux n'ignorait plus l'Archipel, connu dans les coins plutôt qu'effleuré! ("à peine") » (cité dans Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, p. 38-39).

68. «Harmonie pour un soir dauphinois» est daté de «La Tour-du-Pin, 1912»; «Harmonie pour un soir grec» est daté de «Patras, Péloponèse, 1913».

69. «*At the present moment he has two new books on hand — a volume of poems, "Mosquées", the publication of which was delayed by the war and another thesis "De*

Le retour de Morin au pays en 1914, la guerre et les années d'enseignement aux États-Unis vont modifier son approche de la poésie. Il enseigne d'abord la littérature française à l'Université McGill où il remplace, en 1914-1915, le professeur René Du Roure, appelé sous les drapeaux. Morin lui-même songe à s'engager dans l'armée, mais sa famille s'y oppose; nommé lieutenant de la milice canadienne, il doit se contenter d'agir comme agent recruteur⁷⁰. En 1915-1916, il obtient un poste d'enseignant au Smith College de Northampton (Massachusetts). En 1916-1917, il est chargé de cours à la University of Minnesota, à Minneapolis. C'est là qu'il fait la connaissance de Geneviève van Rennslaer-Bernhardt, qui deviendra sa femme le 21 juin 1917. Rentré à Montréal en août de la même année, il abandonne l'enseignement pour se consacrer à la traduction⁷¹. Il retrouve dès lors ses amis d'autrefois, René Chopin, Guy Delahaye et Marcel Dugas, ainsi que Fernand Préfontaine et Robert de Roquebrune que la guerre a également ramenés sur les rives du Saint-Laurent. Ces retrouvailles donnent naissance à l'aventure éphémère mais exaltante du *Nigog*. Morin s'y associe grâce à deux poèmes: une pièce en vers libres écrite en hommage à Scriabine et une prose rimée intitulée «Stéphanie», dans lesquels il affiche sa nouvelle manière, une poésie plus libre, débarrassée momentanément de la forme fixe et de la mesure classique.

De 1912 à 1922, Morin fait paraître une vingtaine de poèmes dans divers périodiques: *L'Action*, *Le Nationaliste*, *Le Nigog* et *La Revue moderne*. Si l'on en juge d'après ces pièces, le poète prépare

l'Orientalisme dans les lettres françaises» in connection with the Sorbonne» (Bernard Muddiman, «Paul Morin», *The Canadian Magazine*, vol. 48, n° 1, novembre 1916, p. 182).

70. Voir Bernard Lavaltrie, «Leçon à un conscrit», *Le Nationaliste*, 29 décembre 1917, p. 2.

71. «Il avait le goût de l'enseignement sans en avoir la vocation» (Robert Le Bidois, «Paul Morin, poète», *Le Canada*, 27 janvier 1923, p. 6). «Le professorat — l'ensorceleur et sinistre professorat... —, déclare Morin en 1938, l'angoisse de jeter du bon grain à des petits messieurs crâneurs et à des poulettes désordonnées, qui ne voient dans le maître que le pion, dans le livre que l'ennemi» («La jeune poésie vue par Paul Morin», *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7).

un recueil différent de celui qu'il avait annoncé en 1911. Le souvenir des années de jeunesse s'estompe et se trouve remplacé par des vers inspirés d'événements récents: la guerre («Nuits de mai», «Les héros»), les années d'enseignement («Réveil»), la vie familiale («Promesse»). Même si l'Europe continue à le hanter («Enfin c'est l'amicale»), l'euphorie et la fièvre lyrique du premier recueil se sont transformées en désenchantement au regard de la réalité nord-américaine et des progrès de la vie moderne («Les dieux s'en vont»).

En 1920, *Le Matin*⁷² annonce enfin la parution prochaine du nouveau recueil. L'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier évoque même la sortie de quatre volumes⁷³. C'est en fait le 15 mai 1922 que *Poèmes de cendre et d'or* est publié à Montréal, à compte d'auteur, sous la raison sociale d'une maison d'édition fictive, les Éditions du Dauphin. Le recueil, qui comprend soixante-dix-sept poèmes, pour la plupart inédits, est divisé en quatre parties intitulées respectivement «Cendres», «Jades», «Soies» et «Ors». Chaque section est caractérisée par une couleur et évoque un aspect de l'aventure poétique, amoureuse et sociale du poète.

«Cendres», c'est le poète déserté, à la recherche de l'inspiration («Petite prière»); c'est l'artiste «écrasé sous le fardeau du / Quotidien labeur obscur» («Vierge feuillet...»); c'est le temps révolu des «années d'or de la jeunesse» («Stances») et la perspective d'un avenir incertain («L'incertitude»).

«Jades» rassemble les poèmes du désenchantement. L'univers euphorique du premier recueil s'est inversé, le paon se moque maintenant de son maître («La revanche du Paon»). L'exil aux États-Unis, qui est évoqué dans quelques poèmes, ne fait qu'accentuer le sentiment de déchéance et la nostalgie des années révolues («Le beau rêve», «Le petit square», «Mississipi»). Seules les variations et traductions des poèmes de William Sharp («Le Paon blanc»), de Rubén Darío («Tours de

72. «La moisson littéraire», *Le Matin*, 13 août 1920, p. 2.

73. «Poèmes (Ors, Cendres, Jades, Soies), 1 vol.; *Histoire de l'exotisme littéraire*, 2 vol.; *Louise Labbé*, étude biographique et bibliographique, 1 vol. Contrairement au *Paon d'email*, son nouveau livre de vers (*Poèmes*) sera dans la note subjective» (Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, p. 174).

Dieu! Poètes! »), d'Henrik Ibsen («Quatre chansons»), du prince Bayezid («Chanson persane») et de Li-Po («Quatre poèmes de Li-Po») ajoutent une lueur d'exotisme dans la grisaille des jours. Le poète se compare au héros du «Dernier travail d'Hercule» (d'après Arthur Davison Ficke) acceptant un instant de porter le fardeau du monde pour connaître en échange, de la bouche d'Atlas, le secret chemin des Hespérides.

«Soies» réunit des poèmes d'amour dédiés à Geneviève. Ici «Diane a remplacé Pan». Tour à tour, la femme, l'amante, l'épouse et la mère sont évoquées. Geneviève est au centre de cette partie qui déploie les différents états d'âme du poète amoureux.

«Ors» regroupe des tableaux impressionnistes contemporains du *Paon d'email*, qui jette ici ses derniers feux. C'est la ferveur juvénile retrouvée et le rêve ravivé des splendeurs de l'Italie, de la Grèce, de la Sicile, du Liban et de la Turquie. Plusieurs de ces «Poèmes de gloire» datent de la période des derniers séjours en Europe. Tout se passe comme si la «Petite prière», un appel à l'inspiration placé à la fin de «Cendres», se trouvait ici enfin exaucée.

De «Cendres» à «Ors», le recueil propose donc un parcours à rebours du temps. Le poète est remonté de la grisaille stérile des années américaines à l'enchantement de ses années méditerranéennes⁷⁴. Sur le plan de la prosodie, les *Poèmes de cendre et d'or* élargissent aussi la palette de l'artiste. Outre les qualités formelles qui caractérisaient le recueil précédent et une préférence pour le sonnet (plus d'une pièce sur cinq), on y trouve (en particulier dans «Jades») des chansons, de longues pièces dialoguées («Réveil», «La revanche du Paon», «Dialogue»), des poèmes en vers libres et une prose poétique qui, à la manière de Paul Fort, «chérit les assonances autant que les rimes et remplace

74. «Par une progression poétique qui n'est nullement dénuée de logique, écrit Robert Le Bidois, Paul Morin a réservé pour la fin de son recueil ses poèmes les plus glorieux. Des cendres de ses désillusions et de son désabusement naissent, par une antithèse toute naturelle et selon la loi générale de la Vie et de la Mort, des flammes vibrantes et claires, des poèmes de rutilance et de somptuosité. Toute nostalgie semble disparue. C'est l'apothéose» (R. Le Bidois, «Paul Morin, poète [suite] », *Le Canada*, 29 janvier 1923, p. 6).

par un usage judicieux de l'accent tonique les rythmes mathématiques de syllabes dénombrées⁷⁵». On admire ici les efforts du poète pour renouveler et varier son rythme et pour faire taire ses détracteurs qui lui reprochent son manque d'âme. Dans «Jades», par exemple, Morin compose des pièces moins brillantes, moins olympiennes que dans *Le Paon d'email*, il adopte le ton de la langue parlée, il s'arrête à l'anecdote personnelle et se fait plus familier.

La critique qui, sur la foi des derniers vers du *Paon d'email*, attendait la conversion régionaliste de Morin, prend acte de la promesse non tenue mais, en général, ne s'en formalise pas⁷⁶. Elle constate plutôt l'évolution du poète, qui a ajouté des cordes à sa lyre. Pour certains, Morin «s'est assagi, humanisé», il en est venu à «s'exprimer d'une manière [...] plus personnelle⁷⁷». Si ces poèmes sont «moins étincelants», ils sont «plus vrais et émouvants», écrit Henri Dombrowski; «la sensibilité de leur auteur s'est élargie et approfondie»⁷⁸. Marcel Dugas abonde dans le même sens: «Dans son volume *Poèmes de cendre et d'or*, la virtuosité du poète s'allège [...]. Elle s'humanise en introduisant dans son jeu un élément d'humanité qui jusqu'alors nous était inconnu⁷⁹.» Dugas exprime toutefois des réserves quant aux allusions trop directes au quotidien: «Il verse dans l'anecdote et l'histoire; l'actualité s'empare de lui à ses dépens et il s'abandonne à des inspirations peu dignes de son beau talent⁸⁰.» Gustave Lanctot constate, lui aussi, un progrès dans la forme lyrique et moderniste, et lui adresse les mêmes reproches; il voudrait plus d'âme: «Le

75. L.D., «À la manière de Paul Fort», *Le Nationaliste*, 1^{er} juin 1913, p. 1. Présentation d'un premier état de «Nuits de mai».

76. Voir Pierre Récamier, «Les *Poèmes de cendre et d'or* de Paul Morin», *La Revue moderne*, avril 1923, p. 8-9. «En tout cas, M. Morin ne méprise pas les choses de son pays, écrit Olivier Maurault. Et si, célébrant les sentiments universels et les pays lointains, il nous donne de beaux vers, nous ne devons pas nous plaindre» («*Poèmes de cendre et d'or* par M. Paul Morin», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 8, décembre 1922, p. 492).

77. E.S., «M. Paul Morin et son exotisme», *Le Devoir*, 27 décembre 1922, p. 1.

78. Henri Dombrowski, «Du *Paon d'email* aux *Poèmes de cendre et d'or*», *L'Action française*, vol. 9, 1^{er} semestre 1923, p. 25, 26 et 30.

79. Marcel Dugas, *Littérature canadienne*, p. 69.

80. *Ibid.*, p. 72-73.

virtuose en lui nuit encore à l'artiste, écrit-il. Dans sa maîtrise remarquable du vers et du verbe, il possède l'instrument. Il ne lui manque que la matière⁸¹. »

La plupart des critiques ne voient dans la virtuosité de Morin qu'une performance sans unité, sans authenticité ni profondeur, « une sorte de volupé verbale qui le grise et l'empêche de servir une grande pensée », remarque Jean-Charles Harvey⁸².

La vraie lacune que je lui trouve, déclare Louis Dantin, c'est plutôt un certain manque d'empreinte personnelle, un défaut d'unité dans la forme et dans la couleur. On sent l'auteur qui a trop lu et qui a dispersé sa propre personnalité dans des réminiscences sans nombre. [...] Il a un talent poétique superbe et il n'a que cela. Il possède au surplus du fond, du goût, des connaissances, de l'étendue, du discernement, de l'équilibre... et c'est peut-être un peu ce qui l'empêche d'avoir du génie⁸³.

Pour Robert Le Bidois, au contraire, l'unité de l'œuvre se retrouve dans la dualité des deux pôles du recueil qu'évoque le titre⁸⁴. Si l'œuvre de Morin continue de susciter la polémique, sa valeur et ses qualités esthétiques font l'unanimité. Cette reconnaissance lui vaut, en 1923, les honneurs de deux prix littéraires nationaux, le prix d'Action intellectuelle et le prix David⁸⁵. Les *Poèmes de*

81. Gustave Lancot, « *Poèmes de cendre et d'or* », *Les Annales*, 1^{re} année, n° 12, décembre 1922, p. 6.

82. Jean-Charles Harvey, « *Poèmes de cendre et d'or* », *Le Soleil*, 17 octobre 1923, p. 4.

83. Louis Dantin, « *Poèmes de cendre et d'or* », *La Revue moderne*, 2 février 1923, p. 1. Repris dans *Poètes de l'Amérique française*, p. 61-64.

84. « La dualité qui est en toute chose, et plus encore en tout être humain, cette dualité immuable et fatale, est l'essence même de la Poésie. Nous étonnerons-nous, partant, de la trouver dans les vers de Paul Morin, où se mêlent curieusement l'âme et la forme, l'intelligence et la matière ? Et n'oublions pas que Paul Morin est un Français. L'esprit français, fruit d'une longue et lente maturation, est infiniment complexe et compliqué, étant composé tout ensemble d'enthousiasme et de raison, d'ironie et d'amour, et, selon le mot de Rivarol, de "furieuses contradictions" » (Robert Le Bidois, « Paul Morin, poète », *Le Canada*, 27 janvier 1923, p. 6).

85. Voir « Ceux qui méritent les prix d'Action intellectuelle », *Le Canada*, 23 février 1923, p. 7 ; « Lauréats du prix David », *Le Devoir*, 31 mai 1923, p. 1. L'œuvre de Morin suscite également l'admiration des poètes de la jeune génération, dont Alfred DesRochers et Simone Routier, qui comptent parmi ses plus fidèles admirateurs. Dès ses années de collège, DesRochers est ébloui par la découverte du *Paon d'email* : « Entre 19 et 22 ans, écrit-il en 1962, j'ai admiré *Le Paon d'email*

cedre et d'or connaissent même un certain succès de vente, puisque le poète doit bientôt faire réimprimer son recueil. En 1924, le tirage atteint 3000 exemplaires⁸⁶.

Travaux de circonstance et « Collectanea »

Dans les années qui suivent la parution de son deuxième recueil, Morin se livre à des travaux de nature alimentaire: traduction, rédaction technique et commerciale et travail de vulgarisation historique. Il faudra attendre les années 1940 pour voir renaître l'idée d'un nouvel ouvrage littéraire.

En 1924, Morin fait paraître une traduction en français d'*Evangeline* de Longfellow et rédige une brochure historique intitulée *Héroïsmes d'antan, victoires d'aujourd'hui*, commanditée

avec autant d'exclusivisme que certains adolescents, actuels ou attardés, en ont mis ou en mettent encore à priser les *Jeux et regards dans l'espace*. Aux uns et aux autres, je souhaite de retrouver, dans quarante ans d'ici, leur idole avec autant de ferveur que j'en ressens aujourd'hui à relire "Marbres et feuillages", "Ellas" ou "Silves françoises" [...]» (Alfred DesRochers, « Œuvres poétiques de Paul Morin », *Lectures*, vol. 8, n° 5, janvier 1962, p. 142; voir aussi *id.*, *Paragraphes*, p. 52). Simone Routier, quant à elle, doit à Morin sa vocation de poète (voir Marie-Claude Brosseau, « Plume en main », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 1994, 177 f.). Sa rencontre de Morin au Bal des arts, à Montréal en février 1927, aurait amené Routier à se consacrer entièrement à la poésie (Alfred DesRochers, *Paragraphes*, p. 168-169; voir le même événement rapporté par elle-même dans « Simone Routier », *Vie étudiante*, février 1947, p. 9). Quelques semaines après leur rencontre, le 16 mars 1927, Morin fait parvenir à Routier une lettre de quatre pages: « Songez que c'est la première fois, écrit-il, que je m'intéresse suffisamment aux vers de mes contemporains pour les parcourir, plume en main, et y trouver matière à quatre pages. Mais voilà! aucun d'eux ne m'avait causé le moindre souci. Je vois de belles choses en vous — certains vers sont émouvants — le 1^{er} quatrain de « Soirs » est admirable (et musical). Ne pensez pas à ce que mes paroles semblent avoir de dur. Un désir très profond de vous encourager dans la voie poétique me les a dictées. Suis-je assez pédant, bon Dieu! Je suis, chère amie, toujours à votre service et n'hésitez pas à m'envoyer vos vers » (lettre de Paul Morin à Simone Routier, 16 mars 1927, BNQ, fonds Simone Routier). *L'Immortel adolescent* de Simone Routier, dédié à l'auteur du *Paon d'email*, paraîtra en 1928. En 1929, un autre poète en herbe, Oscar LeMyre, sollicite une préface pour son recueil intitulé *Les Voix*. Morin est devenu une sorte de mentor, un peu malgré lui; il est aussi mobilisé dans différents projets qui servent plus ou moins directement la cause patriotique et participe régulièrement aux délibérations du prix d'Action intellectuelle.

86. D'après une lettre de Paul Morin à Clément Saint-Germain: « En 1912, sir Lomer Gouin a acheté 800 *Paons*..., en 1923 ou 4, Victor Doré (le pallide ambassadeur) près, sinon plus, de 500... cela explique le mille du *Paon* et des *Poèmes de c. et d'or* » (lettre du 18 janvier 1959, ACEF).

par le Chemin de fer national du Canada. En 1929, il publie, chez Louis Carrier, une traduction anglaise d'un livre de Louis Bertrand sur la vie amoureuse de Louis XIV, *The Private Life of Louis XIV*. Pendant ce temps, les projets littéraires annoncés dans *Poèmes de cendre et d'or*, «Le coffret (XLVIII sonnets, illustrés par Suzor-Côté)» et «L'école exotique, de Villehardouin à Loti (2 vol.)», semblent avoir fait long feu. De 1922 à 1929, Morin ne fait paraître que quatre poèmes⁸⁷, dont deux pièces de circonstance: «Patriæ amans», dédié au secrétaire de la province, Athanase David, et «Anniversaire», qui souligne le soixantième anniversaire de la Confédération. Ces travaux, auxquels s'ajoutent une étude sur Longfellow⁸⁸ et l'édition d'une chronique rédigée par son grand-père paternel intitulée «De Paris au lac Quinipègue en 1837⁸⁹», le tiennent éloigné de ses projets littéraires initiaux.

Les années trente sont surtout marquées par des épreuves personnelles et des difficultés financières. En 1928, Morin perd son emploi de bibliothécaire à l'École des beaux-arts. La crise économique le prive également d'importants contrats de traduction. Pour gagner sa vie, il est réduit à faire de l'interprétation en cour criminelle⁹⁰, à corriger des épreuves⁹¹ et à effectuer divers petits travaux de rédaction⁹². Dans une lettre du 19 mai 1933, il écrit à Simone Routier:

87. «Patriæ amans» (1927), «Anniversaire» (1927), «Regrets» (1927) et «Cock Robin» (1928).

88. «Les sources françaises d'un poète mineur américain», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 10, mars 1924, p. 1-22.

89. «De Paris au lac Quinipègue en 1837, manuscrit inédit de Pierre-Louis Morin d'Équilly, revu et annoté par son petit-fils, avec une notice biographique», *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XXI, mai 1927, p. 9-27.

90. Voir la lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 15 octobre 1932, dans Morel de la Durantaye, II, p. 61.

91. Voir la lettre de Paul Morin à Marcel Dugas, 8 septembre 1937, dans Morel de la Durantaye, II, p. 44.

92. «Et, comme j'écris des annonces, des articles pour les pharmaciens, les épiciers, les marchands de toutes sortes de choses, j'ai oublié comment écrire» (lettre de Paul Morin à Marcel Dugas, 8 septembre 1937, dans Morel de la Durantaye, II, p. 45). Il revient aussi à la pratique du droit, comme le laisse croire l'en-tête du papier à lettres utilisé pour sa correspondance durant les années trente: «Paul d'E. Morin, K.C., B.A., B.Sc., L.L.B., Lit.D., F.R.S.C., advocate, barrister & solicitor, Suite 209, Bank of Nova Scotia Building, 437 St. James Street West».

[...] les choses de l'esprit et moi ne faisons plus — depuis longtemps — bon ménage. Quant à les analyser, je laisse cela aux spécialistes des lettres, et je ne puis qu'admirer et me taire. L'amicale pensée qui vous fit m'envoyer *Les Nouvelles littéraires* m'a très touché. Un peu de rosée est toujours bien reçu dans les enfers. Sans vous, sans Dugas, j'aurais ignoré indéfiniment la mort de M^{me} de Noailles. Pensez un peu au pitoyable bonhomme qu'il m'a fallu devenir⁹³.

En 1936, il publie un nouveau poème intitulé «Perdrix⁹⁴». La même année, sous le titre «La plume dans le café», il donne une causerie sur les cafés parisiens fréquentés par les gens de lettres⁹⁵. En 1938, il reprend à la Société d'étude et de conférences, sous le titre «L'exotisme dans la littérature française», la conférence qu'il avait déjà présentée en décembre 1912⁹⁶.

Dans une entrevue à Radio-Canada, diffusée en 1938 et publiée la même année par *La Revue moderne*, Morin se dépeint comme un poète désormais démodé:

En outre, si j'en crois les papiers, votre série d'entrevues porte sur la *jeune* poésie canadienne. Or, cette jeune poésie, cette muse aimable, mais ignorante des prosodies, de syntaxe légère... n'est, dans mon cas, qu'une vieille dame chauve, bedonnante et béquillarde, esclave des lois de la poétique, et (quand ses moyens le lui permettent) bardée de satins et de brocards⁹⁷.

Mais il constate avec plaisir la faillite du régionalisme⁹⁸. Dès cette époque, l'œuvre de Morin est devenue un point de repère et une référence obligée dans les manuels, les anthologies et les histoires de la littérature canadienne-française⁹⁹.

93. BNQ, fonds Simone Routier; voir aussi Morel de la Durantaye, II, p. 44-48.

94. «Perdrix», *La Revue populaire*, février 1936, p. 18.

95. «Causerie de M. Paul Morin», *Le Devoir*, 30 janvier 1936, p. 5.

96. «Paul Morin chez ces dames», *Le Jour*, 9 avril 1938, p. 1.

97. «La jeune poésie vue par Paul Morin», *La Revue moderne*, mars 1938, p. 6.

98. «Ces théories ne font plus que sourire, déclare-t-il, et les pseudo-disciplines régionalistes commencent à dater. La guerre, l'aviation, la radio ont effacé bien des frontières, mais la poésie, cette autre arme, les avait devancées. Quant à moi, je ne regrette pas que ces inéluctables suppressions aient eu chez nous leur précurseur» (*ibid.*, p. 7).

99. Voir, par exemple, les manuels de Camille Roy et des Sœurs de Sainte-Anne, les anthologies de Jules Fournier (3^e édition, 1934) et de Bliss Carman et Lorne Pierce (1935), les bilans historiques de Raoul Dandurant (1933), de Jules Léger (1938), de Jane M. Turnbull (1938) et de Ian Forbes Fraser (1939). Autre

À partir de 1938, Morin se fait aussi connaître du grand public en animant, chaque dimanche soir, une émission radiophonique consacrée à la langue et intitulée *Les Fureurs d'un puriste*¹⁰⁰. Il y donne libre cours à son penchant naturel pour la critique linguistique et y dénonce les travers, les bizarreries et les ridicules de la langue écrite et de la langue parlée. Il épluche systématiquement les textes des journalistes et des publicistes¹⁰¹ pour y débusquer les anglicismes, les solécismes et autres impropriétés et barbarismes. En 1942, Jean-Charles Harvey l'invite à tenir la chronique linguistique du *Jour*, où il fait paraître une série d'articles intitulée «Sarclures».

Les années quarante lui apportent aussi leur lot d'épreuves et de déceptions. Après la maladie qui frappe son père, celle de sa femme l'oblige à vendre la maison paternelle de l'avenue du Parc, à la fin des années trente¹⁰². En 1942, il perd son émission à Radio-Canada et se fracture une jambe : il doit alors emprunter de l'argent à son ami Willie Chevalier et liquider progressivement ses collections d'objets précieux pour éviter la vente de sa résidence de Westmount. En avril 1943, il écrit à Guy Delahaye : «Je suis désaxé... par ma patte bien douloureuse, par l'inquiétude que me cause la faiblesse de Geneviève, par les soucis d'argent, par l'absence de mon fils, par mon penchant à l'ivrognerie,

preuve de son succès, Claude-Henri Grignon ne manque jamais une occasion d'égrotigner l'auteur du *Paon d'email* dans les *Pamphlets de Valdombre*. Voir en particulier : 1^{re} année, n° 9, 1^{er} août 1937, p. 393 ; 3^e année, n° 3, février 1939, p. 107 ; 3^e année, n° 4, mars 1939, p. 177.

100. Micro Scome, «Chronique radiophonique», *Le Jour*, 5 novembre 1938, p. 3.

101. Voir «Guide pour les personnes ayant des favoris», *Le Jour*, 27 mai 1939, p. 5.

102. «Mon père, écrit Morin, ce soir, presque mourant (82 ans), ma femme, le 30 août, a eu une hémorragie affreuse, 4 mois à l'hôpital, sept ans d'économie mangées en médecins, une autre le 30 juin dernier... Ulcères d'estomac ? Cancer ? Mon fils travaillant sans entrain, ses affaires périclitent. J'ai perdu la maison de l'avenue du Parc, mes valeurs, mes meubles, mes tapis, j'ai vendu tout ce qui est vendable dans une sale ville comme celle-ci. Je suis sourd, mes reins sont foutus, je bois ignoblement et le reste. Je suis l'orgueil de ma patrie» (lettre de Paul Morin à Marcel Dugas, 8 septembre 1937, citée par Robert Lahaise, dans *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 63).

par ma complète incapacité de me rapprocher de tout ce qui touche à la vie de l'esprit¹⁰³.»

À partir du milieu des années quarante, toutefois, on le voit s'adonner à nouveau à la poésie. De 1945 à 1950, sept nouvelles pièces sont publiées: «Syndérèse¹⁰⁴», «Lettre obsolète¹⁰⁵», «Aménités sur mon seuil¹⁰⁶», «Blues¹⁰⁷», «Musique des noms¹⁰⁸», «VII^e Nocturne¹⁰⁹» et «Aubade¹¹⁰». Morin prépare un nouveau recueil; il a trouvé un éditeur pour la publication de ce qu'il appelle ses «Collectanea», c'est-à-dire le regroupement de poèmes anciens, revus et corrigés, enrichi de pièces nouvelles. Louis Carrier, l'ancien propriétaire des Éditions du Mercure, qui avait acquis une certaine renommée à la fin des années vingt¹¹¹ et que Morin connaissait depuis la publication de sa traduction du livre de Louis Bertrand sur la vie amoureuse de Louis XIV, devait publier ce nouvel ouvrage¹¹².

D'après une lettre de Morin à Willie Chevalier, le nouveau recueil, terminé en 1945, avait atteint le stade des épreuves¹¹³. Ce

103. Lettre de Paul Morin à Guy Delahaye, [20 avril 1943?], UQAM, fonds Robert Lahaise.

104. *Le Jour*, 7 juillet 1945, p. 5.

105. *Le Jour*, 14 juillet 1945, p. 5.

106. *Le Jour*, 10 novembre 1945, p. 5.

107. *La Revue populaire*, janvier 1948, p. 6.

108. *Qui ?*, vol. 1, n° 2, septembre 1949, p. XV.

109. *Qui ?*, vol. 2, n° 1, juin 1950, p. IX.

110. *Qui ?*, vol. 2, n° 2, septembre 1950, p. XV.

111. Voir J. Michon, dir., *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol. 1: *La naissance de l'éditeur, 1900-1939*, p. 292-299.

112. Dans un compte rendu de *Poètes de l'Amérique française*, Morin soulignait «le souci de correction qui caractérise toutes les éditions du Mercure» (Paul Morin, «*Poètes de l'Amérique française*», *Le Canada*, 19 février 1929, p. 4). La faillite de l'entreprise, en 1930, avait cependant interrompu les activités des Éditions du Mercure. Quinze ans plus tard, Louis Carrier se manifestait à nouveau. En 1946, il s'engageait à publier le nouveau recueil de Paul Morin et la traduction d'une pièce de Kuhn par Simone Routier (voir la lettre de Simone Routier au frère Luc Lacroix, o.p., 31 juillet 1946, AGRELQ, fonds des Éditions du Lévrier). Nous ne connaissons, à ce jour, qu'un seul titre publié par Carrier dans les années quarante: *Old Quebec in the days before our day* d'Alexander David Angus, «*edited and published for the family by Louis Carrier*», 1949 [1946], 232 p., [26] p. de planches.

113. Lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 26 juin 1957, dans Morel de la Durantaye, II, p. 94.

projet devait cependant avorter par la faute de l'éditeur : dans une lettre à Willie Chevalier, datée du 3 juillet 1946, Morin se dit « trompé par Carrier¹¹⁴ » ; en octobre, il intente des poursuites pour obtenir réparation¹¹⁵. En 1947, le manuscrit est toujours chez l'éditeur¹¹⁶. Finalement récupéré par son propriétaire, il sera détruit le 13 avril 1957 avec la plupart des biens de l'auteur dans l'incendie de la maison de pension où il logeait. Deux mois après le désastre, Morin écrira à Willie Chevalier : « J'ai TOUT perdu [...] PLUS toutes les épreuves portant le bon à tirer des malheureux « Collectanea », perte que je dois à cette crapule, Carrier [...] »¹¹⁷. Dans une entrevue qu'il accordait à André Langevin, en juillet 1947, Morin donnait quelques précisions sur cet ouvrage qui devait contenir « une quarantaine de pièces inédites et plusieurs pièces anciennes complètement remaniées¹¹⁸ ». Il tentera de ressusciter le projet à la fin des années cinquante, lorsque Jean-Paul Plante lui proposera de rééditer ses œuvres poétiques dans la « Collection du Nénuphar ».

Entre-temps Morin reçoit les hommages publics de ses amis, Marcel Dugas¹¹⁹ et René Chopin¹²⁰ ; Rex Desmarchais voit en lui, comme en Alain Grandbois, un poète de l'ouverture au monde¹²¹ ; Jean Éthier-Blais, alors jeune critique, lui consacre aussi un article¹²². La réception de l'œuvre de Morin est marquée, à cette époque, par les premières études à caractère savant. Dans un chapitre de *La Poésie au Canada*¹²³ consacré à l'œuvre de

114. Lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 3 juillet 1946, *ibid.*, p. 68.

115. Lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 26 octobre 1946, *ibid.*, p. 69.

116. Voir « Paul Morin, poète prestigieux », *Notre Temps*, 26 juillet 1947, p. 2.

117. Lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 26 juin 1957, dans Morel de la Durantaye, II, p. 93-94.

118. « Paul Morin, poète prestigieux », *Notre Temps*, 26 juillet 1947, p. 2.

119. Marcel Dugas, « Paul Morin », dans *Paroles en liberté*, 1944, p. 117-120.

120. René Chopin, « Paroles en liberté par Marcel Dugas », *Le Devoir*, 2 décembre 1944, p. 9.

121. Rex Desmarchais, « Perspectives littéraires sur le monde », *La Revue populaire*, octobre 1945, p. 7.

122. Jean Éthier-Blais, « Un poète canadien, Paul Morin », *L'Action universitaire*, 14^e année, n° 4, juillet 1948, p. 303-311.

123. Paris, Didier, 1946, p. 207-231.

Morin, Jeanne Paul-Crouzet analyse «Le plus aimé de mes jardins arabes», dans lequel elle apprécie la fidélité du tableau à son modèle. Gérard Bessette consacre quelques pages de sa thèse de doctorat sur «Les images en poésie canadienne-française¹²⁴» aux figures et aux procédés de composition du *Paon d'email*. L'œuvre n'y est plus discutée ou pesée pour sa valeur morale, émotionnelle ou pour son degré de «canadianité», mais pour son rôle dans l'évolution des formes littéraires. Dès lors, un nouvel esprit critique se manifeste, qui amène entre autres un Jean-Paul Plante à présenter, en 1956, le premier mémoire de maîtrise entièrement consacré à Morin, sous le titre «L'aspect ironique de l'œuvre de Paul Morin¹²⁵».

Des morceaux choisis, présentés par Jean-Paul Plante dans la collection des «Classiques canadiens» chez Fides, vont relancer l'intérêt pour l'œuvre de Morin à la fin des années cinquante. Alors professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, Jean-Paul Plante offre ses services aux Éditions Fides, en février 1957, pour la préparation de cet ouvrage consacré à la réédition des meilleurs extraits de l'œuvre poétique de Morin¹²⁶. À la

124. Université de Montréal, 1950; publiée sous le même titre aux Éditions Beauchemin, en 1960.

125. Mémoire de maîtrise (études françaises), Université de Montréal, 1956, 128 f.

126. L'éditeur avait d'abord confié ce travail à Michel Dassonville, qui s'était désisté (voir la lettre de Jean-Paul Plante au père Paul-Aimé Martin, c.s.c., 7 février 1957, ACEF). Le florilège, publié en 1958, divisé en dix parties selon un plan thématique établi par l'auteur lui-même, était composé d'extraits parus en recueil auxquels on avait ajouté cinq pièces retrouvées. Le livre étant d'abord destiné au marché scolaire, un poème intitulé «La plainte de Don Juan» avait été retiré à la dernière minute sur l'avis du censeur de la maison. Le premier tirage de 5000 exemplaires s'écoula au rythme de 400 à 500 exemplaires par année jusqu'en 1968, alors qu'on procéda à un nouveau tirage de 2000 exemplaires. Un ralentissement des ventes devait s'amorcer en 1971; dix ans plus tard, les derniers exemplaires étaient vendus. À la sortie du recueil, Morin exprimait sa satisfaction à l'éditeur: «Quelques minutes après les libations par vous et votre Société si aimablement offertes pour célébrer l'heureux accouchement de l'excellent Jean-Paul Plante, ce sympathique jeune homme a bien voulu venir me voir, "portant" non pas "la douce odeur de l'ombre" mais une bouteille de Vouvray de première zone, qu'il me dit offerte par une amène attention de la Sté Fides. / Cible depuis toujours de la férocité de mes compatriotes, je fus doublement sensible à cette généreuse pensée des — dirai-je — "puissances"? qui ont si louablement contribué à la belle tenue du... florilège *Joannis-Pauli adsciti*» (lettre de Paul Morin à «Monsieur l'Abbé [Paul-Aimé Martin]» et «monsieur Saint-Germain», 17 décembre 1958, ACEF).

suggestion de l'éditeur, Plante rencontre l'auteur au mois de juin de la même année¹²⁷, marquant ainsi le début d'une collaboration qui sera à l'origine de la réédition des œuvres poétiques de Morin dans la «Collection du Nénuphar». Comme la direction des Éditions Fides a déjà songé à publier un tel ouvrage, le projet d'une édition des «Œuvres poétiques complètes» est accepté presque immédiatement et le contrat signé le 4 décembre 1958¹²⁸.

Dès lors, Morin voit la possibilité de ressusciter le projet des «Collectanea». Dans son esprit, il s'agit de rééditer les deux premiers recueils en y ajoutant des poèmes retrouvés, le tout redistribué selon un nouveau plan. Mais d'abord, l'auteur tient à faire paraître un troisième recueil.

Géronte et son miroir et Œuvres poétiques

Pendant que se prépare l'édition du florilège de Fides, Morin rassemble les poèmes dispersés, absents des recueils, que Jean-Paul Plante a colligés selon ses propres indications. Pour obtenir des copies de ces textes, Morin a fait appel, entre autres, à Willie Chevalier et à Jules Bazin, de la Bibliothèque municipale¹²⁹. C'est le 23 janvier 1958, dans une lettre à Chevalier, qu'il mentionne pour la première fois son nouveau projet¹³⁰. Il compte faire paraître la «plaquette» chez Fides avant les «Collectanea», comme il en exprime l'idée dans une lettre de janvier 1959 à Clément Saint-Germain : «Je vous fais grâce des détails descriptifs, mais il est grand temps que paraissent d'abord *Géronte et son miroir*,

127. D'après une note de service du 8 juin 1957 (ACEF).

128. Une copie du contrat est adressée à Morin avec une lettre de Clément Saint-Germain, le 13 janvier 1959 (ACEF).

129. Voir les lettres de Paul Morin à Willie Chevalier, 28 décembre 1957, 8, 15 et 23 janvier 1958, dans Morel de la Durantaye, II, p. 99-122.

130. «Have you «Cock Robin» (former, cheap pulp paper, not glossy nor illustrated smaller format, Revue populaire), and «Aménités sur mon seuil» (Le Jour, a few days, or months, I think, following «Syndérèse», Le Jour)? If so, please send them, and I'll do the copying myself, if not, I'll ask Bazin again for his cooperation. That would about complete the lot of the un-«booked» poems, and I am thinking of a plaquette [...]» (lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 23 janvier 1958, *ibid.*, p. 121).

puis les *Collectanea* [...]; sans *Géronte*, pas de *Collectanea* possibles¹³¹. » Or, la maison Fides n'était pas intéressée par *Géronte*, comme l'indiquait Clément Saint-Germain dans une lettre à Jean-Paul Plante un mois plus tôt: « Monsieur Morin ne semble pas savoir que notre comité n'a pas accepté de publier *Géronte et son miroir* en tiré à part. Il serait bon sans doute de le lui dire, afin qu'il ne nourrisse pas de chimères et ne connaisse une déception plus grande¹³². »

Mis au courant de ce refus, Morin cherche un nouvel éditeur. Sur la recommandation de Jean-Charles Harvey, il s'adresse d'abord à André Goulet des Éditions d'Orphée. Mais la démarche s'avère infructueuse¹³³. Victor Barbeau lui conseille alors de s'adresser au Cercle du livre de France, qui pourrait obtenir l'aide du Conseil des Arts du Canada. Le 8 août 1959, Morin est optimiste: « [...] vous aimerez lire, je crois, écrit-il à Saint-Germain, que la matérialisation de *Géronte* (mon troisième enfant) semble être en bonne voie¹³⁴. »

Géronte et son miroir, publié au Cercle du livre de France en 1960, comprend soixante-deux poèmes colligés par Morin et

131. Lettre de Paul Morin à Clément Saint-Germain, 18 janvier 1959, ACEF.

132. Lettre de Clément Saint-Germain à Jean-Paul Plante, 20 janvier 1959, ACEF. La décision est ainsi libellée dans le procès-verbal du comité des éditions: « M. Paul Morin, par l'entremise de M. Jean-Paul Plante, nous propose la publication d'un recueil de poèmes inédits — 128 pages — qui entreraient ultérieurement dans les "Poésies complètes" éditées dans le "Nénuphar". Le comité n'est pas favorable et préfère s'en tenir au seul volume du "Nénuphar" » (rapport du comité des éditions, 24 décembre 1958, ACEF).

133. « Le nommé J.-C. Harvey me recommanda son éditeur, un nommé Goulet; il accepta avec enthousiasme, entassa compliments sur compliments, emporta ma copie, m'écrivit force calculs, prévisions relatives aux frais et bénéfices possibles, envoya des épreuves et, le 2 avril, vint pleurnicher chez moi et m'avouer qu'il n'avait pas assez de fonds pour les achats de papier, salaires du personnel, etc. Croyant à quelque velléité d'un homme fatigué et visiblement nerveux à l'excès, je lui dis de réfléchir et de revenir me voir un mois plus tard. Je ne l'ai plus revu. Il a fallu les avertissements d'un de mes collègues du Barreau pour ravoier ma copie! » (lettre de Paul Morin à Clément Saint-Germain, 8 août 1959, ACEF).

134. *Ibid.* Le fonds Victor Barbeau de la BNQ contient plusieurs lettres de Barbeau plaçant la cause de Morin auprès des autorités fédérales. Barbeau va jusqu'à intervenir auprès du gouverneur général, Georges Vanier, ami de jeunesse du poète; ce sera d'ailleurs l'occasion d'une retrouvaille épistolaire momentanée des deux anciens amis.

publiés, en grande partie, pour la première fois en recueil¹³⁵. À l'opposé des recueils précédents, qui composaient un parcours thématique précis, *Géronte et son miroir* aligne plutôt des séries, intitulées «Tétraglyphe», «Neuf épigraphes» et «Six nocturnes», auxquelles s'ajoutent douze poèmes en «Hommage à Monsieur de Buffon», un sonnet en anglais consacré au roi George VI («Georgio Regis Imperatori») et deux autres parties plus personnelles, intitulées «Nugæ» et «Eden Revisited», qui, disposées au début et au milieu du livre, exploitent plus particulièrement le thème de la vieillesse. Ici, Géronte jette un regard ironique et moqueur sur ses années de jeunesse et sur la déchéance de l'homme vieilli. Dans la dernière partie, «Ad majorem Dei gloriam», le poète se recueille et adresse au ciel une ultime prière.

Malgré une présence notable de pièces en vers libres, les formes classiques, sept fois sur dix, dominent l'ensemble: Morin affiche toujours sa préférence pour les quatrains et les sonnets (une dizaine de pièces). Ces textes datent de diverses époques et composent une anthologie des poèmes hors recueil¹³⁶, complétant ainsi le florilège paru en 1958 dans les «Classiques canadiens». Parmi les pièces retrouvées, Morin n'a cependant pas tout retenu: «Ci-joint, écrit-il à Victor Barbeau, une piécette assez décevante [non identifiée]. Je ne voudrais pas qu'elle fût dans *Géronte*, où il n'y a, j'espère, rien de banal¹³⁷.»

Pendant que Morin prépare *Géronte et son miroir*, le projet du «Nénuphar» se modifie. Pour l'auteur, le projet des «Collectanea» reste inchangé: il consiste en une refonte complète des trois recueils selon un plan plus logique que chronologique. «J'ai déjà entamé la classification des pièces du *Paon* et des *Poèmes de*

135. Tiré à 2000 exemplaires, dont 600 sont vendus la première année (d'après une lettre de Pierre Tisseyre à Jean-Paul Morel de la Durantaye, le 21 février 1973, reproduite en fac-similé dans Morel de la Durantaye, II, p. 12).

136. Morin parle de ses «un-*“booked” poems*» dans une lettre à Willie Chevalier, du 23 janvier 1958, dans Morel de la Durantaye, II, p. 121.

137. Lettre de Paul Morin à Victor Barbeau, 31 décembre 1959, BNQ, fonds Victor Barbeau. Morin ajoute en post-scriptum: «*Collectanea* paraîtra immédiatement après *Géronte*.» Le recueil est précédé d'une «préface testamentaire» et suivi d'un lexique, non moins humoristique, intitulé «Petit additif explicatif de la plupart des noms propres (et pas toujours propres) figurant dans ce recueil» et rédigé pour répondre, par avance, au reproche d'inventer des mots nouveaux.

c[endre] et d'or sous des sous-titres convenant aux "Collectanea"¹³⁸», explique-t-il en janvier 1959. L'éditeur se propose plutôt de rééditer les deux premiers recueils dans l'ordre de leur parution, avec l'ajout des poèmes retrouvés. Une lettre de Jean-Paul Plante, datée du mois d'avril, apprend à Clément Saint-Germain que l'auteur se rend finalement à la volonté de l'éditeur: «Lors de mon dernier voyage à Québec, écrit-il, j'ai fait part à M. L. Lacourcière que M. Morin acceptait, pour Nénuphar, le plan historique¹³⁹.»

Mais s'il renonce au plan logique, Morin a toujours l'intention de faire paraître ses «Œuvres poétiques complètes», conformément au contrat signé avec l'éditeur¹⁴⁰. Or, pour Fides, il en va autrement. Il n'est pas question de reprendre *Géronte* en entier, mais de ne retenir que les pièces intéressantes ou significatives¹⁴¹. Comme Jean-Paul Plante tarde à produire le manuscrit, Fides s'en inquiète:

Il y aura bientôt un an que nous avons signé un contrat avec Monsieur Paul Morin. Si nous n'avons rien fait à la date anniversaire, le contrat peut être invalidé. On écrira donc à Monsieur Plante, lui demandant une réponse dans les dix jours à notre mise en demeure, de nous présenter son travail. S'il refuse, on demandera à Monsieur Luc Lacourcière de nous rédiger une préface et nous rééditerons, sans commentaires, les poèmes de Paul Morin contenus dans *Le Paon d'email* et *Poèmes de cendre et d'or*¹⁴².

138. Lettre de Paul Morin à Clément Saint-Germain, 18 janvier 1959, ACEF.

139. Lettre du 12 avril 1959, ACEF. Le 28 novembre, Morin écrit à Clément Saint-Germain qu'il a transformé son plan logique en simple index: «Vous trouverez ci-joint un index (simple suggestion) de «Collectanea». Plus idéologique que chronologique, il me semble rationnel. J'estime le total des pièces à 213...» (lettre du 28 novembre 1959, ACEF). Cet index ne figure toutefois pas au dossier des archives de Fides.

140. Dans une lettre à Victor Barbeau de janvier ou février 1960, Morin écrit: «[...] "Collectanea", mes 3 livres réunis, *in toto*, avec notes abondantes et photos (J.-P. Plante), le tout sous la direction d'un nommé Luc Lacourcière (BNQ).»

141. «On rappellera à Monsieur Plante, qu'il lui faudrait inclure dans les "Poésies complètes" les poèmes inédits qui en valent la peine, que l'auteur veut publier dans un recueil intitulé *Géronte*» (décision du comité des éditions, datée du 1^{er} septembre 1959, citée dans une lettre de Clément Saint-Germain à Jean-Paul Plante, 8 septembre 1959, ACEF). Un échange de correspondance entre Fides et le Cercle du livre de France confirme cette intention (voir ACEF).

142. Rapport du comité des éditions, 11 novembre 1959, ACEF.

Jean-Paul Plante se manifeste aussitôt et remet à l'éditeur ses exemplaires personnels des deux premiers recueils pour que le livre soit mis sous presse le plus tôt possible.

Le 3 décembre 1959, Clément Saint-Germain annonce: «La composition avance dans les deux volumes de Paul Morin. Je crois bien qu'elle sera terminée dans une quinzaine de jours¹⁴³.» Une entrée du 23 février 1960 au procès-verbal du comité des éditions indique que Fides a toujours l'intention de publier des extraits de *Géronte*; on y affirme que Jean-Paul Plante «devra obtenir de M. Tisseyre copie du manuscrit et choisir les poèmes qu'il jugera bon de reproduire¹⁴⁴». Mais un mois et demi plus tard, sans doute excédé par les retards accumulés, le comité des éditions, sur une proposition de Luc Lacourcière, décide de renoncer aux extraits de *Géronte* et de ne publier que les deux premiers recueils, sous le titre d'*Œuvres poétiques*¹⁴⁵. Le projet des «Œuvres poétiques complètes» est finalement abandonné.

Aucune pièce au dossier ne permet de connaître le sentiment de Paul Morin sur cette affaire. Que s'est-il passé entre avril 1960 et le 20 octobre 1961, date de la publication? Il semble que Jean-Paul Plante ait tardé à livrer sa présentation¹⁴⁶. On sait qu'il avait les épreuves en main dès le mois de mars 1960¹⁴⁷, et qu'elles étaient encore en sa possession en août 1961¹⁴⁸. Luc Lacourcière a jeté un dernier coup d'œil sur les épreuves le 3 octobre¹⁴⁹. Quant à Morin lui-même, il paraît avoir été complètement oublié dans cette dernière étape. Quelques mois après la parution du livre, il apprend à Jean Ménard qu'il n'a pas vu les épreuves et

143. Lettre de Clément Saint-Germain à Jean-Paul Plante, 3 décembre 1959, ACEF.

144. Rapport du comité des éditions, 23 février 1960, ACEF.

145. Rapport du comité des éditions, 12 avril 1960, ACEF.

146. Voir à ce sujet les lettres des 29 août, 29 octobre et 7 décembre 1960 qui figurent au dossier Paul Morin (ACEF).

147. D'après une lettre du 11 mars 1960 de Clément Saint-Germain à Luc Lacourcière, Bibliothèque de l'Université Laval, fonds Luc Lacourcière.

148. Lettre de Clément Saint-Germain à Jean-Paul Plante, 22 août 1961, ACEF.

149. Lettre de Luc Lacourcière à Clément Saint-Germain, 3 octobre 1961, ACEF.

qu'il est mécontent du résultat: «Merci d'avoir lu cette petite horreur pondue par *Fides*, écrit-il. Vous y trouverez, bien comptés, 49 errata. Je n'ai jamais reçu une seule épreuve, ce qui désole ce bon Plante autant que moi. Je croyais, depuis trois ans, que l'affaire était oubliée, et n'y pensais plus¹⁵⁰...» Lorsqu'il reçoit de *Fides* l'invitation au lancement de ses *Œuvres poétiques* au Salon du livre de Québec, Morin exprime sa mauvaise humeur en des termes non équivoques: «Je refuse d'inviter qui que ce soit à une cérémonie où l'on lance des choses innommées (et probablement innommables) dans les cadres (aie!) du salon¹⁵¹.»

La réception critique de *Géronte et son miroir* et des *Œuvres poétiques* est partagée. Même en réédition, et quarante ans après la publication de *Poèmes de cendre et d'or*, l'œuvre de Paul Morin suscite encore de vives réactions.

D'abord *Géronte* est plutôt mal accueilli par une bonne partie de la presse. Les critiques les plus hostiles qualifient le recueil de «salmigondis¹⁵²», d'«exhibitionnisme mental», de «poèmes en majorité loufoques», d'«œuvre d'une folichonnerie sublime¹⁵³», de «soi-disant poésie» et de «vains amusements littéraires»¹⁵⁴. Selon Roger Duhamel: «Ce périlleux talent se dépense en des pitreries et en des calembredaines qui suscitent à l'occasion un sourire amusé bientôt dissipé par un intolérable ennui¹⁵⁵.»

150. Lettre de Paul Morin à Jean Ménard, 12 janvier 1962, reproduite dans Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, p. 38.

151. Billet à Victor Barbeau, 18 octobre 1961, BNQ, fonds Victor Barbeau. Le lancement a lieu à Québec le 27 octobre 1961. Le livre est tiré à 3000 exemplaires, dont 704 sont vendus la première année; par la suite, il s'écoulera entre 100 et 200 exemplaires par année jusqu'en 1972; après cette date les ventes chutent à moins de 50 exemplaires par année, et ce jusqu'en 1984, alors qu'il en reste 215 exemplaires. Le livre était encore en vente chez l'éditeur en 1999.

152. Jean-Paul Robillard, «Arc-en-ciel poétique», *Le Petit Journal*, 27 novembre 1969, p. 99.

153. Gilles Constantineau, «La poésie, jeunes bardes, vieilles barbes et treize ronces à la douzaine», *La Presse*, 24 décembre 1960, p. 32.

154. Guy Sylvestre, «Livres en français», *University of Toronto Quarterly*, vol. 30, n° 4, juillet 1961, p. 476. Sylvestre parle de «vains exercices de virtuosité», dans *Écrivains canadiens / Canadian Writers*, p. 114.

155. Roger Duhamel, «*Géronte et son miroir*», *La Patrie*, 11 décembre 1960, p. 19. Dans son *Manuel de littérature canadienne-française* (1967), Duhamel qualifie *Géronte* de «puérilités prétentieuses» (p. 64).

Géronte en laisse d'autres perplexes: «[...] on n'est même pas sûr qu'il se moque véritablement de nous¹⁵⁶», écrivent Cécile Cloutier et Ronald Després. Émile Chartier, qui a fait partie de la première cohorte des lecteurs de Morin, attend encore le poète régionaliste qui mariera «Les mots canadiens aux rythmes de la France / Et l'érable au laurier¹⁵⁷». Julia Richer affirme: «J'avoue sincèrement ne pas aimer beaucoup Paul Morin¹⁵⁸.»

Ces propos sont contrebalancés par les éloges d'une autre presse: Guy Robert parle d'une «œuvre unique dans notre littérature, étourdissante¹⁵⁹»; Morin «chante la vieillesse comme aucun de nos poètes n'a su le faire [...] *Géronte et son miroir* est autant un livre de poèmes que de culture¹⁶⁰», déclare Paul Toupin; «il nous révèle une fois de plus son merveilleux talent, infiniment varié¹⁶¹», lit-on dans *Relations*.

On s'acharne également sur les *Œuvres poétiques* de Morin, qui n'offrent pourtant pas la surprise de la nouveauté et devraient donc être examinées avec plus de recul et de sérénité. Michel Van Schendel et Jacques Ferron y voient le symbole d'une aliénation sociale et la manifestation d'un curieux anachronisme. Pour le premier, «ce poète représente l'un des temps les plus pathétiques de la schizophrénie intellectuelle du Canada français¹⁶²»: selon lui, cette œuvre, un calque du Parnasse, était déjà dépassée en 1911. Ferron parle, quant à lui, d'une poésie «lourde, précieuse

156. Cécile Cloutier et Ronald Després, «Paul Morin, *Géronte et son miroir*», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, n° 2, avril-juin 1961, p. 323.

157. Émile Chartier, «Paul Morin, *Géronte et son miroir*», *Lectures*, vol. 7, n° 5, janvier 1961, p. 144.

158. Julia Richer, «*Œuvres poétiques* de Paul Morin», *Notre Temps*, 27 janvier 1962, p. 5.

159. Guy Robert, «Une poésie persistante: six nouveaux titres», *Revue dominicaine*, 67^e année, janvier-février 1961, p. 53.

160. Paul Toupin, «Paul Morin, toujours vivant», *Le Petit Journal*, 19 mars 1961, p. 106.

161. Louis C. de Léry, «Paul Morin, *Géronte et son miroir*», *Relations*, n° 243, mars 1961, p. 80.

162. Michel Van Schendel, «Morin qui sait "l'orgueil des strophes ciselées"», *Le Nouveau Journal*, 3 février 1962, p. 12.

et somme toute, assez vide en dessous», ajoutant que Morin, «s'il eut quelque génie, ce fut de vomir sur le créole dont il était l'enfant terrible, le phénix et la victime¹⁶³».

Sur un ton moins polémique, Robert Charbonneau exprime des sentiments analogues en mettant l'accent sur le drame d'une expérience inauthentique: «[...] tout dans sa vie, affirme-t-il, témoigne d'une superficialité effarante», «des mots sonores qui masquent une absence¹⁶⁴». L'analyse de Charbonneau, comme celles de Ferron et de Van Schendel, débouche sur le constat d'une aliénation collective; selon lui, l'œuvre de Morin serait typique du drame intellectuel du Canada français:

La pauvreté de notre vie, à nous Canadiens, tient, en partie, à ce que notre connaissance de la vie ne nous vient pas de *nos* livres, mais de livres choisis ailleurs et qui ne concernent pas le monde où nous évoluons. Et quand tout un peuple voit son monde, son réel, sa terre, à travers des images étrangères, il reste sans prise véritable sur le monde et sur lui-même. C'est ce qui se passe au Québec¹⁶⁵.

Si, en 1910, on reprochait à Morin de n'être pas assez canadien, en 1960 on l'accuse de n'être pas assez moderne. Le vocabulaire et les arguments ont changé, mais le constat demeure le même: Morin est un étranger dans la république des lettres canadiennes-françaises. C'est aussi le point de vue de Jean Éthier-Blais, qui, à la lecture de *Géronte et son miroir*, où il voit des «mémoires en poésie¹⁶⁶» révisé ses propos de 1948.

De la part des contemporains de Morin, l'œuvre reçoit un accueil admiratif: DesRochers retrace l'itinéraire du poète et situe l'auteur par rapport à sa propre génération¹⁶⁷; Grandbois

163. Jacques Ferron, «Paul Morin», *Parti pris*, vol. 1, n° 1, octobre 1963, p. 58-59.

164. Robert Charbonneau, «Parallèle», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 10, 1966, p. 29, 37.

165. *Ibid.*, p. 37.

166. Jean Éthier-Blais, «Géronte et son miroir par Paul Morin», *Le Devoir*, 11 février 1961, p. 13.

167. Alfred DesRochers, «Œuvres poétiques de Paul Morin», *Lectures*, vol. 8, n° 5, janvier 1962, p. 142-143, 146. Gilles Marcotte trace lui aussi l'évolution du poète, du *Paon d'email* aux *Poèmes de cendre et d'or*, en y soulignant le passage du rêve et de l'espoir de l'enfant au «désenchantement de l'homme mûr» («Poètes "artistes": Paul Morin et René Chopin», dans *Une littérature qui se fait*, p. 112).

évoque la rupture esthétique opérée par Morin en son temps et qui lui valut l'opprobre des régionalistes¹⁶⁸; Gilles Hénault, de la génération de l'Hexagone, y découvre «une étonnante encyclopédie¹⁶⁹».

Le 17 juillet 1963, alors même que paraissent les derniers comptes rendus des *Œuvres poétiques*, on annonce le décès du poète. C'est l'occasion de nombreux hommages dans les journaux: les critiques et les témoins de l'époque se souviennent de l'«aristocrate» intransigeant et du poète qui a marqué l'histoire de la littérature canadienne du début du siècle.

Avec le développement des études québécoises dans les années 1970 et 1980, l'œuvre de Morin, affranchie de toute polémique, est d'emblée intégrée dans l'histoire littéraire du Québec et présentée comme un moment crucial de la rupture esthétique du tournant du siècle. Il ne s'agit plus d'évaluer ou de juger une œuvre à jamais close, mais d'en expliquer et d'en comprendre les structures et le message. Gilles Marcotte, André Major, Jacques Blais, Éva Kushner en proposent des relectures et s'attardent au parcours particulier, à la fois existentiel et esthétique, du poète. Les thèses de doctorat de Jean-Paul Morel de la Durantaye, «Paul Morin, l'homme et l'œuvre», et d'Annette Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques"», apportent un éclairage nouveau sur la genèse de l'œuvre et sur l'évolution d'une génération littéraire. En contribuant à éclairer le sens que la poésie de Paul Morin avait d'abord pour ses contemporains, tous ces travaux en manifestent la signification actuelle.

168. Alain Grandbois, «Le regretté Paul Morin fut un très grand poète», *Le Petit Journal*, 19 juillet 1964, p. A-55.

169. Gilles Hénault, «Poèmes d'un mandarin: Paul Morin», *Livres et auteurs canadiens* 1961, p. 32.

Page laissée blanche

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

P OUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE, nous avons retenu la dernière version, revue par l'auteur, des poèmes du *Paon d'email*, de *Poèmes de cendre et d'or* et de *Géronte et son miroir*¹; quant aux «Poèmes retrouvés», ils sont reproduits tels qu'ils ont paru dans les périodiques.

La confusion entourant la publication de la troisième édition du *Paon d'email*, dans la «Collection du Nénuphar», soulève quelques difficultés. Une note des *Œuvres poétiques* précise qu'un exemplaire de la deuxième édition du *Paon d'email*, annoté par Paul Morin lui-même et appartenant à l'abbé Louis Guillet, aurait été utilisé «pour établir le texte²». Or, une comparaison des trois éditions du recueil montre que l'éditeur, contrairement à ce qui est affirmé, n'a pas tenu compte de la deuxième édition et a repris presque intégralement le texte de la première. L'origine des variantes qui ne proviennent pas de ces deux éditions demeure incertaine: elles correspondraient aux annotations de

1. Le 26 octobre 1955, Morin écrit à Willie Chevalier: «Je regrette fort, et pour moi-même et pour l'Histoire (whoosh!) que le manuscrit du *Paon* soit resté chez Lemerre, et que celui des *Poèmes de c.* (bien nommés) m'ait été retourné, souillé par tant de crasse d'imprimeur et d'encre d'imprimerie que sa trajectoire vers la corbeille à papiers fut aussi élégante qu'immédiate» (Morel de la Durantaye, II, p. 84). L'incendie de la pension Henry, le 13 avril 1957, acheva de détruire ce qui restait des manuscrits de l'auteur, dont «toutes les épreuves portant le bon à tirer des malheureux "Collectanea"» (lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 26 juin 1957, *ibid.*, p. 94).

2. *Œuvres poétiques*, p. 24.

l'exemplaire Guillet. Une lettre de Paul Morin exclut une intervention de dernière heure de sa part; en effet, Morin y affirme n'avoir jamais vu les épreuves des *Œuvres poétiques*³. Quant à l'exemplaire Guillet, il a été cédé à Jean-Paul Plante, dont les héritiers restent, à ce jour, introuvables. Jean Ménard se demandait avec raison, en 1961, ce que Plante avait retenu des annotations de cet exemplaire: «Celles-ci sont-elles nombreuses? M. Plante les a-t-il utilisées⁴?» Ces questions demeurent toujours sans réponse.

Dans plus du tiers des poèmes du *Paon d'email*, il n'y a aucune différence entre les trois éditions. Là où il y a des variantes, nous avons constaté que, lorsqu'il apporte des changements à un poème, Morin ne revient jamais en arrière: la deuxième édition amende et améliore à plusieurs endroits le texte de 1911. Nous adoptons donc pour texte de base l'édition de 1961 (*Œuvres poétiques*, «Collection du Nénuphar»), sauf lorsque celle-ci reprend la leçon de l'édition de 1911 plutôt que celle de 1912. Dans neuf cas, c'est le texte des «Classiques canadiens», revu et corrigé par l'auteur en 1958, qui fait autorité.

Pour les *Poèmes de cendre et d'or*, nous retenons l'édition Fides comme texte de base. Il y a très peu de variantes entre la première et la deuxième édition du recueil: au total, une quinzaine de substitutions de mots réparties dans une douzaine de poèmes. En ce qui concerne *Géronte et son miroir*, nous reprenons, en le nettoyant de ses coquilles, le texte du Cercle du livre de France. Le contenu de l'annexe intitulée «Petit additif explicatif de la plupart des noms propres [...]»⁵ a été réparti dans les notes. Les «Poèmes retrouvés» sont présentés selon l'ordre chronologique de leur parution.

3. Lettre de Paul Morin à Jean Ménard, 12 janvier 1962, citée dans Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, p. 38.

4. *Ibid.*, p. 36.

5. Morin fait précéder le «Petit additif» de l'avertissement suivant: «Notule. À première vue, l'*Index* qui suit paraît d'une invraisemblable inutilité. Ça n'est pas la coutume d'encombrer un recueil de vers (*magnum opus*, *parvus pullus*...) par de pareilles finauderies byzantines. Mais, pendant quelques mois qui suivirent *Le Paon d'email* et les *Poèmes de cendre et d'or* (après cela, l'on me ficha la paix), j'ai trop souvent entendu: «Quand il a besoin d'une rime, il invente un mot!» *Ergo*, j'ai cru que le lecteur — *if, as & when* — préférerait un bon petit guide bien simpliste,

Nous adoptons le titre *Œuvres poétiques complètes*, choisi par Morin lui-même pour désigner le premier projet de Fides, qui devait offrir une version intégrale des trois recueils⁶. On trouvera donc ici moins les «poésies complètes⁷» que les «œuvres poétiques complètes», c'est-à-dire les trois recueils rassemblés par les soins de l'auteur plus quelques pièces nouvelles. Nous avons jugé utile de préciser en note le sens de certains termes rares et des noms propres se rapportant à la mythologie, à l'histoire et à la géographie anciennes.

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont facilité mon travail: en tout premier lieu Élise Salaün, mon assistante de recherche de 1992 à 1995, ainsi que Jean-Paul Morel de la Durantaye, André Guillet et Clotilde Painchaud, pour toutes les informations qu'ils m'ont si aimablement communiquées.

consulté *in situ*, à l'épuisant effort de tendre le bras afin d'atteindre un dictionnaire. Il y a aussi le risque, en ce faisant, de renverser son verre. Un camarade m'a dit: «Ne t'en fais pas: cet additif sera commode et bien reçu. Plus de gens que tu ne penses ne disposent même pas d'un minuscule lexique pour couventines. Sèche tes larmes...» Considérant les neuf ou dix domiciles que le sort m'a imposés depuis 1952, la vie en commun (et comment!) m'a enseigné qu'il avait raison» (*Géronte et son miroir*, p. 147).

6. «Œuvres poétiques complètes de Paul Morin» est le titre qui figure dans le contrat du 4 décembre 1958 entre l'auteur et la Corporation des Éditions Fides (ACEF).

7. Certains poèmes dispersés dans des publications périodiques ont pu échapper à notre vigilance, comme ceux, entre autres, que Paul Morin mentionne lui-même dans sa correspondance: «Les XIII Préludes» (voir la lettre à Willie Chevalier, 28 décembre 1957, dans Morel de la Durantaye, II, p. 101) et «Prophétie» (voir la lettre à Émile Chartier, 11 mai 1912, ASSH, fonds Émile Chartier).

Page laissée blanche

CHRONOLOGIE

1811

21 février

Naissance de Pierre-Louis Morin, grand-père de Paul Morin, à Nonancourt près d'Évreux, en France, du mariage de Pierre-Charles Morin d'Equilly et de Jeanne-Julie Métairie. Il étudie l'architecture et le dessin à Paris, puis se destine à l'état ecclésiastique.

1837

Arrivée de Pierre-Louis Morin au Canada. Il entre au Bureau du cadastre, où il demeurera plusieurs années.

Naissance du grand-père maternel de Paul Morin, Majoric (dit Médéric) Marchand.

1838

Juin

Pierre-Louis Morin épouse Isabelle-Héloïse McDonell (1819-1866), d'ascendance écossaise.

1852-1853

Délégué par le gouvernement canadien, Pierre-Louis Morin est envoyé en France pour faire des recherches historiques. Au cours de cette mission, il copie plans et cartes du dépôt de la marine, qui seront versés aux Archives de la province de Québec.

1855

Naissance à Montréal de Henri-Éléonard Morin, fils de Pierre-Louis Morin et d'Isabelle-Héloïse McDonell.

1863

Naissance d'Antonia Gabriella Marchand, fille de Malvina Lemire et de Médéric Marchand.

1868

Décès, à l'âge de trente et un ans, de Majoric (dit Médéric) Marchand.

1869

Afin de subvenir aux besoins de sa famille, Malvina Lemire (1844-1906) fonde une académie pour jeunes filles, première école privée laïque à Montréal (1869-1941). Sa fille Antonia y enseignera le dessin.

1886

Mariage d'Henri-Éléonard Morin et d'Antonia Gabriella Marchand à la paroisse Saint-Jacques de Montréal.

6 septembre

Décès de Pierre-Louis Morin à Québec.

1889

6 avril

Naissance de Joseph Paul Morin, fils d'Henri-Éléonard Morin et d'Antonia Gabriella Marchand. Il est baptisé le lendemain dans la paroisse Saint-Jacques à Montréal en présence des parents, du parrain, Joseph Antoine Beaudry, médecin, et de la marraine, Malvina Lemire Marchand. Le père, Henri-Éléonard Morin, est surintendant du département de langue française, pour le Canada et la Nouvelle-Angleterre, de l'Union Mutual Life Insurance Company, compagnie d'assurances fondée aux États-Unis en 1848, dont le siège social est situé à Portland (Maine).

1893

11 juillet Naissance à Long Beach (Californie) de Geneviève van Rennslaer-Bernhardt.

1894

Début des études primaires de Paul Morin à l'Académie Marchand et au Protestant High School of Montreal.

1899

7 septembre Entrée en Éléments latins au Collège Sainte-Marie, à l'âge de dix ans.

1903

5 décembre Première publication connue, «Prise de voile», dans *Le Journal de Françoise*. On peut situer à cette époque la présentation du jeune poète au salon de Louis Fréchette, racontée par Victor Barbeau (1970).

1904

2 avril «Alleluia», dans *Le Journal de Françoise*.

27 juin En Belles-lettres, Paul Morin obtient la médaille de bronze offerte par sir Louis-Amable Jetté, lieutenant-gouverneur de la province de Québec (voir «Échos», dans *Le Nationaliste*).

16 juillet «Le vieux fauteuil», dans *Le Journal de Françoise*.

1905

Février «À la Vierge», dans *Le Messager canadien du Sacré-Cœur*.

11 juin «Le chef d'orchestre (nouvelle américaine)», sous le pseudonyme de Paul d'Esmorin, dans *Le Nationaliste*.

25 juin «L'heure néfaste [dialogue]», sous le pseudonyme de Paul d'Esmorin, dans *Le Nationaliste*.

Juillet Voyage en Europe. Il parcourt la France (la Bretagne), l'Italie et la Suisse en compagnie de sa mère et d'une amie de sa mère, M^{lle} Belcourt. Une lettre

de Louis Herbet, conseiller d'État, leur sert de passeport auprès des autorités étrangères (lettre du 15 août, BNQ, fonds Victor Barbeau). Le poète formule ses impressions de voyage dans «Vers de Bretagne», «Le jardin» et «Griserie», poèmes publiés en 1907.

Fait une partie de ses études de philosophie au Collège Saint-Louis-de-Gonzague, dirigé par les jésuites, rue Franklin, à Paris (XVI^e arrondissement). De retour à Montréal, quelques mois plus tard, Morin reprend ses études au collège Sainte-Marie (lettre de Paul Morin à Émile Chartier, 11 mai 1912, ASSH). Il aurait fréquenté ce collège à trois reprises, à l'âge de dix ans, quinze ans et seize ans, et l'Académie Passerini à Florence, où une malaria l'aurait immobilisé durant quelques mois, si l'on en croit une déclaration de l'auteur publiée dans *La Revue moderne* de mars 1938.

Publication de «Prophétie», poème non retrouvé, attesté dans une lettre à Émile Chartier: «Je me rappelle certaine "Prophétie" que je publiai bravement à l'âge de quinze ans, ce sonnet aurait rendu des points aux plus sombres discours de Lady Macbeth» (lettre du 11 mai 1912, ASSH).

1906

Fait une partie de la deuxième année de philosophie au Collège Saint-Louis-de-Gonzague.

1907

- | | |
|----------|---|
| 31 mars | «Consolation», dans <i>Le Bulletin</i> . |
| 6 avril | «Printemps», dans <i>Le Journal de Française</i> . |
| 7 avril | «Clarté», dans <i>Le Bulletin</i> . |
| 14 avril | «Venezia», dans <i>Le Bulletin</i> . |
| 20 avril | «Aux communiantes de mai», dans <i>Le Journal de Française</i> , poème dédié à la filleule et nièce du poète, Marie Browne. |

- 21 avril «Japoneries», dans *Le Bulletin*.
- 27 avril «Carcassonne», dans *La Presse*.
- 5 mai «Sonnet agrestes: Aurore, Crépuscule», dans *Le Nationaliste*.
- 12 mai «Sonnet», dédié à «Mademoiselle Dorothy H.», et «Salomé», dans *Le Bulletin*.
- 19 mai «Vers de Bretagne», dans *Le Bulletin*.
- juin Fin des études classiques au Collège Sainte-Marie; Morin est reçu bachelier ès arts à l'âge de dix-huit ans.
- 2 juin «Griserie», dans *Le Nationaliste*.
- 2 juin «Du tac au tac», dans *Le Nationaliste*: réplique à une critique de «Sonnet agrestes» publiée dans *Le Canadien* et signée «Zoile».
- 17 juin «Berceuse», dans *Le Bulletin*.
- 23 juin «Le cri...», dans *Le Bulletin*.
- 3 septembre Inscription à la Faculté de droit de l'Université Laval à Montréal.
- 26 novembre Décès, à l'âge de soixante-deux ans, de sa grand-mère maternelle, Malvina Lemire-Marchand.
- 8 décembre «Le jardin» [«La villa d'Este»], dédié à «Mademoiselle Joséphine H.», dans *Le Nationaliste*.

1908

- Voyage à Venise, attesté par une aquarelle datée de cette époque (voir la reproduction dans Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*).
- 11 octobre «Nocturne», dans *Le Nationaliste*. Ce poème est repris dans le même journal le 25 octobre, accompagné d'un pastiche. Dans «Lettre à Pauline» (*Le Nationaliste*, 1^{er} novembre), René Chopin réplique à l'auteur du pastiche qui a signé Pauline Morinette. Ce dernier répond à Chopin dans une tribune libre du même journal, le 8 novembre.

11 novembre «Vêpres» [«Nonnes»], dans *L'Aube des temps meilleurs*.

14 et 22 novembre Marcel Dugas, Guillaume Lahaise, René Chopin et Paul Morin font paraître, dans *L'Avant-garde* et dans *Le Nationaliste*, une lettre ouverte qui dénonce *L'Aube des temps meilleurs*: «[...] nous affirmons que nous sommes absolument étrangers à cette feuille, tant pour la rédaction que pour la collaboration.»

Durant ses études de droit, Morin donne des cours d'anglais à l'École Saint-Jacques et des leçons particulières, chez lui, le soir.

1910

10 avril «Douceur de la maison paisible», sous le pseudonyme de Claude Hélian, dans *Le Nationaliste*.

17 avril «Le soir clair (À Albert Lozeau)», sous le pseudonyme de Claude Hélian, dans *Le Nationaliste*.

8 mai «Stamboul (À Henri Marcel Dugas)», sous le pseudonyme de Claude Hélian, dans *Le Nationaliste*.

15 mai Un extrait du poème «Ode» est publié par Marcel Dugas dans *Le Nationaliste*.

11 juin Bachelier en droit.

Juillet Admis au barreau.

Automne Voyage en Europe. Comme il n'est pas encore en âge d'exercer, Morin obtient de son père la permission de faire des études littéraires à Paris avant de commencer la pratique du droit. Il s'installe avec sa mère à Passy, au 62, rue des Vignes, Paris 16^e.

Octobre Inscription à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

Novembre Admis à la licence en lettres, étape préparatoire à l'inscription au doctorat.

1911

Printemps Fréquente les salons littéraires qui le mettent en contact avec des écrivains et des éditeurs,

notamment le salon de M^{me} Gilmour et celui du comte de Grandville, où il fait la connaissance de Maurice Barrès et de sa femme, d'Henri de Régnier, de Georges Porto-Riche et de Maxime Formont. En avril, il est invité à déjeuner chez Gyp (la comtesse de Martel). Inscrit au Tennis Club de France, il y fait la connaissance de M. Kincaid, un Américain installé à Paris, du marquis de la Pomeraye et d'une jeune Américaine de Denver. Sur l'invitation de l'une de ses nouvelles connaissances, G. de Valensi, capitaine du *Diderot*, il donne une conférence sur «Le Canada et sa littérature» au Cercle de la marine.

- 12 mai Morin et sa mère reçoivent des visiteurs du Canada, rue des Vignes: M. Belcourt, sa femme et sa fille, et sir Lomer Gouin.
- Mai Le manuscrit du *Paon d'email* est terminé.
- Août-septembre Voyage en Savoie.
- Novembre Publication du *Paon d'email* chez Alphonse Lemerre.
- 30 décembre Jules Fournier salue la parution du *Paon d'email* à la une de *L'Action*.

1912

- 27 janvier Maurice Barrès accuse réception du *Paon d'email*, sa lettre est reproduite dans *L'Action* du 25 mai. Le poème intitulé «Le départ» lui était dédié.
- 7 février Frédéric Mistral accuse réception du *Paon d'email*. Dans la deuxième édition, le poème intitulé «Ode» lui sera dédié.
- 8 février Le secrétaire de Pierre Loti, G. Mauberger, accuse réception du *Paon d'email*. Dans la deuxième édition, les poèmes placés sous le titre «Turqueries» seront dédiés à Loti.
- 13 février La duchesse de Rohan accuse réception du *Paon d'email*. Dans la deuxième édition, le poème intitulé «C'est vers toi que je viens...» lui sera dédié.

- 6 mars Fernand Gregh accuse réception du *Paon d'email*; sa lettre est reproduite dans *L'Action* du 25 mai. Le poème intitulé «Le lac» lui était dédié.
- 30 mars «Hommage», dans *L'Action*; le journal annonce que Morin corrige les épreuves de sa thèse à Paris.
- 31 mars «L'Attente», dans *Le Nationaliste*.
- 14 avril Naufrage du *Titanic* dans la nuit du 14 au 15.
- Printemps Thérèse Forget, future Thérèse Casgrain, et sa sœur aînée passent une soirée à Magic City, un grand parc d'attraction parisien, en compagnie de Paul Morin et de Georges Vanier.
- 11 mai Dans une lettre virulente de dix-sept pages, Morin répond à la critique d'Émile Chartier sur *Le Paon d'email*, parue dans *La Revue canadienne* du mois d'avril. Dans le numéro du mois de juillet, Chartier publiera une mise au point.
- Mai Voyage en Normandie. Visite de Nonancourt, berceau de ses ancêtres (voir «Le berceau», dans *Poèmes de cendre et d'or*).
- 2 juillet La thèse de Morin sur «Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow» est déjà chez l'imprimeur, avant même d'avoir été approuvée par son directeur de recherche, Fernand Baldensperger (voir la lettre de ce dernier à la mère du poète, BNQ, fonds Victor Barbeau).
- Juillet Georges Grosjean, député de la Seine, accuse réception du *Paon d'email* et annonce la parution prochaine d'un compte rendu de Pierre Courtois qui paraîtra dans *La Revue française* de septembre.
- 3 novembre Jules Lemaitre accuse réception du *Paon d'email*.
- Automne Publication de la deuxième édition du *Paon d'email*. Retour à Montréal.
- Novembre Publication de *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, à Paris, chez Larose.
- 16 décembre Conférence devant les membres de l'Alliance française, à Montréal, sur «L'exotisme dans la poésie

contemporaine». Marcel Dugas rend compte de cette conférence le lendemain dans *Le Devoir*.

- 22 décembre Le conte «Noël algérien» paraît dans *Le Nationaliste* (il sera repris dans *La Revue moderne* en 1926).

1913

- 11 janvier Publication de la conférence du 16 décembre, «L'exotisme dans la poésie contemporaine», dans *L'Action*.
- 31 janvier Maurice Barrès accuse réception du texte de la conférence sur l'exotisme.
- 16 février Henri de Régnier accuse réception du texte de la conférence: «Je vous remercie, Monsieur, de la place que vous avez bien voulu me donner dans votre belle conférence sur l'Exotisme. Je l'ai lue avec le plus vif intérêt et vous prie de croire à toute ma gratitude et à mes sentiments de sincère sympathie» (BNQ, fonds Victor Barbeau).
- 9 mars Publication de l'avant-propos des *Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow* dans *Le Nationaliste*, qui annonce le départ prochain de l'auteur pour sa soutenance de thèse à la Sorbonne.
- Avril Départ pour Paris. Morin s'installe au 66, rue La Fontaine.
- 20 avril «Lettre retrouvée», dans *Le Nationaliste*.
- 1^{er} juin «Mots dans la nuit», dans *Le Nationaliste*.
- 4 juin Soutenance, à l'Université de Paris, de la thèse sur «Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow», devant un jury composé des professeurs Fernand Baldensperger (directeur de recherche), Fortunat Strowski et Ernest Legouis. Marcel Dugas et René Chopin y assistent. Aucune trace des thèses secondaires mentionnées par la critique de Morin n'a été retrouvée (voir *Paul Morin*, 1958). On a sans doute confondu ces thèses secondaires avec l'examen oral obligatoire, pour lequel le candidat devait préparer deux sujets non

traités dans la thèse (voir la lettre de Morin à Georges Vanier, 12 mai 1911, dans Morel de la Durantaye, II).

21 juin *L'Action* annonce le retour prochain à Montréal de Paul Morin, qui «rapporte de son voyage le titre fort honorable de docteur de l'Université de Paris (ne pas confondre avec docteur ès-lettres, comme certains journaux l'ont fait)».

Été-automne-
hiver Périple en Méditerranée — Algérie, Maroc, Grèce (Patras, Sparte), Turquie — et, en particulier, à Constantinople où il est précepteur de français dans une école anglaise, The Haldane English School (voir *Paul Morin*, 1958). Morin évoque cet épisode de sa vie dans une lettre à Jean Ménard, le 12 janvier 1962.

1914

8 février «La rose au jardin smyrniote», dans *Le Nationaliste*.

18 avril Réponse à «Une enquête sur la jeunesse», dans *L'Action*.

1^{er} août Déclaration de la guerre.

19 septembre «Il pleut, c'est le petit matin», dans *L'Action*.

20 septembre «Prière», dans *Le Nationaliste*.

27 septembre «Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit», dans *Le Nationaliste*.

16 octobre Professeur d'histoire de littérature française à l'Université McGill, où il remplace le professeur René Du Roure, mobilisé dans l'armée française. Son salaire est établi à 1500 \$, soit la moitié du traitement régulier du professeur en titre. C'est la première fois que ce poste est occupé par un Canadien français.

1915

29 mai «Nuits de mai 1914, 1915», dans *L'Action*.

- 26 août Nommé lieutenant de la milice canadienne dans la 11^e Brigade d'infanterie du Régiment de Maisonneuve. Séjour à Halifax (évoqué dans «Paonnades», *Géronte et son miroir*).
- Novembre Professeur de littérature française au Smith College, à Northampton (Massachusetts). Il occupera ce poste jusqu'en mars 1916.
- 27 novembre «Réveil», dans *L'Action*.
- 29 décembre Dans un article intitulé «Leçon à un conscrit», publié dans *Le Nationaliste*, Bernard Lavaltrie se moque du lieutenant Morin.

1916

- 13 janvier Morin confie à son ami Georges Vanier son intention de s'enrôler dans le régiment d'Olivar Asselin. Sa famille s'oppose au projet.
- 29 janvier «Chanson [persane]», dans *L'Action*.
- 1^{er} août Chargé de cours en langues romanes à la University of Minnesota, à Minneapolis. Il occupera ce poste jusqu'au 31 juillet 1917. C'est à cette époque qu'il prononce une série de vingt conférences intitulées «La Renaissance et une deuxième Renaissance, 1870-1890», devant un groupe de professeurs de Harvard University.

1917

- 3 juin «Harmonie pour un soir grec», dans *Le Nationaliste*.
- 17 juin «Les héros», dans *Le Nationaliste*.
- 21 juin Mariage, à Minneapolis, avec Geneviève van Rennslaer-Bernhardt, jeune Américaine qu'il a rencontrée à l'université.
- 1^{er} août Retour à Montréal.
- 19 août «Flamme», dans *Le Nationaliste*.
- 18 novembre «Harmonie pour un soir d'Italie», dans *Le Nationaliste*.

2 décembre «Harmonie pour un soir dauphinois», dans *Le Nationaliste*.

1918

Avril «Scriabine», dans *Le Nigog*.

17 juin Naissance à Montréal de Donald, fils de Paul et Geneviève Morin, décédé à Ottawa le 4 avril 1995.

Septembre «Stéphanie», dans *Le Nigog*.

Traducteur et chef de cabinet du lieutenant-colonel Émile Ranger, courtier en valeurs municipales et industrielles, 52, rue Saint-Jacques Ouest.

1919

La famille Morin s'installe au 126 de la rue Durocher, appartement 27.

1920

15 janvier «Promesse», dans *La Revue moderne*.

Mai Rédacteur du *Prix courant*, un hebdomadaire fondé en 1887 et consacré au commerce, publié par la Retail Merchants Publishing Co. of Canada.

La famille Morin s'installe au 4635 de la rue Sherbrooke Ouest, à Westmount, face au parc Westmount et à Victoria Hall. Ce sera la résidence permanente de l'auteur jusqu'en 1954.

15 août «Le berceau», dans *La Revue moderne*.

1921

Novembre «L'incertitude», dans *La Revue moderne*.

1922

28 janvier «Le plus aimé de mes jardins arabes» et «Quatre poèmes de Li-Po...», dans *Le Matin*.

1^{er} mars «La mer, la forêt, l'azur», dans *Cahiers de Turc*.

15 mai Publication de *Poèmes de cendre et d'or*, à compte d'auteur. Deux autres ouvrages y sont annoncés en préparation: «Le coffret (XLVIII sonnets, illustrés

par Suzor-Côté), 1 vol. grand in-8» et «L'École exotique, de Villehardouin à Loti, 2 vol. in-8».

26 octobre Théodore Bauffremont accuse réception de *Poèmes de cendre et d'or*.

Novembre Publication d'une traduction intitulée *Les Sources de l'activité économique*, par sir Edward Beatty (d'après Paul Morin, *Poèmes de cendre et d'or*, 1922; non retrouvée).

1923

23 février Reçoit le prix d'Action intellectuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste pour *Poèmes de cendre et d'or*.

14 juin Premier poète couronné par le prix David, créé en 1923 par le gouvernement de la Province de Québec.

Nommé premier secrétaire et premier bibliothécaire de l'École des beaux-arts de Montréal, dirigée par Emmanuel Fougerat. Robert Choquette lui succédera en 1928.

Élu à la Société royale du Canada.

Fernand Baldensperger, son directeur de thèse de doctorat, accuse réception de *Poèmes de cendre et d'or* en lui faisant parvenir un exemplaire dédié de *La Croisée des routes*, recueil de poésies paru sous le pseudonyme de Fernand Baldenne.

1924

Entre 1924 et 1929, il reçoit la Jubilee Medal de Grande-Bretagne et il est nommé Officier d'Académie (d'après Paul Morin, 1958).

Mars «Les sources françaises d'un poète mineur américain [Longfellow]», dans *La Revue trimestrielle canadienne*.

4 juillet Fernand Gregh accuse réception de *Poèmes de cendre et d'or*.

Parution, dans la «Bibliothèque d'Action française», d'une traduction de l'*Évangeline* de Longfellow.

Traducteur pour la maison d'édition John Lovell et la compagnie de publicité Cockfield Brown (d'après Morel de la Durantaye, I, p. 37).

Publication de *Héroïsme d'antan. Victoires d'aujourd'hui, du coureur des bois au Chemin de fer national du Canada*, brochure publicitaire de 32 pages publiée par le Chemin de fer national du Canada; texte de Paul Morin, illustrations de Suzor-Côté.

1925

Membre du jury du prix d'Action intellectuelle (il le sera jusqu'en 1931).

1926

Décembre «Noël algérien», dans *La Revue moderne*.

1927

Décès de sa mère, Antonia Gabriella Marchand, à l'âge de soixante-quatre ans.

Février Rencontre de Simone Routier au Bal des arts, à Montréal. Celle-ci accompagne son frère, le colonel Gustave Routier, l'un des fondateurs du Royal 22^e Régiment. Simone Routier dédiera à Paul Morin son premier recueil de poèmes, *L'Immortel Adolescent* (Québec, Le Soleil, 1928).

Mars «Patriæ amans», dédié à Athanase David, dans *La Revue populaire*, repris dans *Qui?* en décembre 1953.

Mai Présentation à la Société royale du Canada d'un récit de voyage inédit, «De Paris au lac Ouinipegue en 1837», rédigé par son grand-père, Pierre-Louis Morin d'Equilly.

30 juin «Anniversaire», poème de circonstance pour le 60^e anniversaire de la Confédération, dans *Le Devoir*; repris dans *La Patrie*, 3 juillet 1949.

Juillet «Regrets», dans *La Revue populaire*.

1928

Mai «Cock Robin», dans *La Revue populaire*.

Décembre Membre du jury du prix d'Action intellectuelle de l'ACJC, qui couronne *La Course dans l'aurore* d'Éva Senécal (voir la lettre de Paul Morin à Alfred DesRochers, 18 décembre 1928, ANQ-S)

1929

Septembre Morin perd ses contrats de traduction et son emploi à l'École des beaux-arts.

21 février Compte rendu, dans *Le Canada*, du livre de Louis Dantin, *Poètes de l'Amérique française*, publié chez Louis Carrier, où Morin fait paraître, la même année, une traduction en anglais d'un ouvrage de Louis Bertrand sur la vie amoureuse de Louis XIV, intitulé *The Private Life of Louis XIV*.

6 juin Morin signe l'avant-propos d'un recueil d'Oscar LeMyre intitulé *Les Voix* (Imprimerie Modèle).

1930

Interprète auprès des tribunaux, en cour criminelle, de 1930 à 1939. Fait divers travaux de traduction pour des sociétés industrielles.

1931

10 janvier Nommé conseiller du roi.

1936

29 janvier Conférence intitulée «La plume et le café» à l'hôtel Windsor. Le conférencier est présenté par M^{me} Philippe Casgrain (Thérèse Forget) et remercié par M^{me} Charles Rinfret.

Février «Perdrix», dans *La Revue populaire*; repris dans *Le Jour*, 13 novembre 1943.

1937

24 avril Roger Maillet fait appel à Édouard Asselin, assistant du procureur général de la Province, pour venir en aide au poète en difficulté financière. Thérèse Casgrain lui obtient une émission à caractère éducatif à Radio-Canada.

1938

Mars Publication d'une entrevue avec Gérard Arthur, dans *La Revue moderne*, intitulée «La jeune poésie canadienne vue par Paul Morin». L'entrevue avait d'abord été diffusée sur les ondes de Radio-Canada.

4 avril Conférence sur «L'exotisme dans la littérature française» à la Société d'étude et de conférences, à l'hôtel Windsor, sous le patronage du comte et de la comtesse de Dampierre et sous la présidence de M^{me} Roméo Boucher.

Octobre Début d'une chronique linguistique hebdomadaire, *Les Fureurs d'un puriste*, animée par Paul Morin et diffusée le dimanche soir à Radio-Canada.

1939

Conférence sur les plus célèbres femmes de lettres de France, attestée par un compte rendu de Claude-Henri Grignon dans *Les Pamphlets de Val-dombre*, mars 1939.

1940

6 janvier «Deux poèmes pour Noël et un pour saint Étienne», dans *Le Jour*.

25 août Lecture de poèmes de Paul Morin par Estelle Mauffette et François Bertrand à l'émission *La Muse canadienne*, à Radio-Canada.

1941

- 27 mars Morin se prononce pour l'enseignement de l'anglais aux enfants, dans un courrier du cœur qu'il anime régulièrement sur les ondes de la station CKAC à Montréal. Cette prise de position suscite, dans *Le Devoir* et dans *Le Jour*, une polémique qui entraîne son congédiement.

1942

- Avril-
novembre «Sarclures», chroniques linguistiques dans *Le Jour*.
- Décembre Un emprunt auprès de Willie Chevalier évite de justesse la vente de la résidence de Westmount. Morin vend à la pièce des objets d'art personnels. Se fracture une jambe. Cesse dès lors de s'inscrire au barreau.

1943

- 15 mai Reçoit à dîner ses amis Marcel Dugas, René Chopin et Guillaume Lahaise (d'après Robert Lahaise, *op. cit.*, p. 82).

1944

- Novembre Décès de son père, presque nonagénaire.
Crise d'angine qui le tient alité pendant plusieurs mois.

1945

- 7 juillet «Syndérèse», dans *Le Jour*.
- 14 juillet «Lettre obsolète», dans *Le Jour*.
- 10 novembre «Aménités sur mon seuil», dans *Le Jour*.

1946

- 19 décembre «Le premier quart du 20^e siècle poétique», conférence à la Bibliothèque de la Ville de Montréal.

1947

- 7 janvier Décès de Marcel Dugas.

26 juillet Publication d'une entrevue avec André Langevin dans *Notre Temps*. Morin y évoque ses démêlés avec l'éditeur Louis Carrier pour la publication des «Collectanea».

1948

Janvier «Blues», dans *La Revue populaire*.
Préparation d'une édition des *Essais* de Montaigne, avec annotations pour le lecteur canadien; le manuscrit sera détruit dans l'incendie de 1957.

1949

3 juillet «Anniversaire», dans *La Patrie*.

1950

Juin «VII^e Nocturne», dans *Qui ?*.

Septembre «Aubade», dans *Qui ?*.

1952

Mars Article, dans *Qui ?*, sur François Iacurto, paysagiste et portraitiste canadien, né en Italie en 1908.

Décembre «IV^e Nocturne», sous le pseudonyme de Claude Hélian, dans *Qui ?*.

23 avril Décès de sa femme, Geneviève, âgée de cinquante-huit ans.

1953

Mars «René Chopin, poète magicien», dans *Qui ?*.

28 juin Décès de René Chopin à Montréal.

Décembre «Central Park», dans *Qui ?*.

1954

29 avril Vente de la maison de Westmount, située au 4635 de la rue Sherbrooke Ouest. Ses biens sont vendus aux enchères. Il s'installe à la pension de M^{me} Jean Henry, une résidence pour personnes âgées, située au 13246 de la rue Notre-Dame à Pointe-aux-Trembles.

- Septembre* «Arythmie», dans *La Revue populaire*.
1955
- Janvier* «Simple légende», dans *Carnets viatoriens*.
- Mars* «Poudrerie», dans *La Revue populaire*.
1957
- 13 avril* Lors de l'incendie de la pension Henry, qui fait de nombreuses victimes, Morin échappe de justesse à la mort et perd tous ses biens, y compris de nombreux manuscrits. Après un hébergement temporaire chez M^{me} Marchand au 13418 de la rue Notre-Dame Est, il emménage chez M^{me} L. Gallant, qui tient pension au 1662 de la rue Sherbrooke Est, près du parc Lafontaine (voir «Paonnades», dans *Géronte et son miroir*, où ce séjour est évoqué).
- Juin* Rencontre Jean-Paul Plante, qui lui a fait parvenir un exemplaire de son mémoire de maîtrise, «L'aspect ironique de l'œuvre de Paul Morin», présenté à l'Université de Montréal en 1956.
1958
- Janvier* Il emménage chez M^{me} Coutlée, au 19, rue Belœil, à Outremont. Un conflit avec sa logeuse le ramène chez M^{me} Gallant.
- 3 décembre* Publication de *Paul Morin*, choix de textes présenté par Jean-Paul Plante («Classiques canadiens», Fides).
1959
- Avec l'aide de Willie Chevalier, de Jean-Paul Plante et de Jules Bazin, conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Montréal, il rassemble ses poèmes dispersés, en vue d'un nouveau recueil intitulé *Géronte et son miroir*.
- Septembre* «Spéculation satisfaisante», dans *La Revue moderne*.
- Octobre* «L'épinoche», dans *Salon du livre 1959*.

1960

Il loge chez le lieutenant-commandant Stewart, à «Darag House», à Bois-des-Filion, près de la rivière des Mille Îles.

Novembre Publication de *Géronte et son miroir* au Cercle du livre de France.

1961

Février Médaille de l'Académie canadienne-française pour l'ensemble de son œuvre.

20 octobre Publication des *Œuvres poétiques: Le Paon d'émail, Poèmes de cendre et d'or*, texte établi et présenté par Jean-Paul Plante (Fides, «Collection du Nénuphar»).

Il se brouille avec son propriétaire, le lieutenant-commandant Stewart, et s'installe provisoirement dans un modeste appartement de Saint-Laurent, au 2030 de la rue Filion (propriété de R. Desjardins).

1962

Il revient chez Mme Gallant, près du parc Lafontaine. C'est là qu'il passe les derniers mois de sa vie, «coupé du monde et sans grand souci de sa dignité personnelle» (Morel de la Durantaye, I, p. 55).

1963

Printemps Placé en observation à l'hôpital Notre-Dame, puis admis à l'hôpital Saint-Mathieu de Belœil.

17 juillet Décès à l'hôpital Saint-Mathieu de Belœil, à l'âge de soixante-quatorze ans.

26 juillet Selon ses volontés, son corps est incinéré au Mount Royal Crematorium.

1987

31 octobre Décès de Jean-Paul Plante à Saint-Jean-sur-Richelieu.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

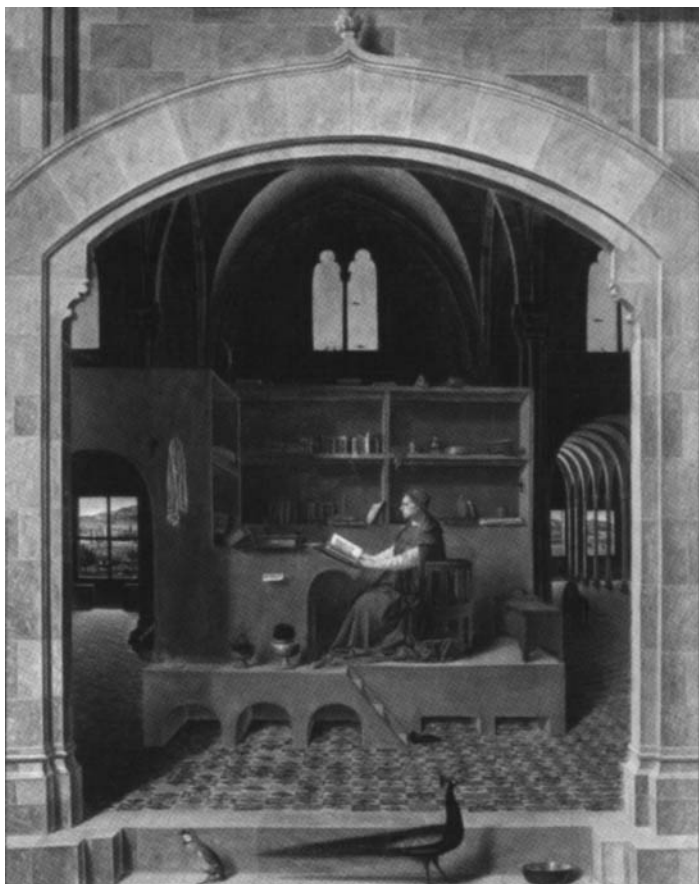
ACEF	Archives de la Corporation des Éditions Fides
AGRELQ	Archives du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Université de Sherbrooke
ANQ-S	Archives nationales du Québec à Sherbrooke
ASQ	Archives du Séminaire de Québec
ASSH	Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec

Morel de la Durantaye, I et II

Jean-Paul Morel de la Durantaye, «Paul Morin, l'homme et l'œuvre», thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1978, 2 vol.

VARIANTES

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte.



Saint Jérôme dans sa cellule d'Antonello da Messina, National Gallery de Londres.

LE PAON D'ÉMAIL¹

1. Sur la page de titre des deux premières éditions figure un quatrain d'Anna de Noailles: «Un paon bien nonchalant, bien dédaigneux, bien grave, / Passant auprès de moi son temps inoccupé, / Enfoncera parfois dans les roses suaves / Son petit front étroit de beau serpent huppé. / COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES, *Rêverie persane*». L'épigraphe est tirée du poème d'Anna de Noailles «Rêverie persane» (*Les Éblouissements*, p. 137). Sur la page suivante, on peut lire cette dédicace: «À / Madame la Comtesse Mathieu de Noailles / ce faible témoignage de la gratitude / et de la profonde admiration d'un Canadien Français».

Page laissée blanche

MARBRES ET FEUILLAGES

Vers la Ville de marbre aux jardins de feuillage...

RENÉ CHOPIN¹.

1. René Chopin, «Vision nocturne» (*Le Cœur en exil*, p. 45).

Page laissée blanche

LIMINAIRE

Sur l'Évangélaire¹ de Noailles

Que ce fût le glaive ou la crosse abbatiale,
 La licorne, la fleur, les monstres ou les dieux,
 Avec quelle maîtrise et quel amour pieux 5
 Ta main historiait la lettre initiale !

Ô Maître enlumineur, la sainte liliale
 Et la tarasque ailée ont ébloui mes yeux,
 Mais j'aime plus encor l'oiseau mystérieux
 Dont tu fis rutiler la traîne impériale; 10

Et de ma plume où tremble une goutte d'email,
 Comme en ce manuscrit au précieux fermail
 Où ton pinceau mêla la chimère à la guivre,

À la gloire du Paon, sphinx orgueilleux et pur,
 Je veux entrelacer, aux pages de mon livre, 15
 À la cursive d'or l'onciale d'azur.

1. Livre contenant les passages des Évangiles lus ou chantés à la messe pour chaque jour de l'année liturgique.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 3, et *Paul Morin*, 1958, p. 15.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 3; II: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 53 (*infra*, p. 435); III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 29.

2 III Sur l' *évangélaire* de 5 II,III quelle *ferveur* et 12 I,II,III manuscrit *clos d'un riche fermail*

Page laissée blanche

AU PAON

*And Peacocks on the emerald grass
Spreading their starry tails shall pass
With stately motion...*

RICHARD LE GALLIENNE¹ 5

Je vous aime tant, Paon familier des Dieux²,
Que sous votre égide j'écris mes poèmes;
Que ne m'apprenez-vous l'art mystérieux
De l'indifférence aux sarcasmes suprêmes?

Mes vers, comme vous, amoureux des jardins, 10
Des palais somptueux aux ombres pourprées,
Aiment promener leurs nonchalants dédains
Parmi les vignes des bleuâtres Caprées³;

Et jouissant, comme toi, subtilement, 15
De l'aube déployant ses voiles de soie,
Connaissant de midi l'âpre embrasement,
Les nuits de lune rose et leur calme joie,

1. Nous n'avons retrouvé ces vers dans aucun des recueils de Richard Le Gallienne.

2. Le paon était l'oiseau préféré de Junon; voir «À Junon» (p. 123) et «La légende d'Argus», (p. 220).

3. De Capri ou Caprée (l'île aux Chèvres), dans le golfe de Naples. Le pluriel désigne sans doute l'ensemble des îles du golfe, Capri, Ischia, Procida, auxquelles on peut rattacher l'archipel de Ponza.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 5.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 5; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 30.

7 I,II poèmes. / Que 13 I,II Caprées; // Ils jouissent, comme
14 I,II subtilement, / Du matin déployant 15 I,II soie, / Ils savent de
midi 17 I,II joie. // Je n'évoquerai qu'un

20

Ils n'évoqueront qu'un décor pastoral,
Un puits, un banc tiède, un mur lourd de glycine
Où, le soir, hiératique et guttural,
Tu secoueras l'or de ton aigrette fine...

LA VILLA D'ESTE¹

*C'est un lieu dont on se souvient
Comme d'un visage.
La pensée errante y revient
Quand l'esprit voyage...*

5

HENRI DE RÉGNIER²

Voici le beau jardin lumineux et fleuri
Où j'aime consoler mon rêve endolori.
Ceint de murs vermoulus tout empourprés de vignes

1. Un premier état de ce poème, intitulé «Le jardin» et daté de 1905 (Villa Adriane, Rome), a été publié dans *Le Nationaliste*, le 8 décembre 1907. Il était dédié à «Mademoiselle Joséphine H...». Il pourrait s'agir de la fille, ou de la nièce, de Louis Herbet, conseiller d'État, protecteur de Paul Morin et de sa mère lors de leur voyage en Europe en 1905. On a retrouvé, dans le fonds Victor Barbeau de la Bibliothèque nationale du Québec, une longue lettre de présentation de Louis Herbet, datée du 15 août 1905, destinée à faciliter le voyage de Paul Morin et de sa mère en Italie. Sur le rôle de Louis Herbet, protecteur des Canadiens français en Europe, voir Claude Galarneau, «Edmond Buron, 1874-1942», *Les Cahiers des dix*, n° 47, 1992, p. 218-219. Pour une analyse de ce poème de Morin, dans sa version de 1907, voir Claude Filteau, «La poésie parnassienne et la grammaire nouvelle: l'exemple d'Arthur de Bussièrès», *Voix et images*, n° 47, hiver 1991, p. 299-301; repris dans *Poétique de la modernité*, Montréal, L'Hexagone, p. 81-83.

2. Extrait d'un poème d'Henri de Régnier consacré à la villa d'Este, «Souvenir» (*La Sandale ailée, 1903-1905*, 8^e édition, Paris, Mercure de France, 1911, p. 123-124). Morin possédait un exemplaire de ce recueil dans sa bibliothèque personnelle (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 6.

VARIANTES: I: «Le jardin», *Le Nationaliste*, 8 décembre 1907, p. 3; II: éd. de 1911, p. 6; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 31.

1-7 I *Le Jardin* // A *Mademoiselle Joséphine H...* // *C'était un grand jardin lumineux et fleuri*, / Où 8 I Où <...> endolori. <Ce vers ne figure pas en I.>

- 10 Lourdes de fruits moirés,
Un étang clair y dort, l'ivoire mat des cygnes
Ondule entre les joncs ambrés.
- Le sensuel été renaît dans votre automne,
Ô firmament romain ! Horace et Suétone³
15 Ont vu votre douceur caresser leur front las
Et leur âme troublée;
Et les pétales morts sont encor du lilas
Au sable rose de l'allée;
- Vois les marbres verdis des Vénus et des Pans...
20 Sur le gazon doré par octobre, les paons
Étalent, solennels, aux replis de leurs queues
Des ocelles d'azur,
Et de blancs nénuphars meurent dans les eaux bleues
D'un bassin venu de Tibur⁴.
- 25 Le soleil est de sang, de soufre, d'émeraude...
Te sens-tu frissonner de ce frisson qui rôde

3. Horace (65?-8? av. J.-C.), poète latin, auteur des *Satires*, reçut de Mécène une villa près de Tibur (Tivoli), où il passa la plus grande partie de son temps. Suétone (69?-128?), historien latin, auteur des *Vies des douze césars* et du *De viris illustribus*.

4. Tibur, nom ancien de Tivoli, fut un lieu de villégiature pour les riches Romains. Mécène, Horace et Hadrien y possédaient une villa. On y trouve la villa d'Este, célèbre pour ses jardins et ses fontaines, construite au XVI^e siècle pour le cardinal Hippolyte d'Este.

10-12 I moirés; / *L'or d'un étang dormait et l'ivoire des cygnes / Glissait entre* 13-18 I <Vers disposés dans un ordre différent, avec les variantes suivantes:> *La merveilleuse paix dont rêvait Suétone, / Tombant des cieus saphirs, caressait les cœurs las / Et leurs âmes troublées; / Un peu de printemps blond riait dans cet automne, / Et des pétales morts fleuraient bon le lilas / Aux sables roses des allées... / / 14 II, III romain! Virgile et* 19-24 I <Mêmes vers disposés dans un ordre différent, avec les variantes suivantes:> *Sur les gazons dorés par septembre, des paons / Solennels promenaient mystiquement leurs queues / Aux ocelles d'azur / Près des marbres verdis des Vénus et des Pans. / De frères nénuphars mouraient dans les eaux bleues / D'un bassin venu de Tibur... / / 25-30 I <Vers disposés dans un ordre différent, avec les variantes suivantes:> *Mon âme frissonnait de ce frisson qui rôde / Au crépuscule, dans les jardins et les champs, / Quand le soleil est comme / Une magnifique fleur de pourpre et d'émeraude, / Puis soudain, dans la gloire ardente des couchants, / Je vis flamber les toits de Rome... / / PAUL MORIN. // Rome, Villa Adriane, 1905.**

Au crépuscule, dans les jardins, dans les champs,
 Et dans le cœur de l'homme?
 Là-bas, dans la splendeur heureuse des couchants,
 Flambent les mille toits de Rome... 30

Et dans l'obscurité muette des taillis
 L'aérien jet d'eau qui ruisselle et jaillit
 — Mystique fleur de nacre aux ombelles de glace —
 D'un élan éternel,
 Plus haut que les lauriers, plus haut que la terrasse, 35
 Semble vouloir toucher au ciel.

Voici la diaphane et sonore fontaine.
 Déjà le croissant tiède y tremble. Viens plus près,
 Ne me quitte pas, reste...
 Peut-être verrons-nous quelque duc de Modène⁵, 40
 Dans l'ombre frémissante et noire des cyprès,
 Qui revient à la villa d'Este.

5. Les Este érigent le marquisat de Modène en duché au XVI^e siècle; ils dominent la ville, qui connaît son apogée sous les ducs François I^{er} et François II.

31-42 I Et dans <...> d'Este. <Ces strophes ne figurent pas en I.> 32 II
 jaillit / — *Immense* fleur

AVIGNON

*Sa passion pour Laure fut si vive
que son visage, ses yeux, ses mains,
tout était pour lui un prétexte à des
soupirs ininterrompus.*

VITARELLI¹

C'est le même jardin, c'est la même aube claire,
Auxquels il confiait son amoureux ennui.
Le carillon tintait alors comme aujourd'hui,
Avant la messe, dans l'église Sainte-Claire².

Ah! comme il désirait la charmer et lui plaire!
Que de fois dans son cœur un fol espoir a lui
Du jour où ces yeux d'or inclineraient vers lui
Le sourire imploré pour unique salaire...

Dans le calme de l'air de France et du matin,
Le doux sonnet toscan, le noble vers latin
Alternaient sous ses doigts leur immortel vertige;

Et je me dis que ce laurier peut-être arqua
La courbe harmonieuse et verte de sa tige
Au temps où soupirait, pour Laure, Petrarca.

1. Source inconnue.

2. Évoque la première rencontre de Laure et de Pétrarque, le 6 avril 1327, à une messe matinale de l'église Sainte-Claire d'Avignon. Le poète italien, familier de la cour et de la cité pontificale, chantera cet amour qui remplira toute sa vie.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 8.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 8; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 33.

10 I,II messe à la chapelle Sainte-Claire 20 I,II soupirait pour 20 I Laure
Pétrarca

GIOTTO

*But wanting still the glory of the spire...*D'après H. WADSWORTH LONGFELLOW¹

Que d'hommes dont la vie est admirable et rude,
 Faisant taire leur cœur et recherchant l'effort, 5
 Ne cessent d'accomplir qu'à l'heure de la mort
 Les ordres de l'Esprit dont le sens les élude!

Hélas! tous leurs travaux et toute leur étude
 Ne connaîtront jamais cette auréole d'or
 Qu'au front des saints, dans un archaïque décor, 10
 De vieux moines traçaient avec sollicitude...

Dans la cité toscane est la tour du Giotto²,
 — Lys florentin de marbre et de granit, château
 De rêve, vision, trésor de ma mémoire, —

Mais la fleur séculaire et que n'ont pu pencher 15
 Tant de sanglants assauts ignore cette gloire:
 La flèche audacieuse et noble d'un clocher!

1. Ce poème est une «adaptation poétique» du sonnet de Longfellow intitulé «*Giotto's Tower*», tiré de «*Flower-de-Luce*» (*Poetical Works*, p. 479-480; voir *infra*, Appendice II, p. 583). Dans *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, Morin consacre quelques lignes à ce sonnet (p. 41 et 432).

2. En 1334, Giotto (1267-1337), peintre, sculpteur et architecte, devient le maître d'œuvre du dôme de Florence et dirige les premiers travaux du Campanile (dit «*Campanile*» ou «*Tour de Giotto*»), pour lequel il sculpte des bas-reliefs.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 9.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 9; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 34.

2 I,II of a spire

ALIGHIERI

Béni soit le Seigneur qui peut faire une telle merveille!

DANTE, *Vita nuova*¹

- 5 Les dames aux doigts lourds de l'héraldique anneau,
 Les nobles dames de Florence,
 Vont rêver le long de l'Arno
 Dans l'opaline transparence
 Du soir bleu, de l'air et de l'eau,
 Vont rêver tendrement aux beaux seigneurs de France;
- 10 Des pages portent leurs traînes et leurs missels,
 Et de fiers guerriers, dont le rêve
 Vers d'illusoires carrousels
 Tournoie et s'envole sans trêve,
 Sont suivis de gais jouvencels
- 15 Qui gardent le manteau, le faucon ou le glaive.
- Mais le Rêveur assis à l'ombre du Vieux-Pont
 Ne voit dans la foule frivole
 Que Celle aux cheveux de lin blond
 Qui mêla — présage ou symbole? —
- 20 Sur l'ivoire pur de son front
 Aux lauriers florentins les roses de Fiesole².

1. Traduction d'un extrait du chapitre XXVI de la *Vita nuova*, dont le texte se lit: «*Questa è una maraviglia; che benedetto sia lo Signore, che sì mirabilmente sae adoperare!*» (*Vita nuova*, Milan, Garzanti, 1977, lix, 77 p.).

2. Ville voisine de Florence.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 35.

VARIANTES: éd. de 1912, p. 10.

13 et s'essore sans 18 Que celle aux

LAGUNE

Venez-vous? Le croissant miroite sur Fusine¹.
 Sous les doigts violets et soyeux de la nuit
 Le vitrail d'or de la chapelle sarrasine
 S'est éteint lentement... Venez-vous? Votre ennui 5
 Enlacera, pour plaire à la blanche madone
 Dont le reflet moiré tremble dans le canal,
 Aux fleurs du romarin l'algue et la belladone...
 Le gondolier allume et suspend son fanal
 À l'éperon ouvré qu'argentera la vague; 10
 Il nous murmurerà quelque belle chanson
 De sa voix de velours, mélancolique et vague:
*La Dogaresse*² *amoureuse de l'Échanson*³,
 Ou bien des *ottave* de Bertholde⁴ et du Tasse⁵...
 Je serai le Guerrier tendre qui bercera 15
 Votre langueur ardente, inconsolable et lasse;
 Vous serez une infante en robe nacarat⁶...
 Et nous écouterons — pendant que la lagune
 Mystérieuse, calme et proche mêlera
 Aux parfums des jardins fleurissant sous la lune, 20

1. Ville d'Italie située à six kilomètres à l'ouest de Venise, à l'entrée des lagunes, sur la rive gauche de la Brenta.

2. Femme du doge, chef électif de l'ancienne république de Venise.

3. Officier d'une maison seigneuriale dont la fonction est de servir à boire à la table du prince.

4. Il s'agit peut-être du personnage de l'opéra italien de Vincenzo Ciampi, *Bertholdo in Corte* (1753), arrangé pour la scène française par Simon Favart, sous le titre *Caprice amoureux ou Minette à la cour* (1755).

5. Torquato Tasso, dit le Tasse (1544-1595), poète italien, né à Sorrente, auteur de *La Jérusalem délivrée* (1575).

6. Couleur d'un rouge clair, dont les reflets rappellent ceux de la nacre.

Ainsi qu'un innombrable et furtif encensoir,
L'âpre arôme marin des eaux vénitiennes —
Tinter, carillons bleus et fluides du soir,
Les campanes⁷ lunaires et magiciennes.

7. Sonnaïlles.

ADIEUX À VENISE¹

*Un couvent, une tour, surgissant à des lieues,
Sortent des flots criblés par des ronds de soleil
Semblables aux yeux d'or des paons rouant leurs queues...*

MAXIME FORMONT² 5

Aurore d'émail... mandolines *scherzando*,
Matinale fraîcheur des plages du Lido;

Une femme qui chante à sa croisée ouverte...
Des pigeons diaprés frôlent la vague verte.

Un vendeur passe, avec de scintillants coraux; 10
Rêveur, un mendiant prie en fixant les flots.

Fontaines sanglotant dans l'albâtre des vasques...
Chez un vieil armurier étincellent des casques.

Le dauphin, l'hippocampe et les lions ailés 15
Se tordent, écailleux, aux balcons ciselés;

1. Ce poème reprend, aux lignes 6-9 et 14-17, les deux quatrains, dans un ordre inversé, du sonnet intitulé «Venezia», publié dans *Le Bulletin*, 14 avril 1907 (voir *infra*, p. 532).

2. Sixième strophe de «La lagune» de Maxime-Joseph Formont (*La Gloire de la rose*, Paris, Alphonse Lemerre, 1911, p. 123).

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 14.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 16; II: *Paul Morin*, 1958, p. 52; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 37.

1 II VENISE // Aurore 6 I,III Aurore rose... mandolines *crescendo*, /
Matinale fraîcheur des jardins du

L'œil-de-paon³ miroitant et le lisse carrare
Se glacent de reflets nacrés de perle rare.

Rictus rapide et noir de bâillants soupiraux
Au pied d'un mur de marbre où flambent des vitraux.

20 Voici la Dogana⁴. La gondole fantasque
Bleuit les vagues d'or d'une ombre de tarasque...

Voguant vers Chioggia⁵, Fusine⁶ ou Torcello⁷,
Des péottes⁸ aux voiles rouges fendent l'eau.

25 Parfums de roses, odeurs de varech, lourds arômes
De jardins ignorés... Terrasses, clochers, dômes,

Coupoles de Ziem⁹, palais du Titien¹⁰,
Ô bleu mol et mourant du ciel vénitien!

Saint-Marc. Un doux oiseau qui traverse la place
Vole vers moi... divine et familière audace!

30 Au détour du *rio*, couloir muet, secret,
Dans une niche, blanche de fleurs, apparaît

La Madone aux yeux peints, en simarre de soie...
Venise de tourment, de volupté, de joie!

3. Variété de marbre.

4. *Dogana di mare* (Douane de mer), bâtiment du XVII^e siècle, œuvre de Benoni, qui occupe le confluent du Grand Canal et du canal de la Giudecca.

5. Ville située au sud de la lagune vénitienne.

6. Ville située à l'ouest de Venise.

7. Île située au nord de la lagune vénitienne.

8. Grandes gondoles.

9. Félix Ziem (1821-1911), paysagiste français, peintre de Venise. À son décès, on pouvait lire dans la notice nécrologique du *Gaulois*: «Il est impossible d'imaginer Venise autrement que Ziem, lorsqu'on a fréquenté l'œuvre du vieux maître et éprouvé l'éblouissement de sa couleur» («Bloc-notes parisien: Félix Ziem», *Le Gaulois*, 11 novembre 1911, p. 1).

10. Peintre (1490-1576) qui fut, à son époque, le maître incontesté de la peinture vénitienne.

D'autres que moi boiront votre air doré, moiré,
Je ne reverrai plus San-Giorgio-Maggiore¹¹, 35
Et par ce long canal d'azur et de topaze
Faut-il quitter, ce soir, la Ville de l'extase?

11. Église de Venise, commencée par Palladio en 1566, dans l'île San Giorgio Maggiore.

34 I,III moiré. / Je 35 I,III San-Giorgio-Maggiore... // Et

NONNES¹

Porte ouverte soudain sur un doux monastère
 Où la clarisse en feu, qui ratisse la terre,
 Arrose le rosier et vient nourrir le paon,
 Semble être la rustique épouse du dieu Pan...

5

ANNA DE NOAILLES, «La Savoie²»

Nonnes de Bruges ou béguines de Malines,
 Sous le chaste hennin³ qui voile vos fronts blancs
 Quels souvenirs, quels deuils, quels travaux accablants
 Ont cerné vos yeux gris aux moires opalines?

10

1. Sur ce poème, voir Annette Hayward, «L'Aube des temps meilleurs ou le chemin périlleux de l'histoire littéraire», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 8, 1984, p. 91-95.

2. Extrait du poème d'Anna de Noailles intitulé «La Savoie» (*Les Éblouissements*, p. 211); ces vers remplacent l'épigraphe tirée des *Palais nomades* de Gustave Kahn (*Premiers poèmes: Les Palais nomades. Chansons d'amant. Domaine de fée*, Paris, Mercure de France, 1897, p. 105) qui figurait dans la version du poème parue dans *L'Aube des temps meilleurs*, 11 novembre 1908, p. 7 (voir variante 1).

3. Coiffure féminine du Moyen Âge.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 39.

VARIANTES: «Vêpres», *L'Aube des temps meilleurs*, 11 novembre 1908, p. 7.

1 <Titre:> *Vêpres* // «Mes yeux se sont penchés, inquiets de tes climats / Façonnés de parlers tièdes dont le sillage bouge / D'arcs argentés, de sourires blancs de lys en amas...» / (Gustave Kahn, «Palais Nomades») // Nonnes 7-14 Malines./ *Vierges aux fronts fleuris de grands papillons blancs, / Amoureuses de Christ, les jeûnes accablants / Ont cerné leurs yeux aux moires opalines. / A l'appel des clochers, mystiques, sybillines, / Vers des chapelles, sanctuaires troublants / Elles vont, un rosaire entre leurs doigts tremblants / Sous le*

Au son de verre et d'or des cloches cristallines,
Des lumineux ouvroirs aux chœurs noirs et troublants
Vous errez, un rosaire entre vos doigts tremblants,
Dans le nimbe argenté de pâles mousselines...

Au fond du clair verger dort un glauque canal, 15
La diaphane paix du couchant automnal
Plane, comme l'encens d'un vespéral service;

Et là, sous l'œil des paons recueillis et blasés,
Leurs doux cols frissonnant, pudiquement rosés,
Vos tourterelles font des grâces de novice. 20

15 du jardin clos, dort 18-20 l'œil blasé d'un vieux martin pêcheur, / Leurs ailes frissonnant de pudiques blancheurs / Des tourterelles font des grâces... de novice... / <Signé:> Paul Morin.

MOULINS

*Meunier du Roy, ton moulin va trop vite,
Meunier du Roy, ton moulin va trop fort!*

Vieille chanson.

5 Vieux moulin de Haarlem qui dans le canal sombre
 Burines le contour immense de ton ombre,
 Moulin lilas de Delft, moulin gris d'Amersfoort,
 Qui ne vas pas trop vite et ne vas pas trop fort;
 Moulin au meunier roux assis devant la porte,
 10 Silencieusement, tu calques dans l'eau morte
 Ton aile où traîne encore un peu de brouillard blond...
 Sachant bien que tantôt, folle, grotesque, grêle,
 Avec un grincement de potiche qu'on fêle,
 Elle s'emportera dans un bleu tourbillon!

QUATRE VILLES D'OCCIDENT¹

I

VÉRONE

Ce soir, je pense à vous, ô ciel bleu,
 À vous, doux cyprès de Lombardie 5
 Dont l'ombre est d'or, d'ébène et de feu;

Je pense à vous... Je regrette un peu
 L'Adige² et sa chanson assourdie,
 Les palais blancs, les clochers aigus,

Et les noirs carrefours exigus 10
 Où se glisse encor l'ombre hardie
 Des Capulets et des Montaigus³.

1. Cette section et la suivante comprennent quatre poèmes composés de trois tercets ennéasyllabiques, forme inusitée qui a pu être inspirée à Morin par *Les Phases* de Guy Delahaye (Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 179).

2. Fleuve qui prend sa source dans les Alpes et qui arrose Vérone.

3. Familles rivales de Vérone, dont les dissensions inspirèrent le drame de Roméo et Juliette.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 18-20.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 18-20; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 41-42.

5 I,II vous, noirs cyprès 6 I,II feu; // Et je crois que je regrette 10 I,II les vieux carrefours

II

BRUGES

15 Ville des taciturnes béguines,
 Des glauques canaux aux flots épais,
 J'aime le rêve où tu t'effémines,

 Les carillons voilant leurs sourdines,
 Les couvents froids, les grands jardins frais,
 20 Les cygnes en troupe familière...

Car tes murs, verts de mousse et de lierre,
 Abritent le silence et la paix,
 Ô chère Bruges hospitalière!

III

25 HAARLEM

Haarlem, bonne ville des tulipes,
 Des jacinthes dans leurs pots de grès,
 Des gros bourgmestres fumant leurs pipes

 Et des meunières pinçant leurs lippes,
 30 Tes vieux moulins tournent au vent frais
 Qui se lève de la mer voisine!

Et le rouge soleil t'illumine,
 Fleuron du royaume hollandais,
 Joyau de la douce Wilhelmine⁴...

4. Reine des Pays-Bas (1880-1962).

IV

35

QUIMPER

Le ciel gris est un globe d'ardoise,
Vois-tu Quimper, au bout de mon fouet?
Le chemin est embaumé d'armoise...

Regarde ces reflets de turquoise, 40
Voici la Steyn et voilà l'Odet⁵,
Et là-bas la cathédrale austère;

Armorique, lande de mystère,
Ta brise file comme un rouet
Du mélancolique Finistère... 45

5. Il faudrait lire: «Voici la Steir et voilà l'Odet». Quimper se situe au confluent de ces deux cours d'eau, le premier se jetant dans le second, qui est un fleuve côtier du Finistère.

QUATRE VILLES D'ORIENT

I

ISPAHAN

- 5 Dois-je mourir sans voir Ispahan?
 Sans cueillir sous l'escorte d'un paon
 Le lourd velours des roses de Perse?
- Comme un calife, comme un vizir,
 Las des parfums que le vent disperse
 En une odorante et chaude averse,
- 10 Connaîtrai-je l'ingénu désir
 Des doux bras, cerclés d'or et de jade,
 D'une enfantine Schéhérazade?

II

DAMAS

- 15 Le nocturne bulbul¹ a cessé
 D'implorer le croissant et les roses;
 Tout est lumineux, vibrant, pressé.

1. Nom du rossignol dans la langue persane.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 43-44.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 24-25; II: éd. de 1912, p. 24-25; III: «Estampe» (1909), dans *Paul Morin*, 1958, p. 58; IV: «Tokio», dans *Paul Morin*, 1958, p. 59.

L'œillet rouge et le jasmin lissé
S'ouvrent, comme ouvre ses portes closes
Damas s'éveillant dans le matin;

20

Et je vois l'ombre, aux murs du jardin,
Des turbans et des aigrettes roses
D'Haroun-al-Raschid² et d'Aladin³...

III

TOKIO⁴

25

La chaude ville de laque et d'or,
Comme une petite geisha lasse,
Au transparent clair de lune dort.

Un brûlant parfum d'opium, de mort,
De lotus, d'encens, passe et repasse;
La claire nuit glace Hokaïdo⁵

30

De bleus rayons d'étoiles et d'eau.
Ouvre ta porte secrète et basse,
Verte maison de thé d'Hirudo...

2. Le plus célèbre calife abbasside (766-809). Sous son règne, Bagdad fut la ville la plus riche et la plus cultivée du monde méditerranéen. Il est le héros de plusieurs contes des *Mille et Une Nuits*.

3. Personnage des contes des *Mille et Une Nuits*. D'origine modeste, Aladin découvre la lampe magique qui lui apporte la fortune.

4. Une version manuscrite de ce poème datant de 1909, intitulée « Estampe », a été reproduite en fac-similé dans *Paul Morin*, p. 58.

5. Île de l'archipel du Japon.

35

IV

CONSTANTINOPLE

Voiles sur le Bosphore lointain
Voguant peut-être vers Andrinople,
Je vous suivrais si le muezzin

40

Nasillant dans le soir byzantin
Ne m'appelait à Constantinople...
Nuits turques! par quels philtres secrets

45

Faites-vous tant aimer les cyprès,
Les couchants d'azur et de sinople⁶,
Les flèches roses des minarets?

6. Nom héraldique de la couleur verte.

39 II muezzin // *Qui gémit* dans

TURQUERIES

À Pierre Loti¹

I

STAMBOUL

C'est l'heure où, devant le Turbé ² ,	5
Penchant son aigrette hautaine,	
Un paon d'émail au col bombé,	
Lentement, boit à la fontaine.	
 La voix claire du muezzin	
Dans le jardin fleuri de roses	10
Tombe d'un minaret voisin	
Émaillé de faïences roses.	

1. Dédicace ajoutée lors de la deuxième édition (1912). Le secrétaire de Loti avait accusé réception de la première édition du *Paon d'émail* en ces termes: «Monsieur, Chaque jour, de tous les côtés, M. Pierre Loti reçoit de nombreuses poésies, mais rarement lui parviennent des vers aussi beaux que ceux que vous avez bien voulu lui adresser. Le Maître me charge de vous transmettre tous ses remerciements et toutes ses félicitations, et je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très distinguées. G. Mauberger, Rochefort, 8 février 1912» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Édifice funéraire musulman.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 26-32.

VARIANTES: «Stamboul», *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.

1 <Titre> *Stamboul* // A Marcel Henri Dugas // La voix 9 claire d'un muezzin 10 roses, / Tombe du minaret

Ses vocalises de cristal
 Se mêlent dans l'air diaphane
 À de chauds parfums de santal
 Et de jacinthe qui se fane;

Puis le silence de nouveau
 Plane autour des kiosques frêles
 Comme un impalpable rideau
 Froissé de prestes frissons d'ailes.

Des pigeons argentés et gris,
 Que les voix hautes et limpides
 Des muezzins avaient surpris,
 Reviennent, peureux ou rapides.

Le jet d'eau s'irise et fleurit
 — Telle une lance d'améthyste
 Sur un bouclier de granit —
 Dans une vasque de Caryste³.

Sur la mosaïque du sol,
 En arabesques mordorées
 D'émeraude et de girasol⁴,
 Le treillis des grilles dorées

Tamise le soleil ardent
 Sous une fine ogive arquée.
 La prière du Ramadan
 Se psalmodie à la mosquée

Vers Allah, très bon et très grand...

3. Ville de l'ancienne Grèce, sur la côte sud de l'île d'Eubée, fameuse pour ses marbres.

4. Variété d'opale.

14 mêlent, dans l'air diaphane, / À de *lourds* parfums 17 silence, de nouveau, / Plane autour des kiosques frêles, / Comme 21 gris / Que 24 rapides; // Le 25-27 fleurit, / (Telle une lance d'améthyste // Sur un bouclier de granit,) / Dans 32 dorées. // Tamise 36 mosquée. // Vers

II

GALATA⁵

À la terrasse d'un café, 40
 À l'ombre fraîche d'un platane,
 Un Européen boit, coiffé
 Du fez à la mahométane.

 Un vieux, fumant son narghileh⁶,
 Calme, extatique comme un bonze, 45
 Fixe l'horizon constellé
 D'innombrables croissants de bronze;

 Les frêles croissants musulmans,
 Floraison turque de symboles,
 Astres d'Islam, clairs talismans, 50
 Couronnent toutes les coupoles.

 Une juive de Top-Hané⁷,
 Portant sur l'épaule une amphore,
 Suit un derviche enturbanné
 Et des caïkdjis⁸ du Bosphore; 55

 Des colporteurs de Scutari⁹,
 Modulant une chanson lente,
 Poussent un maigre méhari
 À la démarche somnolente;

5. Sur ce poème, voir Gérard Bessette, *Les Images en poésie canadienne-française*, p. 181-182.

6. Pipe orientale.

7. Quartier de Galata, sur le Bosphore.

8. Caïk: embarcation turque, légère, à voiles ou à avirons.

9. Quartier asiatique d'Istanbul (ou Stamboul), sur le Bosphore.

45 bonze. // fixe 48 les *minces* croissants 59 somnolente. // Un

60 Un ânon passe, gris et las,
 Dans la rue étroite et couverte.
 L'ânier porte un turban lilas,
 L'âne un bât de peluche verte.

Voici venir trois féredjés¹⁰
 65 Conduits par un morose eunuque;
 Sous les voiles blancs et légers
 Transparaît une rose nueque...

Elles rapportent de Péra¹¹
 Des fards, des parfums, des babouches,
 70 Des partitions d'opéra
 Que roucoulent déjà leurs bouches;

Leur gardien glabre en est loti,
 — *Lakmé*¹², *Louise*¹³, *Hérodiade*¹⁴... —
 Mais la plus espiègle a blotti
 75 Sous son tcharcaf¹⁵ couleur de jade

Le dernier livre de Loti.

10. Sorte de manteau dont s'enveloppent les Turcs, hommes et femmes.

11. Hauteur surplombant Golota.

12. Personnage de l'opéra de Léo Delibes, *Lakmé* (1883), très librement inspiré de la Raharu du *Mariage de Loti*.

13. Personnage de l'opéra de Gustave Charpentier, *Louise* (1900). Louise, une petite couturière, incarne les aspirations à la liberté des jeunes filles du milieu petit-bourgeois de la « Belle Époque ».

14. Hérodiade (7?-39), princesse juive, fille d'Hérode le Grand; sa liaison avec son oncle et beau-frère, Hérode Antipas, scandalisa les Juifs et notamment Jean-Baptiste, dont elle obtint la tête (Matthieu, 14, 4; Marc, 6, 18). Cet épisode inspira plusieurs romanciers, poètes, peintres et musiciens du XIX^e siècle, entre autres, Flaubert, Mallarmé, Gustave Moreau et Massenet.

15. Voile que les femmes turques portent sur le visage.

63 L'âne, un 65-76 eunuque. / Sous les *tissus* blancs et légers / Transparaît une rose nueque; // *Ils ont acheté dans Péra* / Des fards des *bijoux*, des babouches; / Des *ariettes* d'opéra / *Voltigent déjà* sur leurs bouches, // Leur *glabre* gardien en est loti / De *Debussy*, de *Chaminade*, / Et l'une d'elles a blotti, / Sous son tcharcaf couleur de jade, // Le dernier livre de Loti... // <Signé:> *Claude Hélian*.

III

EYOUB¹⁶

Au frais cimetière d'Eyoub Où tout murmure, chante, bouge, Le rossignol près du caroub, Le bulbul dans le cèdre rouge,	80
La palme est du cyprès si près Que dans l'air mou, nocturne, calme, La palme se mêle au cyprès Le cyprès s'enlace à la palme.	85
Des paons perchés sur chaque pan, Des colombes sur chaque tombe... La colombe roucoule au paon, Le paon éblouit la colombe!	90
Des voix grésillent en tous sens, Un parfum comme un cri s'exhale... Est-ce le grillon ou l'encens, L'amer santal ou la cigale,	
L'héliotrope ou le lilas Qui déchirent les ombres noires Que des pigeons, gonflés et las, Argentent de leurs trajectoires?	95
De jeunes sultanes sont là, Roulant leurs chapelets de jade; Brûlant dialogue entre Allah, Zobéide ¹⁷ et Schéhérazade ¹⁸ !	100

16. Faubourg d'Istanbul (ou Stanboul). Sur ce poème, voir Jeanne Paul-Crouzet, *Poésie au Canada*, p. 223-234.

17. Zobéide, princesse abbasside, épouse du calife Haroun-al-Raschid (voir *supra*, p. 99, n. 2), célèbre par sa piété et sa générosité, morte en 831.

18. Héroïne et conteuse des *Mille et Une Nuits*.

105 Un beau petit Turc triomphant
 Glisse, aux plis de sa robe rose,
 La rose qui fleurit l'enfant
 Moins que l'enfant n'orne la rose...

110 Jusqu'à l'appel du muezzin
 Il court, il piétine la cendre
 D'un calife ou de quelque saint;
 Car bientôt il faudra descendre

115 Vers le sérail secret, discret...
 (Comme il gémit, ce chant sonore,
 Du vert platane au minaret,
 De la mosquée au sycomore!)

 Et quand le croissant plane sur
 Constantinople qui se dore,
 Quand le soir en turban azur
 Se reflète dans le Bosphore,

120 Il sait que les morts, pleins d'ennui,
 Tous ces vieux pachas sans royaumes,
 Aiment se promener, la nuit,
 Dans le Jardin-Bleu-des-Fantômes!

JAPONERIES

- J'ai peint ces vers sur la soierie
 D'un frêle éventail japonais,
 Où courait une broderie
 De fils d'or, de nacre et de jais: 5
- Nid de polychromes mousmées¹
 Dont les silhouettes s'en vont,
 Grêles, mignardes et grimées,
 Se perdre au clair de lune blond;
- Fantasque pays d'hippogriffes 10
 Dont les temples d'ocre vêtus
 Et flanqués de monstres à griffes
 Jaillissent, bulbeux ou pointus,
- Et se reflètent dans la moire
 Azurée d'un bassin 15
 D'onyx rose ou de pâle ivoire,
 De granit rouge ou de succin;

1. Au Japon, jeune fille.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 33.

VARIANTES: I: *Le Bulletin*, 21 avril 1907, p. 2; II: éd. de 1911, p. 33; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 50.

1-6 I JAPONERIES // *Voyant les rafales fleuries / De la blancheur des fleurs de thé / Que les vents nippons en été, / Détachent des branches meurtries; / Je fus par la neige tenté / De rimaitter «Japoneries»* // Nid 9-22 I *perdre aux clairs de lune blonds... // Fantasque pays d'hippogriffes / Dont les temples, d'ocre vêtus, / Et gardés de monstres à griffes, / Montent, bulbeux ou pointus. // Dans les cieus turquoises de juin, / Où se reflètent dans la moire / Azurée d'un bassin / D'onyx rose ou de pâle ivoire... // Pagodes*

20 Rafales nippones, fleuries
 De la neige des fleurs de thé
 Que moissonne aux branches meurtries
 Le vent nocturne de l'été;

 Pagodes bizarres, dieux blêmes,
 Geishas en robes de crépon,
 25 Jardins gemmés de chrysanthèmes,
 D'iris, de jonquilles... Japon!

 Pays où la brise sans trêve
 Berce les lotus et les lys,
 Pays secret d'extrême rêve
 Peuplé de flamants et d'ibis;

30 Petit empire aux vertes rives,
 Sensuel, bigarré, charmant,
 Tu me déplaïs et me captives,
 Tout chez toi me semble alarmant,

 Et le vif carmin de ta lèvre,
 35 Et tes masques et tes chansons...
 Petit empire des frissons,
 Des frissons d'angoisse et de fièvre
 Dont meurent, au matin pâli,
 Tes mille et une Butterfly²...

2. Madame Butterfly, héroïne éponyme de l'opéra de Giacomo Puccini (1904) qui met en scène l'amour de Cio-Cio-San, une jeune Japonaise, pour Pinkerton, un officier de la marine américaine qui l'entraîne dans un mariage éphémère.

23-26 I Geishas bruissantes de crépon, / Grenat ou jonquille... ô Japon, / Jardin
 gemmé de chrysanthèmes... / Pays où le vent fait sans trêve / Trembler les
 lotus et les lys; / Pays 27 II, III les lis, / Pays 28 I Pays exquis d'extrêmes rêves
 / Où blancs, somnolent des ibis. // O Japon, pays du flamant / Errant dans les roseaux
 des rives, / Tout chez toi nous semble alarmant / Et cependant, tout nous captive. // Trop
 de carmin rougit ta lèvre, / Trop obscènes sont tes chansons, / Mais ce carmin donne la
 fièvre / Et tes chanteuses, le frisson. // Tes drames semblent enfantins / Et sains croissent
 tes lauriers roses; / Mais macabres sont les pantins / Et tes fleurs sont fleurs de nécroses. /
 / Ce sont les rafales fleuries / Que la blancheur des fleurs de thé / Que les vents nippons,
 en été, / Détachent des branches meurtries, / Qui m'ont par leur neige, tenté / De rimailleur
 «Japoneries.» // Paul Morin.

CHINOISERIE

*Ô divin étourdissement
 Dans la douce île de Formose,
 Lorsque, le soir, le paon des roses
 Fait son amoureux sifflement...*

5

ANNA DE NOAILLES, *Les Éblouissements*¹

C'est, près d'un palétuvier sombre,
 Le doux appel mourant, dans l'ombre,
 D'un cri d'amour.
 Quelle est cette plainte pâmée
 Où sanglote, sous la ramée,
 La fin du jour?

10

Vient-elle de quelque pagode
 Dont le bonze, croyant son ode
 Sublime, osa
 Déchirer le fiévreux silence
 Où la ronde fleur d'or s'élance
 Du mimosa?

15

Ou quelque mandarin barbare,
 Qui gémit, s'accuse, s'effare,
 Et vient rêver
 D'une princesse aux yeux de jade,
 Désespérerait-il déjà de
 La retrouver?

20

1. Extrait du poème «Les terres chaudes», d'Anna de Noailles (*Les Éblouissements*, p. 51).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 52.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 35; II: éd. de 1912, p. 35.

I,II 5 sifflement... // Comtesse Mathieu de Noailles

25

Non. C'est dans l'île de Formose
Le paon des roses qui, morose,
Rauque d'ennui
Vers celle qui devrait l'entendre...
Mais sa paonne volage et tendre
Court dans la nuit!

30

LE SOIR CLAIR NOUS CONDUIT¹...*La nuit en manteau bleu ocellé d'améthystes...*GUSTAVE KHAN²

Le soir clair nous conduit au jardin taciturne
 Où, diaphanes lys aux tiges de cristal, 5
 Aux pieds de marbre blanc d'un Pan sentimental
 Bleuissent les jets d'eau dans la tiédeur nocturne.

 Frêle lampe de paix après l'ardeur diurne,
 Le croissant nacré plane en l'azur vespéral.
 Les paons ne troublent plus le calme pastoral. 10
 Vois, la lune s'émaille aux flancs polis d'une urne.

1. «Le soir clair"... féerie lunaire que l'on situera où l'on veut — près du Bassin de Neptune, à Versailles — à l'ombre bleue du Temple de l'Amour, au Trianon... dans quelque jardin, moiré de lune, des bords de la Loire... Effectivement, ce fut écrit à Chantilly, où vécut mon grand-père» (entrevue de Paul Morin avec Gérard Arthur, *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7).

2. Extrait du dernier tercet du poème «Le veilleur de nuit» de Gustave Kahn: «La nuit en manteau bleu ocellé d'améthystes / S'apaise en lourds sanglots comme un enfant en songe; / Et s'explore au plus pâle des nuées, la fée des songes» (*Limbes de lumières*, Bruxelles, Edmond Deman, 1897, p. 55).

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 78.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 17 avril 1910, p. 3; II: éd. de 1911, p. 37; III: éd. de 1912, p. 37; IV: *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7; V: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 53.

1 I <Titre> clair // A Albert Lozeau // Le soir II,III <Sans titre> // Le soir
 IV: clair... // Le soir 6 I sentimental, / Bruissent les 9 I vespéral; / Les
 10 I pastoral, / Vois

L'air est lourd de parfums, de trouble enamouré,
L'âme des roses n'est qu'un soupir éthéré
Dans le silence grave où l'heure d'or s'endeuille;

15 Mélancoliquement, d'un bel astre éveillé,
Dans mon cœur ébloui, calice émerveillé,
Comme une fleur, la nuit violette s'effeuille...

13-17 I roses meurent dans le calme doré / Et le silence frais de l'heure qui s'endeuille; // Mélancoliquement, des astres éveillés / Dans les calices d'or des cœurs émerveillés, / Comme 17 I s'effeuille... <Signé:> Claude Hélian.

ROSEIRAIE

Que vous soyez la coupe argentine
 Où perle la rosée, églantine,
 Ou que vous soyez la rose-thé;
 Que vous ayez, dans l'obscurité, 5
 Ô frissonnante rose de Sèvres,
 La suave douceur de deux lèvres;
 Que vous soyez, au petit matin,
 De mousseline, d'or, de satin,
 De sang, ou de tulle diaphane, 10
 Roses de Bergame et de Toscane;

 Que votre parfum soit un écho
 D'Orient, rose de Jéricho,
 Ou que vous soyez, rose trémière,
 Aussi soyeuse qu'une paupière; 15
 Que vous veniez du rosier d'Allah
 Que l'orfèvre floral cisela...
 Ah! il en est une autre plus belle,
 Et vous n'égalez jamais celle
 Que Saâdi de Chiraz aima tant: 20
 La pourpre Rose du Gulistan¹!

1. « *Le Gulistan* ou *Jardin des Roses* [1258]; recueil d'apologues par Moucharrif-ed-Din Saâdi, de Chiraz (1184-1291). Ralph Waldo Emerson y fait fréquemment allusion dans ses *Essais*, et en a traduit quelques poèmes » (Paul Morin, *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, p. 520).

ESPAGNE

D'après un poème anglais¹

Ah! combien de mon cœur, Espagne, tu m'as pris.

Que je t'ai donc aimée!

5 Quel rêve romantique emplissait mon esprit

Lorsque, l'âme enflammée,

Je pourchassais, bardé de fer, cuirassé d'or,

Les paladins de Charlemagne,

Ou que je courais la campagne

10 Avec le Cid Campeador!

Et plus vagues encor mes songes anciens

De formes plus lointaines:

Galères qui portiez les durs Phéniciens

Vers des mers incertaines;

15 Les camps romains remplis de rumeurs et de voix

Comme une ruche bourdonnante,

Le Goth, symbole d'épouvante,

Et Pélayo² sur son pavois!

1. Traduction de «Castles in Spain» de Longfellow (*Poetical Works*, p. 530-531; voir *infra*, Appendice II, p. 584). C'est Morin lui-même qui indique la source de ce poème dans la bibliographie de sa thèse sur Longfellow, sous la rubrique «Traductions françaises» (p. xxxiv). Comme pour «Giotto's Tower», il qualifie cette traduction d'«adaptation poétique».

2. Pélage (don Pelayo), chef des Wisigoths, roi des Asturies (v. 718-737), organisa la résistance contre les Arabes au nord de l'Espagne. Sa victoire à Covadonga (718) redonna confiance aux chrétiens et leur permit de reconstituer une monarchie nationale face à l'occupant étranger. Cette victoire est considérée comme le début de la *Reconquista*.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 40; II: éd. de 1912, p. 40; III (TEXTE DE BASE): *Œuvres poétiques*, 1961, p. 55.

3 III ESPAGNE // Ah! <texte rétabli d'après I et II> 3 I,II pris! / Que
13 I,II qui portaient les

Peut-être était-ce alors ces souvenirs d'antan	
Puisés en un vieux livre	20
— Fantômes de soldats et du fier capitain	
Dont l'écolier s'enivre —	
Qui, me faisant trouver de merveilleux attraits	
À la plus banale aventure,	
Changeaient l'aspect et la nature	25
De tout ce que je regardais?...	
Les moines chroniqueurs exaltant les héros,	
Poètes de l'Histoire,	
Les antiques cités dont les romanceros	
Éternisent la gloire:	30
C'est Burgos en Castille, ardent berceau du Cid,	
Et Tolède, dont les murailles	
Ont vu tant d'illustres batailles,	
Et Léon, et Valladolid;	
Les longs et blancs chemins, la route de soleil	35
Qui mène vers la ville,	
La brune chevre et son foulard vermeil,	
Le muletier servile,	
Et le vieux moissonneur dont le dos arrondi	
Soudain se dresse, puis s'incline	40
À la voix lente et cristalline	
Du pur angélus de midi;	
Les sombres défilés et leurs croix de bois noir,	
Les mules, les sonnaillles,	
Les ânes indolents allant de l'abreuvoir	45
À de maigres broussailles;	
Le bouillant cavalier aux éperons de fer	
Qui, dans la posada ³ , lutine	
L'accorte servante mutine	
Pour entendre son rire clair;	50

3. En Espagne, auberge.

Les villages cachés dans les champs de froment,
 Les hameaux sur la grève,
 Les ciels où le soleil intense et fulgurant
 Luit et brûle sans trêve,
 55 Les gorges, les sierras pleines d'ombre et d'effroi
 Qui voient à leur pied la rivière
 Tarie en son lit de poussière...
 Tout n'était qu'un rêve pour moi.

J'imaginais Cordoue au milieu des palmiers,
 60 Cordoue aux belles vignes,
 Aux clairs jardins plantés de cèdres, d'oliviers,
 Où des califes dignes
 Causaient entre eux, le soir, du régent Almanzor⁴
 Qui suspendit, gloire immortelle,
 65 Les sept cloches de Compostelle
 Dans la mosquée aux lampes d'or.

Mais, désir souverain entre tous mes désirs,
 Je voulais voir Grenade,
 Les fontaines de marbre où burent des vizirs,
 70 Les cédrats, la grenade...
 C'est d'elle que toujours s'avivait ma ferveur,
 Ombre, secret, rêve, arabesque,
 C'est la douce ville mauresque
 Qui déchirait mon cœur rêveur !

75 Et cependant toujours ce pays enchanté
 Me paraissait sévère,
 Toujours j'y respirais la morne gravité
 D'une sombre atmosphère :

4. Almanzor ou Al Mansour (939-1001), célèbre capitaine, vizir du calife omeyyade de Cordoue, détruisit la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle en 997.

- Philippe⁵, le vieux roi, la tragique Armada,
 Les inquisiteurs et leurs crimes, 80
 J'entendais les cris des victimes
 De Thomas de Torquemada⁶...
- Mais j'avais, pour chasser ma tristesse et ma peur,
 La chaude Andalousie,
 Malaga reflétant sa brûlante torpeur 85
 Dans la mer endormie,
 Et les tumultueux parfums, frais et légers,
 Qui se répandent sur la ville
 Quand le vent nocturne, à Séville,
 Berce les fiévreux orangers. 90
- L'Alhambra rappelait les palais d'Aladin
 À mon âme inquiète,
 Les grands jets d'eau semblaient murmurer au jardin
 Le saint nom du Prophète,
 Le Darro⁷ bondissait au pied moussu du mur, 95
 Et plus loin que la verte plaine
 Brillait la montagne lointaine
 Mêlant ses neiges à l'azur.
- Mais dans l'heureux et riche et paisible vallon 100
 Où croît l'orange rouge,
 Il n'est que l'odeur moite et lourde du citron
 Et des figues qui bouge;
 Les sentiers sont fleuris d'oiseaux et de laurier;
 Aux balcons où grimpent des roses
 Roucoulent des pigeons plus roses 105
 Que les fleurs du rose amandier...

5. Philippe II, fils et successeur de Charles Quint, roi d'Espagne de 1556 à 1598. L'Armada, la flotte de guerre qu'il lance contre l'Angleterre en 1588, après l'exécution de Marie Stuart, est détruite par les tempêtes et le harcèlement des Anglais.

6. Thomas de Torquemada (1420-1498), premier inquisiteur général d'Espagne, est resté célèbre pour son intolérance et son zèle tortionnaire.

7. Rivière qui coule au pied de l'Alhambra à Grenade.

J'ai rêvé du Véga⁸, du lisse et bleu Xénil⁹

Depuis mon plus jeune âge,

On ne peut résister au charme trop subtil

110 D'un muet paysage;

Toujours le voyageur marche plus lentement

Quand il doit quitter la campagne

De l'âpre et sensuelle Espagne,

De l'ancien pays musulman...

115 Que de fleurs sur tes murs cachent l'œuvre du temps,

Passé qui fus un rêve,

Un rêve de palais aux marbres éclatants

Qui s'écroulent sans trêve...

Beaux châteaux en Espagne, innombrables, divers,

120 Que chaque heure renverse et ronge,

Vous n'êtes que nuages, songe,

Et brouillard léger de mes vers!

8. Grande plaine de Grenade, dont l'horizon est fermé par les sommets de la Sierra Nevada.

9. Fleuve de l'Espagne méridionale, affluent de la rive gauche du Guadalquivir qui prend sa source dans la Sierra Nevada et arrose Grenade.

AMI, NE RENTRONS PAS¹...

Ami, ne rentrons pas encor. Le soir est doux
 Comme un jeune visage.
 Allons voir s'allumer les yeux d'or des hiboux
 Au nocturne feuillage;

5

Le vent est frais. Il sent la mer et l'oranger...
 Pour Artémis² — unique
 Et lunaire — alternons sur un rythme léger
 L'iambe à l'ionique³.

Car, dans l'azur sacré du ciel sicilien,
 Son arc divin argente
 Le portique changeant, neigeux, aérien,
 Des temples d'Agrigente⁴.

10

1. À propos de ce poème, Paul Morin précisait: «C'est un soir de Sicile. On avait couru tout le jour dans les champs d'oliviers, au rythme entêtant des cigales. Et le croissant montait, dans un ciel d'argent...» (entrevue avec Gérard Arthur, *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7).

2. Divinité grecque, sœur d'Apollon, déesse de la lune et de la chasse, plus tard identifiée à la Diane des Romains.

3. Iambe, courte poésie spirituelle d'où est sortie l'épigramme. L'ionique, un des trois ordres grecs, est caractérisé par un chapiteau orné de deux volutes latérales.

4. Ville de Sicile où sont situées les ruines des temples doriques de l'antique Akragas, détruite par les Carthaginois en 405 av. J.-C.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 59.

VARIANTES: *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7.

1 <Titre:> Ne rentrons pas encor... // Ami 3 visage; / Allons 5 feuillage.
 // Le

Page laissée blanche

ΕΛΛΑΣ¹

Dans l'immortel azur où sont les Homérides...

ANNA DE NOAILLES, « Prière à Pallas Athéné² »

1. Hellas: la Grèce.

2. Vers tiré du poème « Prière à Pallas Athéné », d'Anna de Noailles (*Les Éblouissements*, p. 367). Les Homérides étaient les membres d'une école de rhapsodes qui chantaient les poèmes d'Homère.

Page laissée blanche

À JUNON

*Regarde. Dans l'argent, l'électrum ou l'airain,
Ou dans l'or pur, selon le pays ou la ville,
Tu peux voir, qu'y fixa la frappe indélébile,
Le symbole civique ou l'attribut divin.*

5

HENRI DE RÉGNIER¹

À Cypris², la colombe! et la chouette d'Athènes
À Pallas³! mais l'oiseau de soleil et de ciel
Le peuple samiate⁴ entourant ton autel
À toi seule le voue, ô Déesse hautaine!

10

1. Quatrain extrait du poème «Les médailles», d'Henri de Régnier (*Le Miroir des heures, 1906-1910*, 7^e édition, Paris, Mercure de France, 1911, p. 164). Morin possédait un exemplaire de ce recueil (édition de 1911) dans sa bibliothèque personnelle (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. C'est-à-dire la Cypriote, soit la déesse Aphrodite (Vénus chez les Romains), dont le nom est dérivé de *aphros*, l'écume, dont elle naquit à Paphos dans l'île de Chypre.

3. Un des noms de la déesse grecque Athéna, fille de Zeus et divinité éponyme d'Athènes. Déesse de la pensée, des arts, des sciences et de l'industrie, à qui la chouette (l'oiseau de Minerve, le nom latin d'Athéna) est dédiée.

4. Samiate: habitant de Samos, île grecque de la mer Égée où se trouve un temple consacré à Héra (Junon chez les Romains), à qui le paon, «l'oiseau de soleil et de ciel», est dédié.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 51.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 51; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 63.

Éternisant ta gloire orgueilleuse et sereine,
Nous avons, gardiens de ton culte immortel,
Frappé notre monnaie à ton emblème, tel
L'épervier de Lycie⁵ ou l'aigle de Cyrène⁶;

15 Et, quand Samos ne sera plus qu'un souvenir,
Au revers que le temps s'évertue à ternir
D'autres peuples, voyant ton profil taciturne

20 Sur le disque rugueux se dessiner encor,
Joindront ton nom divin, ô fille de Saturne⁷,
Au nom du paon gravé sur nos statères d'or!

5. Ancienne région côtière du sud de l'Asie Mineure, occupée par les Lyciens qui auraient participé à la guerre de Troie.

6. Principale ville de l'ancienne Cyrénaïque, partie nord-est de la Lybie.

7. Dans la mythologie latine, Junon (Héra) est la fille de Saturne (Cronos chez les Grecs).

Ô MOITE EMBRASEMENT...

Ô moite embrasement de ce jour de juillet!
 Odorant incendie où la rose, l'œillet,
 La jacinthe d'argent, la lavande de soie,
 L'herbe qu'un frelon vert fait osciller et ploie, 5
 Grésillent comme autant de petits encensoirs!
 Je tends la main, j'étreins ces suaves drageoirs
 Gonflés de papillons, de poussière sucrée,
 De sucS luisants et forts, et, pour mes doigts, je crée,
 Tissés de tiges d'or et gemmés de pistils, 10
 De doux anneaux vivants, souples et puérils...

Le vent qui tour à tour caresse, émeut, flagelle,
 Est, plus chaud qu'une bouche et plus léger qu'une aile,
 Une aphrodisiaque et funeste liqueur;
 Il enserre mon front, il danse dans mon cœur; 15
 Je sens, plaisir brûlant, plus âpre qu'une fièvre,
 Ma lèvre s'émouvoir sous sa cruelle lèvre,
 Et, baisant follement un lis mystérieux,
 Je hume toute en moi l'haleine de mes dieux!

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 64.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 53; II: éd. de 1912, p. 53.

18 I,II un lys mystérieux

INVOCATIONS¹

Zeus, Dieu suprême, Père des dieux,
 Roi de l'Olympe et de tous les lieux,
 Maître de la foudre dans les cieux;

5 Blanche Amphitrite² émergeant des eaux
 Sur une nacelle de roseaux,
 Les bras fleuris de neigeux oiseaux;

10 Apollôn, impassible beauté,
 Smintheus³ par les aèdes chanté,
 Divin citharède⁴ de l'été;

Dieu dont les cris ébranlent les airs,
 Arès⁵, cuirassé de cuivres clairs
 Et flamboyants comme des éclairs;

1. D'après une lettre de Paul Morin à Émile Chartier (11 mai 1912, ASSH), ce poème aurait été publié dans un périodique avant son insertion dans *Le Paon d'email*.

2. Déesse de la mer, épouse de Poséidon (Neptune chez les Romains), dont le palais était situé dans les eaux profondes, près d'Égée, aux rives de l'Eubée.

3. Un des noms d'Apollon, fils de Zeus, incarnation de l'idéal grec de la beauté; dieu solaire (aussi appelé Phébus), protecteur des Muses (musique et poésie).

4. Qui joue de la cithare.

5. Arès est «le dieu du bruit et du tumulte des combats, plutôt que de la guerre elle-même», qui est l'attribut de Mars, son équivalent latin (S. Mallarmé, *Les Dieux antiques, nouvelle mythologie d'après George W. Cox*, 15^e édition, Paris, Gallimard, 1925, p. 83).

- Pallas, déesse au casque d'airain
Étincelant d'un feu souverain
Sur ton front orgueilleux et serein; 15
- Poseidôn, terreur du marin grec,
Fendant les glauques vagues avec
Nérée aux verts cheveux de varech;
- Artémis rapide dans les bois 20
Sur les traces du cerf aux abois
Qui brame, plaintif comme un hautbois;
- Erôs, amant frêle de Psyché,
Omniprésent et toujours caché,
Du frisson d'une aile effarouché; 25
- Némésis, et vous, fière Junon,
Vous dont on a vénéré le nom
De la Thessalie au Parthénon;
- *
- Péloponnésiaques vallées, 30
Ombres marmoréennes voilées
Par la lune rose, ô Propylées!
- Temples d'onyx sur des promontoires,
Frises de guerriers et de victoires,
Sacrifices propitiatoires; 35
- Mer ionienne de turquoise,
Rives au sable doré que boise
Un taillis au parfum de framboise;
- Ménale⁶ ceint de nocturne brume,
Cyclopes à la terrible enclume, 40
Attiques marins bravant l'écume;

6. Montagne d'Arcadie.

- Vergers aux fruits lourds, collines blondes,
 Oléandres⁷ vous mirant aux ondes
 Des ruisseaux dans les plaines fécondes;
- 45 Pourpre des érotiques automnes,
 Mer d'améthyste aux chants monotones,
 Eucharis⁸ surprise qui frissonnes;
- Satyres aux prunelles flambantes,
 Vignes aux lourdes grappes tombantes,
 50 Danseuses de Chypre, corybantes⁹,
- Luths d'Ios, lyres, tambourins grêles,
 Cieux d'azur striés de tourterelles,
 Éphèbes harmonieux et frêles;
- Berger domptant ta chèvre indocile
 55 Et tes troupeaux hirsutes, Mnasyle¹⁰,
 Joueur naïf de flûte fragile;
- Stoïques vous ouvrant une veine,
 Mourant dans un parfum de verveine
 Après une vie exquise et vaine;
- 60 Vierges en riantes théories
 Voguant, le front ceint de pierreries,
 Vers de lointaines îles fleuries;
- Prêtresses, bacchantes et ménades¹¹,
 Jardins d'orangers et de grenades,
 65 Portiques aux pures colonnades;

7. Lauriers-roses.

8. Nympe de la suite de Calypso, qui retint Ulysse dans son île.

9. Prêtres de Cybèle, déesse de la Terre.

10. Nom d'un satyre dans la sixième pièce des *Bucoliques* de Virgile.

11. Femmes célébrant avec frénésie le culte de Bacchus.

50 I corybantes, // Luths *aigus*, lyres, II corybantes, // *Diaules*, lyres

Cimes de céruléenne gaze
D'où, sublime, s'envole Pégase
Aux féeriques aubes de topaze;

Parnasse, Othrys, Olympe, Tymphreste¹²,
Monts divins où l'art immortel reste 70
Avec Pan à la syrinx agreste;

Toute la Grèce enfin, douce Hellade,
Pays où l'âme triste s'évade
Vers des couchants de nacre et de jade;

Pays de divinités clémentes, 75
De champs d'or, de sources écumantes,
D'hommes virils, de tendres amantes;

Par ton art, et tes paons, et tes roses,
Viens illuminer nos soirs moroses
D'éblouissantes apothéoses! 80

12. Massifs montagneux de la péninsule grecque. La Thessalie est bordée au nord par l'Olympe, le plus haut sommet du pays, la montagne sacrée où siégeait l'aréopage des dieux présidé par Zeus, au sud par l'Othrys, qui est une ramification de la chaîne du Pinde. Situés respectivement à l'ouest et au sud de l'Othrys, le Tymphreste et le mont Parnasse font partie de la Grèce centrale. Dans la Grèce antique, le Parnasse était consacré à Apollon et aux Muses.

SIRÈNE

D'après TENNYSON¹

Les matelots ramaient, las, ayant reconnu
 Dans le flot d'émeraude et l'écume de neige
 La sirène au corps blanc, pressant de son bras nu
 5 Une harpe d'or sur son sein, et le cortège
 Des mille sœurs, chantant, en robes de cristal;
 Puis ne ramèrent plus. Et chaque matelot
 Sentit mourir son cœur, et dans l'onde mouvante
 10 Laissa traîner ses mains et, se penchant vers l'eau,
 Balbutia des mots d'amour et d'épouvante
 Vers la sirène blonde aux voiles de cristal...

1. Voir Alfred Tennyson, «The Mermaid», *Poems*, 1869, p. 32-33; *infra*, Appendice II, p. 586.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 59.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 59; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 69.

3 I,II reconnu / Sous le

LA JEUNE GRECQUE

D'après FREILIGRATH¹

Cette belle fille de Zante²
 Avec un sourire nous vend
 En flacons de nacre luisante
 Les mille parfums du Levant, 5

 Les essences d'Anatolie,
 Le néroli³, l'attar⁴ persan...
 Chaque mince fiole est remplie
 De tout un jardin ottoman. 10

 Voici l'encens, le bois de rose
 Qu'une caravane apporta
 Sur un dromadaire morose
 Depuis Bagdad ou Galata;

 Et voilà, pour les musulmanes, 15
 Des chapelets d'ambre poli
 Venus dans les flancs des tartanes
 De Brousse et de Gallipoli.

1. Traduction libre d'un poème de Ferdinand Freiligrath (1810-1876), publié en anglais sous le titre «The Greek Girl at the fair» (*Poems*, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1871, p. 22-23; voir *infra*, Appendice II, p. 588). Un exemplaire de ce recueil figurait dans la bibliothèque personnelle de Morin (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. La plus méridionale des îles Ioniennes.

3. Essence extraite de la fleur d'oranger.

4. Parfum.

20

Une ombre chaude et verte noie
Tout ce discret petit bazar :
La plume de paon qui chatoie,
Le filigrane, le brocart,

25

La marchande en turban turquoise,
Ses yeux de gazelle, et sa main
Qui m'offre à respirer, narquoise,
Un brin délicat de jasmin.

NATURE, CE MATIN¹...

Nature, ce matin, vous m'avez fait du mal.
 Je n'affronterai plus le jardin estival
 Où vos doigts parfumés de menthe et d'ancolie
 Versent moins de plaisir que de mélancolie. 5
 Les cieux étaient si clairs, si lumineux, si froids,
 L'étang si noir, les bois si dorés, que je crois
 Avoir senti mon âme, éblouie et mourante,
 Frémir comme frémit un ardent corybante
 Quand au son alterné des cymbales d'airain 10
 Il suit d'un pied dansant l'agile Riverain.
 Mais, plus beau qu'un autel à l'exact astragale,
 Le taillis où vibrait la stridente cigale
 N'avait pour tout cinname² et tout nard³ odorant
 Que l'hélianthe⁴ d'or, l'égile, le safran, 15
 Et la chaude mélisse et le luisant cytise⁵
 Égalaient cet encens que la vestale attise...

*

1. Sur ce poème, voir Jeanne Paul-Crouzet, *Poésie au Canada*, p. 215, et Camille Roy, *Poètes de chez nous*, p. 164.

2. Arbrisseau aromatique.

3. Plante herbacée, aromate.

4. Tournesol.

5. Arbrisseau.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 62.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 62; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 71.

15 I,II l'égile et le

Je croyais rencontrer à chacun de mes pas
Le blond pasteur Thyrsis et le brun Ménalkas⁶.
20 Était-ce enfin le Bois sacré, secret et sombre,
Qui me versait la paix antique de son ombre?
Était-ce votre ardeur, bel été sensuel,
Qui me donnait ce trouble amoureux, si cruel
Que je ne puis jouir lorsque mon cœur contemple
25 La mortelle beauté qui plane en votre temple?
Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velours bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
30 J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...
Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique!
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
35 Qui dansais en chantant, c'était un jeune dieu...

6. Pâtres et poètes-bergers dans les *Bucoliques* de Virgile. Voir les dialogues entre les bergers Ménalque et Mopsus dans la cinquième pièce des *Bucoliques*, et entre le pâtre Thyrsis et le chevrier Corydon dans la septième.

LE PRIX

*Les vierges dansaient sur la violette
sombre et la marjolaine de Perse...*

CHÉRÉMON, *Œnée*¹

Au bruit clair des vives cymbales	5
Voici dix petites vestales,	
Dans le safran couleur de feu,	
Sous un rayon de lune bleu;	
Et leur groupe clair se disperse	
Sur la marjolaine de Perse.	10
Jusqu'au frais et rose matin,	
Leurs pieds blancs fouleront le thym,	
Elles danseront sur l'aulnée ² ,	
Sur la violette fanée,	
La lychnide ³ couleur de lait,	15

1. Traduction libre des derniers vers du fragment intitulé *Œneus*, de Chérémon, dramaturge grec du IV^e siècle av. J.-C., reproduit dans Athénée, *Le Banquet des sophistes*, XIII, 608bc. Ce fragment a été traduit en français par Robert Brasillach sous le titre «Les Bacchantes» (*Anthologie de la poésie grecque*, Paris, Stock, 1991, p. 285). On trouvera le texte original grec dans Augustus Nauck, éd., *Tragicorum Græcorum Fragmenta*, Hildesheim, G. Olms, 1964, p. 786. Voir Athenæus, *The Deipnosophists*, vol. 6, p. 276-279.

2. Plante médicinale dont la racine est aromatique et amère.

3. Plante herbacée dont la fleur blanche donne des graines vénéneuses.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 64.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 64; II: éd. de 1912, p. 64; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 73.

5 I,III Au son des luths et des crotales / Voici 8 I,III bleu, / Et

Sur l'œnanthe⁴ et le serpolet,
 Au chant crépitant des cigales
 En piétinant de leurs sandales
 Le myrte, l'égile et le lys.
 20 La blonde Euclée⁵ et Thryallis,
 D'acanthé et de pavots coiffées,
 Sont les agiles coryphées
 De ce cortège échevelé...
 Et l'équitable nymphe Églé⁶,
 25 Qui doit choisir parmi les couples
 Les trois danseuses les plus souples
 De ces dix prêtresses de l'art,
 Ne sait où poser son regard.
 Nulle n'est plus que l'autre belle,
 30 Elle se demande laquelle
 Triomphera dans ce concours...
 Astra? Myrrhine aux cheveux courts?
 Gnathénion aux yeux de braise?
 Agallis aux lèvres de fraise?
 35 Drosé que chanta Philéas⁷?
 Synoris? Callisto? Lampas?
 Ou cette enfantine Phrynée
 Qui semble une biche étonnée?
 Non! c'est à vous seule qu'il faut
 40 Donner le prix, jeune Sapphô,
 Corps mutin vibrant de jeunesse,

4. Plante herbacée aux racines vénéneuses.

5. Euclée, Thryallis, Astra, Myrrhine, Gnathénion, Agallis, Synoris, Lampas sont des courtisanes grecques mentionnées par Athénée dans *Le Banquet des sophistes* (XIII, 567f, 583e). Voir Athenæus, *The Deipnosophists*, vol. 6, p. 67 et 147.

6. La plus belle des naïades: «*Ægle, Naiadum pulcherrima*» (Virgile, *Bucoliques*, VI, 21).

7. Le poète grec Philéas (v. 340 - v. 290 av. J.-C.) anima un cénacle littéraire à Cos; ses élégies amoureuses influencèrent Properce et les autres élégiaques latins. De son œuvre il reste une cinquantaine de vers.

Dans vos bras, petite faunesse,
La juste Églé déposera
— Dès que l'ardent Phoibôs⁸ aura
Doré l'azur de l'aube hellène —

45

Trois beaux paons bleus de Mytilène⁹.

8. Phébus, l'un des noms d'Apollon, le dieu solaire (voir *supra*, p. 126, n. 3).

9. Mytilène, ou Lesbos, île grecque de la mer Égée près de la côte turque; foyer de la civilisation éolienne, illustrée par les poètes lyriques et les musiciens Sappho, Alcée, Terpandre et Arion.

42 I,II vos *mains*, petite <Nous retenons la leçon de III.> 44 I,III que *le*
clair Phoibôs

INSCRIPTION

Dans ton sein indulgent, prends, ô terre amicale,
 Le vieil Amintikos!
 L'ardent genévrier, le lys hémérocale¹,
 5 L'olive de Naxos,
 Grâce à lui t'ont donné leur parure odorante...
 Son doigt lourd et pieux
 Savait enguirlander de lierre et d'amarante
 L'humble autel de ses dieux;
 10 Ayant bien alterné la rigole et la digue
 Au solstice de juin,
 La rose, le safran, la grenade, la figue,
 Fleurissaient sous sa main...
 Hélas! le doux vieillard, qui consacra sa vie
 15 Au labeur diligent,
 N'est plus... Nature, prends celui qui t'a servie
 Dans ton sein indulgent!

1. On attendrait «hémérocale»: plante vivace (liliacée) appelée «lis jaune» ou «belle-d'un-jour».

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 66.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 66; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 75.

4 I lys *émérocale*, / L'olive 7 I,II pieux; / *Aimait* enguirlander
 9 I,II dieux; / *Il savait alterner* la

ODE

À Frédéric Mistral,
mentor toujours affectueux¹

Depuis qu'un rayon d'or poignardant l'ombre verte
M'offrit un clair réveil 5
Et que dans la rosée une tulipe ouverte
Tend son cœur au soleil,

Je veux, tel Marsyas², le front ceint de lavande,
Offrir au divin Pan
Le miel roux, la florale et votive guirlande, 10
Mon plus somptueux paon ;

Et, dans le beau jardin qui tour à tour me donne
La figue et le raisin,
Je tresserai le pampre et la feuille en couronne
Au vif et bleu matin. 15

1. Dédicace ajoutée dans la deuxième édition. Frédéric Mistral (1830-1914) avait écrit à Morin, le 7 février 1912: «Cher poète, *Le Paon d'email* est l'œuvre d'un artiste en rimes neuves et trouvailles inédites: toute la flore épand ses couleurs sur l'email de votre recueil. Je vous félicite pour tout le recueil, en particulier pour la grande Ode de la page 67. À vous, en courage à vos 22 ans.» Dans la marge supérieure de la transcription de cette lettre: «Copie de ma lettre de Mistral, donnée le 25 avril 1939, à Henri Gariépy, médecin, faux ami et voleur, à qui mon biographe (!) pourra la redemander» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Satyre phrygien, inventeur mythique de la flûte à deux tuyaux, écorché vif par Apollon qu'il avait osé défier dans un tournoi musical.

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 29-32.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 67; II: éd. de 1912, p. 67; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 76.

1 I,III ODE // Depuis II: ODE // *A Frédéric Mistral*. // Depuis 12 I,III
Et dans

Après avoir tracé dans mes éphémérides
Le devoir journalier
Et dispersé le vol strident des cantharides³
De mon seuil familial,

20 Je veux l'aigu roseau, la syrinx et la lyre
Des bergers d'autrefois
Pour te louer, moqueur sylvain qui fais sourire
Et rêver à la fois...

25 Peut-être, si j'avais une flûte à mes lèvres,
Te laisserais-tu voir
Lorsque j'irai guider mes bondissantes chèvres
Au frigide abreuvoir?

Et, si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
30 J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives
Qui s'enfuient à ma voix;

Et là, sous les pins noirs, ô chèvre-pied⁴ rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
35 Où boivent mes béliers.

Car, depuis que l'aurore a vêtu ma chaumière
De fraîcheur et de feu,
Mon cœur rustique bat avec la force altièr
Et l'audace d'un dieu!

40 L'immobile matin est pâle et si sensible
Qu'en mon être païen
J'écoute murmurer la diaule⁵ invisible
D'un pâtre arcadien.

3. Insecte coléoptère de couleur vert doré et brillant.

4. Satyre aux pieds de chèvre.

5. Flûte double des Grecs.

Les grives et les geais, les mille êtres agrestes Des champs et du rucher,	45
Les frelons stridulants et les abeilles prestes Dans les fleurs de pêcher,	
De l'ensemble innombrable et doux de leurs chants frêles Font un bruit endormeur,	
Je crois que la grenade a de petites ailes À son âme de fleur!	50
La maison est trop fraîche et trop calme et trop blanche, Trop de silence y dort;	
Allons sous l'abri tiède et fleuri d'une branche Parler au soleil d'or...	55
Armé de népenthès ⁶ , d'anis, du coriandre ⁷ Cher au papillon blanc,	
Ô violent jardin, guerrier cruel et tendre, Que vous êtes troublant!	
Bientôt vous aurez fait ma langueur inquiète, Vous brûlerez mes sens,	60
Je serai seulement l'ardente cassolette Où s'embrase l'encens...	
Tout vibre autour de moi, le sol germe et remue D'un lourd et chaud plaisir,	65
La terre matinale, bourdonnante, nue, Éclate de désir;	
Je vois trembler l'odeur adorable des roses Dans l'éther alourdi,	
Appuyer sur mon front vos mains aux paumes roses, Éblouissant midi!	70

6. Plante dont les Anciens tiraient un remède qui dissipait la tristesse.

7. On attendrait le féminin. La coriandre est une plante méditerranéenne dont le fruit séché est employé comme médicament et comme assaisonnement dans la fabrication de liqueurs.

69 I,III alourdi, / *Ah! viens, je veux baiser tes mains*

Soleil, sur votre autel je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre⁸,
Dieu du pourpre matin!

75

Ô Phoibos Apollôn, ô Faune capricorne,
Chères divinités,
J'ai gravé vos deux noms au bois dur de ma borne,
Et vous serez chantés

80

Dans le fougueux parfum du mauve héliotrope,
Sur mes doubles pipeaux,
Ô frère de Diane, et vous, fils de Dryope⁹,
Protecteurs des troupeaux!

8. Autre nom du laurier-rose.

9. Fille unique du roi Dryops, elle gardait, près de l'Oeta, les troupeaux de son père. Elle fut aimée d'Apollon. De leur union naquit un fils, Amphissos. Elle fut enlevée par les Hamadryades qui en firent l'une d'elles. Sur le lieu de l'enlèvement se dressa un grand peuplier et une source jaillit du sol. Voir Ovide, *Les Métamorphoses*, IX, 356.

CHIOS

*Il regarde la mer, les bois et les collines,
 Laissant couler sa vie...*

LECONTE DE LISLE¹

Ô la vive langueur des soirs d'Anatolie!	5
L'Asie, à l'horizon, étend sa grève d'or,	
Le flot d'émail étreint l'archipel qui s'endort	
Dans ses bras caressants d'améthyste polie.	
 Les jardins d'orangers, lourds de mélancolie,	
De terrasse en terrasse étagent leur décor;	10
Au pied du promontoire, illuminée encor,	
La mer déferle, court, murmure et se replie.	
 Des pêcheurs levantins et des bateliers grecs,	
Aiguayant ² leurs filets des joncs et des varechs,	
Animent de leurs voix le havre qui se dore;	15

1. Vers tirés de «Paysage» de Leconte de Lisle (*Poèmes antiques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, p. 230). Un exemplaire de ce recueil figurait dans la bibliothèque personnelle de Morin (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Laver en remuant dans l'eau.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 79.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 71; II: éd. de 1912, p. 71.

7 I,II s'endort / En ses

Et j'aime, tout ému du rythme de leur chant,
Contempler, comme Homère, Ion³ et Métrodore⁴,
S'effeuillant sur Chios les lilas du couchant...

3. Ion de Chios, poète lyrique et tragique du V^e siècle av. J.-C.

4. Philosophe grec épicurien du III^e siècle av. J.-C.

ΑΙΣΘΗΤΗΣ¹À George P. Vanier²

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
 Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
 Et, comme un émailleur de vases précieux, 5
 Gemme de rimes d'or ses cadences ailées;

Celui qui n'a jamais de prières zélées
 Qu'à l'autel de la Muse et qu'aux temples des dieux,
 Et, consacrant son être au plaisir studieux,
 Ne cherche que la paix des fécondes veillées; 10

Celui-là seul connaît le but essentiel,
 Son cœur toujours tranquille est pur comme le ciel,
 Le silence nocturne est son plus cher asile;

Et, ne vivant que pour l'éternelle Beauté,
 Il tient de la nature innombrable et subtile 15
 Le secret de la belle impassibilité.

1. *Aisthêtēs* (la graphie correcte est *Aisthêtos*) : perceptible par les sens, sensible.

2. Georges Philéas Vanier (1888-1967), ami de Paul Morin, militaire et diplomate de carrière, gouverneur général du Canada de 1959 à 1967. Des lettres de Paul Morin à Georges Vanier, datées de 1912 et de 1916, sont conservées aux Archives nationales du Canada; elles sont reproduites dans Morel de la Durantaye, II.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 72.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 72; II: *Paul Morin*, 1958, p. 33; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 80.

1 I,III ΑΙΣΗΤΗΣ // *A George Vanier*. // Celui II ΑΙΣΗΤΗΣ // Celui

ΣΟΦΟΣ¹À Edgar Ansel Mowrer²

Ce sorbet parfumé de menthe du Cyllène³
 Que dévorent déjà tes regards attendris,
 5 Tu le dois, Déméter⁴, aux esclaves meurtris
 Qui portèrent sa neige à ma villa d'Athènes.

 Ils ont passé les monts, les forêts et la plaine,
 Des pins noirs du Parnasse à mes verts tamaris,
 Couvrant leurs sacs d'osier de branchages fleuris
 10 Pour les garder des feux du chaud soleil hellène.

 Ainsi j'ai préservé des ardeurs de l'amour,
 Dans la sévère paix d'un rustique séjour,
 Ma hautaine pensée et mon cœur philosophe;

 Et nul n'est plus heureux que moi lorsque mon front
 15 Se penche sur les vers d'une eurythmique strophe
 Ou des fleurs d'oléandre et de rhododendron...

1. *Sophos*: sage.

2. Edgar Ansel Mowrer (1892-?), écrivain et journaliste américain, diplômé de la University of Michigan, fit des études à la Sorbonne vers 1913, au moment où Morin y préparait son doctorat sur Longfellow. Il fut correspondant de guerre pour le *Chicago Daily News* en 1914 (voir *Who's Who in America*, Chicago, Marquis Publications, 1962-1963, p. 2239).

3. Montagne arcadienne.

4. Déesse grecque de la fertilité, divinisation de la terre nourricière, fille de Cronos et de Rhéa et sœur de Zeus; connue chez les Romains sous le nom de Cérès.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 81.

VARIANTE: *Paul Morin*, 1958, p. 33-34.

1 ΣΟΦΟΣ // Ce

ARCHER¹

De mille javelots ceux du jeune guerrier
 Dont rêveront ce soir les femmes de l'Hellade
 Furent seuls à percer les trois cibles du stade,
 Et sur son front le pin se marie au laurier. 5

Joyeux, le peuple court au temple familial
 Où l'éphèbe, vainqueur de toute olympiade,
 Doit sur l'autel d'onyx, d'électrum² et de jade,
 Aux fils de Jupiter offrir son bouclier.

Mais laissant sur le seuil l'offrande habituelle, 10
 L'arc, le carquois de cuir et la flèche cruelle,
 L'Archer se prosterna devant les dieux jumeaux

Et, frémissant de crainte et de terreur obscures,
 Tressa, d'un doigt novice à tordre les rameaux,
 Des guirlandes d'acanthé aux pieds des Dioscures³. 15

1. Sur ce poème, voir G. Bessette, *Les Images en poésie canadienne-française*, p. 186-187.

2. Alliage naturel d'or et d'argent, très estimé dans l'Antiquité.

3. Nom collectif donné à Castor et Pollux, « les dieux jumeaux », fils de Jupiter et de Léda.

CENTAURE

Dans les noires forêts des monts Thessaliens
 Où le bupreste¹ vibre en son strident délire,
 La Vierge chasseresse et le Porteur de lyre
 Étaient du beau Khirôn² les sages gardiens.

Trop brève paix! Hélas! les arts éoliens
 N'ont pas su protéger l'ardent fils de Phyllire³...
 Vois cet astre. C'est lui, tu peux encor y lire
 Le sillon empourpré des dards herculéens.

Tel, ô fils de Kronos, rutilant Sagittaire,
 Dont le galop divin, planant loin de la terre,
 Escorte dans l'azur Pégase et Chrysaor⁴;

Je voudrais triomphal, sans repos et sans voiles,
 Broyer fougueusement de quatre sabots d'or
 Les mondes écroulés sur ma route d'étoiles!

1. Insecte coléoptère aux couleurs métalliques.

2. Le centaure, fils de Phyllire et de Cronos; celui-ci, surpris par sa femme Rhéa, s'était métamorphosé en cheval pour se dérober, d'où la double nature de son fils.

3. L'Océanide Philyra, mère du centaure Khirôn.

4. Chrysaor et Pégase sortirent tous deux du cou de la Gorgone, tuée par Persée. Chrysaor, à sa naissance, brandissait une épée d'or.

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 34.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 75; II: éd. de 1912, p. 75; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 83.

6 I,II,III éoliens / *Ne surent* protéger 13 I,III voudrais, triomphal

THALATTA

*Une belle conque que j'avais trouvée
dans les rochers ikariens...*

THÉOCRITE, « Idylle IX¹ »

Au changeant Poseidôn ² , à la belle Amphitrite,	5
Je voue, humble pêcheur du pays dorien,	
Cette conque, trésor du golfe Ikarien,	
Qu'hier j'ai refusée à l'ami Théocrite.	
 Que les dieux de la mer m'en donnent le mérite,	
Je pourrais la vendre à l'archonte athénien...	10
Mais, des rites d'Hellas fidèle gardien,	
Je la jette au flot bleu sans que ma main hésite;	
 Car la sonore voix de la spire ³ d'émail	
Pleure éternellement les jardins de corail	
Où, sur un lit baigné de cristal et de moire,	15

1. Traduction des vers 25-26 de l'« Idylle IX » de Théocrite, qui s'inscrit dans le passage suivant: « J'applaudis les chanteurs, et aussitôt leur donnai un cadeau: à Daphnis ma houlette [...]; à l'autre, une belle coquille, la coquille d'un triton capturé par moi-même aux roches d'Hyccara, dont j'avais mangé la chair, faisant cinq parts pour cinq que nous étions » (*Bucoliques grecs*, t. II: *Pseudo-Théocrite, Moschos, Bion, Divers*, texte établi et traduit par Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1953, p. 31). Ikarien: d'Hyccara, localité de Sicile, aujourd'hui Carini.

2. Dieu des mers, fils de Cronos, frère de Zeus et de Hadès, et époux d'Amphitrite, déesse des mers (voir *supra*, p. 126, n. 2).

3. Enroulement d'une coquille.

Les algues, l'anémone, et le vert romarin
Mêlent leurs fleurs de nacre à la pourpre nageoire
De l'hippocampe d'or et du vif paon marin.

ÉPIGRAMMES

*Au Poète Guy Delahaye*¹

1. Dans la première édition, après la dédicace, figuraient trois vers tirés d'un poème d'Yvan Gilkin intitulé «La douleur du mage»: «Et des paons merveilleux d'azur et d'émeraude, / [...] / Errent silencieux sur la terrasse chaude / Parmi les vases d'or tout meurtris de rubis» (*La Nuit*, Paris, Librairie Fischbacher, 1897, p. 94). Sur un exemplaire du *Paon d'email* ayant appartenu à Guy Delahaye, on peut lire la dédicace: «À l'excellent poète, au chaleureux ami / Qui a bien voulu suivre et approuver / Les Phases de ce cocasse bouquin / *Auctor Inscriptis Opus*» (Archives de l'Université du Québec à Montréal, fonds Robert Lahaise).

Page laissée blanche

LE MARIN

Puisque je me suis fait, pour répondre à l'appel
De la lame écumante,
De ma barque un foyer, de la grève un autel,
Du flot vert une amante,
Aux justes dieux marins je demande souvent

5

Non pas que la mer soit sereine,
Mais de mourir, un soir, dans la vague et le vent,
De l'étreinte d'une sirène.

LE JARDINIER

Tu l'as bien célébrée en donnant chaque jour
Le meilleur de tes heures,
Et, salaire éternel d'un immuable amour,
Puisqu'il faut que tu meures,
La nature sera clémente à son ami.

Mon corps, je veux que tu reposes,
Comme un enfant aux bras de sa mère endormi,
Dans un jardin fleuri de roses.

LE CHEVRIER

Puisque mes doigts tremblants et par l'âge perclus
Ne peuvent à mes lèvres
Porter cette syrinx, et que je ne sais plus,
Le soir, compter mes chèvres,
Prends-la, berger ! Demain, lorsqu'elle charmera

5

Le cher troupeau que je te cède,
J'écouterai, sous l'herbe où peut-être viendra
Pleurer le divin Capripède¹...

1. Qui a des pieds de chèvre.

LE GUERRIER

Après avoir connu les chocs tumultueux
Et l'ombre et l'épouvante,
Si je ne puis tomber sur le lit somptueux
D'une pourpre sanglante;
5 Tel, car je fus terrible, illustre et meurtrier,

Au jour de la finale trêve,
Qu'on place sur ma tempe un rameau de laurier
Et dans ma main droite mon glaive.

LE POTIER

La frise et le rinceau, l'entrelacs, le feston,
 Ne parent plus l'argile
 Du vase à l'anse double ou du léger rhyton¹
 Qu'ornait ma main agile;
 La flamme a consumé ma vie avec mes yeux...

5

Amis, que l'on scelle ma cendre
 Dans l'urne funéraire aux flancs harmonieux
 Que jamais je ne voulus vendre.

1. Coupe faite d'une corne d'animal, ou en forme de corne ou de tête d'animal.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 89.

VARIANTE: *Paul Morin*, 1958, p. 41.

4 rhyton // Qu'ornait

L'ESCLAVE

5 Tu demandes pourquoi je veux dormir auprès
De mon maître? Il te navre
Que sous le même cippe et les mêmes cyprès
On couche mon cadavre:
Sois tranquille. Ce n'est pas par fidélité.

Mais j'aurai l'orgueilleuse joie
De savoir qu'en nos corps la Parque a profité
D'une égale et pareille proie!

LE POÈTE

C'est là. Dans ce jardin où les paons de Capri
 De l'azur d'un coup d'aile
 Mettent des reflets bleus, où le myrte fleuri
 Se mêle à l'asphodèle,
 Mon ombre reviendra, le soir, rêver encor...

5

Car je veux que l'on se souviene
 Combien j'aimais chanter, au son des lyres d'or,
 Devant la mer Tyrrhénienne.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 87.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 87; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 90.

8 I,II des *plectres* d'or,

Page laissée blanche

SILVES FRANÇOISES

Paysages d'ardeur et de grâce latine...

ANNA DE NOAILLES¹

1. Vers extrait du poème d'Anna de Noailles intitulé «Le poème de l'Isle de France» (*Les Éblouissements*, p. 194).

Page laissée blanche

SUR PARIS ENDORMI¹...

Sur Paris endormi la douce nuit alterne
 De son voile innombrable aux féeriques reflets
 Les saphirs clairs avec les obscurs violets,
 Le bleu du soir avec le gris d'une aube terne.

5

À Nostre-Dame, l'or blême d'une lanterne
 Tremble devant un saint extatique. Volets
 Clos, un clerc dolent rime odes et triolets.
 Tiède, la lune dort sur l'eau d'une citerne.

Dans le Louvre du Roy, les paons rauquent d'ennui.
 Taciturne, hargneux, roi rogue du silence,
 Un veilleur passe, avec le heurt bref d'une lance.

10

1. Dans les deux premières éditions du recueil, ce poème était précédé d'une épigraphe tirée de « Vieilles cloches » d'Albert Samain: « Et voici que le spleen, le spleen lunaire monte! » (*Au jardin de l'Infante*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 135). Le poème de Morin, d'abord publié dans *Le Nationaliste*, le 11 octobre 1908, fut l'objet d'un pastiche, signé Pauline Morinette, dans le même journal, le 25 octobre. René Chopin prit la défense de son ami dans « Lettre à Pauline », le 1^{er} novembre, et le pasticheur répondit une semaine plus tard, dans un article intitulé « Pauline répond ».

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 75.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 11 octobre 1908, p. 3; II: *Le Nationaliste*, 25 octobre 1908, p. 2; III: éd. de 1911, p. 91; IV: éd. de 1912, p. 91; V: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 93.

1 I,II <Titre:> Nocturne // « Et voici que le spleen lunaire monte... » (Albert SAMAIN, *Au jardin de l'infante*) // Clair de lune. - Sommeil. - La douce III, IV, V <sans titre> // Le spleen lunaire monte... / ALBERT SAMAIN. // Sur 3 III,IV,V aux merveilleux reflets 4 II violets. / Le 5 I,II terne. // Dans un carrefour, l'or 8 I,II un poète rime 10-12 I,II <Vers disposés dans un ordre différent, avec les variantes suivantes:> citerne. // Taciturne, hargneux, roi rogue du silence, / Un veilleur passe avec le heurt bref d'une lance; / En un jardin fermé, des chiens hurlent d'ennui. //

15

La grave et lente voix des tours clame minuit.
Spleen gothique. On entend de nostalgiques bardes,
Le pas rythmé du guet, le choc des hallebardes...

13-15 I,II <Vers disposés dans un ordre différent, avec les variantes suivantes:> Spleen gothique. On entend de nostalgiques bardes, / La grave et lente voix des tours *clamant* Minuit, / Le pas rythmé du guet, le choc des hallebardes... // *Montréal, octobre 1908.* / PAUL MORIN.

CARCASSONNE

Le soleil tombe, un clocher sonne, Dans le brouillard gris et moiré Qui monte d'un champ labouré: C'est Carcassonne!	5
Son pont-levis qui s'écussonne Chancelle sur ses ais caducs. Où sont les barons et les ducs De Carcassonne?	
Et sur ce pavé qui résonne Sous les sabots d'ânes ruraux, Où sont tes alezans ducaux, Ô Carcassonne?	10
Et la cloche qui carillonne Les victoires et les tournois? Qu'elle chantait bien, autrefois... À Carcassonne!	15
Mais maintenant il n'est personne Aux ogives des clochetons, Et ternis sont les hoquetons ¹ Dans Carcassonne...	20

1. Casaque brodée, portée par les hommes d'armes aux XIV^e et XV^e siècles.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 94.

VARIANTES: *La Presse*, 27 avril 1907, p. 14.

4-7 labouré, / C'est Carcassonne... // Son pont-levis qui s'écussonne, / Chancelle sur ses ais caducs; / Où 10-13 <Ces vers figurent après la 8^e strophe, avec les variantes suivantes:> *Maintenant ton pavé résonne* / Sous les sabots d'ânes ruraux; / Où sont tes alezans ducaux, / Ô Carcassonne? 15-18 tournois? / *Las, elle sonnait*, autrefois, / À Carcassonne! // Mais maintenant, il

- 25 Terni tout cet or qui blasonne
De soleil les caparaçons,
Ternis les clairs estramaçons²
De Carcassonne.
- 30 Le vent qui dans les tours frissonne
N'agite plus les étendards
Sur les créneaux et les remparts
De Carcassonne;
- 35 La pastorale et la chaconne,
Les ménestrels, les tambourins,
N'enjoyeurent plus les chemins
De Carcassonne;
- Tes murailles qu'on étançonne,
Par Louis³ et Charles Martel⁴
Et par Raymond de Trincavel⁵,
— Las! Carcassonne! —
- 40 Comme celles de Maguelonne⁶
Furent détruites, mais l'éclat
De tes exploits est toujours là,
Dans Carcassonne...

2. Longue et lourde épée à deux tranchants.

3. Louis VIII régna de 1223 à 1226; il redonna à la couronne de France Carcassonne et les terres conquises par les Montfort en 1226.

4. Charles Martel (688-741), vainqueur des Sarrasins à Poitiers en 732.

5. Raymond de Trincavel (1197-1249), nommé comte en 1222, reprit Carcassonne à Amaury de Montfort en 1224, mais il ne put s'opposer à la croisade de Louis VIII contre les Albigeois, en 1226.

6. Hameau situé au sud de Montpellier. L'ancienne cathédrale, édifice fortifié des XI^e et XII^e siècles, fut en partie démantelée en 1622.

23-25 soleil, les caparaçons; / Ternis, les clairs estramaçons, / A Carcassonne. 26-29 Le vent <...> Carcassonne; <Cette strophe est omise.> 30 *Les pavaues et les chaconnes*, / Les 33 Carcassonne. // Tes 36-39 Trincavel / ô Carcassonne, // Comme celles de Maguelonne, / Furent détruites; mais 41-44 Carcassonne... // *La gloire tombe, un clocher sonne*, / Dans le brouillard gris du passé, / *J'ai vu le ciel fleurdelisé*, / A Carcassonne...

Et pendant que la cloche sonne
Dans le brouillard gris du passé
Je vois le ciel fleurdelisé
Sur Carcassonne!

LE GAGE

Le roi mène vaillante et belliqueuse vie.
 On suit ses pas sanglants au branle du tocsin,
 Et le Franc sans merci donne, chaque matin,
 5 Les clefs de quelque ville à sa Berthe ravie.

Il vainc les Aquitains, les Lombards, prend Pavie,
 Ravenne, anéantit l'exarchat byzantin,
 Décime les Saxons campés au bord du Rhin
 Et revient festoyer dans Narbonne asservie.

10 Or, pour ses hauts exploits, Paul, pontife romain¹,
 Envoie, avec un pli qu'il scelle de sa main,
 Le gage somptueux d'une amitié loyale;

Depuis ce jour, Pépin² guerroye en se drapant
 Dans un manteau, plus beau que la pourpre royale,
 15 Tissé d'or et de soie et de plumes de paon³.

1. Paul I^{er}, pape de 757 à 767.

2. Pépin le Bref (715-768), fils de Charles Martel, époux de Berthe au grand pied, père de Charlemagne, fut proclamé roi des Francs en 751.

3. Voir «La revanche du Paon», *infra*, p. 268.

L'EXORCISME

*Pour ce que nous désirons avoir un certain
nombre de paons et de paonnes blanches en
nostre chastel et parc des Montils-lez-Tours...*

*Ordonnances des Rois de France, XVII*¹ 5

Louis² a mis son masque aigu de loup-cervier
Au grillage rayant l'étroite meurtrière,
Il fixe, en murmurant quelque vague prière,
Le crépuscule morne et sanglant de janvier.

Leurs longs manteaux de neige effleurant le gravier, 10
D'un vol lourd ses paons blancs soulèvent la poussière,
Car ils ont vu planer dans l'ombre meurtrière
Le guet terrifiant et noir d'un épervier;

Mais le roi qui se rend chez messire de Paule, 15
Au mur de pierre humide appuyant son épaule,
Redresse sont front chauve et son torse pliant

1. Nous n'avons pas retrouvé ce passage dans *Ordonnances des Rois de France de la troisième race*, recueillies par ordre chronologique par M. le Marquis de Pastoret, t. XVII (1467-1473), Paris, Imprimerie royale, 1820, xxviii, 799 p., ni dans les tomes XVI et XVIII.

2. La propriété de Montils-lez-Tours, château, terre et seigneurie, dont il est fait mention en épigraphe, fut vendue, en 1463, à Louis XI, roi de France de 1461 à 1483. Voir *Ordonnances des Rois de France de la troisième race*, recueillies par ordre chronologique par M. le Comte de Pastoret, t. XVI (1463-1467), Paris, Imprimerie royale, 1814, p. 160.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 97.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 97; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 97.

13 I Le vol terrifiant 15 I,II épaule / Redresse

Et, craignant que soudain son âme ne s'échappe,
Presse d'un doigt peureux, sénile et suppliant,
L'amulette de plomb qui brille sur sa chape.

LA DAMOISELLE ÉLUE

À Albert Lozeau¹

À l'heure belle de vesprée²,
 Dame, hier vinst vng troubadour
 Qui chantoit madrigal d'amour 5
 Soubz vostre fenestre adorée,
 À l'heure belle de vesprée.

Le clerc marri qui vous adore
 De fol despit feust moult déceü,
 Oncques de vous ne feust perceu 10
 Le tendre accent de la mandore
 Du clerc marri qui vous adore.

En vostre gentillette couche
 Quand vous dormiez benoïstement,
 N'entendiez le bruissement 15
 De mes vers baizant vostre bouche,
 En vostre gentillette couche?

1. Au moment de la parution du *Paon d'email*, Albert Lozeau (1878-1924) était connu pour son recueil de 1907, *L'Âme solitaire*, publié à Paris par F. R. de Rudeval et, à Montréal, par la Librairie Beauchemin.

2. Dans ce poème, l'édition Lemerre utilisait l'ancienne graphie du *s* long; nous l'avons remplacé par le *s* romain.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 98.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 98. II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 98.

9 I,II De *grand* despit

20 La nuyct, vn vaillant capitaine
 Ou quelque tendre pastoureau
 Vous rencontre sous l'ormeteau...
 Venu de Flandre ou d'Aquitaine,
 Aimez-vous ce beau capitaine,

 25 Ou quelque viez routier de guerre
 Qu'espouserez par dur devoir?
 Las! je crois me ramentevoir³
 Que chez messire vostre père
 J'ay veu ce viez routier de guerre.

 30 Que ne préférez vn poète
 À caducs, preulx & haults seigneurs,
 Nobles ribaulds, chauves grogneurs?
 Je suis truand sans épithète,
 Que ne préférez vn poète?

 35 Pourquoi vous monstrier si maussade?
 Où doncques estiez-vous pendant
 Que m'attristois, dolent, ardent?
 De par cieulx, jouvencelle fade,
 Pourquoi vous monstrier si maussade?

 40 N'ay grenatz ou fine esmeraulde.
 Voici mon rebec⁴ & mon cueur,
 Ô Dame au riselet moqueur,
 Pour sur tous poincts chanter vos laudes...

 N'ay grenatz ou fine esmeraulde,
 Voici mon rebec & mon cueur!

3. Remettre quelque chose en mémoire, ramener au souvenir.

4. Instrument de musique à trois cordes, en usage au Moyen Âge.

SARABANDE

La forêt enchantée
 S'éveille chaque soir
 À la chanson flûtée
 D'un docte merle noir. 5

Aussitôt de vieux gnomes
 Accourant à ce bruit
 En fantasques monomes
 Gambadent dans la nuit.

Ils dansent la gavotte 10
 Sur un air d'Offenbach¹
 Que siffle une linotte
 Perchée au bord du lac.

Dans une glycine rosée
 Les elfes bleus et les lutins 15
 De sucres grisants et de rosée
 Font d'interminables festins;

1. Jacques Offenbach (1819-1880), compositeur d'origine allemande, naturalisé français, créateur d'une centaine d'opérettes.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 100.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 100; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 100.

Où donc ont-ils bien pu l'entendre?

Titania fredonne à Puck²

20 — Iphigénie³, Armide⁴ tendre! —

Un motif de Willibald Gluck⁵...

Et sur l'épais tapis de mousse

Les nains velus et goguenards

Chantent, pendant que se trémousse

25 Un clan de farfadets musards.

Les sylphides sur l'émail des corolles

Tendent en riant leurs voiles fleuris

De phalènes d'or et de lucioles,

De libellules et de colibris.

30 Six beaux amoureux dansent la pavane

Au son suranné d'un grêle hautbois:

Mélusine, Mab, avec Viviane,

Merlin, Obéron et Robin des Bois⁶.

Les sept filles d'Orlamonde, coiffées

35 De mauves pavots, de jaunes soucis,

Urgande, Morgane, Urgèle, les fées,

Riquet, Raymondin, sont en cercle assis⁷;

2. Personnages du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Obéron, le roi des elfes, et sa femme Titania se sont querellés à propos d'un page. Obéron demande au lutin Puck de lui procurer un philtre qui, versé dans les yeux de Titania, lui fera désirer le premier être qu'elle verra à son réveil.

3. Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sacrifiée par son père pour obtenir un vent favorable à son retour de Troie; selon certains, elle fut sauvée par Artémis, qui fit d'elle sa prêtresse en Tauride.

4. Héroïne de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, qui, par ses sortilèges, retint Renaud loin de l'armée des croisés.

5. Christophe Willibald Gluck (1714-1787), musicien allemand, auteur de plusieurs opéras dont *Orphée*, *Iphigénie en Aulide*, *Armide* et *Iphigénie en Tauride*.

6. Ces «six beaux amoureux» forment trois couples légendaires, imaginés par le poète: la fée Mélusine avec l'enchanteur Merlin (le conseiller du roi Arthur); Mab, la reine des fées dans la tradition populaire anglaise, avec Obéron, roi des génies de l'air, héros du *Songe d'une nuit d'été*; et Viviane, devenue fée grâce au savoir de Merlin, avec Robin des Bois, le héros de la forêt de Sherwood.

7. Personnages fabuleux du *Cycle breton*.

Ils écoutent parler madame Carabosse
Qui soupire et regrette un peu le bon vieux temps,
Et Cendrillon, passant par là dans son carrosse, 40
Leur envoie un baiser du bout de ses doigts blancs.

Soudain, un clair argent nacre la forêt brune,
Et le peuple des bois féeriques, prosterné,
Sous l'œil mystérieux et narquois de la lune
Cache son front tremblant dans le trèfle fané; 45

Car tout ce petit monde a grand'peur de Diane:
Comme au froid de la nuit meurent les papillons,
La flèche de cristal du carquois diaphane
Fait s'envoler leur âme à ses premiers rayons...

Et Lorely⁸, cueillant dans son étang d'étoiles 50
Des nénuphars glacés et de nocturnes fleurs,
De leurs pétales tisse en merveilleuses toiles
Leurs fragiles linceuls de parfums et de pleurs.

8. Lorelei, sirène qui attire les navigateurs et les fait se précipiter contre un rocher dangereux et très élevé au-dessus du Rhin.

LE LAC

À Fernand Gregh¹

Ô douce et caressante et paisible Savoie!
 Le couchant mol et bleu qui descend des sommets
 5 Baigne les toits d'ardoise et les roses chalets;
 Des capucines d'or voilent ma claire-voie...

Voici tomber le jour de langueur et de joie:
 Le jardin est brûlant de verveine et d'œILLETS,
 Les canaux argentés de mobiles reflets
 10 Bercent leur rêve lent sous le ciel qui rougeoit.

Prenons la rue étroite et le plus long chemin:
 Nous irons vers le lac en nous tenant la main
 Entre les murs couverts du méandre des vignes;

1. Dédicace ajoutée dans la deuxième édition. Le 6 mars 1912, Fernand Gregh (1873-1960) avait accusé réception d'un exemplaire du *Paon d'email*: «Mon cher poète, Votre livre est un des plus remarquables de jeunes que j'aie lus depuis longtemps. Voilà un début qui vous met hors de pair. Vous avez le don de l'image et du mot, le mouvement, la couleur. Vous êtes poète, et artiste. Tous les poètes ne sont pas artistes. C'est une qualité à part, et que vous possédez à un degré rare. Je suis heureux de vous dire mon impression comme je l'ai ressentie, et je me félicite de voir le Canada nous envoyer un poète qui promet beaucoup et qui tient déjà comme vous faites. Les liens intellectuels entre la vieille mère-patrie et le jeune Dominion sont les plus profonds et les plus durables des liens. Croyez, mon cher poète, à ma bien vive sympathie. Fernand Gregh» (BNQ, fonds Victor Barbeau; lettre publiée dans *L'Action*, le 25 mai 1912, p. 1).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 102.

VARIANTE: éd. de 1911, p. 103.

1 LAC // Ô douce

Et, le cœur défaillant d'une tendre ferveur,
Peut-être verrons-nous, près de Rousseau rêveur,
Madame de Warens² donnant du pain aux cygnes!

15

2. Louise Éléonore de La Tour du Pil, baronne de Warens (1700-1762), née à Vevey, protectrice de Jean-Jacques Rousseau, qu'elle convertit au catholicisme et avec qui elle vécut aux Charmettes, près de Chambéry.

TRIANON¹

Mon cœur français et moi nous vîmes ce matin
 Le paisible hameau parfumé de fougère
 Où Marie-Antoinette en paniers de satin
 5 Rêva d'être bergère;

Et j'ai dit à mon cœur: «Le matin est si beau,
 Si clair, si bleu! pourquoi faut-il que tu tressailles
 Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau
 En revoyant Versailles?»

10 Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
 La barque et son anneau rongé de mousse brune
 Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac²
 Ramait au clair de lune;

15 Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis,
 Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
 Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
 Madame de Lamballe³;

1. Sur ce poème, voir G. Bessette, *Les Images en poésie canadienne-française*, p. 182-183.

2. Yolande de Polastron, duchesse de Polignac (1749-1793), favorite de Marie-Antoinette; elle était l'épouse de Jules de Polignac, qui suivit les princes en émigration après la révolution de 1789.

3. Marie-Thérèse Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe (1749-1792), amie fidèle de Marie-Antoinette, née à Turin, périt dans les massacres de Septembre.

Les ronds-points de Le Nôtre⁴ et les ifs de Watteau⁵
 Où se perdait la reine, amusée et frivole,
 Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau 20
 D'une rouge auréole...

Ô cruelle douceur du petit Trianon!
 Royaume désolé, candide bergerie,
 Avec quelle douleur reedit-elle ton nom,
 Blonde folle meurtrie⁶, 25

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
 Tes chaumières de laque et tes marronniers roses,
 Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
 Des flèches sous des roses!

4. André Le Nôtre (1613-1700), architecte, créateur du jardin à la française et dessinateur des jardins de Versailles, de Sceaux et de Fontainebleau.

5. Jean-Antoine Watteau (1684-1721), peintre des fêtes galantes, des concerts et des parcs.

6. En septembre 1914, Morin offrira à sa mère *Le Tribunal révolutionnaire (1793-1795)* (Paris, Librairie académique Perrin, 1910) de G. Lenotre, qui évoque les événements de la Terreur. Dans la vente aux enchères, en 1954 (voir *supra*, Chronologie, p. 68), figureront deux flacons de parfum en cristal ayant appartenu à Marie-Antoinette: « *Pair of Antique Gold Decorated French Crystal Scent Bottles, said have been owned by Marie Antoinette. Presented to the owner by the Curator of the Versailles Museum — (Morin Collection)* » (*April 1954 Catalogue, Mid Spring Auction, Montréal, Fraser Bros., 1954, p. 32*).

LA MALMAISON¹

À quel désir ai-je obéi
 D'aller, ce matin de dimanche,
 Petit temple de Pompéi,
 À votre solitude blanche?

5

Je voulais, dans la morne paix
 De l'impérial mausolée,
 Joséphine de Beauharnais,
 Suivre votre ombre désolée...

10

Et j'ai vu l'étang et le parc,
 Et la roseraie odorante,
 L'Aigle, l'Amour brisant son arc,
 Et votre salon amarante;

15

Le mélancolique boudoir
 Où vous songiez à Fort-de-France,
 La glace de chaque miroir
 Y reflète votre souffrance;

1. Domaine acheté en 1796 par Joséphine de Beauharnais (1763-1814), qui y fit construire le château où elle se retira après son divorce. Née à la Martinique, épouse de Napoléon Bonaparte en 1796, sacrée impératrice en 1802, elle fut répudiée en 1809 pour raison d'État.

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 106.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 106; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 105.

La harpe d'or et le coussin
Dont vos pieds froissaient les dentelles
Lorsque Thalberg², au clavecin, 20
Improvisait des tarentelles;

Et le lit étroit et troublant,
Votre souvenir y repose...
La baignoire de marbre blanc
Qui caressa votre corps rose; 25

Mais j'ai surtout rêvé de vous
Dans le clair et tiède oratoire
Où vous pleurâtes à genoux
Les larmes que garda l'histoire.

Triste et païenne Malmaison, 30
Quelles douleurs vous avez vues,
Petit château de trahison
Et des cruelles entrevues...

2. Morin introduit ici un anachronisme: Sigismund Thalberg, né en 1812 et décédé en 1871, est un pianiste et compositeur autrichien qui effectua, de 1837 à 1848, de triomphales tournées à travers l'Europe et l'Amérique latine; il était considéré par ses contemporains comme l'émule de Liszt.

30-33 I,II <Inversion des deux premiers et des deux derniers vers de la strophe:> Petit château de trahison / Et des cruelles entrevues, / Triste et païenne Malmaison, / Quelles douleurs vous avez vues!

BRETAGNE

- 5 Dans les champs fleuris de bruyère rose
 Nous avons couru, par un matin clair.
 Nous avons couru sans repos ni pause
 Dans les chemins creux, au bord de la mer,
 Dans les champs fleuris de bruyère rose
 Nous avons couru, par un matin clair.
- 10 Nous sommes entrés à l'auberge noire
 Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent,
 Joyeux, altérés, nous voulûmes boire
 Dans les brocs d'étain aux reflets d'argent
 Le cidre doré de l'auberge noire
 Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent.
- 15 L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
 — Jupons de velours et coiffe de lin, —
 Elle bavardait, passant à la ronde
 Les pichets pansus et le craquelin.
 L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
 — Jupons de velours et coiffe de lin. —

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 107.

VARIANTES: I: «Vers de Bretagne», *Le Bulletin*, 19 mai 1907, p. 1; II: «Bretagne», *Le Devoir*, 5 janvier 1912, p. 4; III: «En Bretagne», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 3.

1 I <Titre> *Vers de Bretagne* III: *En Bretagne* 2-5 I rose, / Nous *avons* couru par un matin clair, // Nous *avons* couru sans repos ni pause, / *Le long d'un chemin*, au 5 I, II mer. / Dans 6 II les *chemins* fleuris 6-7 I rose, / Nous *avons* couru 9 II vent. / Joyeux 11 I aux *lueurs* d'argent 15-17 I lin / Elle *souriait*, passant à la ronde / Les pichets pansus et le «craquelin», / L'hôtesse 19 I <sans tirets>

Nous dîmes: «Où donc sommes-nous, madame? 20
 Nous sommes venus par grève et sentier.
 La route nous perd, le vent nous affame,
 Voyage en Bretagne est rude métier!»
 Nous dîmes: «Où donc sommes-nous, madame?
 Nous sommes venus par grève et sentier...» 25

Elle répondit: «Où vous êtes? dame!
 Mais, à Limoilou, pays de Cartier¹!...»

1. Le navigateur malouin Jacques Cartier (1491-1557) effectua trois voyages d'exploration au Canada (1534, 1535-1536, 1541-1542). À la fin de sa vie, il résidait à Limoilou, près de Paramé, qui appartient aujourd'hui à l'agglomération de Saint-Malo (voir Jacques Cartier, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, p. 36).

21 I venus, par grève et sentier... / La 22 I <Ces vers sont inversés, avec les variantes suivantes:> Voyage en Bretagne est *un dur* métier, / La route nous perd, le vent nous affame.» / Nous 24 II nous, *Madame?* / Nous 25-27 I sentier.» // *L'hôtesse nous dit*: «Où vous êtes?... dame, / Mais à Limoilou, pays de Cartier...»

TERME¹

Masque épique dans l'air bleu, doré, léger,
 Vous surgissez parmi les roses, Verlaine,
 Tel le gardien antique du verger,
 Ô Priape candide, ô naïf Silène!

Enfin, dans ce jardin que vous aimiez tant,
 Vous pourrez, entre les feuilles et les branches,
 Impassible et narquois, sourire en guettant
 Les amoureuses passant en robes blanches...

La voix d'or montera vers vous du jet d'eau,
 Et celle des petits vieux mélancoliques,
 Hésitante et qui tremble sous le fardeau
 De mots oubliés, archaïques musiques;

Et les jeunes femmes viendront à vos pieds,
 Vous les consolerez de vos yeux de marbre,
 Et celle que, chaque soir, vous épiez
 Parce qu'elle pleure, seule, sous un arbre...

1. « "Terme" évoquera, je l'espère, pour ceux qui ont passé de longues minutes d'attente amoureuse au Luxembourg, l'exquise mélancolie de ce jardin de France, peuplé de reines de marbre, de déesses, et de petites filles en tablier noir... » (Paul Morin, entrevue avec Gérard Arthur, *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7). Dans la première et la deuxième édition, ce poème est dédié à Albert Papineau, avocat de Montréal, né à Saint-Jean (Québec) le 17 février 1888, décédé à Montréal en 1939; son grand-père maternel s'appelait, lui aussi, Paul Morin (1851-1930).

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 16.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 110; II: éd. de 1912, p. 110; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 108.

1 I,II TERME // À Albert Papineau // Masque 3 I,II Verlaine /
 Tel 7 I,III branches, / Éternel et

Mais lorsque la nuit tombante aura chassé
Les petits enfants vers leur foyer paisible,
Quand ses doigts auront lentement effacé 20
Votre nom du socle gris presque invisible,

Vous retombez dans le rêve divin,
Le rêve éternel et las de la statue,
Et l'on entendra, grave, dans le jardin,
*L'écho de votre voix chère qui s'est tue*²... 25

2. Allusion au dernier vers de « Mon rêve familial » de Paul Verlaine :
« L'inflexion des voix chères qui se sont tuées » (*Poèmes saturniens*).

LE DÉPART

À Maurice Barrès¹

Pour la dernière fois j'ai gravi les coteaux
 Dans l'odeur de tilleul, d'eau paisible et de frêne
 5 Que verse, de Meudon à l'île de Puteaux,
 La latine douceur d'un matin sur la Seine.

Ô cher pays que j'aime autant que mon pays,
 Vous ne serez demain qu'une des cent chimères
 Dont meurt le fils de ceux qui, vendus et trahis,
 10 Vous ont tout pardonné, puisqu'on pardonne aux mères!

Je vous aimerais trop, je ne vous verrai plus,
 Mais je veux dire à tous que mon âme est française,
 Combien je vous goûtai, combien vous m'avez plu,
 Que votre air est doux comme un visage qu'on baise.

15 Adieu. J'emporte en moi votre nom adoré
 Et tout ce qu'il contient d'amour et d'espérance.
 Tu es toute en mon cœur. Bientôt je reverrai
 Ma terre maternelle et noble... Adieu, ma France!

1. Dédicace ajoutée dans la deuxième édition. Le 25 mai 1912, Maurice Barrès accusait réception d'un exemplaire du *Paon d'email*: «Mon cher poète, Je suis charmé par ce *Paon d'email*, par la santé et le goût précieux de vos poèmes. Je suis bien tranquille sur votre avenir d'écrivain; vous êtes artiste; tout le montre, vos intentions et votre érudition, et le retentissement mystérieux, l'écho prolongé dans mon esprit après que je vous ai lu. Merci, je vous serre la main. Barrès» (BNQ, fonds Victor Barbeau; lettre publiée dans *L'Action*, le 25 mai 1912, p. 1).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 109.

VARIANTE: éd. de 1911, p. 112.

1 DÉPART // Pour

LE REFLET DU TEMPS

À Marcel Dugas¹

1. Marcel Dugas (1883-1947), ami de Paul Morin, de René Chopin et de Guy Delahaye. Poète, critique et essayiste, il se fit le porte-parole du groupe au cours des années 1910 et 1920. En 1910, il avait fait paraître dans *Le Nationaliste* quelques échos dithyrambiques annonçant la parution prochaine du *Paon d'email*. En 1911, il publiait son premier livre, *Le Théâtre à Montréal: propos d'un huron canadien* (Paris, Henri Falque). En 1937, il publiera un poème en prose intitulé «Paul Morin» (voir Marcel Dugas, *Poèmes en prose*, éd. critique par Marc Pelletier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1998, p. 201).

Page laissée blanche

LE PAON MOURANT

- Que de fois, dans le soir divin, noble, émouvant,
Plein du parfum épars des corbeilles fleuries,
Mon cœur tumultueux s'est recueilli devant
Le paon mourant des Tuileries! 5
- La lionne de bronze offre à son lionceau
Le beau corps palpitant qu'une jeune sultane
Cherche déjà peut-être, au bruit clair des jets d'eau,
Sur quelque terrasse persane...
- Et toujours, dans les yeux de ce monstre puissant, 10
J'ai vu la joie amère, ardente, satisfaite,
D'avoir enfin traîné dans la boue et le sang
L'azur d'une orgueilleuse aigrette.
- *
- Autant que l'a permis un art adolescent,
Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores; 15
J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures,
- La douceur de l'Hellade et le bel Orient;
Et vous avez loué, dans mon cœur qui s'éveille,
La nature où, païen, bondissant, souriant, 20
Je cours de merveille en merveille.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 113.

VARIANTES: *L'Action*, 3 février 1912, p. 3.

5-6 Tuileries! /La

Je veux tout ignorer du monde que j'ai fui:
L'ami fourbe et furtif, l'amante qui nous laisse,
L'importune espérance et l'innombrable ennui,
25 Les pleurs, les haines, la tristesse.

Pourquoi chanter l'amour, le doute, la douleur?
Le brûlant univers m'appelle et me caresse;
Vivre est pour moi le seul tourment ensorceleur:
Est-on coupable de jeunesse?...
30

Ô mes vers, mourez-vous, comme l'oiseau meurtri
Dont le seul tort était sa cuirasse de flamme,
Sous la dent du critique indifférent, aigri,
Qui vous blessera jusqu'à l'âme?

C'EST VERS TOI QUE JE VIENS...

À Madame la duchesse de Rohan¹

C'est vers toi que je viens, glaneuse aux rudes mains,
 Chercher, loin de la ville et des âpres humains,
 La bonne indifférence et l'essence légère 5
 Des sillons parfumés de foin et de fougère.
 J'ai connu le mépris, la haine, la douleur,
 L'équivoque amitié, le mensonge flatteur,
 L'exécration cité dont chaque toit protège
 Le souvenir amer de quelque amoureux piège... 10
 Mène-moi vers les champs que je ne connais pas.
 Laisse-moi, ce matin, m'attachant à tes pas
 Jusqu'à l'heure où le ciel s'assombrit et s'argente,
 Ramasser les épis d'une main diligente.
 Trouverai-je l'oubli des départs et des morts 15
 En froissant du blé mûr les ambres et les ors?
 Je porterai pour toi l'odorante brassée,
 Respectant le silence où ta calme pensée
 Comme un fleuve paisible aux souveraines eaux

1. Dédicace ajoutée dans la deuxième édition. Le 13 février 1912, la duchesse de Rohan accusait réception d'un exemplaire du *Paon d'email*: «Cher Collègue, Vos vers sont charmants, vos inspirations variées et pleines d'attachement et c'est très sincèrement que je vous adresse mes félicitations ainsi que mes remerciements de l'aimable envoi. Parmi vos jolis poèmes, j'ai particulièrement goûté «Au Paon, La Villa d'Este, Espagne, C'est vers toi que je viens», etc., etc. Croyez cher poète à ma vive sympathie littéraire. Duchesse de Rohan» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 120.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 120; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 115.

I I VIENS... // C'est

20 Poursuit le fil muet des agrestes travaux;
 Car ton cœur innocent ne saurait pas entendre
 La voix d'un cœur païen qui se meurt d'être tendre...
 L'aube bleue a promis un jour ensoleillé.
 Viens, marchons les pieds nus dans le trèfle mouillé,
 25 De sa vive fraîcheur mon âme reposée
 Laisse son amertume aux gouttes de rosée.
 Je n'ai jamais foulé que le pavé malsain
 Où l'on poursuit un but qui ne peut être jamais atteint.
 Apprends-moi le secret merveilleux, ô glaneuse,
 30 Qui rend le regard pur et la tâche joyeuse...

*

Mais, dans les sillons bruns, mes pas, trop tôt lassés,
 Font plus lourde l'empreinte et les tiens moins pressés.
 Je souhaite déjà la halte encor lointaine
 Où, buvant du soleil au creux d'une fontaine,
 35 Nous nous partagerons ces figues et ce pain,
 Sur un tapis de mousse, à l'ombre d'un sapin.
 C'est alors que, lassée et rose et souriante,
 Tu laisseras errer ma bouche impatiente
 De ta lèvre novice à tes cheveux bruns;
 40 Et là, dans le candide et languissant anis,
 Moi qui ne sais pourtant que les vierges des villes,
 Les parfums énervants et les luttes subtiles,
 Peut-être verrai-je se lever dans tes yeux
 L'amour rustique et simple et le pardon des Dieux.

28 I,II qui *n'est jamais* atteint. 42 I,II ne *sus jamais* que 44 I,II Peut-être *je verrai* se

LUNE

La lune met à ma fenêtre Son petit visage changeant, Ma bibliothèque a l'air d'être Pleine de beaux livres d'argent.	5
Comme un bloc neigeux de Carrare Brille ma table de bois blanc. L'encrier, nouvelle tiare, Semble de gemmes ruisselant.	
Les vieux rideaux de mousseline Sont des tentures d'Orient. De voiles pâles s'embéguine Ma Monna Lise souriant...	10
Artémis, Séléné, Diane, Votre lunaire effusion M'offusque! Phébé diaphane, Expliquez votre invasion	15
— Telle en une blanche féerie Du doux Maurice Maeterlinck ¹ — Dans ma chambre de lis fleurie Sur le coup de dix heures cinq!	20

1. Poète symboliste, auteur de *Serres chaudes* (1889) et de *Pelléas et Mélisande* (1892).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 117.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 122; II: éd. de 1912, p. 122; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 117.

3 I,II changeant, / La bibliothèque 7 I,III blanc, / L'encrier <ponctuation rétablie d'après II> 20 I,II de lys fleurie

25

Pourquoi venez-vous chez moi, lune?
Pourquoi viens-tu chez moi, rayon?
Dois-je partager l'infortune
De Pierrot et d'Endymion²,

De Samain³, du câlin Verlaine⁴?
Et rimerai-je sans raison
Pour célébrer à perdre haleine
Ton faux sourire à l'horizon?

2. Endymion, berger légendaire aimé de Séléné, la déesse de la lune. Elle obtint de Zeus un sommeil éternel pour son amant, qui conservait ainsi sa beauté et qu'elle pouvait contempler sans le réveiller.

3. Albert Samain (1858-1900), auteur de *Jardin de l'Infante* (1893). Morin en a tiré l'épigraphe de «Nocturne», poème publié pour la première fois en 1908 et repris sous le titre «Sur Paris endormi», dans *Le Paon d'email* (*supra*, p. 163).

4. De Verlaine, voir «Nuit de Walpurgis classique», dans *Poèmes saturniens*.

INSOMNIE

Nyctalope¹ cerveau, vous êtes virtuose
 En supplices exquis. Ennemi du sommeil,
 Vous savez distiller la subtile psychose
 Jusqu'à l'heure limpide où renaît le soleil; 5

Et vous exaspérez ma longue lassitude
 Par le cruel savoir de la fuite du temps.
 Permettez-moi le rêve ou le somme ou l'étude,
 Despote obscur et fort de la nuit... car j'entends

Le battement sinistre et lent des froides ailes 10
 De cet insecte affreux, louche incube, tyran,
 Larve inquiète et noire aux mille élytres² grêles,
 Scander chaque seconde au nocturne cadran.

1. Personne qui a la faculté de distinguer les objets pendant la nuit.

2. Aile dure et cornée des insectes coléoptères.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 119.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 124; II: éd. de 1912, p. 124; III: *Paul Morin*, 1958, p. 86.

1 I,II INSOMNIE // *Noctambule* cerveau 4 I,II subtile *névrose* / Jusqu'à
 9 III et *fou* de

QUAND, POUSSÉS PAR LE SOIR...

Quand, poussés par le soir sournois et bleu, mes pas
 Me mènent doucement au champ fleuri de tombes,
 Comme un manteau trop lourd quitté d'un geste las,
 5 Ma tristesse, pourquoi faut-il donc que tu tombes?

Mélancolique essence où la peine s'endort,
 La moiteur des sentiers étroits et taciturnes,
 L'envahissant parfum des fleurs et de la mort,
 L'harmonieux contour des cyprès et des urnes;
 10 Les branches frissonnant de langoureux ramiers,
 La languissante odeur des blanches immortelles,
 Les bruits légers que font de discrets jardiniers,
 Et la tendre ironie au marbre noir des stèles...

Toute cette pensive et tranquille torpeur
 15 Apaise mon chagrin. Et, de mon âme lasse,
 L'ombre du jour s'enfuit et l'enfantine peur,
 Qui désole mon cœur et l'étreint et l'enlace,
 Qu'Elle ne veuille pas me voir, lorsque je passe...

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 120.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 125; II: éd. de 1912, p. 125.

7 I,II des chemins étroits

CONSEIL

N'analyse jamais ce cœur triste et subtil Qui t'angoisse et te lie, Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il, Que la mélancolie.	5
Dissèque froidement cette sincérité Où ton âme se livre... Le plus fol amoureux a toujours imité Les mots de quelque livre.	
Chasse le souvenir des candides serments De celle que tu aimes, Ton esprit n'y verra que sujets de romans Et matière à poèmes.	10
N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés À l'ardente nature, Ta mémoire, depuis, les a dénaturés Par la littérature.	15
Le rapide présent ou le bel avenir Ne charme ni ne touche, Tel baiser donnera le cruel souvenir D'une plus chère bouche.	20
Il te faut ignorer tout sentiment nouveau, Toute tendresse douce, Involontairement, le livresque cerveau Les chasse et les repousse...	25

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux,
— Tour d'ivoire et d'argile, —
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile !

HEURE

À l'horizon où le soir vient L'or recule, Et toute âme s'entretient Avec le bleu crépuscule.	5
Elle, par un philtre secret, Se délivre De son désir inquiet, Insensé, peureux, de vivre...	
Ah! mon pauvre cœur, prends le deuil De ton songe, Car tout geste est un écueil, Tout soupir est un mensonge.	10
Voici l'heure grise d'ennui Où les ailes Des chauves oiseaux de nuit Ont des caresses mortelles;	15
L'heure des sanglots amoureux Et des rêves Frénétiques, douloureux, Du prudent baiser des trêves;	20

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 123.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 128; II: éd. de 1912, p. 128.

3 II recule, / Et 5 I,II crépuscule. // *L'âme*, par

L'heure des goules¹ et des pleurs,
Et des spectres,
Et des rythmes endormeurs
Des sistres² secs et des plectres³
Dont je meurs...

25

1. Vampire femelle.

2. Instrument de musique à percussion.

3. Petites baguettes servant à pincer les cordes de la lyre.

DOUCEUR DE LA MAISON...

Douceur de la maison paisible qui sommeille,
 De la chambre muette et de la bonne veille,
 Douceur du soir tranquille et du volume ouvert
 Dans le chaud cercle d'or que fait l'abat-jour vert... 5

Ô nocturnes amis, petit cénacle tendre,
 Mes poètes sont là, qui paraissent m'attendre,
 Et de leurs feuillets clos, mélancolique émoi,
 L'âme des livres vient errer autour de moi!

Douceur des soirs d'hiver où mon âme peureuse 10
 Appelle d'énervants parfums de tubéreuse,
 Je ne vis que par vous, calmes jardins secrets
 Que je fleuris de blancs et frêles minarets.

Je crois qu'il n'est de joie égale à cette joie
 De feuilleter, avec un bruit léger de soie, 15
 Les contes d'Orient qui laissent à la main
 Une fugace odeur de cèdre et de jasmin;

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 64-65.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 3; II: éd. de 1911, p. 130; III: *La Presse*, 27 janvier 1912, p. 2; IV: éd. de 1912, p. 130; V: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 124.

1 I <Titre:> MAISON *paisible* // Douceur II, III, V MAISON... / Douceur
 3-5 I veille! // Douceur du soir tranquille et du volume ouvert, / *De la lampe sous*
son ancien abat-jour vert!... // Ô nocturnes 5 III vert. // Ô nocturnes
 6 tendre! / *Tous mes bouquins sont là* qui IV: tendre. / Mes 9 I moi. //
 Douceur 10-14 II, III, V <Cette strophe est placée après la suivante, sans
 variantes.> 16-17 I à *ma* main / Une *très brève* odeur de sève et 17
 II, III jasmin... // Douceur IV jasmin... // Mais 17-20 I jasmin; // *De*
l'ombre d'orsurgit le rire d'une estampe; / Un rayon *monte* aux flancs d'un gobelet
 d'étain; / Hélas... voici

20 Mais de l'ombre surgit le rire d'une estampe,
Un rayon rampe aux flancs d'un gobelet d'étain...
Hélas! voici venir le rose et frais matin,
Et tout un monde meurt à la mort de ma lampe!

SUR UN RYTHME DE VERHAEREN¹

Tu passais, lorsque je t'ai vue,
 Dans l'ombre verte d'une rue.

Je t'ai suivie au long des feuillages épais
 Dans la matutinale paix. 5

Tu avais des cheveux de lin,
 Tu avais un chapeau fleuri,
 Et tout à coup tu m'as souri.

Et, depuis ce calme matin,
 Je ne désire que la joie 10
 D'avoir en toi ma douce proie.

Je veux me déchirer aux bagues d'améthyste
 Qui bleussent tes doigts trop longs
 Et, la nuit, dans tes cheveux blonds,
 Noyer ma bouche chaude et ma tendresse triste. 15

Seul, j'ai revu ce soir cette paisible rue
 Où, dans l'ombre, un matin, vous m'êtes apparue...

1. Émile Verhaeren (1855-1916), poète belge d'expression française, auteur de *Campagnes hallucinées* (1893) et de *Villes tentaculaires* (1895). Voir «Sépulcre», poème qui lui est consacré, dans *Poèmes de cendre et d'or* (*infra*, p. 254).

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 132.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 132; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 125.

13 I,II longs, / Et

JE REVERRAI SOUVENT...

- Je reverrai souvent ton jeune et cher visage,
 Petite fille que j'aimai.
 Ton regard confiant, ta voix si fraîche et sage,
 5 Sont mon désir jamais calmé.
- Souviens-toi. Je ne veux pas que tu te dérobes
 À des regrets inapaisés,
 Quand, moi, je sais encor la couleur de tes robes
 Et le nombre de tes baisers.
- 10 Je te suivais partout, pâle de jalousie,
 Lycéenne au rire trompeur
 Dont l'enfantine, heureuse, et tendre frénésie
 Me faisait alors presque peur.
- Tu savais être sœur, amoureuse, héroïne,
 15 Toi seule avais pitié de moi
 Quand, Pierrot dédaigné de quelque Colombine,
 Je te confiais mon émoi.
- Souviens-toi. Le miroir de tes prunelles sombres
 Et ta chaude bouche d'enfant,
 20 Tu me les as donnés, dans le jardin plein d'ombres,
 Un jour de juillet triomphant;
- J'ai su tes grands chagrins, ton âme puérile,
 Ces secrets que l'on ne dit pas
 Hors à celui dont la poitrine est un asile

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 133.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 133; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 126.

- Et qui vous tient entre ses bras. 25
- Mais puisque vous narguez maintenant mes prières,
Puisque vous évitez mes yeux,
Après m'avoir livré vos brûlantes paupières
Et votre cou délicieux,
- Songez que désormais je saurai vous connaître, 30
Vos charmes seront impuissants;
Faites à votre gré l'amour mourir ou naître
En d'autres seins d'adolescents.
- Ah! vous aurez toujours la mémoire, la crainte,
L'obsession du soir d'hiver 35
Où vous avez connu dans ma dernière étreinte,
Combien un baiser est amer!
- Puissiez-vous ne jamais ressentir — ta pensée
Me fait encore défaillir! —
Le dur déchirement d'être ainsi délaissée 40
Par celui qu'on ne peut haïr...
- Si vous m'abandonnez aujourd'hui, le coupable
Ce n'est pas moi, chère, c'est vous;
Car tout le pauvre amour dont mon cœur est capable,
Il l'avait mis à vos genoux. 45
- Mais, quoiqu'il ne soit rien de vous que je ne sache,
Vous ne saurez pas tout de moi;
J'emporte un souvenir que j'aime et que je cache,
Comprendrez-vous jamais pourquoi?
- Je rêverai toujours d'une aigre mandoline, 50
D'un rythme de valse âpre et doux,
De doigts blancs caressant sous la lampe opaline
Des cheveux odorants et fous;

55 D'un clair après-midi de neige fine et nette,
Et du vieux parc étincelant
Où, seule à mes côtés, une souple fillette
Galopait sur un cheval blanc;

60 Et de tant d'autres jours, et de tant d'autres choses
Qui ne furent rien pour vous, mais
Que je chéris en moi comme de mortes roses
Qui ne refleuriront jamais...

65 Et si, plus tard, quelque aventure merveilleuse
Nous fait suivre un même chemin,
Peut-être — et j'en mourrai d'angoisse trop joyeuse —
Voudras-tu me tendre la main?

IL NE ME SUFFIT PAS...

- Il ne me suffit pas que le Maître ait chanté
 Pauline au cœur trop tendre, Alberte au cher visage,
 Et vous, Coryse, et vous, à la jeune beauté,
 Julie aux yeux d'enfant et qui n'êtes plus sage; 5
- Car je ne fus jamais le romantique amant
 Des cheveux dénoués et des lèvres humides,
 Aucun autre plaisir n'est pour moi plus charmant
 Que le frais souvenir d'Hélène aux mains timides.
- Quel poème innocent pourrait bien célébrer 10
 Ces doigts minces et purs d'une naïve sainte,
 Si candide, si franche, et qui veut ignorer
 La savante caresse et la subtile étreinte?
- Et pourtant ces mains, causes d'un tel émoi, sont 15
 Comme les mains de toutes les petites filles,
 Leur chair est ferme, rose et rebelle aux frissons,
 Leurs ongles ont l'émail froid de frêles coquilles...
- Mais puisque je ne puis jamais les effleurer,
 Puisqu'elles sont toujours, douce supercherie,
 Plaintives sur l'ivoire où l'âme vient errer 20
 Ou prestes sur les ors de quelque broderie;
- Un soir qu'elle sera, cher cœur capricieux,
 Lasse du clavecin, des fuseaux, de la laine,
 Je lui dirai, mettant leurs paumes sur mes yeux,
 Combien j'aime les mains de la timide Hélène. 25

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 136.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 1336; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 129.

16 I,II rose, et

VOUS VOULIEZ QUE JE RESTE...

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant!
 Je pense à vous, à ma fenêtre, en écoutant
 Le souffle sourd et lourd de la ville endormie...
 5 Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie!

Je pense à vous, à ma fenêtre en écoutant
 Votre lointaine voix qui chante dans mon âme,
 Et la voix, tour à tour, me caresse et me blâme.
 Pourquoi suis-je parti, moi qui vous aimais tant?

10 Le souffle sourd et lourd de la ville endormie,
 Passant par le jardin, monte vers moi, plus doux,
 Serai-je indifférent, serez-vous ennemie?
 Vous êtes si frivole et je suis si jaloux!

15 Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie...
 Hélas! pourquoi toujours mon cœur trop inconstant,
 Dédaignant cette main que le bonheur lui tend,
 Préfère-t-il l'angoisse à la bonne accalmie?

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant!

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 138.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 138; II: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 130.

6 I,II fenêtre, en 11 I,II doux. / Serai-je

TOI

D'après HELEN COALE CREW¹

Le Seigneur Dieu voulut écrire une épopée,
 Et la terre bondit des voiles du néant
 Dans l'éther constellé d'or, vierge, enveloppée 5
 Par la nue, et les flancs incrustés d'océans.

Le Seigneur Dieu voulut écrire une élégie,
 Et Babylone, Rome, Athènes et Memphis,
 Croulant dans la poussière, et le crime et l'orgie,
 Sous l'implacable ciel virent mourir leurs fils. 10

Alors le Seigneur Dieu, triste, voulut écrire
 Un tout petit poème aux vers légers, ailés...
 Et ce poème, né de Son divin sourire,
 Ce fut Toi, tendre et grave, et les yeux étoilés!

1. Traduction du poème de Helen Coale Crew intitulé «Thou» (*Aegean Echoes*, Boston, The Poet Lore Company, 1911, p. 78; voir *infra*, Appendice II, p. 589).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 131.

VARIANTE: I: éd. de 1911, p. 139; II: éd. de 1912, p. 139.

13 de son divin

FAMA

Angoisses merveilleuses!

Amer émoi de voir autour de soi le Beau
 Palpiter, et fleurir, et crouler au tombeau
 5 Des gloires orgueilleuses...

Puérils argonautes,
 Toujours j'ai vu gravir les plus sanglants rochers
 Et périr, sous les traits de tragiques archers,
 Les âmes les plus hautes.

10 Car la noble escalade
 Aux flancs abrupts des monts où croît l'amer laurier
 Livrera sans répit un combat meurtrier
 Au nouvel Encelade;

15 La gloire n'est que poudre,
 Cendre la renommée, et poussière l'amour.
 Mieux vaut la grave paix d'un studieux séjour
 Qu'apprivoiser la foudre...

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 132.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 140; II: éd. de 1912, p. 140.

1 I,II FAMA // «Partout la haine brail son excès / /
 L'Homme se gîte tout en son âme; / Il y a l'Idéal... / Guy Delahaye. //
 Angoisses 15 II l'amour, / Mieux

LE JOAILLIER PHILOSOPHE

Sur tes cheveux d'or diaphane,
 Casque tissé par Arachné¹,
 Cuivre gemmé de cymophane²,
 Verse l'ambre roux du henné. 5

Exaspérant le saphir triste
 De leurs iris bleus et fiévreux,
 Avive tes yeux d'améthyste
 Du kohl bizarre et douloureux.

Que l'arc de tes lèvres se farde 10
 Contre les amoureux assauts,
 De corail, de rubis, de sarde³,
 Sous la caresse des pinceaux.

À tes oreilles, conques roses,
 Harmonieuses fleurs de chair, 15
 Mets l'orient des perles, roses
 Des glauques jardins de la mer.

1. Jeune Lydienne, habile brodeuse, Arachné défia Athéna, qui la changea en araignée.

2. Chrysobéryl, ou cymophane, pierre semi-précieuse «très recherchée de nos jours» (J. Kourimsky, *Les Minéraux*, adaptation française et compléments de Daniel Payaud, Paris, Gründ, [1996], p. 79-80) ; le terme «cymophane» fut inventé par Joüy en 1811 (J. Smkankas, *Gemstones of North America*, Tucson, Geoscience Press, 1997, vol. 3, p. 78).

3. Sorte d'agate rougeâtre.

Que la plus miroitante opale
Bleuisse l'émail de son feu
20 Sur ta gorge, menue et pâle
Comme un marbre veiné de bleu.

Suspend des bracelets d'agate
À tes poignets minces et blancs,
25 Où l'argent des pierres d'Hécate⁴
Glacera ses rayons tremblants.

Cercle ta cheville ivoirine
D'anneaux de jade qu'au Japon
On incrusta d'aventurine,
30 De sardoine et de corindon⁵.

Que des bagues de chrysoprase⁶,
D'émeraude, de péridot⁷,
35 Sur tes doigts longs, à la topaze
Mêlent leur rutilant fardeau;

Et que la verte aigue-marine,
35 La chrysolithe, le grenat,
Moirent la nacre purpurine
De ton ongle rose incarnat.

Enfin, plus belle et plus ravie
40 Qu'aucune reine de Saba,
Que ton naïf orgueil envie
Le lys qu'une brise courba...

4. Divinité lunaire, à la fois bénéfique et infernale, souvent invoquée dans les pratiques de magie.

5. Aventurine: quartz brun rougeâtre parsemé de points brillants dus à des paillettes de mica. Sardoine: variété rouge sang ou brun rouge de calcédoine. Corindon: pierre précieuse très dure, composée d'alumine cristallisée diversement colorée par des oxydes métalliques (saphir, rubis).

6. Calcédoine vert pâle.

7. Silicate anhydre de magnésium et de fer, donnant des pierres semi-précieuses jaune vert (olivine, chrysolithe).

Car la plus brillante parure
Doit pâlir et s'humilier
Devant celle qu'à la nature
Donna le Maître Joaillier.

SUR QUELS LIVRES OBSCURS...

Sur le *Saint Jérôme* d'Antonello da Messina¹

5 Sur quels livres obscurs des œuvres mosaïques
S'attardent tes vieux doigts, Jérôme? Suis plutôt
Dans ton jardin planté d'ive² et de mélilot³
Ce paon plus rutilant que l'or des mosaïques;

10 Laisse les pères grecs, les gloses hébraïques:
L'été brûlant t'appelle, et ton esprit dévot
Bénira le Seigneur dans un pourpre pavot
Mieux qu'en mille versets latins ou judaïques...

Car l'humble sait louer la puissance de Dieu
Dans la grave splendeur d'une aurore de feu
Où passe, fabuleux, coruscant, impassible,

15 L'oiseau dont la beauté toujours me fascina
Et que, dans ce décor lumineux et paisible,
Traça le peintre Antonello da Messina.

1. *Saint Jérôme dans sa cellule* (*S. Girolamo nel suo studio*) d'Antonello da Messina (1430-1479), National Gallery de Londres. Un paon vu de profil figure au premier plan dans la partie inférieure du tableau (voir *supra*, p. 72).

2. Petit if qui exhale une odeur aromatique et résineuse.

3. Herbe à fleurs odorantes.

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 46.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 144; II: éd. de 1912, p. 144; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 135.

1 I,II <sans titre> // Sur 2 III le *saint-Jérôme* 13 I,II,III passe, *solennel, éclatant*, impassible

SAGESSE¹

Vous avez dédaigné le lac et la forêt?
 Allez. Entretenez vos savantes névroses!
 Vos livres, sous la lampe, et leurs plus doctes gloses
 Vous cacheront toujours l'essentiel secret. 5

Dans mon jardin étroit, j'écirai ce sonnet
 Qui raille vos travaux stériles et moroses;
 Les poèmes subtils et les naïves roses
 Sont le calme mystère où mon esprit se plaît;

Et, sachant la suave et déchirante joie 10
 Du soir brodé d'argent, du jour tissé de soie,
 Je veux, plus fortuné que vous et plus vainqueur,

Mourir, fougueux encor de force adolescente,
 D'avoir imprudemment fait éclater mon cœur
 Sous la sandale d'or de l'heure éblouissante. 15

1. Morin classait ce poème parmi ses meilleurs sonnets, à égalité avec « Les dieux s'en vont », « Perdrix » et « Musique des noms » (lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 29-30 janvier [1962], dans Morel de la Durantaye, II, p. 127).

CICÉRON À PÆTUS

*Sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam
dedi sine pavone...*

MARCI T. CICERONIS, «Epistola XX», *Lib. IX*¹

5 Mon ami, je suis las des luttes politiques.
On m'interpelle un peu partout: sous les portiques,
Dans la rue, au Forum... Mes clients sont ravis
D'être, chaque matin, à savoir mon avis
Les premiers. Le sénat a vu plus d'une émeute,
10 Les vieux Pères Conscrits, plus haineux qu'une meute,
Cherchent quelque victime à mettre sous leur dent.
Le peuple est criailleur. Le soleil est ardent...
Pætus, depuis hier je suis à la campagne!
Antoine est excité par sa douce compagne,
15 Le terrain est brûlant... de diverses façons,
Notre tendre empereur est furieux, — passons!
Enfin, j'ai cru prudent, car je tiens à la vie,
De prestement quitter et la ville et Fulvie.
Je serai désormais plus épicurien
20 Qu'Épicure lui-même², et ne chercherai rien

1. «Et juge de mon audace; j'ai donné à souper à Hirtius même, mais je n'avais pas de paon» (Cicéron, *Lettres familières*, livre IX, lettre 20, trad. Édouard Bailly, Paris, Garnier Frères, 1934, p. 193).

2. Cicéron écrivait à Pætus: «J'ai renoncé à me soucier des affaires publiques, à préparer la formule de mes votes au sénat, à méditer sur mes causes; j'ai passé dans le camp d'Épicure, mon ennemi, sans tomber dans ses excès [...]» (*ibid.*, p. 193).

TEXTE DE BASE: éd. de 1912, p. 146.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 146; II: *Paul Morin*, 1958, p. 43; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 137.

4 I,III CICERONIS *Epistola* <ital.> XX. Lib. IX. II: CICERONIS *Epistola* <ital.>
13 I,III hier, je

Que le sage plaisir d'une joyeuse chère.
 L'épouse — qui toujours m'est de plus en plus chère —
 M'a suivi. Nous voyons quelques gens. J'ai donné
 À l'exquis Verrius³, toujours efféminé,
 Un repas. Quelle grâce et quelles élégances! 25
 J'accorde, le midi, deux ou trois audiences
 Aux importuns jaseurs qu'hélas! j'ai pour voisins,
 J'émonde mes rosiers, mes ceps lourds de raisins,
 Je lis un peu... Pætus, admire mon audace:
 Hirtius est venu demander une place 30
 À ma table, et ce roi raffiné, parfumé,
 Viveur aux copieux festins accoutumé,
 Cet arbitre, ce chef reconnu des esthètes,
 N'a pu trouver chez moi que de pauvres crevettes,
 Des becfigues, des œufs farcis de poivre blanc, 35
 Un marcassin de lait, et ce doux vin troublant
 Que je reçois de Chypre. Il a pâli de rage!
 Je n'avais pas de paon! Admire mon courage!
 Depuis lors, Hirtius me voit avec dédain⁴...
 Je préfère laisser errer dans mon jardin 40
 Mes beaux paons, faits d'émail et d'or et de lumière,
 Qui dressent vers l'azur leur noire aigrette altièr...
 Et voilà. Je n'ai plus de nouvelles. Écris.
 Je voue au vieux Pluton l'État et ses soucis,
 Car n'ai-je pas assez pleuré sur ma patrie 45
 Plus qu'aucun fils aimant sur sa mère chérie⁵?
 Et la villa rustique où je suis isolé
 Est l'univers pour moi. Je suis heureux. *Vale*⁶!

3. Cousin de Pætus mentionné dans la lettre 16.

4. Adaptation libre du passage cité en épigraphe.

5. Traduction du passage de la lettre à Pætus: «*Patriam eluxi jam et gravius et diutius quam ulla mater unicum filium* [N'ai-je pas pleuré la patrie plus douloureusement et plus longtemps que jamais une mère n'a pleuré son fils unique]» (*ibid.*, p. 192-193).

6. «Porte-toi bien!» (formule d'adieu).

SUR UN EXEMPLAIRE DES *BUCOLIQUES*

*Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare, Thalia.*

SILENUS, «*Ecloga VI*¹»

- 5 Ami, voici le premier livre
Qui me révéla la beauté,
La paresse du moite été,
La secrète douceur de vivre.
- 10 Chacun de ses feuillets nous livre
Les peines d'un pâtre attristé,
La syrinx au soupir flûté
Y pleure auprès de Silène ivre ;
- 15 Et, tel le rustique cousin²
Du poète syracusain³,
Le bois sombre et sacré m'attire ;
- Mais je chante et j'appelle en vain :
Le beau Corydon et Tityre⁴
Ont suivi l'exode divin.

1. «La première, notre Thalie a daigné s'amuser au vers syracusain, et n'a pas rougi d'habiter les bois» (Virgile, *Bucoliques*, VI, 1-2, p. 50). Virgile revendique pour sa muse l'honneur d'avoir introduit le vers syracusain en Italie latine. Un exemplaire des *Œuvres complètes* de Virgile (Lyon, Leroy, 1813) figurait dans la bibliothèque personnelle de Paul Morin (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Équilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Virgile lui-même.

3. Théocrite, poète grec du II^e siècle av. J.-C., auteur de *bucoliques*, qui a eu une grande influence sur Virgile.

4. *Note de l'auteur*: «Corydon et Tityre, deux bergers de la première églogue de Virgile.»

SUR UN EXEMPLAIRE DES SATIRES

*Pallentes radere mores
Doctus et ingenuo culpam defigere ludo.*

A. PERSII FLACCI, «Satires V¹»

Le soir, il m'est doux de ranger,	5
Dans l'ordre que mon œil admire,	
L'épithalame ou la satire,	
Térence, Phèdre ² , ou l'étranger.	
 D'un poinçon sévère ou léger,	
Ils gravent, dans la vierge cire,	10
Le désespoir ou le sourire,	
Le fait exact ou mensonger.	
 Mais j'aime surtout lire Perse	
Pour ceux qu'il malmène et transperce,	
Car, d'un impitoyable mot	15
 Ou d'une cruelle épithète,	
Il flagelle le faux dévot	
Et cingle le mauvais poète!	

1. «[...] instruit à égratigner une moralité d'une pâleur malade et, avec un enjouement d'homme libre, à clouer sur place la faute» (Perse, *Satires*, V, 15-16, texte établi et traduit par A. Cartault, 3^e édition revue et corrigée, Paris, Les Belles Lettres, 1951, p. 42). Deux éditions des *Satires* de Perse figuraient dans la bibliothèque personnelle de Morin: Paris, Firmin-Didot, 1812; Paris, Bibliothèque nationale, 1909 (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. «Phèdre, fabuliste latin (vers 30 av. J.-C. - 44 après J.-C.)» (Paul Morin, «Petit additif explicatif», dans *Géronte et son miroir*).

LA LÉGENDE D'ARGUS

*Volucrisque suæ Saturnia pennis
Collocat; et gemmis caudam stellantibus implet.*

PUBL. OVIDII NASONIS, *Met.* I, *fab.* XVII¹

- 5 Argus², devant le soir de trahison et d'oubli,
Sentit ses yeux lassés et son cœur affaibli.
Depuis de trop longs jours, il gardait dans la plaine
La victime aux flancs blancs de la divine haine...
Ah! que ne pouvait-il poursuivre dans les bois
10 Le chœur rapide et blond des nymphes aux abois,
Comme Pan? Les bergers fuyaient son ombre immense,
Et, plein d'un vain désir d'Oréades³ en danse
Aux chlamydes couleur de lune et de cristal,
Le géôlier monstrueux devint sentimental.
15 Puis, quand dans la forêt pleura le chant fluide
D'une flûte hésitante, adorable, perfide,
Argus, oubliant tout: son devoir, l'heure, Iô,
Pour écouter couler, plus limpide qu'une eau
Ruisselant sur un lit de fougère et de sable,

1. L'épigramme est extraite des vers 722-723 d'Ovide, qui relate la légende d'Argus: «La fille de Saturne [Juno] les recueille [les yeux d'Argus]; elle en couvre le plumage de l'oiseau qui lui est cher [le paon], et les répand comme des pierres précieuses sur sa queue étoilée» (*Les Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, 3^e édition revue et corrigée, Paris, Les Belles Lettres, 1961, t. I, p. 32). Dans *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow* (p. 512), à propos du sonnet «Sommeil» («Sleep»), Morin renvoie à cette légende rapportée par Ovide.

2. Prince argien doué de cent yeux qui ne se fermaient qu'à moitié, d'où son aptitude aux missions de surveillance. Il fut chargé par Héra (Juno) de surveiller la malheureuse Io, métamorphosée en génisse pour avoir été aimée de Zeus.

3. Nymphes des monts et des bois dans la mythologie grecque.

La voix mystérieuse, émue, intarissable, 20
Glissa du charme au rêve et du rêve au sommeil.

Un trait rapide et lâche, un jet tiède et vermeil...
Et Mercure, brisant sa fronde triomphale,
Stria les cieux d'argent d'une pourpre sandale
Et vola mettre aux pieds du Père olympien 25
Le chef ensanglanté de l'Arestorien⁴.

Mais pourquoi tous ces cris de douleur, de colère?
Saturnia, toujours si grave et si sévère,
Reproche au meurtrier, à l'époux odieux,
Cette éternelle nuit éteignant ces cent yeux... 30
Ces yeux, tantôt brillants de douceur triste et fière,
Ne s'ouvriront-ils plus à la tendre lumière?
Ces yeux, orgueil d'Argos, sont-ils clos au ciel? Non.

Quelle urne, quel coffret serait digne, ô Junon,
Des cent miroirs glacés de ces prunelles glauques? 35
Mais ton paon chatoyant, ton paon aux clameurs rauques,
À l'aigrette fragile, au long corps précieux
Dont la beauté hautaine éblouit tous les dieux,
Pourquoi n'en pas gemmer la trop obscure queue
De ces vivants rayons tissés de splendeur bleue? 40
Pourquoi ne pas sertir ces bijoux éclatants
Dans un cadre insensible à la fuite du temps,
Où, magiques objets de tes métamorphoses,
Ils seront de l'azur pâmé parmi des roses?

Junon sourit au paon et de ses doigts divins 45
Caressa lentement le Prince des jardins,
Et sous cette caresse, ô chose merveilleuse,
Les cent yeux, incrustés dans la plume soyeuse,
Fulgurèrent soudain en cascade de feu...

4. Relatif au dieu grec de la guerre, Arès, fils de Zeus et d'Héra: d'une taille énorme et d'une voix tonitrueuse, il était peu aimé des autres dieux à cause de sa cruauté.

50

Et c'est depuis ce jour que le paon, demi-dieu,
Voué par la déesse à traîner d'âge en âge
Du héros argien le tragique héritage,
Voit, cuirassé d'émail, renaître dans la mort
Le regard fabuleux de ses ocelles d'or.

ÉPÎTRE

À René Chopin¹

Poète du bon rythme et du verbe suprême,
 Dans mon jardin muet, lumineux et vermeil,
 J'ai lu d'un œil pieux le grave et beau poème 5
 Où, souverainement, vous parlez au soleil.

Votre chère pensée était dans chaque ligne.
 Ah! combien je vous ai regretté ce matin,
 Quand, à l'ombre mouvante et verte de ma vigne,
 Je mourais de l'ardeur du tendre ciel latin; 10

Et plein du souvenir de notre adolescence,
 Des mille jours divins où nous mêlions nos voix
 Pour louer la lointaine et forte et douce France,
 J'ai cru, pour un instant, vous avoir près de moi.

1. René Chopin (1885-1953), auteur du *Cœur en exil*, Paris, Crès, 1919, 179 p.

LE PAON ROYAL

- 5 Quelque vieux jardinier, à l'âme orientale,
 Donna le nom sonore et fier de paon royal
 À l'œillet odorant, dont chaque lourd pétale
 S'irise de velours, de flamme et de métal.
- 10 Or, je connais l'ardent et mauve héliotrope
 Dont l'arome fougueux fait défaillir les sens
 Des chauds sérails d'Asie aux doux jardins d'Europe,
 Les roses de Mossoul et les jasmins persans,
- 15 Les soucis d'or, qu'avait à son front Orcavelle
 La nuit qu'elle mourut d'entendre un rossignol,
 L'écarlate aloès, que sur sa caravelle
 Don Pizarre¹ apporta vers le ciel espagnol,
- 20 Le lys tigré de vert qui croît dans Samarcande,
 Le chrysanthème roux, l'hélianthe de feu,
 L'hyacinthe étoilant les prés blonds de Hollande,
 La tulipe de jaspe et l'hortensia bleu...
- 20 Mais j'aime surtout voir étinceler dans l'ombre
 La coupe transparente en fragile cristal
 Où fleurit, violent, voluptueux et sombre,
 Sur sa tige d'émail, le pourpre paon royal.

1. François Pizarre (1475-1541), conquistador espagnol, conquérant du Pérou.

À CEUX DE MON PAYS

Page laissée blanche

À CEUX DE MON PAYS

Et si je n'ai pas dit la terre maternelle, Si je n'ai pas chanté Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle De sa grave beauté,	5
Ce n'est pas que mon cœur ait négligé de rendre Hommage à son pays, Ou que, muet aux voix qu'un autre sait entendre, Il ne l'ait pas compris;	
Mais la flûte d'ivoire est plus douce à ma bouche Que le fier olifant, Et je voulais louer la fleur après la souche, La mère avant l'enfant.	10
N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe, Les héros et les dieux N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe Et les larmes aux yeux,	15
J'attends d'être mûri par la bonne souffrance Pour, un jour, marier Les mots canadiens aux rythmes de la France Et l'érable au laurier.	20

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 72-73.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 158; II: éd. de 1912, p. 158; III: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 147.

10-11 I Mais *il aurait fallu remplacer sur ma bouche / Le luth par l'olifant*
10 II flûte *sonore* est 11 I,III le *rude* olifant

Page laissée blanche

POÈMES DE CENDRE ET D'OR

Page laissée blanche

MATRI

FILIUS AMANS

P. M.

Page laissée blanche

RÉVEIL¹

Je me suis dit: *Morin, il faut écrire des vers;*
le temps passe, l'automne est fini, et l'hiver
semble aussi devoir s'écouler sans un poème.
Ces longues nuits avec les poètes que tu aimes, 5
ta lampe verte, ta théière,
et ton chat gris
qui contemple la flamme en pensant aux souris,
et ce jaune feu de cèdre, qui met des reflets d'ambre
aux pans plutôt fanés de ta robe de chambre 10
et, dans ce vieux logis, morose et puritain,
répand un vague arôme constantinopolitain...
ces soirées, mon ami, ne me disent rien qui vaille.

Secoue un peu ta noble indolence. Travaille.
Pédagogue amateur, à la prose obligé, 15
ayant, d'un œil distrait, aujourd'hui corrigé
trente-trois compositions sur la Pléiade,
ne t'imagines pas que la vie est maussade!
Je conçois qu'il y a des jouissances plus vives

1. La première version de ce poème, datée de 1915, était dédiée à Paul Lieder. Né en 1889, comme Paul Morin, Lieder était un spécialiste de littérature anglaise. Il avait rédigé une introduction à deux poèmes d'Esias Tegner (1782-1846), «The Children of Lord's supper» et «Frithiof's saga», traduits par H. W. Longfellow et W. Lewery Blackley (New York, The American-Scandinavian Foundation, 1914, xxvii-207 p.). Il était également l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée «Scandinavian influences on English Literature, 1815-1850» (Harvard University, 1915). Il a été professeur de langue et littérature anglaises à Smith College, où Paul Morin a également enseigné en 1915-1916.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 153.

VARIANTES: I: *L'Action*, 27 novembre 1915, p. 3; II: éd. de 1922, p. 11.

1 I RÉVEIL // A Paul Lieder // Je 9 I cèdre qui 11 I et dans 12 I
 arôme... constantinopolitain... 13 I vaille. / Secoue 15 I amateur à la prose
 obligé, / Ayant, d'un 17 I la Pléiade, / ne 18 I maussade. / Je

20 *que d'expliquer en classe La Princesse de Clèves;*
mais courage, que diable! il faut que tu revives:
Art is long, disait Longfellow, ce vieux bonze,
(The Psalm of Life, ligne onze,
ou treize, je ne sais plus,)² et la vie est brève.
 25 *Oublie tous les dégoûts et toutes les rancœurs;*
depuis longtemps tu n'as causé avec ton cœur.
Vous devez tous les deux, pourtant, avoir des choses
à vous dire, et des mots gris, et des mots roses?...

Non.

30 *Et ces grandes amours qui ravageaient ta vie?*

Ce n'est que l'éternelle et l'enfantine envie
 de la lèvres nouvelle et du choc inédit.

Et tes voyages, tes beaux voyages aux paradis
que tu chantas jadis: les aurores de Parme,
 35 *les nuits vénitiennes, l'or des jardins, la mer?*

On n'en rapporte que des regrets et des larmes
 (pour la rime, uniquement) amers,
 rythmés classiquement chez Alphonse Lemerre³.

40 *Mais enfin, tu as bien, dans ton âme sonore,*
un désir, un souvenir candide, un remords?

Je ne me penche plus sur l'émouvant tumulte
 qu'allumaient dans mon être le baiser ou l'insulte.
 Rien n'est vrai que l'ennui, et peut-être la mort...

2. «*Art is long, and Time is fleeting*», ligne 13 de «*The Psalm of Life*» (*Voices of the Night*, dans *Poetical Works*, p. 3). Dans *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow* (p. 38, n. 7), Morin fait le rapprochement avec le vers de Baudelaire: «*L'art est long et le temps est court*» («*Le Guignon*»).

3. Alphonse Lemerre était l'éditeur du *Paon d'émail*, paru en 1911.

21 I mais secoue-toi, que 25 I rancœurs. / Depuis longtemps 28-31 I roses... / Non. / Et tous ces grands amours qui ravageaient ta vie? / Ce 32 I inédit. / Et 35 I mer? / On 38 I Lemerre. / Mais enfin tu 40 I remords? / Je ne sais plus me pencher sur 43 I,II mort... / Fadaises, mon ami, fadaises!

Fadaises, mon vieux pote, fadaises! Fariboles!
Allons, tu n'es pas fait pour être maître d'école 45
et ton esprit, jadis passable, se ratatine
d'avoir trop commenté monsieur de Lamartine.
Ne cite plus, sans t'en douter, tous ces gens qui te hantent;
il n'est plus élégant d'être mil-huit-cent-trente.
Travaille et prends de la peine, 50
c'est le fonds qui manque le moins⁴, et La Fontaine
fut plus sage que toute l'école hugolienne!

Mais tout a été dit, et merveilleusement?...

Ô Mallarmé manqué! tu voudrais me redire
combien la chair est triste, et ce fait alarmant 55
qu'ayant lu tous les livres⁵, il n'est plus rien à lire?
Souviens-toi du conseil du grand Jules Renard:
écris d'abord des livres, tu les liras plus tard⁶!

Et puis, trêve de blague, mon petit! Ça m'assomme.
Tu n'es plus un poète? Sois, simplement, un homme. 60
Ouvre un peu ta fenêtre et regarde au dehors:
il est peut-être en toi quelque Rêve qui dort...

J'obéis.

Ô réveil de mon âme alanguie!
Le soir, baigné de lune et de grâce infinie, 65
chassa soudain la fourbe et lourde lâcheté
qui depuis tant de jours m'empêchait de chanter.

4. «Travaillez, prenez de la peine: / C'est le fonds qui manque le moins» (Jean de La Fontaine, «Le laboureur et ses enfants», *Fables*).

5. «La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres» (Stéphane Mallarmé, «Brise marine», *Poésies*).

6. Nous n'avons trouvé ce «conseil» nulle part dans l'œuvre de Jules Renard.

44 I fadaises! *fariboles!* / Allons 52 I l'école hugolienne. / Mais II l'école *hugonienne!* // Mais 53 I merveilleusement...? / Ô nouveau Mallarmé! tu 56 I lire. / Souviens-toi 57 II Jules *Racine:* / écris 57 I Renard: / *Écris d'abord* 58-61 I tard! / Et puis, *trêve de blagues*, mon petit, *tu m'assomes.* / Tu n'es plus poète? Sois simplement un 62-64 I dort... / J'obéis / Ô 65 I soir baigné de lune et de grâce infinie / chassa

70 *Tissés de brefs, d'errants, d'innombrables désirs,
 faits de surprise heureuse et d'alerte plaisir,
 dans ma chair, apaisée après des jeux cruels,
 tremblèrent mille charmants souvenirs sensuels.
 Je regoûtais la vie. L'air était constellé
 d'astres depuis longtemps à mes regards voilés.
 Au firmament de cendre et frissonnant d'argent
 75 dansait le diaphane et fluide croissant.
 Les sapins odorants tendaient avec mystère
 vers les pelouses bleues leurs bras sexagénaires.
 Mes yeux, indifférents depuis tant de saisons,
 voyaient le jardin noir et la blanche maison;
 80 mes pas, comme autrefois, sur le seuil de ma porte,
 lents, glissaient pour ne pas froisser les feuilles mortes.
 Ô philtre, talisman, sortilège nocturne!
 des fils d'opale liaient Andromède⁷ à Saturne⁸...
 tous mes rêves d'antan et tous mes souvenirs
 85 refleurirent devant ce calme paysage...*

90 *Tel un homme, rouvrant ses vieux livres d'images,
 je vis les jours anciens, de pleurs et de sourires,
 et les nuits, consacrées aux pures harmonies
 des rythmes caressants, des rimes éblouies,
 apparurent, magiques, à mon cerveau fiévreux.
 Ah, je pourrais encore écrire!*

95 *J'étais heureux.
 Déjà chantaient en moi les mots ensorceleurs
 qui disent la couleur de la ronde des heures;
 déjà s'entrelaçaient les vers consolateurs
 qui, mieux qu'un mot d'amour, font bondir notre cœur...*

7. Nébuleuse spirale de l'hémisphère boréal.

8. Sixième planète du système solaire.

69 I plaisir, / en mon être apaisé après des jeux cruels / tremblèrent
 72 I constellé / d'Astres depuis 79 I maison. / Mes pas 82-85 I nocturne!
 / Des fils d'argent liaient Andromède à Saturne; / tous mes rêves d'antan, et tous
 mes souvenirs, / refleurirent 85 I paysage. / Tel 87 I sourires... / Et les
 nuits consacrées 91-93 I écrire! / J'étais heureux / Déjà

*Quand, tout à coup, jaillie du doux abîme d'ombre
 que fait un jardin nocturne, tiède et sombre,
 une voix frêle et pure déchira la nuit.*
Ah, quelle âme ingénue de très petite fille 100
*rêvant à la lune, elle aussi, sous les charmillles,
 de quelque fulgurant et tendre prince choisi,
 clamait sa douce angoisse et sa mélancolie ?
 Ce fut une fusée harmonieuse, et telle*
que l'air en fut brodé d'une lente dentelle. 105
*Chantez, chantez, petite dame seulette,
 le rossignol, ce soir, manquait seul au poète !
 Mais vous ne chantez plus ?... C'est peut-être la muse
 qui, dans les fontaines et les fleurs, s'amuse,* 110
*enivrée de parfums, de rosée, et de lune,
 à dicter ses caprices plus haut que de coutume ?
 C'est l'heure où la Poésie, jadis familière,
 posait sur mon front las sa main fraîche et légère...
 Écoutons-la. Fermons les blanches persiennes.*
Je ne suis plus moi-même, la nuit m'a fait sienne. 115
*Pourrai-je, dans son pur et sonore silence,
 louer, comme autrefois, sa mystique puissance,
 et se peut-il que ce funeste enchantement
 qui me liait, tel le Seigneur au Bois Dormant,
 immobile et muet aux pieds de la Beauté,* 120
se rompe et se dissipe avec l'obscurité ?

Je rentraï.

Un point d'or rougeoyait dans ma lampe.
 Dans l'âtre, des flammèches couraient sur la cendre.
 Aux murs, Sisyphe et Prométhée, 125
 dur dilemme, tendaient leurs masques contractés.
 L'un disait: *Pauvre enfant, l'effort est fol et vain !*
 L'autre: *Tu ne sauras d'autre but que la Flamme...*

107 I poète. / Mais vous ne chantez plus... ? C'est 116-118 I dans
l'enchantement de son silence / louer, comme autrefois sa mystique puissance ? /
 et 119 I le *Prince du Bois* 121-123 I l'obscurité ? / Je rentraï. / Un 127-
 129 I vain. / L'autre: Tu ne dois avoir d'autre but que la flamme... / Ô

130

*Ô conquête du feu ! le châtiment divin
n'a pu éteindre l'étincelle dans mon âme !*

L'aube naissait, limpide et froide. Ses rayons
argentaient mes livres sur la table...

Travaillons.

130-132 I âme... / L'aube naissait, limpide et froide, ses rayons / blanchissaient
les livres sur ma table... // Travaillons. // PAUL MORIN. // Northampton, novembre
1915.

CENDRES

Page laissée blanche

*Cendres, où glacés
Par trop de laideur, Cendres, où lassés
Après trop d'alarmes
S'en iront la chair et le cœur blessés
Oublier leurs larmes,
Il n'est de sanctuaires plus profonds
Ni de bras plus tendres
Que l'asile obscur où nous connaissons
Votre repos, Cendres...*

5

VIERGE FEUILLET...

5 Vierge feuillet, pensée ardente,
 Langueur des soirs de désaccords
 Entre le trop paresseux corps
 Et l'âme trouble et trépidante;

 Futile regret qui me hantes
 Des spontanés poèmes, morts
 De trop de parfums, de trop d'ors,
 Dès leurs naissances fulgurantes;

10 Écrasé sous le fardeau du
 Quotidien labeur obscur,
 Moi, jadis frère de l'azur,

 Faut-il que toujours je me lève,
 Évoquant le rythme perdu
15 Des vers royaux qu'on fait en rêve?

LE BERCEAU

À mon père¹

Mon père m'avait dit: «Lorsque tu seras grand,
 En courant le monde à ton aise,
 Peut-être verras-tu le doux pays normand 5
 D'où te vient ton âme française.

Sans fastes et sans gloire, humble, étroit, familial,
 Ce n'est qu'un tout petit village...
 Souviens-toi que le sort a voulu te lier
 À ce modeste paysage. 10

Souviens-toi que ce calme et paisible hameau
 Est la source claire et profonde
 Du sang latin tumultueux, hautain et beau,
 Qui dans ton cœur murmure et gronde.

Mon fils, je veux qu'un jour, frémissant et pieux, 15
 Dans l'ombre froide des grands hêtres,
 Tu ailles au cimetière silencieux
 Écouter la voix des ancêtres.

1. Henri Éléonard Morin (1855-1944).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 164.

VARIANTES: *La Revue moderne*, 15 août 1920, p. 16.

1 BERCEAU // à mon 6 française; / Sans 7 humble et familial,
 14 murmure ou gronde

20 Tu leur diras, lisant les noms que le soleil
 A ternis sur les croix austères,
 Que nous gardons ce sang, durant leur long sommeil,
 Pur, et sans tare, et sans mystère;

 Que je fus toujours droit, et mon père avant moi,
 Et tendre à l'humaine souffrance,
 25 Et que j'ai mis en toi le travail, et la foi,
 Et l'amour sacré de la France. »

*

Je ne savais de vous, cher pays, que ce parc
 Gravé dans mes livres d'images,
 Ces châteaux délicats, ces églises, et l'Arc
 30 Que l'on explique aux enfants sages...

 La France, alors, pour moi, ce n'était que Paris,
 Et peut-être, espoirs ineffables,
 Que vivaient encor là mes auteurs favoris,
 Berquin², et le Bonhomme aux fables³?

 35 Je rêvais vaguement d'un ciel au tendre azur
 Et d'une rivière argentine,
 Des jardins, dont parle Madame de Ségur,
 À l'ordonnance sobre et fine;

 Mais quant à converser avec ce vieux grison
 Dont l'ovale miniature
 40 Bombait le hausse-col d'or, au mur du salon...
 Ah non! Père faisait de la littérature.

*

2. Louis Berquin (1747-1791), auteur d'œuvres pour enfants et de poésies mièvres, appelées «berquinades».

3. Jean de La Fontaine (1621-1695).

37 parle *madame de*

- Mais depuis, j'ai connu le tranquille vallon
 Fleuri de fenouil et d'armoise
 Où parmi les toits lourds de lierre et de houblon 45
 Jaillissent trois clochers d'ardoise.
- Trois cloches à l'aube sonnèrent: Saint-Rémi,
 Nonancourt, et la Madeleine;
 Des ramiers blancs volaient sur le bourg endormi,
 L'air bleu fleurait la marjolaine... 50
- J'ai vu tes nobles lys, jardin silencieux,
 Fleurir près du seuil où vécurent
 Les soumises aïeules et les durs aïeux,
 — Seuls joyaux de leurs vies obscures —;
- Et fier, et les yeux pleins de larmes, j'ai cherché 55
 Dans la verte fraîcheur des rues,
 Du presbytère à la grand'place du marché,
 Les chères ombres disparues:
- Ton grand-oncle le vieil Abbé, le Président
 Roide et poudré, la pâle nonne 60
 Morte en odeur de sainteté dans ce couvent,
 Blanche âme aimante et monotone;
- L'école à girouettes où l'on enseigna
 Au gamin qui fut mon grand-père⁴,
 Inconsciemment, de haïr Catilina⁵ 65
 Et de goûter François Voltaire;

4. Pierre-Louis Morin (1811-1886), originaire de Nonancourt en Normandie, s'était établi au Canada en 1837.

5. Lucius Sergius Catilina (109-62 av. J.-C.), noble romain, chef d'une conspiration célèbre que déjoua Cicéron pendant son consulat. *Les Catilinaires*, série de quatre discours de Cicéron dirigés contre Catilina étaient au programme des cours de latin dans les écoles et les collèges avant 1960.

Et la collégiale aux meneaux délabrés
D'où, depuis tant de siècles, l'heure
Tombe en chantante pluie, et les degrés marbrés
70 Des petits ponts jetés sur l'Eure...

Ah, j'ai tout vu, du Puits-Tiphaine au vieil ormeau
Dont les feuilles baignent dans l'Avre,
Et je crois comme toi, Père, que ce hameau,
— Halte choisie, ultime havre —

75 Dont le sonore nom charma confusément
Mon âme d'enfant, comme une onde
Fraîche et profonde, est bien — ô cher pays normand! —
Le plus bel asile du monde.

Nonancourt (Eure), 1912⁶.

6. Paul Morin visita Nonancourt en mai 1912; une photographie, reproduite dans *Paul Morin* (p. 8), le montre sur un petit pont enjambant l'Avre. Il a évoqué ce voyage dans une lettre adressée de Nonancourt, le 21 mai 1912, à Georges Vanier (dans Morel de la Durantaye, II, p. 33) et dans une entrevue avec Pierre Baillargeon (*Amérique française*, 1^{er} novembre 1948, p. 70).

IL N'EST QUE LA PRIÈRE...

Il n'est que la prière, il n'est que la prière...

Crier son repentir, sa douleur, son espoir,
Et sentir, tel après l'orage vient le soir
Calme et pacifiant, sentir la main d'un père
Étreindre gravement notre tremblante main
Et, quand les autres voix ne parlent plus, entendre,
Plus douce que toutes les autres et plus tendre,
Une voix murmurer: Tu feras mieux, demain!

5

Il n'est que la prière...

10

LEÇON

- Être heureux de son sort, et franc, et charitable,
 Je pense, mon enfant, que le bonheur est là;
 Le ciel oriental, la plus subtile fable,
 5 Le frisson amoureux... qu'est-ce que tout cela?
- Crois-moi, qui gaspillai mes premières années,
 L'aurore la plus rose est proche de la nuit;
 Des souvenirs, mornes comme des fleurs fanées,
 Sont tout ce qui me reste, et le mortel ennui.
- 10 D'abord, ne quitte pas la ville où tu es née.
 Quoi qu'il t'en semble, il n'est de refuge plus beau
 Car le fiévreux vouloir d'une Île fortunée
 N'est jamais satisfait et nous suit au tombeau.
- Puis, aux heures de spleen, de dégoût, de souffrance,
 15 Fuis les livres — ce sont de mauvais conseillers.
 Il ne reste que fiel et que désespérance
 De leurs récits trop doux, charmeurs et mensongers.
- Mais surtout, mon enfant, sois sourde au «Je vous aime»
 De tous ces hommes qui te crieront leur désir.
 20 Ferme ton cœur, s'il te fallait en mourir même,
 Car c'est l'amour, vois-tu, qui fait le plus souffrir.

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 85.

VARIANTES: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 168.

10 née, / Quoiqu'il 15 livres. Ce sont

LES PLAISIRS DU MATIN

Près d'un rosier neigeux,
 — D'un arôme plus doux qu'une essence persane,
 Plus fort que les parfums, les philtres et les vins,
 Et si subtil qu'en chaque fleur le cœur se fane... —
 J'ai lu, tout ce matin, *Les Jeux*
 *Rustiques et Divins*¹.

5

1. Henri de Régner, *Jeux rustiques et divins*, Paris, Mercure de France, 1897, 295 p. Morin avait reçu de l'auteur lui-même un exemplaire de la douzième édition (Mercure de France, 1911), qui faisait encore partie de sa bibliothèque personnelle en 1954 (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», BNQ, fonds Victor Barbeau).

LA PLAINTÉ DE DON JUAN¹

Brasier du merveilleux péché
 Qui ne flambes que pour t'éteindre,
 But qu'on ne peut jamais atteindre
 Et qu'il faut sans cesse chercher...

Ah, cette pitoyable chasse,
 Selon l'âge et la déraison,
 Vers l'éternelle Robe où l'on
 Puisse enfouir sa tête lasse;

Pèlerinage aux jardins clos
 Vers les Béatrix² bienheureuses
 Ou les Ninons³, vierges ou gueuses,
 Fruits d'émoi, grappes de sanglots;

1. Ce poème devait figurer dans *Paul Morin* (1958); il en fut retiré après un avis défavorable d'un censeur anonyme de la maison: «Je n'aime pas beaucoup ce poème et c'est le seul qui me paraisse un peu sujet à caution dans les trois que j'ai examinés. On peut dire, cependant, à la décharge de ce fameux Don Juan: il paraphrase *un peu* Saint-Paul ("je sens deux hommes en moi"...), il ne cherche pas à appeler vertu ce qui est péché (je connais un autre Don Juan qui le fait: Jean-Charles Harvey), et il avoue bien que son incessante quête de plaisirs le laisse toujours insatisfait. Le malheur, c'est qu'il affirme ne pouvoir vivre sans ce qu'il appelle "l'amour"! Mais... il s'agit d'un Don Juan! — Quoi qu'il en soit, peut-être vaudrait-il mieux essayer de faire enlever ce poème si le livre doit être mis entre les mains des étudiants. [...] "Salomon" (absolument et parfaitement), 27 novembre 1958» (note de service adressée à Clément Saint-Germain, 27 novembre 1958, ACEF).

2. Nom de plusieurs princesses du Moyen Âge.

3. Personnage de la jeune fille, charmante et gaie, bavarde et passionnée, de la comédie d'Alfred de Musset *À quoi rêvent les jeunes filles* (1832).

- Mélancolique affût aux Dames,
— Avec ou sans camélias, — 15
La longue année où l'on pria,
La brève nuit où l'on se damne;
- Ô lâche, lâche passion
Qui coûte trop d'ardentes larmes,
Où trouver les splendides armes 20
Dont mourra ma sujétion?
- Jalouse blessure, qu'on aime
— Pâle écolier, adolescent,
Homme dur, vieillard frémissant —
Pour son obscure douleur même, 25
- Te cicatrisés-tu jamais?
Peut-être, un jour, bouffon farouche,
Trouverai-je la fraîche bouche
Qui résoudra l'énigme?... Mais,
- Quel grimoire dément, quel livre 30
Nous dicta cette folle loi
Que l'on ne peut vivre sans toi,
Amour, amour, qu'on ne peut vivre?

GINTY

- Ginty, ma grave amie au créole profil,
 Vous avez un nom bien amusant, un nom rare
 Et délicat, joyeux et preste, un nom subtil
 5 Et qui vibre comme une corde de guitare,
 Et qui danse, Ginty, pendant les nuits d'été,
 Comme une vive séguedille¹ sévillane,
 Ou comme un chant fiévreux, frénétique, heurté,
 Sous les folles étoiles de la Louisiane...
- 10 Ô bizarre antithèse entre vous et ce nom !
 Vous devriez vous appeler Marthe, ou Sophie,
 Vous qui, sans cesse, vos doigts blancs à votre front,
 Lisez de si lourds bouquins de philosophie ;
- 15 Mais peut-être, Ginty, rêvez-vous du frisson
 Que ne sait pas encor votre bouche enfantine,
 Quand je vous vois, sourcils froncés, lire Bergson
 Dans la bibliothèque, en manches de lustrine...

1. Air de danse espagnol, à trois temps et d'un mouvement rapide. Danse voisine du boléro qui s'exécute sur cet air.

MUSIQUE

Ce soir, en écoutant de la noble musique,
 Mon esprit, libéré de l'entrave physique,
 S'est envolé d'un bond soudain, puissant et sûr,
 Tel l'oiseau délivré s'élance vers l'azur.

5

Dans des temples, vibrant d'un somptueux andante,
 Et des jardins, baignés d'une lumière ardente,
 Je fus, trop bref instant, l'hôte des Maîtres morts.
 Tout n'était qu'harmonie, extase, purs accords.

La voix des sources et la voix des clairs de lune
 Se mêlaient aux sanglots des mers et de la dune,
 Les chants de Montsalvat¹ à l'ivresse d'Yseult...
 Ô concert exalté jaillissant pour moi seul!

10

Et je compris qu'une obscure miséricorde,
 Prévoyant la muette et sombre mort, accorde
 À ceux que marque le stigmatte sensuel
 D'entendre, avant le grand Silence, un peu du ciel...

15

1. Château où se déroule le premier acte de *Parsifal*, de Richard Wagner.

SÉPULCRE

*Le peuple français demande que le corps
de Verhaeren soit gardé au Panthéon jusqu'à
ce que l'Allemagne ait évacué la Belgique¹...*

- 5 Donc, aussi, celui-là. Que douloureusement
 Nous le voyons entrer dans l'occulte mystère,
 Le vieux Maître à la prestigieuse chimère...
 Tremblez, cyprès français, pleure, beffroi flamand!
- 10 Mais du moins, Verhaeren, ton pauvre corps sanglant,
 Déjà meurtri par le brute tentaculaire,
 Ne devra pas entendre, suprême calvaire,
 Sur son tombeau, le choc du talon allemand.
- 15 La Ville sera ta maternelle gardienne,
 Ses poètes t'offrent la paix marmoréenne
 D'un asile triomphal et silencieux;
- Et tant que n'aura pas sonné la délivrance,
 Viens dormir le vivant sommeil des demi-dieux
 Dans le linceul sacré d'un panthéon de France.

1916

1. Le corps d'Émile Verhaeren, décédé à Rouen le 27 novembre 1916, conservé au Panthéon, fut rendu à la Belgique après la guerre. Voir «Sur un rythme de Verhaeren», *supra*, p. 203.

PÂQUES

Sur le calendrier tragique
 Où chaque jour est teint de sang
 S'épanouit, rose magique,
 Le simple nom éblouissant. 5

Il dit l'harmonie immuable
 De l'avril, unique vainqueur,
 La sève courant dans l'érable,
 L'espoir frémissant dans le cœur;

Il dit la détente profonde 10
 Après l'hiver fourbe et chagrin,
 Neuve transparence de l'onde,
 Splendeur nouvelle du jardin...

Mais, si bref, si grand, ce nom clame
 Avant tout: Résurrection, 15
 Victoire, sur le corps, de l'âme,
 Ultime initiation.

1915

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 175.

VARIANTES: *Le Jour*, 31 mars 1945, p. 1.

3 sang, / S'épanouit 5 simple *mot* éblouissant. 9 cœur. // 11 13
 Splendeur *prochaîne* du

INVOCATION

Que vous soyez brutale ou douce, exsangue Mort,
 Je vous attends sans crainte;
 Je ne serai jamais si tranquille et si fort
 5 Qu'en votre bonne étreinte.

J'ai peut-être pleuré, quand pour d'autres humains
 L'heure obscure est venue,
 Mais je n'aurai pas peur du froid de vos deux mains
 Sur ma poitrine nue;

10 Et lorsque j'entendrai résonner sur mon seuil
 Vos rapides sandales,
 Je vous accueillerai sans regrets et sans deuil,
 À genoux sur les dalles.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 176.

VARIANTES: *Le Nationaliste*, 20 septembre 1914, p. 5.

1 <Titre:> PRIÈRE // Que 6 pleuré quand

STANCES

Ah, que ces souvenirs de jeunesse sont tristes,
 Tumultueux, cuisants...

Je disais: Univers, pour moi seul tu existes!
 Je n'avais que vingt ans.

5

J'étais un paladin, le monde, mon empire,
 Le rêve, mon cheval;
 L'avenir fleurissait pour mes jeux et mon rire
 Son chemin triomphal.

Le beau nom de poète était ma seule envie,
 L'amour, mon seul tourment...
 Et derrière cet enfant aveugle, la Vie
 Ricanait doucement.

10

L'INCERTITUDE

Que me réservez-vous, équivoque avenir,
 Quels dégoûts, quels chagrins, quelle mort solitaire,
 Quelle fosse sans fleurs dans quelle lourde terre?
 5 Quelle bouche à ma tombe essaiera de s'unir?

Les hommes devront-ils illustrer ou ternir
 Ma mémoire? Éternel pèlerin du mystère,
 Je n'ai pas célébré le sol héréditaire...
 Pleurera-t-on en évoquant mon souvenir?

10 Mais qu'importe, Seigneur? Il suffira, peut-être,
 N'ayant pas travaillé pour Vous faire connaître,
 D'avoir beaucoup souffert, étant poète... Moi,

Vous le savez, je n'ai chose qui me soutienne;
 Et je sens durement Votre implacable loi
 15 Contre moi-même armer ma pauvre âme païenne.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 178.

VARIANTES: I: *La Revue moderne*, novembre 1921, p. 22; II: éd. de 1922, p. 50.

11 I,II pour *vous* faire 14 I,II durement *votre* implacable

LA COURSE

Comme vous galopez, coursier aveugle, ô Temps!
 La fleur, à peine ouverte, est sous vos pas fauchée,
 Et des plus beaux espoirs la funèbre jonchée
 Borde la route où vont vos pieds impatients; 5

Les désirs ingénus et les corps palpitants
 Sont broyés sans répit par votre chevauchée,
 Le sanglot, l'anathème, et la plainte arrachée,
 Rythment le choc de vos sabots indifférents.

Mais je suis de vos jeux les fatidiques courbes 10
 Sereinement, laissant à d'autres de chanter
 L'Espérance, la fluide fée aux yeux fourbes;

Car vous donnez, seul pitoyable au cœur qui souffre,
 La morne, l'obsédante et sombre volupté
 D'aller toujours plus vite en approchant du gouffre. 15

LA RÉCOMPENSE¹

- Nous prendrons, si tu veux, le chemin le plus rude
 Où l'épine et le roc, l'une à l'autre attachés,
 Retenant vers le sol nos visages penchés,
 5 Feront à l'escalade un tragique prélude.
- Puis, l'obscur forêt dont le pin se dénude,
 Et le marais, sanglant de pavots arrachés,
 Et l'obstacle visible, et les pièges cachés,
 Éloigneront encor le but qui nous élude;
- 10 Jusqu'à ce que, tremblants, épuisés, éblouis,
 Une cime soudain jaillissant de la nue
 Comble enfin nos désirs jamais évanouis,
- Et que s'ouvre pour nous la splendide avenue
 Menant des jours d'angoisse et des nuits de remords
 15 Au pays radieux de nos frères les Morts.

1. Poème daté de 1920 et publié d'abord sous le titre «Nous prendrons, si tu veux...», dans Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, p. 280.

PETITE PRIÈRE

À L'USAGE DES POÈTES DU TEMPS PRÉSENT

Sainte Vierge, douce dame en bleu,
De mes chagrins toujours sûr remède,
Veuillez donc demander au bon Dieu 5
Qu'il m'aide...

Voyez-vous, il faut que prenne fin
Le défilé des ennuis infimes;
De rondes, franches, joyeuses rimes
J'ai faim. 10

Jadis, j'avais des sources, des ailes,
Des fleurs... tout est mort, brisé, figé.
Mais j'y pense tout le temps, et j'ai
Soif d'elles.

Il me semble, de plus, qu'autrefois 15
Tout le monde avait un bon sourire;
Maintenant que l'on ne sait que rire,
J'ai froid.

Aussi, bien humblement, je vous prie
(Sans vouloir vous faire la leçon) 20
Au nom de votre petit garçon,
Marie...

Page laissée blanche

JADES

Page laissée blanche

*Jades précieux,
 Amulettes des superstitieux,
 Vous êtes les masques
 Sous lesquels riront mes insidieux
 Poèmes fantasques;
 Verts comme la mer, l'œil des hiboux et
 Des hamadryades¹,
 Il me plaît que mes vers aient épousé
 Votre nom clair, Jades...*

5

1. Nymphes des bois identifiées à un arbre qu'elles étaient censées habiter.

LA REVANCHE DU PAON¹

Poète et Financier: M. Paul Morin dirigera
le service des obligations de la Maison...

Les Journaux

5 Je veux, sans plagier feu mon maître Edgar Poe
— Dont j'aime bien, pourtant, la mirifique histoire
Du trisyllabique corbeau²
Distillant la sagesse du haut d'une armoire, —
Je veux décrire un rêve, avant que ma mémoire
10 N'en laisse échapper les détails,
Les vraiment étranges détails.

Épouvantail
Pour les petits jeunes gens qui veulent écrire,
Dans des nuages de myrrhe de Cachemire,
15 Des vers où la mythologie,
Dans une somptueuse et polychrome orgie,
À l'histoire se mêle, asymétriquement,
Que ce mien rêve, consumant

1. «Mais où il [Morin] se retrouve chez lui et s'épanche bien au naturel, c'est dans des fantaisies ingambes, des croquis indisciplinés, des prestigieuses gazettes, où s'ébattent de l'esprit, de la gaieté, de la grâce, en costume opulent et bariolé. Tel le charmant prologue intitulé "Réveil", ou la bonne scie d'école dénommée "Stéphanie", ou le "Dialogue du banquier et du bachelier" [sic]. Telle surtout "La Revanche du Paon", grande pièce *di bravura* qui instruit, à renfort d'érudition mondiale, et projette en vocables multicolores l'apothéose de l'oiseau sacré» (Louis Dantin, *Poètes de l'Amérique française*, p. 58-59).

2. «Le corbeau» («The Raven»), poème d'Edgar Allen Poe, qui inspira Manet et Mallarmé et dont Baudelaire reprit le célèbre «jamais plus» (*nevermore*).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 187.

VARIANTES: éd. de 1922, p. 63.

À jamais leur désir d'être littérateurs,
Soit une leçon sage, opportune, et facile. 20

Donc, je rêvais.

Lise, ou Cécile, —

Luce, ou Fulvie, — Élisabeth, ou Geneviève, —
(Car sait-on jamais à quelle femme l'on rêve?)
Devant la mer Tyrrhénienne 25
Me tressait en chantant des guirlandes de fleurs...
Mes rêves ont toujours un décor philhellène.

Mais soudain, comme chez Klingsor³,
Ces belles dames disparurent du décor.

Je me crus éveillé. 30

J'étais benoîtement
Couché dans mon petit lit blanc.

Mais l'étais-je, éveillé? J'eus, je l'avoue, un doute,
Car un beau paon, dodu, perché sur la courtine,
Me regardait d'une prunelle vipérine. 35

Parlez, seigneur, je vous écoute!
— Murmurai-je, — après tout, c'était un vieil ami,
Et je l'avais, certes, proclamé roi, parmi
Tous les autres gallinacés...

Je t'en veux, siffla-t-il, et puis, j'en ai assez. 40

Un hiatus! — pensai-je, — évidemment, je dors...
(Car oncques n'en tolère, hors
Dans cette somnolence où fleurit le vers libre.)
Assez de quoi, seigneur? Il n'est pas de félibre
Pindarisant sur sa Provence 45
Qui n'eut de chants si clairs, si riches, et si doux,

3. Tristan Klingsor, pseudonyme de Léon Leclère (1874-1966), poète symboliste, auteur de *Schéhérazade* (Paris, Mercure de France, 1903), du recueil *Le Valet de cœur, poèmes* (Paris, Mercure de France, 1908) et de *Poèmes de Bohême, Filles-Fleurs, Squelettes fleuris* (Paris, Mercure de France, 1913). Un exemplaire de chacun de ces recueils se trouvait dans la bibliothèque personnelle de Paul Morin (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», BNQ, fonds Victor Barbeau).

Que les mots d'autrefois je modulai pour vous
 Sur de multiformes cadences;
 Condescendez, seigneur, à dire
 Pourquoi de votre chanfre il vous plaît de médire.

*Tu me crois, me dit-il, ton obligé, d'avoir
 Su, par quelques vers, émouvoir
 Des dames de lettres, en célébrant ma queue.
 Elle est, je l'admets, riche, et fastueuse, et bleue,
 Et mon aigrette a bien son charme...
 Mais sache que j'ai versé plus d'une âcre larme
 — Il s'essuya l'œil droit d'une plume d'azur —
 Sur ton incroyable ignorance.*

*Il est élémentaire de me trouver sur
 L'historique vélin d'un évangéliste⁴;
 Près des fontaines de Florence⁵;
 À Capri⁶; dans un cimetière
 D'Eyoub⁷; à la villa d'Este⁸... Le paon des roses
 Est aussi banal, sur les plages de Formose⁹,
 Que dans la légende où Junon
 Fit d'Argus un berger de Petit Trianon¹⁰.
 Les paons de Louis Onze¹¹ ? et les paons de Pépin¹² ?
 Balbutiement de galopin!
 Enfantin, tout cela!*

4. Voir «Liminaire», *supra*, p. 77.

5. Voir «Giotto» et «Alighieri», *supra*, p. 85 et 86.

6. Voir «Au paon», *supra*, p. 79.

7. Voir «Eyoub», *supra*, p. 105.

8. Voir «La villa d'Este», *supra*, p. 81.

9. Voir «Chinoiserie», *supra*, p. 109.

10. Voir «La légende d'Argus», *supra*, p. 220.

11. Voir «L'exorcisme», *supra*, p. 169.

12. Voir «Le gage», *supra*, p. 168.

- C'est à faire pleurer.* 70
- Et, puisque je me suis permis de m'ingérer*
Dans votre nocturne retraite,
Permettez qu'un peu je me paye votre tête.
C'est méchant, les paons!
- Je frémis.* 75
- N'est-ce pas assez que les bons petits amis
 Se payent ma ...? Passons.
- Vous croyiez tout savoir*
À mon sujet? Eh bien, vous allez voir!
- J'ai traîné sur toutes les pages de l'Histoire* 80
Mon éventail de feu, d'émeraude, et de moire.
On chanta l'azur de mon cou
Du Mékong à l'Irmak, d'Abydos au Pérou.
Je suis partout: dans l'ode, et dans la tragédie;
L'Escorial et l'Arcadie 85
M'ont vu marcher parmi les lys et dans le sang.
Je suis sur la médaille et sur le tétradrachme,
Et peu me chaut l'auteur du drame,
Je suis le plus beau, toujours, et le plus puissant!
- Tu vois que tu n'as rien inventé, cher poète,* 90
Tu es même un peu dans ma dette...
- Il m'embêtait, cet oiseau-là!
 Car, enfin, je n'avais rien fait pour lui déplaire
 Et que m'importait son orgueilleuse colère...?
 Je décidai qu'il fallait mettre le holà 95
 À l'oiseuse catilinaire;
 Mais lui, de plus en plus monté, continuait:
Je m'insurge, Morin, contre le désuet
Antonello da Messina
Qui, près d'un saint Jérôme, me badigeonna¹³; 100
C'est le seul que tu cites. Mais il en est d'autres!

13. Voir *supra*, p. 72 et 214.

98 m'insurge de plus contre

- Depuis les croquis de Lepautre¹⁴
 Jusqu'aux plus vieilles peintures du Turkestan¹⁵,
 De chez monsieur Tate¹⁶ aux cintres du Vatican¹⁷,
 105 De Rubens¹⁸ à Paul Véronèse¹⁹,
 Sur le trumeau, sur la cloison, sur la cimaise,
 On ne voit que mon col, on ne voit que ma traîne,
 Avec des dieux, avec des saints, avec des reines!

 Mais oublions cela. Je croyais que les lettres
 110 Grecques et latines avaient pour vous des charmes
 Infinis!...

 Me faut-il admettre
 Qu'auprès de vous le plus nicodème des carmes
 Est un Pic de la Mirandole?

 115 Quoi! Vous ne savez pas que Lucrèce interpole,
 À chaque ligne, mon éloge?

 Mais il n'est de spicilège qu'on n'interroge
 Sans y trouver mon nom sonore!
 Aristophane, Alcée, Alcman et Diodore,
 120 Anacréon et Stésichore,
 Et même ce vieil Archiloque²⁰,
 Il n'est d'ïambe où leur bon goût ne me colloque!
 Là, comme ailleurs, je suis partout...
 L'oiseau de paradis, l'ara, le marabout,

14. Jean Le Pautre (1618-1682), dessinateur, graveur et ornemaniste français.

15. Ancienne dénomination des régions de l'Asie centrale s'étendant entre la Sibérie au nord et le Tibet, l'Inde, l'Afghanistan et l'Iran au sud.

16. Tate Gallery à Londres.

17. Les voûtes et arcades du Vatican.

18. Pierre Paul Rubens (1577-1640), peintre flamand.

19. Paolo Caliari, dit «il Veronese» (1528-1588), peintre italien de l'école vénitienne.

20. Morin énumère ici des auteurs grecs, pour la plupart, des IV^e, V^e et VI^e siècles av. J.-C.: Alcée (vers 610) et Anacréon (vers 540) sont des poètes de Lesbos; Alcman (vers 650) et Stésichore (vers 600) sont des représentants du lyrisme dorien; Archiloque (vers 600) est un poète lyrique ionien; Aristophane (vers 450) est le fondateur de la comédie grecque. Quant à Diodore de Sicile, auteur du I^{er} siècle, il est connu pour sa *Bibliothèque historique*, une histoire universelle depuis les origines jusqu'à la conquête de la Gaule par César.

Près de moi ne sont que de vulgaires moineaux 125
Aux pieds d'un Bouddha lourd de saphirs et d'émaux...

Je pensai: Quelle modestie!
 Mégalomane à la vision pervertie,
 Il te faudrait pourtant une leçon...

Mais lui, 130
 Impassible, psalmodiait:

Ma queue a lui
*Près des bronzes verdîs du Bassin de Neptune*²¹
Comme aux marches du temple où priaît Salammbo;
C'est le prestigieux et fulgurant flambeau 135
Qui, de sarde au soleil, est d'opale à la lune;
Et cette queue, améthystine et satinée,
Je la retrouve au chapitre XX d'Athénée,
Livre XIV, où nous lisons
Qu'en Grèce, on a des coqs, en Gaule, des oisons, 140
Mais que, le soir, les murs romains sont bleus de paons
*Et les bois cuivrés de faisans*²²...

Connais-tu, maintenant, le Trychon d'Antiphane?
Goûte l'humour d'une allusion diaphane:
 «D'une seule paire, il naquit 145
 Plus qu'il n'est de cailles en Grèce...» *Mais il dit*
Aussitôt: «Je connais un homme
Honnête, un homme intègre, un homme probe, comme,
Hélas! depuis bien des siècles, on n'en fait plus,
 Mais il eut cinq fils dissolus²³.» 150

Excusons ce libelle, il est, du moins, candide,
Et, si tu veux, lis avec moi, d'Anaxandride

21. Le bassin le plus vaste des jardins de Versailles, achevé en 1740.

22. Le livre XIV du *Banquet des sophistes* est consacré, entre autres, aux paons et autres gallinacés (Athenæus, *The Deipnosophists*, vol. 7, p. 11-17).

23. Voir Athénée, *Banquet des sophistes*, XIV, 654e, où sont reproduits les propos du Tychon d'Antiphane: «*When anyone imported just a pair of peacocks, it was a rare thing; but today they are more numerous than quails. So if anyone looks round and sees just one good man, presently he will see five bad sons sprung of him*» (ibid., p. 11).

L'aimable et rare Mélilot²⁴,

Ou le Pausanias de Strattis: «Un grelot

155 *D'argent orne le col d'azur et d'émeraude*

De mes chers paons privés qui rôdent

Sur les dalles d'onyx d'un étroit vestibule²⁵...»

Ou, préfères-tu voir, dans le Phœnix d'Eubule²⁶,

Ou l'Astralentes d'Eupolis²⁷,

160 *Que les paons des jardins de Philippopolis*

Avaient la voix aussi suave qu'une femme?

L'amer Antiphon a moins d'âme,

Cependant, dans son Discours contre Érasistrate²⁸,

Et, dans les Oiselières, Anaxilas ne rate

165 *Jamais l'occasion et l'heur*

D'appeler méchamment le paon: «Chien criailleur²⁹!»...

Mécréants!

24. Athénée (*Banquet des sophistes*, XIV, 655a) cite deux vers du *Mélilot* d'Anaxandride (*ibid.*, p. 12-13).

25. Athénée (*Banquet des sophistes*, XIV, 655f) n'a retenu qu'un seul extrait du *Pausanias* de Strattis: «*That they kept them [peacocks] tame in their houses is attested by Strattis in these lines from Pausanias: "Worth about as much as all the poppycocks and peacocks which you keep for the sake of their wing-feathers"*» (*ibid.*, p. 10-11). Ce passage ne correspond pas à celui que Morin cite ici.

26. Athénée (*Banquet des sophistes*, IX, 397a) fait allusion à un passage du *Phœnix* d'Eubule qui souligne la rareté du paon: «*Antiphanes, in The Soldier or Tychon, shows that this bird was rare when he says: "When anyone imported just a pair of peacocks, it was a rare thing; but today they are more numerous than quails". So Eubulus in Phœnix. For in fact the peacock is an object of wonder because of its rarity*» (*ibid.*, vol. 4, p. 296-297).

27. Athénée (*Banquet des sophistes*, IX, 397b) retient un passage de l'*Astrateutes* (Dispensé du service militaire) d'Eupolis: «*Eupolis in Out of Service (Astrateutois): "Lest haply I keep such a peacock in the House of Persephone, waking up the sleepers there"*» (*ibid.*, 1957, vol. 4, p. 296-299). Ce passage ne correspond pas à celui auquel Morin fait allusion.

28. «Si on veut faire descendre ces oiseaux [les paons] dans la ville, ils se sauveront en s'envolant. Leur couper les ailes, c'est leur enlever leur beauté; car cette beauté, ce sont leurs ailes, ce ne sont pas leur corps» (d'après Athénée, *Banquet des sophistes*, IX, 397c; Antiphon, *Discours*, suivi d'*Antiphon le sophiste*, texte établi et traduit par Louis Genest, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 164).

29. Extrait des *Oiselières* d'Anaxilas, cité par Athénée, *Banquet des sophistes*, XIV, 655a: «*And what is more, on top of this, a tame peacock, dammit!*» (*The Delphosophsists*, vol. 7, p. 12-13).

Tout autre est Alexis; son Lampas³⁰
 Nous laisse entendre qu'il n'est pas,
 À cinquante ans, repu de porter à sa lèvre
 Du paon farci d'anis et cuit au lait de lièvre... 170

Heureux temps!

Ô soirs d'Étolie

Où vers la lune, — c'est dans la Laucadie
 De Cléarque, — montaient les cent plaintes lointaines 175
 Des grises chouettes d'Athènes,
 Des paons de Samos et des pintades persanes³¹,
 Ménodote et Démus, le fils de Périlampe³²,
 Venaient me célébrer, dans l'ombre des platanes,
 Après avoir éteint leur lampe... 180
 (C'est peut-être inexact, mais je cite Antiphane³³.)

Il soupira, les yeux perdus, puis reprit, l'âne:
 Oui, Pline, Pétrone, Varron,
 Et même Hortensius, et même Cicéron,
 Le plus humble, le plus obscur, le plus savant, 185
 Tous, tous, ils ont chanté le Paon!

Et pendant tous les siècles cela fut ainsi!

Depuis le premier œuf de paonne, que saisit
 Dans quelque vert ravin de Chine
 La première fureteuse main enfantine, 190

30. «To eat up all by myself so much money! Why, not even if I had had hare's milk, by Earth, or had feasted on peacocks!» (extrait du *Lampas* d'Alexis, cité par Athénée, *Banquet des sophistes*, XIV, 654f; *The Deipnosophists*, vol. 7, p. 10-11).

31. D'après Athénée (*Banquet des sophistes*, XIV, 655ab), qui cite Ménodote de Samos et Antiphane (voir *ibid.*, vol. 7, p. 12-13).

32. D'après Athénée (*Banquet des sophistes*, IX, 397c), qui résume les propos du *Discours contre Erasistratos*. Au sujet des paons d'Antiphon (voir *ibid.*, vol. 4, p. 298-299).

33. Il s'agit d'Antiphon, orateur grec du IV^e siècle av. J.-C., auteur du *Discours contre Erasistratos*, et non d'Antiphane, poète comique grec du III^e siècle av. J.-C., auteur du *Tychon*, cité plus haut.

Jusqu'aux paons que l'on voit sur les bijoux qu'exhibe

Au Petit Palais Paul Iribé³⁴,

Depuis le paon de Lancelot du Lac, couvert

De feuilles d'or, depuis le paon au bec ouvert

195 *Du heaume des Montmorency,*

Et depuis l'iris de son plumage... (ô Voltaire!)

Aux paons blancs de Montilz-les-Tours, et de Madère,

Qu'on voit perchés sur des tombeaux,

Je suis le plus puissant, toujours, et le plus beau!

200 *Ici, lunga pausa³⁵.*

Une telle éloquence

Veut plus de souffle qu'un vain peuple ne le pense.

L'entretien se corsait.

Devais-je

205 *Mettre un frein à la fureur des flots? Ce chorège*

Abusait, juché là, sur mon rideau garance,

Et de ma courtoisie, et de ma déférence,

Et de mon hospitalité.

Bref, las de ce nouveau Siméon Stylite³⁶, et

210 *Sans parodier, de l'aède de Cambo³⁷,*

L'Et nous, les petits, les obscurs³⁸ ?...

Qu'à Marmont aboya Flambeau,

Je criai d'une voix qui fit vibrer les murs:

Et moi?

34. Illustrateur et caricaturiste français, mort en 1935; pendant la guerre de 1914-1918, il publia le périodique *Le Mot*, auquel collaboraient Duky, Sem et Cocteau.

35. Longue pause.

36. Ascète chrétien (390-459), initiateur du stylisme, il passa trente-sept ans sur une colonne.

37. Edmond Rostand qui, à la fin de sa vie, s'installa près de Cambo, un village du Pays basque (voir Émile Ripert, *Edmond Rostand, sa vie et son œuvre*, Paris, Hachette, 1968).

38. Début de la tirade qui marque l'entrée en scène de Séraphin Flambeau dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand (acte II, scène 9). Le personnage de l'Aiglon a été créé par Sarah Bernhardt en 1900.

Moi qui, diligemment, et d'un cœur plein d'émoi 215
 Pour la chose si belle qu'après tout vous êtes,
 Vous proclamai roi chez les bêtes;

Moi, qui sacrifiai la gloire, — si facile
 Puisqu'il suffit d'être régionaliste, — à
 La tâche de chercher, du temple de Vesta 220
 Aux tilleuls palatins, le triangle imbécile
 Que grave votre griffe au sable des chemins;

Moi, qui pendant quinze ans mis l'ardeur des bramins
 Et la patience du bonze
 À collectionner votre orgueilleux contour 225
 Dans l'émail, sur la soie, en marbre, en or, en bronze,
 Tant que mon logis a l'air d'une basse-cour;

Moi qui, de la Bibliothèque Mazarine
 À la Pinacothèque de Munich, en août,
 Perdis trois semaines à chercher un livre où 230
 Étudier les mœurs de la paonne marine;

Moi qui, jusqu'au jour enchanté
 Où la mort viendra me cueillir,
 Pourrai peiner, suer, souffler, et m'esquinter
 Au plus abrutissant labeur, 235
 Moi qui pourrai m'enorgueillir
 D'un sinistre et morne travail,
 Si morne qu'Orpheus même en oublierait sa lyre,
 Sans que mes bons concitoyens puissent me dire
 Autre chose, en tendant une main sans ardeur, 240
 Que: « *C'est vous qui avez écrit le Paon d'Émail?*
Ah, que ça doit être difficile d'écrire!... »

Moi, qui vois enchaîné, pour les siècles futurs,
 Mon nom au nom d'une volaille
 Sans la possibilité d'un *deleatur*³⁹, 245

39. Signe typographique servant à indiquer sur les épreuves d'imprimerie les éléments à supprimer.

Ton jardin plein de mignonnette,
Et c'est l'heure exquise, ô poète,
Où, pour garder un toit sur ta tête, 280
Tout frémissant encor des rêves de la nuit,
Il te faut regagner le bureau plein de bruit,
Et d'odeurs de calorifère, et de peinture,
Et de dactylographes aux fauves aisselles,
Où, telle l'acanthé corinthienne aux stèles, 285
L'obligation s'enlace à la débenture⁴⁰...

Et jusqu'au soir, asile unique de l'ilote,
Toi qui jadis chassais cottes et cotillons⁴¹,
Rimes, oiseaux bleus, papillons,
Va, Don Juan que le sort maquille en Don Quichotte, 290
Va glorieusement courir sus à la Cote!

40. Obligation non garantie.

41. Virgule ajoutée d'après le papillon inséré dans les exemplaires de l'édition de 1922.

STÉPHANIE¹

Je voudrais un amour sensible et délicat
comme un pastel fané cerclé d'un cadre mat.

5 Elle s'appellerait Stéphanie, — ou Francine —;
moi, je serais étudiant en médecine.

J'aurais un pantalon gris-de-perle, à sous-pieds,
et des carricks² sur ceux de Gautier copiés;

ses cheveux friseraient sous un bavolet-cloche³,
son daguerréotype habiterait ma poche.

10 Je l'aurais rencontrée, ému, tremblant, transi,
chez mes cousins de Sceaux — ou de Montmorency.

(Elle avait un cachemire, une crinoline,
un casaquin, avec des ruches de Malines.)

15 Son papa serait un gros rentier du Marais,
le mien, apothicaire, dans le Vivarais.

Le dimanche soir, on demeurerait à table
tard, en faisant l'éloge d'un thé détestable;

1. Sur ce poème, voir Jacques Blais, «Présence aux mirages: la poésie du *Nigog*», dans *Le Nigog*, p. 189.

2. Redingote ample à plusieurs collets étagés.

3. Coiffure de paysanne.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 197.

VARIANTES: I: *Le Nigog*, septembre 1918, p. 288; II: éd. de 1922, p. 78; III: *Paul Morin*, 1958, p. 18.

3 I fané, cerclé 11 I,II Sceaux, — ou 11 II Montmorency: / elle avait
13 III Malines). // Son 15 I apothicaire dans

J'écouterais son paternel parler de Thiers...,
j'aurais trop chaud, et légèrement mal aux nerfs.

Sa maman lui dirait: «Francine, tiens-toi droite!» 20
Je penserais: «Mère cruelle, dure, étroite;

monstre, qui mets des larmes dans ces chastes yeux... »
Et, pour lui faire oublier ce mot douloureux,

je citerais, d'un air profond, à... Stéphanie:
*Cinq-Mars, Werther, Adolphe, et Paul et Virginie*⁴. 25

La nuit, au lit, le poulx battant, les yeux fermés,
je lui ferais des acrostiches enflammés.

Délice! une fois, laissés seuls dans l'antichambre,
ma barbe aurait froissé son cou «de lait et d'ambre».

Mais, depuis mon aveu que je suis écrivain, 30
sa mère me voyant avec quelque dédain,

nous nous rencontrerions, à la dérobee,
sous les tilleuls du Ranelagh⁵, à la tombée

du soir; ou bien, douce ruse, de cinq à six,
l'ombre fraîche de la Fontaine Médicis 35

hospitaliserait nos clandestines lèvres.
Nous rêverions d'une chaumière, à Sèvres,

pleine de roses, sonore de jeunes voix;
ou d'un lac, près d'un ermitage genevois;

ou d'un palais, à Naples, or, marbre, et charmilles; 40
ou d'une cabane, en lianes, aux Antilles...

4. Titres des romans d'Alfred de Vigny, de Goethe, de Benjamin Constant et de Bernardin de Saint-Pierre.

5. «Le Ranelagh: petit quartier en bordure du Bois de Boulogne, à Paris (XVI^e arrondissement)» (Paul Morin, «Petit additif explicatif», dans *Géronte et son miroir*).

20 I droite.» / Je penserais: Mère 22 I yeux... // Et 29 I aurait frôlé
son front de 39 I lac près d'un ermitage genevois; // ou

Elle dirait: «Je dois partir, il se fait tard,
maman croit que je suis allée à Vaugirard!»

45 Pâmé, défaillant, je répéteraï: «Je t'aime»
sous l'œil unique et bienveillant de Polyphème⁶.

Mes serments murmurés mourraient dans l'air doré,
mes gants paille presseraient son gant mordoré,

mille pigeons d'argent, avec des becs garance,
roucouleraient du haut d'une reine de France...

50 Et pendant que sous ma redingote amarante
battrait un cœur infiniment mil-huit-cent-trente,

la pure enfant, les mains jointes, les yeux ailleurs,
rêverait à quelque lieutenant d'artilleurs.

6. Allusion à la sculpture, dans la niche centrale de la fontaine Médicis au jardin du Luxembourg, représentant Polyphème s'appêtant à écraser Acis et Galatée sous un rocher. Le cyclope Polyphème est amoureux de Galatée, la néréide qui est elle-même éprise d'Acis. Cachée sous un rocher en compagnie d'Acis, Galatée entend les paroles d'amour de Polyphème qui lui reproche d'être «plus orgueilleuse que le paon qu'on admire [*Laudato pavone superbior*]». Ayant surpris le couple, fou de rage, Polyphème écrase Acis tandis que Galatée plonge dans un cours d'eau voisin (Ovide, *Les Métamorphoses*, XIII, 778-818).

LA SALLE DES FÊTES DU ROI HAAKON

Traduit du norvégien
de Henryk Ibsen¹

Vieille demeure aux murs croulants, vieux temple
où le hibou fait son nid de mousses d'Irlande, 5
tu me fais penser, lorsque je te contemple,
au roi Lear pleurant au milieu des landes.

Quand il donna sa couronne à ses filles,
et tous ses trésors,
elles le chassèrent, alors, 10
la nuit, comme on fait aux vieux pauvres en guenilles.

Toi aussi, demeure lourde d'années,
tu as eu un destin identique:
et pourtant, que de fêtes tu as données,
et de réjouissances magnifiques! 15

Tu nous prodiguas des souvenirs éclatants
et des réminiscences royales,
et cependant jamais une voix filiale
ne te cria: Merci! — dans la nuit des temps.

1. Poème traduit du norvégien par Paul Morin. Voir «Kong Hakons Gildehal», dans *Samlede verker*, t. III, Oslo, Gyldendal Norsk forlag, 1941, p. 3-4, et la traduction française de P.-G. La Chesnais, dans Henryk Ibsen, «La salle des fêtes du roi Haakon» *Œuvres complètes*, t. V: 1857-1864, poèmes et proses, Paris, Plon, 1930, p. 213-214.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 200.

VARIANTES: éd. de 1922, p. 83.

7 Lear *vivant* au 19 Merci, — dans

20 Et comme le vieux roi d'Angleterre, ton âge
est bafoué par la pluie et la bise;
six cents ans le vent t'a soufflé au visage
et s'est moqué de ta tête grise.

25 Mais voici l'aube, et ton peuple qui se réveille
(on fait bien jaillir du feu d'un caillou)
remplacera par une couronne vermeille
sur ta tête chenue le bonnet du fou.

30 Voilà pourquoi, demeure aux murs croulants, vieux temple
où le hibou fait son nid de lichens d'Irlande,
tu me fais penser, quand je te contemple,
au roi Lear pleurant au milieu des landes.

LE PAON BLANC

Variations sur des vers
de William Sharp¹

La lumière du soleil aux flèches d'ambre, d'or et de jade, baignait le jardin vermeil.	5
Le grenadier, le grenadier lourd de grenades, dressait, altier, ses précieuses floraisons.	10
Les oléandres éclataient, tout pâmes d'un si brûlant midi, et, telle l'écume marine qui bouillonne autour des falaises de basalte, les blancs magnolias, lourds, laqués, lisses, ronds, en masses neigeuses, tombaient et se posaient autour des verts ilex ² et des rhododendrons striés de rose.	15
Cet air brûlant qui plane, bleu, diaphane, sous l'aloès, cassiolette	20

1. Traduction du poème de William Sharp (1855-1905) intitulé «The White Peacock» (*Poems*, Londres, William Heinemann, 1912, p. 156-158; voir *infra*, Appendice II, p. 590). Morin n'a pas traduit les cinq derniers vers du poème.

2. Mot latin signifiant «chêne vert», nom scientifique du houx.

25 épanouie,
jetait dans l'ombre bleue des colliers d'améthyste
et des guirlandes de violettes.

30 Après
de l'étincellement du pin et du cyprès,
du pin et du cyprès aux cônes brodés d'or,
fleurissait, enfantine, fragile et triste,
la fleur de miel, petite flamme parfumée,
(et c'était comme si, des jardins du Gulistan,
où roucoule
Bulbul,
35 un délicat brouillard de roses était né).

Fleurs de rêve,
des pavots blancs comme du lait
ondulaient
en silence et sans trêve.

40 Le vent avait blessé ses ailes dans les branches
et dormait dans le cœur des violettes blanches...

45 Et, blanc comme l'âme même de la Beauté,
comme le rêve, comme la lumière exaltée
sur une colline aurorale,
le Paon Blanc s'avança,
neige, ivoire et opale.

50 Lunaire rêve réalisé,
il étale
son lourd éventail irisé,
l'ouvre et le ferme,
et de fluides ombres azurées
jouent sur ses ailes,
si pâles, si frêles,
qu'on les dirait tissées de violettes mortes...

¡TORRES DE DIOS! ¡POETAS!¹

(Versos escritos en el ejemplar de *Prosas Profanas*² enviado al poeta Juan R. Jiménez.)

¡Torres de Dios! ¡Poetas!	
Pararrayos celestes,	5
que resistis las duras tempestades,	
como crestas escultas,	
como picos agrestes,	
rompeolas de las eternidades	
 La mágica Esperanza anuncia el día	10
en que sobre la roca de armonía	
expirará la pérfida sirena.	
¡Esperad, espere mos todavía!	
 Esperad todavía.	
El bestial elemento se solaza	15
en el odio a la sacra poesía,	
y se arroja baldón de raza a raza.	

1. Poème tiré de *Cantos de vida y esperanza. Los cisnes y otros poemas* de Rubén Darío, publié en première édition en 1905 (Madrid, Tipografía de la «Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos») et repris dans *Poesía, libros poéticos completos* (Mexico-Buenos Aires, Fondo de cultura economica, 1952, p. 262). Nous avons rétabli la ponctuation et l'orthographe du texte original espagnol à l'aide de cette dernière édition. Deux exemplaires de *Versos selectos* (Mexico, «Cultura», 1916) de Rubén Darío figuraient dans la bibliothèque personnelle de Morin («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly» [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Traduction: «Vers écrits sur un exemplaire de *Prosas Profanas* [de Rubén Darío (1867-1916)] envoyé au poète Juan Ramon Jiménez [1881-1958].»

La insurrección de abajo
tiende a los Excelentes.
El caníbal codicia su tasajo
con roja encía y afilados dientes.

Torres, poned al pabellón sonrisa.
Poned ante ese mal y ese recelo
una soberbia insinuación de brisa
y una tranquilidad de mar y cielo...

TOURS DE DIEU! POÈTES!

D'après Rubén Dario,
à Pedro Henriquez Urena¹

Tours de Dieu! Poètes!	
Phares divins	5
qui résistez à la dure tempête	
comme la falaise aux embruns,	
comme la cime aux insultes des airs,	
ô maîtres des éclairs	
et digues des éternités!	10
La magique Espérance nous annonce le jour	
harmonieux, où, sur les écueils tourmentés,	
la perfide sirène viendra se déchirer...	
Et seulement alors pourrons-nous espérer	
le bel arpège marin au ferme et clair contour.	15
Qu'importe?	
La matière brutale se plaît à proclamer	
sa haine des rythmes sacrés;	
qu'importe? Les peuples furieux	
luttent pour une proie déjà morte,	20
qu'importe? Les demi-dieux	
eux-mêmes se révoltent,	
et le barbare, du sang aux dents, du sang aux yeux,	
rêve éternellement son rêve monstrueux...	

1. Traduction du poème précédent, dédiée au poète Pedro Henriquez Urena (1884-1946).

25

Poètes, déployez vos riantes bannières,
faites-nous oublier les haines et le fiel
en chantant l'hésitante brise printanière
et la tranquillité de la mer et du ciel...

LE BEAU RÊVE

Ce soir, mon âme était plus lourde qu'une pierre, (je déteste la ville où le sort m'a conduit), et quoiqu'il ne fit pas encor tout à fait nuit, la tête dans les mains, je fermai mes paupières...

Ah, que j'avais souffert de cette journée grise, de la chambre 5
d'hôtel et de ses murs terreux! Que j'étais malheureux! J'avais tenté de tout, d'écrire à des amis, de prier à l'église,

de lire des poèmes d'azur et de soleil, de me persuader de la fuite des jours... Ce n'était qu'ajouter à un fardeau trop lourd. Je crois 10
que je pleurais dans un demi-sommeil.

Et, peu à peu, étrangement hallucinée, ma pensée s'envola vers la chère maison, de si miraculeuse et puissante façon, que je crus ne l'avoir jamais abandonnée;

j'étais chez moi, dans la chaude, la verte chambre où, amoureux- 15
sement, minutieusement, je m'entoure de soieries, de lampes d'Orient, d'anciens livres dorés, odorants comme l'ambre...

Je n'aurais qu'à ouvrir les yeux et je verrais, dans leurs cadres laqués, cendrés, vieillots, ternis, la Sibylle, la Fée, la Vierge de Luini¹, et la Sainte de Léonard² au sourire discret;

1. Bernardo Luini (v. 1475?-1532), peintre italien, représentant de la Renaissance lombarde, influencé par les formes de Léonard de Vinci. Voir la Vierge dans le tableau intitulé *La Sainte Famille* (Musée du Prado, Madrid).

2. Voir la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci (Musée du Louvre).

20 je verrais mes trois fenêtres aux carreaux verts, tamisant la lumière
moirée, marine, blonde comme au glauque royaume de
Voglinde, de Vellgunde³..., et des cloches légères s'égrèneraient
dans l'air.

25 Tout le reste, perdu dans la nuit équivoque d'un cerveau fatigué,
les soirs de solitude, le spectacle affolant d'inouïes platitudes, les
compagnons aigris, niais, pédants, baroques,

tout le reste, fantoches, fossiles hantés de lucre, d'égoïsme,
d'envie, n'était qu'un cauchemar! C'est fini, bien fini. Tu rêvas,
tel Omar. Sens plutôt ce parfum de fruits mûrs et de sucre,

30 montant (tiens! on oublia de fermer les portes...) de la cuisine,
temple de ta gourmande enfance. Et ces étranges dissonances?
Sur quel clavecin grêle tapotent des mains mortes?

C'est la bonne qui époussette le piano. Ô Nirvâna délicieux! Je
me rassure. L'encens vertigineux que font les confitures, et ces
35 notes menues d'hystérique moineau

m'auraient fait, autrefois, pousser les hauts cris; mais, après ce
mauvais rêve où j'ai cru, bonnement, mourir d'effroi, de lassitude,
d'écœurement, loin de tous ceux que j'aime, de tout ce que
j'aimais,

40 savourons cette pseudo-délectation; après ce mauvais rêve, laissez-
moi, sensations futiles et sans art d'un bourgeois crépuscule,
goûter vos petits chocs touchants et ridicules.

Stratagème innocent et puéril manège, livrons-nous, ô mes nerfs,
à des lévitations. Fantastique et tutélaire imagination, vous m'avez
45 transporté au clair pays des neiges...

3. Woglinde et Wellgunde, noms des filles du Rhin dans la tétralogie de Richard Wagner intitulée *L'Anneau du Nibelung* (1852-1876).

Je ne suis pas ici, dans ce collège froid, l'esclave salarié de petites donzelles. Ma sèche conférence sur Théodore Jouffroy⁴ devient un beau poème où palpitent des ailes,

et ces pas que j'entends sont les pas de Maman... Je suis dans le petit et le tendre univers des choses et des gens aux âmes familières, — chez nous... J'ouvris les yeux 50

— Ah, quel déchirement !

Northampton⁵, 1915.

4. Théodore Jouffroy (1796-1842), disciple de Victor Cousin, auteur de *Mélanges philosophiques*, de *Réflexions sur la philosophie de l'histoire* et de l'ouvrage *De la science psychologique*.

5. Ville du Massachusetts où Paul Morin enseigna la littérature française, au Smith College, en 1915-1916.

LE PETIT SQUARE

Ô petit square, ennuyeux et charmant,
 Où, lorsque j'ai fini mes cours, je pense
 Philosophiquement, tout en fumant,
 5 À d'autres squares, frais et verts, en France...

Petit square, minable et poussiéreux,
 Avec de grêles, grises plates-bandes,
 Sur ton banc bleu, je fus très malheureux,
 Tendant mes mains avides, et trop grandes,

10 Et même trop lasses pour se fermer
 Sur mes rêves. Je hais ton arbre, unique
 Et chlorotique, qui, ce soir de mai,
 Vert-de-grisé de lumière électrique,

Éteint la luciole et le croissant.
 15 Je hais tes fleurs, sans parfums et sans flamme;
 Ton mur de brique, étouffant, oppressant,
 Ô jardin, ta possibilité d'âme;

Tes trop rectilignes massifs, avec
 Des écriteaux disant ce qu'il faut faire;
 20 Et ton temple, qui voudrait être grec...
 Mais je te hais surtout, ô petit square,

De n'être qu'un bourgeois et faux décor
 Où s'assoient, épongeant leur chauve tête,
 De gros messieurs, avec des chaînes d'or,
 25 Qui savourent leur digestion bête.

Et je rêve aux jardins Ypsilanti
Où les bouvreuils, frêles flûtes de jade,
Mêlaient leurs voix au Bosphore alenti,
Et des rires venaient de l'ambassade...

Mais je songe surtout au Luxembourg
Où j'écoutais Sa voix, française et fine,
Me murmurer, dans l'or mourant du jour,
La tristesse ardente de Jean Racine.

30

Northampton, 1916.

MISSISSIPI

Et c'est donc toi, vieux Fleuve, au long duquel mes rêves
 S'égarèrent autrefois, si romantiquement,
 Lorsqu'en classe, bien sage (mais si loin, pourtant,
 5 De la chambre, chaude de soleil et d'élèves),
 Avec le sombre et sourcilleux Chateaubriand,
 Haut cravaté, je me promenais sur tes grèves...

Déception!...

Ce flot, troublé de caïmans,
 10 *Tumultueux, parmi les vignes et la menthe,*
La verte canne à sucre, la troupe bondissante
Des buffles, et surtout — oh surtout! — les flamants
Roses, les papillons semés d'yeux amarante,
Les mines de lapis-lazuli...

Beaux romans

De l'émouvant René, que ma mémoire héberge
 Si jalousement, à l'encontre du... progrès,
 Ce soir, couleur de suie, et d'étain, et de grès,
 Dans le brouillard lourd d'où, morne, une usine émerge...
 20 Oû de noirs paquebots profilent leurs agrès,
 Laissez que je vous dise adieu, sur cette berge.

Minnesota, 1917.

VARIANTES : I: éd. de 1922, p. 102; II (TEXTE DE BASE) : *Œuvres poétiques*, 1961, p. 211.

19-21 I <vers intervertis> Laissez que je vous dise adieu, sur cette berge / Oû de noirs paquebots profilent leurs agrès, / Dans le brouillard lourd d'oû, morne, une usine émerge... 20 II Oû <...> agrès <Une erreur typographique situe ce vers à la ligne 21.>

QUATRE CHANSONS

CHANSON DE NORVÈGE

D'après Ibsen¹

<i>Ejnar</i>	Petite Agnès, nymphe mutine, comme on saisit un papillon, je veux te prendre aux mailles fines du réseau que fait ma chanson.	5
<i>Agnès</i>	Ejnar, si tu cherches un jeu, ne me poursuis que d'une chanson tendre... Le papillon d'or et de feu ne se laisse jamais surprendre!	10

1. «Chanson d'Agnès et Ejnar», extraite du *Brand épique* d'Henrik Ibsen. Agnès, au cours d'un séjour en montagne, rencontre Ejnar, un jeune homme du Sud, avec qui elle va se fiancer. La chanson des jeunes gens est insérée dans le poème narratif. Voir le texte norvégien, «Agnes (*Af Brand*)», dans *Samlede Verker*, t. III (Oslo, Gyldendal Norsk forlag, 1941, p. 27-28), et la traduction de P.-G. La Chesnaies dans «Sur le haut Fjell», *Œuvres complètes*, t. VII: *Œuvres d'Italie, premier séjour, 1864-1869, Brand* (Paris, Plon, [1930], p. 205-206). Dans la bibliothèque de Morin figurait un titre d'Ibsen, *Ghosts and Two Other Plays*, Londres, Dent, 1914 («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], fonds Victor Barbeau).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 212.

VARIANTES: «Chanson», *Le Bulletin*, 28 avril 1907, p. 2.

1-21 <Titre:> CHANSON // (D'après Ibsen...) // Ejnar / Mon Agnès ô nymphe mutine, / Comme on saisit un papillon, / Je veux te prendre aux mailles fines / Du réseau que font mes chansons. // Agnès / Ami, si tu cherches un jeu, / Poursuis-moi... de tes chansons tendres; / Les papillons d'or et de feu / Se laissent voir, mais non pas prendre... // Ejnar / Tu fuirais au ciel azuré, / Sans échapper à ma tendresse; / De mes vers et de mes caresses / Voici mon piège préparé // Agnès / Qui sait ? les papillons sont fous... / Dans ton jardin, j'irai peut-être, / Mais si j'entre par ta fenêtre, / Alors, dis-moi, que ferons-nous ? // Ejnar / Ne coupe-t-on pas, mon amie, / L'aile des papillons

- Ejnar* Tu fuirais au ciel azuré
sans échapper à ma tendresse;
d'un poème et d'une caresse
voici mon piège préparé.
- 15 *Agnès* Qui sait! Les papillons sont fous.
Dans ton jardin j'irai peut-être,
mais si j'entrais par ta fenêtre,
dis, Ejnar, que ferions-nous?
- 20 *Ejnar* Ne coupe-t-on pas, ô petite amie,
l'aile aux papillons moqueurs?
Ainsi, pendant toute ta vie,
je te garderai, dans mon cœur.

CHANSON PERSANE

Ben nije zayi' edem tul-i emella nefessi¹ ?

PRINCE BAYEZID (969)

Les femmes

Beau poète persan, chantez-nous quelque chose...

5

Le poète

*Âme, pauvre âme, ce soir,
Tu es vague, usée, et lasse;
Tout est triste, tout est noir,
Et le temps précieux passe!*

10

1. Premier hémistiche d'un poème turc du prince Bayezid (?-1561): «Comment me perdrais-je moi-même avec un prolongement d'espoir?» «La traduction anglaise versifiée de ce *gazel* apparut en 1904 dans le volume III de *History of Ottoman Poetry* du grand turcologue anglais E. W. Gibb; [...] toutefois Morin, même s'il connaissait la traduction anglaise de Gibb, n'avait pas utilisé le texte turc publié dans le volume VI de l'œuvre de ce dernier. Il y a une différence entre la ligne citée par Morin et la première ligne de la version de Gibb» (Jan W. Weryho, «Paul Morin et le Prince Bayezid», dans Donald P. Little, dir., *Essays on Islamic Civilization, presented to Niyazi Berkes*, Leiden, E. J. Brill, 1976, p. 360). Dans un appendice à cette étude, on trouve la version intégrale du texte turc selon l'édition de Gibb. Le choix d'un vers en langue turque pour un poème intitulé «Chanson persane» s'explique par le fait que le prince Bayezid mourut en exil en Perse, assassiné sur l'ordre de son père, Süleyman I^{er} (1494-1566). Cette épigraphe et, plus loin, les indications de personnages ne figuraient pas dans la version publiée dans *L'Action* en 1916.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 213.

VARIANTES: «Chanson», *L'Action*, 29 janvier 1916, p. 1.

1 <Titre:> CHANSON // Beau 5 persan. Chantez-nous quelque chose... // *Ah ma pauvre âme, ce soir / Tu te sens usée et 10-21 passe... // Parlez-nous du jet d'eau, des jardins, du croissant... // Tu te sens usée et lasse, / Allah! le monde est méchant, / Lourd de haine et de menace, / Aveugle au beau, sourd au chant. // De votre luth doré, de votre turban rose... // Tout*

Les femmes

Parlez-nous du jet d'eau, des jardins, du croissant...

Le poète

15

*Tu es vague, usée, et lasse,
Allah, ton monde est méchant,
Plein de haine et de menace,
Aveugle au beau, sourd au chant!*

Les femmes

De votre luth doré, de votre turban rose...

20 *Le poète*

*Tout est triste, tout est noir.
Pourquoi nous donner la vie?
Les mères devraient prévoir
Sa rigueur inassouvie.*

25 *Les femmes*

Mais pourquoi pleurez-vous, beau poète persan?

Le poète

30

*Et le temps précieux passe!
Ô ma jeunesse, bientôt,
Tu seras moins que la trace
D'une fleur flottant sur l'eau...*

Les femmes

Beau poète persan, chantez-nous autre chose!

22 Pourquoi *vous* donner 24 Sa *laideur* inassouvie 26-30 persan? // Et
le temps précieux qui passe. / Ô ma jeunesse! *Bientôt*, / Tu 33 persan. *Chante-*
nous autre chose...

CHANSON DE CORNOUAILLE

Les petits cœurs rouges...

Ô grand berger, si malheureux, aux longues plaintes
moroses, n'as-tu pas les chemins ombreux, fleurant doux
la menthe et les roses?

5

Les petits cœurs rouges s'en vont au rocher...

Et le candide matin clair, au front étoilé de lavande, et
le parfum amer courant de la mer à la lande?

Les petits cœurs rouges dansent sur les pierres...

Et le grand poème émouvant de la nuit d'azur et de lune?

10

Les petits cœurs rouges tombent dans la mer...

Tu n'entends que le flot mouvant, sanglotant sur la dune?

Personne n'est là pour les repêcher.

CHANSON DE CRIMÉE

Printemps, blond hetman¹ des saisons, malgré tes roses horizons,
l'encens roux de tes floraisons et la moite tiédeur des plaines, ma
pauvre âme de peine est pleine...

5 *J'ai vu passer ma bien-aimée auprès d'un marchand de Crimée.*

Les couchants languiront là-bas, au ciel crépusculaire et tendre.
Le blanc gel des lacs va s'épandre en nappes d'or et de lilas. Mon
lâche cœur est las d'attendre...

J'ai vu danser ma bien-aimée avec un marchand de Crimée.

10 Le brouillard mauve des matins et la rosée, humides voiles, en
baignant les champs de jasmins y feront naître des étoiles. J'aurai
des astres plein les mains...

J'ai vu partir ma bien-aimée avec un marchand de Crimée.

15 Du sol, victorieusement, en de folles exubérances, jailliront l'orge
et le froment comme mille flexibles lances. Mais oublierai-je mon
tourment?

J'ai vu pleurer ma bien-aimée, rire le marchand de Crimée.

20 Et les menthes, et la fougère, et le ruisseau brodé d'iris... Mais en
serez-vous plus légère, devant tous ces chemins fleuris, ô ma
chimère, et moins amère?

J'ai vu coucher ma bien-aimée dans un cimetière de Crimée.

1. Chef élu des clans cosaques, à l'époque de leur indépendance.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 216.

VARIANTES: éd. de 1922, p. 113.

9 bien-aimée *auprès d'un marchand* 13 bien-aimée *auprès d'un marchand*

LE TRIPLE HOMMAGE

Prélude

Ce qu'il faut pour être une solennelle croûte
 Par le Destin fut à chacun de nous donné;
 Mais vous avez su prendre une plus claire route, 5
 Marcel, Guy, René.

Pourchasseurs jamais las d'étoiles et de flamme,
 Vous êtes, tour à tour, Ghil, Verlaine ou Péguy;
 Moi, j'ai fait d'une toge un noir éteignoir d'âme,
 René, Marcel, Guy. 10

Ne riez pas. Pendant que votre barque joue
 Sur le miroir divin d'un beau rêve éternel,
 Voyez: *Je suis celui qui saigne sur la proue...*
 Guy, René, Marcel.

I 15

à Marcel Dugas

D'abord à toi, myrionyme¹ et somptueux,
 J'inscris le premier pan de cette triple fresque,
 À toi, qui n'as pas ri de mon âme mauresque,
 Quand je croyais sans périls d'être fastueux... 20

1. Qui a dix mille noms; les divinités myrionymes étaient adorées sous plusieurs noms différents. Marcel Dugas a publié sous divers pseudonymes: Christian, Roger Lassalle, Turc, Persan et Marcel Henry (voir Marcel Dugas, *Poèmes en prose*, éd. critique par Marc Pelletier, p. 13).

Ah, que de liens nous lient, mon pauvre vieux,
 De l'écureuil, des jours Barbey-d'Aurevillesques,
 À nos beaux pèlerinages funambulesques
 Vers Suresnes, idoine aux jeux de jeunes dieux!

25 Hélas, nous qui rêvions d'ingurgiter, tout cuit
 Un plat quotidien de lauriers et de roses,
 Le destin nous a réservé bien d'autres choses:

Beaucoup d'épines, pas de fleurs, très peu de fruit,
 Tu es cavalcadour², quand tu mérites d'être
 30 Czar de mille haras, non celui qui fait paître...

Et moi, je traduis, à tant la ligne, la nuit.

II³

à Guy Delahaye

Et toi, cher rêveur des nuits cubaines,
 35 De ce triple hommage, prends ta part,
 Nous avons partagé tant de peines,

D'hôpitaux, d'océans, de départs,
 De rires, de larmes et de haines...
 C'est être un peu mieux que frères, nous!

40 Mais malgré l'insidieux remous
 Nous rivant à des rives lointaines,
Il y a l'Idéal, contre tous.

2. Anciennement, celui qui avait la surveillance des chevaux et des écuries du roi.

3. Volet composé de trois strophes de trois vers de neuf syllabes, à la manière des *Phases* de Guy Delahaye.

III⁴*à René Chopin*

Et non le moindre, à toi, de nom prédestiné, 45
Amant des nénuphars et de la source glauque,
Du crépuscule où pleure la rainette rauque,

Doux rêveur, avec maint réveil tumultuaire,
Prométhée aimable, distrait bien qu'enchaîné, 50
J'adresse mon hommage, ô troisième frère!

Jours clairs où nous rêvions d'Ionies et de Thraces,
Que de beaux souvenirs nous avons en commun!
Ô bar où le bock blond coudoyait le bock brun
Pendant que nous lisions Pléiades et Parnasses...

Ploutos⁵ veut que mes vers, en propnettes liasses, 55
Momies aux bandelettes sans nard ni benjoin,
Dorment. À toi, centuples laudes d'être loin,
Si loin des tabellionesques⁶ paperasses!

4. Sonnet inversé, qui fait pendant au sonnet régulier du premier volet du triptyque.

5. Dieu des richesses.

6. Le tabellion était un officier subalterne des notaires; le terme est aujourd'hui utilisé par plaisanterie pour désigner un notaire, profession qu'exerçait René Chopin.

QUATRE POÈMES DE LI-PO

Interprétés par Kiang Kang-Hu¹

I

EN ÉCOUTANT CHUN, LE MOINE BOUDDHISTE,
JOUANT DE SON LUTH

5

Le moine de Shu, portant son luth vert-de-soie,
descend tout doucement la Montagne Sourcil;
d'un seul son de ses cordes il évoque pour moi
la voix des pins de mon aimable Mongolie.

10

Je l'entends dans le ruisseau purifiant;
je l'entends dans les froides clochettes d'argent;
et j'aime l'évoquer aux jours de gel
et quand l'automne nuageux brouille le ciel.

II

15

AU PRINTEMPS

Les herbes de Yen sont bleues comme le jade,
les mûriers de Ch'in courbent leur réseau vert;
mais mon cœur est comme un petit enfant malade
puisque mon amour ne reviendra plus.

1. Poèmes de Li-Po traduits par Paul Morin, à partir de versions anglaises de Witter Bynner et de Kiang Kang-Hu, publiées dans la revue *Asia* («A group of poems by Li Po», *Asia*, vol. 22, n° 2, février 1922, p. 105; voir *infra*, Appendice II, p. 591).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 220.

VARIANTES: *Le Matin*, 28 janvier 1922, p. 2.

6 Shu portant 7-9 <Majuscule en début de vers.> 11-13 <Majuscule en début de vers.> 7-19 <Majuscule en début de vers.> 19-21 plus, / Hiver, / Reste

Hiver, 20

reste dans mon cœur!
 Et toi, Printemps moqueur,
 que ton vent de folie
 n'entr'ouvre plus les rideaux de soie de mon lit...

III 25

LA LUNE SUR LE DÉFILÉ FORTIFIÉ

La belle lune se lève
 sur la Montagne du Ciel
 dans un brouillard immatériel
 tissé de nuage et de rêve; 30
 et les guerriers qui s'en vont à la mêlée,
 avant d'entrer dans le fourbe défilé,
 frissonnent.

Car ils savent bien que personne
 ne revient des illustres combats... 35

Et ils donnent une brève pensée à celles
 qui soupirent et prient devant les autels,
 là-bas.

IV

UNE CHANSON DE CH'ANG-KAN 40

Mes cheveux tombaient encor sur mon cou.
 Je cueillais du sumac devant ma porte ouverte
 quand tu vins, sur un cheval de bambou,
 caracolant, et me jetas des prunes vertes,
 ô mon petit amant! 45
 C'était, tu sais, dans une ruelle de Ch'ang-kan...

23-24 <Majuscule en début de vers.> 28-33 <Majuscule en début de vers.>
 35 <Majuscule en début de vers.> 37-38 <Majuscule en début de vers.> 43-
 45 <Majuscule en début de vers.>

À quatorze ans, je devins ta femme
et, quoique bien heureuse
dans mon âme,

50 j'étais encore timide et peureuse.

Mais, à quinze ans, je compris que l'amour
survit à l'humaine poussière;
tu étais la Prison, la Tour...
Moi, j'étais la joyeuse, soumise prisonnière.

55 J'avais seize ans quand tu partis
pour un voyage aux Gorges de Ch'u-t'ang.
Vint la Cinquième Lune, je portais du riz,
chaque jour, aux dieux de la montagne,
et des nénuphars tressés en couronnes...
60 et je cherchais la trace de tes pas
sur la mousse et sous les feuilles de l'automne.

Et maintenant que tu ne reviens pas
et que c'est la Huitième Lune,
et que les libellules vont, deux par deux,
65 saphir et flamme sur l'eau brune...

je ne crois plus aux dieux.

48-49 <Majuscule en début de vers.> 52-53 <Majuscule en début de vers.> 53 Tour, / J'étais la 55 <Majuscule en début de vers.> 55 Ch'u-t'ang; / Vint la *cinquième* Lune 58-61 <Majuscule en début de vers.> 63-64 <Majuscule en début de vers.> 64-66 deux, / Sur l'eau brune, / Je ne

CONTE FUNÈBRE

Une fée, au bord d'un étang,
 pleurait et rêvait d'un Prince Charmant,
 disait sa peine à la cigale,
 à l'eau d'or, indolente et pâle,
 aux saules d'argent, aux quenouilles...

5

(Je tiens ceci d'une grenouille.)

Disait: Ah! pourquoi me préfère-t-il
 cette enfant à la blonde tresse?
 Mon baiser serait plus subtil
 que la chaude, humaine, caresse;
 l'amour des fées n'est qu'allégresse,
 l'amour des femmes n'est que deuil...

10

(Je tiens ceci d'un écureuil.)

Puis la fée, extraordinairement morose,
 et nerveuse, sans doute, d'être seule le soir,
 comme une lourde, rouge, rose
 jeta son cœur dans l'étang noir,
 et vers la lune prit son vol...

15

(Je tiens ceci d'un rossignol.)

20

NUITS DE MAI¹

I

1914

5 Ah, le musical silence
des charmantes nuits de France!
Ah, douce nuit de Paris
à la fraîche odeur de feuilles!
Dans mes chers jardins d'Auteuil
mille lilas sont fleuris.

10 J'entends l'hystérique cri
du train qui vient de Passy.
Toutes les demi-heures, j'entends
la cloche frêle
d'une chapelle:

15 deux petits sons tremblotants...

1. Une version de la première partie de ce poème a été publiée sous la forme d'un poème en prose, en juin 1913, précédée d'une présentation de «L.D.» intitulée «À la manière de Paul Fort...»: «Dans la pièce qu'il nous envoie aujourd'hui, [...] il [Paul Morin] s'exerce cette fois au genre du meilleur Paul Fort, l'un des créateurs, avec Régnier et Klingsor, de la prose lyrique qui, on le sait, accepte l'hiatus, chérit les assonances autant que les rimes et remplace par un usage judicieux de l'accent tonique les rythmes mathématiques de syllabes dénombrées (c'est là le résumé de leur code poétique)» (*Le Nationaliste*, 1^{er} juin 1913, p. 1). En 1915, Morin y ajoute une deuxième partie, qui évoque les malheurs de la guerre.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 224.

VARIANTES: I: manuscrit offert à René Chopin vers 1912 (Morel de la Durantaye, II, p. 51); II: *Le Nationaliste*, 1^{er} juin 1913, p. 1; III: *L'Action*, 29 mai 1915, p. 1; IV: éd. de 1922, p. 136.

1 I <titre:> *Paroles dans la nuit* // Ah, II <titre: *Mots dans la nuit* // Ah,
4 III Ah le 6 III Ah douce 8 III d'Auteuil / *Mille lilas* 9 I,III fleuris...
// J'entends 11 II Passy; / — *toutes les* III Passy: *toutes les demi-heures*
j'entends 13 I,II cloche d'une 15 I petits *coups* tremblotants

(il est donc comme moi, mille rêveurs qui veillent?)
 et le cahotement
 de ce vieux fiacre attardé
 sur les pavés...

Ô passant mystérieux, 20
 ô demoiselle en maraude,
 vos nocturnes pas qui rôdent
 font un bruit délicieux!
 Vous êtes l'accompagnement,
 étouffé, heurté, feutré, 25
 d'une symphonie discrète;
 malgré vous, l'aimable Printemps
 est beau comme aux jours sacrés
 des dionysiaques fêtes...

Et je puis m'imaginer 30
 ce soir latin illuminé
 par la lune de Sorrente.
 Je puis croire que j'entends
 des pâtres dansant et chantant
 sur la grève murmurante; 35
 sous un saule bruisant
 la flûte d'un ægipan²;
 dans un taillis sonore de cigales
 les sanglots d'une hamadryade³;

2. Divinité champêtre ayant des cornes, des pieds et une queue de chèvre.

3. Nymphé des bois identifiée à un arbre qu'elle était censée habiter, naissant et mourant avec lui.

16 III est, comme moi, mille rêveurs qui veillent) / et 16 I,II donc des
 gens qui 17-19 I et un vieux fiacre qui cahote sur les pavés. / Ô II: et un vieux
 fiacre attardé qui cahote sur les pavés. / Ô 20 I,II mystérieux! /
 ô 21 I,II maraude! / vos 23 I délicieux... // Vous II délicieux; //
 Vous 24 III l'accompagnement / (étouffé, heurté, feutré) / d'une
 26 I,II discrète. Malgré 29 I fêtes; et II fêtes: — et 31 I m'imaginer
 cette nuit illuminée par 36 I,II,III bruisant, / la 37 II flûte d'une
 ægipan 37 I ægipan, / dans 38 I,II taillis plein de cigales, / les
 38 III cigales, / les

40 dans un petit jardin de lis
la voix pure de Bilitis⁴...

Mais je suis, tout simplement,
dans le seizième arrondissement,
et voici que la tiède nuit
45 frissonne de fine pluie...

Ma muse, païenne et volage,
descendons de nos nuages
mais ouvrons grandes les fenêtres!
je veux toute l'odeur des branches
50 du marronnier aux grappes blanches,
de ce tilleul et de ce hêtre!
Et je veux surtout que, demain,
entre chez moi le parfum,
le doux parfum d'espérance
55 qui baigne les riants matins,
les charmants matins de France...

4. *Les Chansons de Bilitis*, poèmes lyriques en prose, de Pierre Louÿs (1870-1925), publiés à Paris en 1894, et que l'auteur prétendit avoir découverts et traduits, d'après une poétesse grecque contemporaine de Sappho.

40 I,II,III,IV de *lys*, / la 42 I suis tout simplement dans 43 I arrondissement! / et II arrondissement; / et III arrondissement, / Et voici 44-48 I <Les vers 44-45 et 46-47 sont intervertis, avec des variantes.> Ma muse païenne et volage descendons de *ces* nuages. / Voici que la tiède nuit frissonne de fine pluie. / *Laissons ouverte la fenêtre.* / Je veux 45 II pluie. / Ma 46 I muse païenne 47 II,III nuages, / mais 48 II,III fenêtres: / je 50 I branches *de ce tilleul et de ce hêtre, du marronnier aux grappes blanches.* Je veux 51 II hêtre. — Et 53-56 I parfum, *le divin parfum du matin, d'un charmant matin* de France... / *Paul* <fin du poème> II parfum, *le divin parfum du matin*, — *du charmant matin* de France... // *Paul Morin* <fin du poème>

II

1915

Ah le douloureux silence
 des tragiques nuits de France! 60
 Nuits de Senlis, nuits d'Arras,
 dans vos flammes et votre sang,
 que de femmes tordent leurs bras
 en pensant...
 en pensant au vieillard et à l'adolescent, 65
 au bien-aimé, à l'Absent!
 Il me semble qu'il n'existe
 pas de bruit
 plus déchirant et plus triste
 que ce cri des trains, la nuit... 70

Qu'il est long, pitoyable, et beau,
 ce lent, ce mouvant tombeau!
 Ah, quand finira-t-il de passer,
 cet interminable train des blessés?
 Toutes les demi-heures, dans mille gares, 75
 on couche sur mille brancards
 mille fantômes hagards...
 Hâtez-vous, les héros obscurs,
 les nonnes pâles, les docteurs,
 et les fiévreuses infirmières! 80
 Penchez-vous tendrement sur toutes ces blessures,
 cette boue, ce sang, ces sueurs...
 Hâtez-vous, les héros obscurs!

Ah, tristes nuits printanières
 où, seul, court et plane dans l'air 85
 le parfum fade de l'éther...

66 III l'Absent... // II 70 III cris *de* trains, la nuit... / Qu'il est long,
 pitoyable et 73-75 III Ah quand finira-t-il de passer, / *Cet* interminable train
 des blessés? / Toutes les demi-heures dans 83 III Hâtez-vous les 84 III Ah
 tristes

Où sont les bruits charmants et gais
 des autres nuits de l'autre mai?
 Ce soir, tout est terrifiant,
 tout est lugubre, haletant;
 cent sirènes rauques gémissent,
 cent moteurs grondent et frémissent;
 le galop de quelque estafette
 martèle la nuit inquiète;
 et là-bas, glorieux, farouche, sans répit,
 l'aboi bref du canon qui rugit et mugit
 scande le chœur funèbre et la sanglante orgie...

Mais, plus hallucinant encore,
 c'est, du crépuscule à l'aurore,
 dans toutes les rues, par tous les chemins,
 le bruit sourd, harassé, pressé,
 des silencieux troupeaux humains
 qui marchent vers le Minotaure...

Protège-les, ô nuit d'horreur,
 que ton ombre, sabrée de fusées,
 les voile à l'envahisseur;
 qu'elle berce les héros morts,
 et, dans ton manteau irisé,
 enveloppe ceux que la Mort a refusés.

Protège-les, console-les,
 jusqu'à ce que, demain,
 leurs fronts soient caressés par l'immortel parfum,
 le parfum de lauriers et de noble souffrance
 qui, pur et triomphal, souffle dans les matins,

les héroïques matins de France...

88 III mai? // Ce 103 III Minotaure... / Protège-les 108 III et dans
 ton manteau irisé, / enveloppe ceux que la *morta* 110-111 III < Ces deux lignes
 n'en forment qu'une seule. > 115 III France... / *Paul Morin. / Montréal, mai*
1915.

SCRIABINE¹

1872-1915

Pour la première fois, nous avons entendu,
 ce soir d'avril orageux,
 alanguï, tiède, bleu, 5
 et qui semblait comprendre,
 nous avons entendu
 ta voix
 prométhéenne,
 pour la première fois, 10
 sans que, toujours lointaine
 (mais si proche quand même), ait répondu
 à nos âmes tumultueuses ou tendres
 la sombre et magnifique flamme
 de ton âme. 15

Ô soir d'avril mélancolique!

Tout l'éther frémissant chantait dans ta musique...
 trahison, miroir ensorcelé des eaux dormantes
 où l'arpège fluide s'enroule comme un pampre;

1. Poème écrit à l'occasion du décès du compositeur russe Alexandre-Nicolaïevitch Scriabine, le 27 avril 1915. Publié dans *Le Nigog* en avril 1918, il était dédié à Alfred Laliberté (1882-1952), pianiste et compositeur québécois, élève et disciple de Scriabine (voir Gilles Potvin, dans l'*Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 551), qui avait initié Morin à la musique russe. Sur ce poème, voir J. Blais, «Présence aux mirages: la poésie du *Nigog*», dans *Le Nigog*, p. 187-188.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 228.

VARIANTES: *Le Nigog*, avril 1918, p. 114.

2 1872-1915 // à Alfred Laliberté / «Je vous appelle à la vie, ô forces mystérieuses noyées dans les obscures profondeurs de l'esprit créateur. Craintives ébauches de vie, je vous apporte l'audace... / SCRIABINE» // Pour 9-12 prométhéenne / pour la première fois / sans que, toujours lointaine, / (mais si proche quand

20 flûtes de Pan, pipeaux de faunes bucoliques;
guirlandes frêles,
caresses dansées, caresses d'ailes
et syrinx,
chimère, énigme, et sphinx;
25 désir, et fièvres,
et prisonnières lèvres...

Ô soir d'avril mélancolique
où pleurèrent, où tournoyèrent
les aériens préludes clairs!
30 Mais combien triste...

De même qu'il est doux, dans l'ombre du vallon
de savoir que la cime est baignée de rayons
et d'épier l'aurore d'améthyste,
tous, les plus ignorés et les plus grands des nôtres,
35 ceux qui furent tes plus harmonieux apôtres
et ceux qui, humblement, dans les lents crépuscules,
tendaient leurs mains aux étincelles
du sublime brasier d'Hercule,
tous, nous tentions sans trêve de nous tourner vers elle,
40 vers l'Âme de mystère, profonde et belle,
et que nous devinions, très pure, sur les monts,
fulgurante et universelle.

Mais ce soir sombre...

Ce fut la sonate houleuse et tragique
45 où clame et commande la farouche et sombre
majesté;
et l'autre sonate, d'azur nostalgique;
et celle où l'Été,
ivre,
50 mire son clair visage émerveillé de vivre...

Mais ce soir équivoque, ce soir insidieux,
d'ombre, et de deuil,
où l'on te couchait, peut-être, dans ton linceul,
comme un homme, toi qui fus dieu...
oh, combien triste!

55

Mais ne soupirez pas, ô femmes, ô poètes,
le Maître lui-même l'a dit:
Il ne faut pas que l'on regrette
les éphémères envolés
aux planétaires paradis...
Ô frère de l'harmonie ailée,
il sied que l'équitable et l'excellente mort
te ravisse vers l'immuable aurore
et la mystique essence d'autres sphères plus calmes.

60

Car tel était le Rêve unique, ardent, jaloux, de son âme.

65

Ah, les poètes et les femmes, pourquoi soupirez-vous?
Souvenez-vous de sa prestigieuse voix:
il n'eut d'autre enseignement que la joie,
que la belle, sereine, et forte Indifférence,
la noble, l'abondante et la puissante Foi
en son labeur, en sa propre vaillance,
en Soi!

70

Par les labyrinthes cruels de la sinueuse Musique
il fut l'auguste exemple de l'inlassable effort
vers l'idéal mystérieux,
de l'escalade magnifique
vers le Feu!

75

Il faut donc remercier la Mort
et trouver des chants clairs, des rythmes éclatants,
puisqu'un mortel enfin s'approche du Titan.
La tâche est accomplie, au prix de quelle angoisse...
Ah, les fourbes et les sounoises

80

53 couchait peut-être dans 54 toi, qui fus dieu... / Oh combien
59 éphémères, envolés 62 et l'exultante mort 73 sinueuse musique / il
79 éclatants, / puisque un

vengeances,
et les silences
85 concertés,
devant tant, devant trop de beauté!

Ô nouveau Prométhée²,
toi aussi, tu connus
le rocher solitaire où rêve la douleur
90 et les chaînes rongant les membres nus,
et le vautour nocturne
s'abreuvant à ton cœur
comme un damné collant ses lèvres à une urne...
Mais, avec la musique dont se mourait ton âme,
95 tu nous as prodigué la Flamme,
et nous la possédons, quand nos sonores mémoires,
nuages qu'illuminent de féeriques parhélies,
frémissent de ton harmonieuse gloire.

Maître, la tâche est accomplie,
100 pourquoi donc pleurer sur des cendres?
Il convient que ton âme,
légère, et précieuse, et ondoiyante flamme
(tel un étincelant atome
erre,
105 et danse, et s'élance,
et puis se perd
au royaume du sylphe et de la salamandre...),
il convient que ton âme
remonte vers le Feu
110 et retourne à la Flamme!

2. *Prométhée. Le poème du feu* de Scriabine fut joué pour la première fois à Moscou le 2 mars 1911. Cette pièce est un résumé du langage musical et du monde spirituel du compositeur. Dans un article intitulé «Igor Stravinsky et la musique russe», Léo-Pol Morin disait que Scriabine avait «incorporé à la musique l'élément feu» (*Le Nigog*, juillet 1918, p. 230).

89 douleur, / et les chaînes rongant les membres 96-99 mémoires /
<Les vers 97 et 98 sont inversés, avec variantes:> frémissent de ton harmonieuse
gloire, (nuages qu'illuminent les féeriques parhélies...) / Maître 99 accomplie.
/ Pourquoi donc 101 que son âme 102 flamme, / (tel 107 salamandre...)
/ il convient que son âme

Car, véritablement, la Flamme est son domaine,
il la traitait en maître.

Entendez-la, vous qui pleurez, cette voix surhumaine
parlant aux puissances de l'Être ;

celui qui sut créer la subtile harmonie 115

ne saurait disparaître,

il est ici. Écoutez-le...

Car toute la musique

qui chantera dans ses disciples,

désormais, 120

sous leurs doigts hésitants et dans leurs cœurs fermés,

ce sera Lui, le maître bien-aimé,

qui la fera chanter

pour notre joie et notre peine.

Et, véritablement, notre douleur est vaine 125

puisque l'Azur est son domaine...

Avril 1915.

LE DERNIER TRAVAIL D'HERCULE

D'après Ficke¹*Hercule parle :*

Au bord des montagnes de sable,
 Atlas, farouche et inlassable,
 peina sous le fardeau des astres
 et de tous ces désastres
 et des malignes influences
 qui s'abattent sur l'homme
 comme une pluie de désespérances.

Ah, quelle lourde sphère d'azur et de porphyre,
 ce dôme
 que nul homme n'aurait pu porter sans mourir...
 J'allai vers lui.

Je croyais que peut-être, surprenant son ennui,
 me serait révélée la clef de ce mystère
 qu'en vain j'avais cherchée aux confins de la terre,
 — le chemin inconnu de ce jardin vermeil
 où les Hespérides² sommeillent au soleil.

Et je l'interrogeai.

Tu ne peux, me dit-il

1. Adaptation ou traduction d'un poème du poète anglais Arthur Davison Ficke (1883-1945), que nous n'avons pu trouver.

2. Nom grec des nymphes, filles d'Atlas et d'Hespéris. Par métaphore, ce mot désigne un lieu d'accès difficile ou interdit, rempli de trésors et de choses précieuses.

d'une voix haletante,
trouver les Îles
éclatantes
à moins que je ne te les montre. 25

Si tu veux,
soulage-moi. Prends, un instant, ce lourd fardeau.
Je te les montrerai.

Fier de mes bras nerveux,
je pris sur mes épaules l'air, la terre et les eaux. 30
Et quand je les eus pris, mes épaules tordues
touchaient presque le sol, et mon cœur éperdu
trembla dans ma poitrine comme le cœur des femmes.

Dans mon cerveau vertigineux
les tourments de toutes les âmes 35
me pénétrèrent, noir essaim mystérieux.
Toutes les douleurs humaines
furent miennes...
Et je connus l'horreur de naître et de mourir.

Atlas se mit à rire. 40

Le vieil Atlas au front strié par les tonnerres
se mit à rire et dit:

Les Îles du Désir
sont là, à l'horizon. Va-t'en rêver que tu ensermes
des nymphes dans tes bras; ils sont faits pour ces jeux 45
familiers aux demi-dieux
mieux que pour supporter l'universelle voûte!
Il reprit son fardeau.

Je poursuivis ma route.
Et maintenant je cours sur les mers de cristal. 50
Je vois, au loin, voilés de brouillard estival,
les promontoires de mes Îles Enchantées;
là m'attendent la paix et les molles journées,
les bocages, baignés de sources assoupies,
et mes frères, les Dieux, dansant dans les prairies... 55

Mais toujours, cependant, je suis rêveur.

Après
avoir conquis les pommes d'or au Jardin, frais
et mystérieux et clair, des Hespérides,
60 je sais que je regretterai les monts arides
et les sables, lointains et tragiques, d'Atlas.
Car, mes muscles tendus et mes poignets si las,
l'heure effroyable où vous portiez le ciel, vous hante
de son inexplicablement douce épouvante!
65 Ah, sentir la divine angoisse, de nouveau,
vertigineuse, faire éclater mon cerveau,
et qu'une fois encor mon cœur puisse connaître
le désespoir humain de mourir et de naître,
la tâche impitoyable aux flancs d'un astre éteint,
70 et le fardeau du monde et le mortel destin!...

DIALOGUE

La scène se passe n'importe où, mais de préférence au Canada. C'est le matin, à la campagne. Fleurs, oiseaux, feuillages. Une source. LE MONSIEUR l'étudie attentivement et se demande s'il n'y aurait pas moyen de l'utiliser pour un moulin à scie. L'on entend chanter, faux mais avec sincérité. LE POÈTE entre, souriant. LE MONSIEUR, après lui avoir demandé des références et ayant appris que LE POÈTE tutoie deux députés, lui tend une main fraternelle. 5

LE POÈTE

Il n'a rien mangé depuis le thé donné en son honneur par Madame X, avant la guerre. Son veston date de la même époque. Il est affable et sent la benzine. Inexplicables cheveux gris. 10

Cher étranger, le bel univers chante. Écoute.
Te plaît-il avec moi de danser sur la route?

LE MONSIEUR

Il est vêtu avec un mauvais goût admirable. Bedon, chaînes, bagues, diamants. Aplomb impérial, passé chiaroscuro. Syntaxe ingénue, rachetée par une voix claironnante. 15

Jeune homme, mon ami, vous êtes bachelier ;
Je crois qu'il serait temps qu'un labeur régulier
Fixât votre indolence et votre fantaisie. 20
La carrière, minutieusement choisie ;
Le salaire, douillet, prévu, sûr, arrêté ;
Le bail en règle...

LE POÈTE

- 25 Ô ma divine liberté!
Mon rêve traîne, orgueil unique qu'il s'arroe,
Sous les loques d'un gueux la simarre¹ d'un doge!

LE MONSIEUR, *qui n'aime pas qu'on l'interrompe.*

- ... d'un bureau d'où l'on voie, en lisant son journal,
30 Le prospère horizon du port de Montréal...;

LE POÈTE

Ô mes palais d'émail!

LE MONSIEUR

- ... les heures régulières,
35 Pour le travail, pour les repas, pour les prières...;

LE POÈTE

Ô mes heures d'angoisse et mes heures d'amour,
Mon Dieu, les durs exils de Vous, et les retours!

LE MONSIEUR

- 40 Les clubs cossus, l'obséquieuse valetaille;
La discrète, la grasse (et légale) ripaille...;

LE POÈTE

- Charme de mon foyer, paisible talisman!
Douceur de mon petit jardin, de l'océan,
45 Plaisir facile et vif d'aller chercher moi-même
Le livre cher, l'eau que je bois, le fruit que j'aime...
Ô mes festins d'azur, d'étoiles et de vent;
Soirs de l'Île-de-France, aurores du Levant,
Débauches de soleil, libertinage d'astres!...

1. Longue robe d'une riche étoffe.

LE MONSIEUR, *très froissé.*

50

Saprelotte! On dirait que je parle désastres!
 Calmez-vous, mon ami, vous devenez amer;
 Rien ne vous retiendra d'aller aux bains de mer!
 Il est très élégant de chercher, sur la plage,
 Le repos nécessaire après dix mois d'ouvrage...
 Je vous dis, simplement, qu'à votre âge il est bon
 De trouver une Place, grâce à laquelle on
 Peut parfaitement passer, au bout de l'année,
 Six semaines, par exemple à Saint-Irénée...

55

Vous en aurez, là-bas, des couchers de soleil,
Puis des bois de sapins! Prenez donc mon conseil.
 Il y a peu de gens *pour* aimer la nature
Plusse que moi... Quant à votre littérature,
 Je...

60

LE POÈTE

65

Comme ce Parsi² que rencontra le Saâr,
 Entretenant le brasier d'or, sans acolyte
 Et sans témoin, pour que le séculaire rite
 Ne soit pas aboli, le feu sacré de l'Art
 Ne mourra qu'avec moi, car je promets mon âme
 En dernier holocauste à sa divine flamme...

70

LE MONSIEUR

Je vous comprends très bien: j'ai lu *Graziella*³,
 Victor Hugo, Botrel, tous ces écrivains-là...

LE POÈTE, *qui tient à sa phrase.*

75

Pour qu'un instant de plus, sur l'autel sept fois pur,
 Elle jaillisse, Rose d'amour, vers l'azur!

2. Ethnie de l'Inde, qui pratique le mazdéisme.

3. Récit d'Alphonse de Lamartine.

LE MONSIEUR, *conciliant.*

80 Mais ce n'est pas l'azur qui nous permet de vivre;
Il faut avoir l'argent pour acheter les livres...

LE POÈTE, *si lancé qu'il tombe dans le vers libre.*

Ô poursuite insensée et funeste du Feu,
de val en val, de morne en morne!
Queste démente du lotus bleu
85 et du rayon insaisissable!
Course, qui ne finis jamais,
aux clairs Eldorados fermés!
Voyage merveilleux, adorable, haïssable,
au royaume du Gel éblouissant et morne...

90 LE MONSIEUR, *qui a compris un mot.*

Vous avouerez qu'avec le chauffage moderne...

LE POÈTE, *sec.*

C'est dans un Alhambra de cristal que j'hiverné.

LE MONSIEUR

95 Mon ami...

LE POÈTE

Sous le ciel où l'Aurore va naître
dans le sanglant baiser de l'Astre,
muet, désespéré, hagard,
100 je chemine, sans un regard
pour l'ombre violette où la route s'efface,
et, lentement, le froid envahit tout mon être.
Je m'endormirai donc, éternellement seul,
et, plus durable qu'un tombeau de pierre,
105 la glace drapera sur moi, pour tout linceul,
les immuables plis d'un lumineux suaire.

LE MONSIEUR

Du calme...

LE POÈTE

Et vous, désirs d'Orients somptueux, 110
de blancs soleils aux myrionymes⁴ jeux...

LE MONSIEUR

Hé! vous allez vous fatiguer...

LE POÈTE

Neige et opale 115
de la nuit boréale,
appel du glacier irisé,
mirages des jardins, ors verts des lacs étales
qui hâtez mes pas épuisés,
je meurs votre victime et, nouveau Prométhée, 120
la féerie impassible et le fixe dédain
d'une cime argentée
contempleront ma fin!

Qu'importe que mon corps soit plus rigide encor
que la mort ne saurait le rendre; 125
et ce sang, qui déjà dans mes artères dort,
qu'importe qu'il soit âcre et noir comme une cendre?
Je vivrai, telle la salamandre
dans le cœur magnifique des flammes,
s'il reste, dans quelques harmonieuses âmes, 130
quelque chose de Moi...
Qu'importe que je meure
si, dans le cœur des poètes et des femmes,
l'écho de ma voix
demeure? 135

4. Voir *supra*, p. 301, n. 1.

LE MONSIEUR

(abruti, mais paternel quand même, et qui se demande si ça ne va pas finir par une petite requête de fonds)

Ce que je vous ai dit était pour votre bien.

140 Songez que, sans argent, rimer ne sert à rien.

(à part, soupirant)

Pauvre jeune homme, que c'est triste ! que c'est triste !

Encore un autre cas pour les aliénistes...

(s'adressant au poète, avec onction)

145 Les rêves, les grands mots, les phrases, la mollesse,
Peu pratique, tout ça !

(soudain folâtre)

Cher monsieur, je vous laisse ;

Et pensez bien, surtout, — mieux vaut tard que jamais, —

150 Qu'il n'est pas de chagrins que l'argent ne pansa.

Hallali diabolique, ronflements et pétarades. Une automobile, pleine d'odeurs légères et profonde comme un tombeau, apparaît, se cabre, stoppe, et le cueille. Nuages de poussière — dorée. LE POÈTE soupire, cueille quelques marguerites dont il se fait une couronne, s'agenouille et prie.

155

LE POÈTE

Ô Flaubert, qui fîtes Homais,

Cervantès, qui fîtes Pança,

Et Monnier⁵, père de Prudhomme,

Prions un peu pour ce pauvre homme !

160 *Grandes orgues. Parfums. Rideau.*

5. Henri Monnier (1799-1877), créateur du personnage de comédie Joseph Prudhomme.

SOIES

à Genève

Page laissée blanche

*Soie! Enveloppant
Et pur souvenir. Lampes estompant
Une chère tête.
Autel où Diane a remplacé Pan.
Miroir où s'arrête
Ton regard, Poète, aux reflets secrets
Des fuyantes joies
De ta jeunesse. Ô vos dansants et frais
Bruissements, Soies...*

5

L'ATTENTE

- Je vous attends. Le soir est beau, paisible, lent,
 Lent comme une caresse et lent comme un sourire.
 Je songe à vous, amie, et je pense en tremblant
 5 À tous les mots d'amour que vous allez me dire,
 À votre front d'enfant incliné vers mon front,
 À votre chère main frémissant dans la mienne,
 Aux yeux profonds et clairs qui me regarderont
 Avec une si tendre et si subtile peine,
 10 Un si voluptueux et si candide émoi,
 Que mes yeux y verront votre âme, grave et nue.
- Mais quand vous serez là, quand vous direz: «C'est moi...»
 Quand vous direz: «Je suis à toi, je suis venue,
 Je suis venue à toi parce que je savais
 15 Que tu m'aimerais mieux de m'avoir tant aimée;
 Malgré ton mauvais cœur et ton rêve mauvais
 J'ai cherché ta demeure et ta porte fermée;
 Pour ton inquiétude et ton avidité,
 Ton esprit soucieux, ta vaine tentative
 20 Dans les nuits sans sommeil du déchirant été
 D'évoquer longuement mon image furtive,
 De baiser mon visage et d'entendre ma voix;
 Pour cette solitaire et dure adolescence
 Dont tu pâlis encor lorsque tu la revois,
 25 Je serai la secrète et belle récompense...»

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 245.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 31 mars 1912, p. 2; II: éd. de 1922, p. 173.

2 I est *bleu*, paisible 3 I sourire... / Je 4 I je *songe* en 5 I dire. / À
 9 II une tendre et 10-12 I émoi / Que mes yeux y verront votre âme grave et
 nue... / Mais 25 I récompense...» / Seul

Seul l'écho répondra son murmure vivant
Dans la chambre muette et dans l'ombre charmée.
Votre voix qu'entendit mon âme, si souvent,
Je ne l'entendrai pas.

Car, ô ma bien-aimée, 30
Pour avoir trop voulu, de saison en saison,
D'un trop brusque désir, d'un espoir trop farouche,
L'heure où vous franchirez le seuil de ma maison
Et l'heure où votre bouche aura connu ma bouche,
Que vous veniez ce soir, que vous veniez demain, 35
Mon cœur, tout doucement, quand s'ouvrira la porte
Pour la première fois au choc de votre main,
Aura cessé de battre en ma poitrine morte.

27 I charmée, / Votre II charmée. // Votre 29-30 I < Ces lignes n'en forment qu'une seule. > pas... Car 37 I, II main, / S'arrêtera de

ENFIN, C'EST L'AMICALE...

- Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit,
 L'heure de cendre et d'or, frémissante et charmée,
 Où vers celle qui fut, un jour, la bien-aimée,
 5 S'évade, chaque soir, le cœur qu'elle a séduit.
- Déjà la coutumière inquiétude fuit...
 Oublions tout labeur et toute renommée,
 Et que la lampe éteinte et la porte fermée
 Me gardent de l'intrus et de l'hostile bruit.
- 10 Ainsi, jusqu'au matin, mémoire nostalgique,
 Comme un beau fleuve où chaque escale fut magique
 Remontons du Passé le cours vertigineux;
- Et que les souvenirs, guirlande épanouie
 Changeant la chambre obscure en temple lumineux,
 15 Viennent ensorceler ma pensée éblouie.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 247.

VARIANTES: «Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit...», *Le Nationaliste*, 27 septembre 1914, p. 5.

1 <Titre:> L'AMICALE et la trop brève nuit... // Enfin 5 S'évade chaque
 soir le 6 fuit, / Oublions 9 bruit... // Ainsi jusqu'au

AH, J'AI LONGTEMPS RÊVÉ...

Ah, j'ai longtemps rêvé de vous, Mon enfantine fiancée, Et c'est assise à vos genoux Que ma jeunesse s'est passée.	5
Peau d'Âne, Agnelle, et Cendrillon, Toutes trois de soleil coiffées... Lorsque j'étais petit garçon Je n'aimais que de blondes fées ;	
Et bien avant d'avoir compris La course éternelle vers l'Ève, Parmi tous mes noms favoris Votre nom chantait dans mon rêve.	10
Je savais le bruit de vos pas Avant même de vous connaître, Et si je ne connaissais pas Le pays où vous deviez naître,	15
Je savais, du moins, qu'il serait Une heure, brusquement divine, Où mon cœur vous reconnaîtrait En frémissant dans ma poitrine.	20
Cette heure fut lente à venir. Hélas, quand je vous ai trouvée, — Ô cruel et cher souvenir ! — Ma jeunesse était achevée.	25

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 248.

VARIANTES: I: éd. de 1922, p. 178; II: *Paul Morin*, 1958, p. 81.

1 I,II <Titre:> RÊVÉ de vous... // Ah 16 I je n'imaginai pas

Trop de pleurs et de labeur vain,
Trop de livres sous trop de lampes...
Quand tu mis ta main dans ma main
J'avais déjà du gris aux tempes.

30

Mais ce fut la fin des sanglots,
Et j'eus, en voyant ton visage,
Cette allégresse et ce repos
Qu'on ressent, après un voyage...

Ô BIEN-AIMÉE, ÉCOUTE...

Ô Bien-Aimée, écoute. Je voudrais, cette nuit, te parler à genoux, Le bonheur est venu traverser notre route, Gardons-le près de nous.	5
Depuis l'heure, trop brève, L'heure qui va survivre au plus cher souvenir, Que le frisson divin et douloureux du rêve Soit notre seul désir.	
Tel l'arome des roses Se conserve, immortel, dans un cristal persan, Qu'en nos âmes, plus tard, allègres ou moroses, Persiste cet instant.	10
Si la chaude jeunesse Est le linceul sacré de tant de jours troublants, Le miroir enchanté qui calme la détresse D'avoir des cheveux blancs,	15
Au moins, que nos pensées Soient brûlantes encor, lorsqu'elles trouveront Nos corps las de l'amour, mais nos mains enlacées Et ma lèvre à ton front.	20
Petite adolescente, Tout ce que je désire, émoi rapide et fou,	

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 250.

VARIANTES: I: éd. de 1922, p. 178; II: *Paul Morin*, 1958, p. 78.

20 II corps recrus d'ardeur, mais

25

C'est la fraîche douceur de ta main frémissante
Et tes bras à mon cou¹.

Gardons notre mémoire
Pure du geste faux, qui deviendrait moins cher
De n'avoir pas connu la secrète victoire
Au delà de la chair.

30

Le temps où le poète
Épousait une fée ou la fille d'un roi
Est loin, ô mon enfant, mais sans baisser la tête
Je suis allé vers toi;

35

Car si je te convie
À venir partager mon étroite maison,
C'est que, mon cher amour, je te donne ma vie
Avec cette prison,

40

Et, d'angoisse et de crainte
D'un trop terne avenir, si tu m'abandonnais
Pour un autre baiser et pour une autre étreinte,
Tu sais que j'en mourrais...

1. Paul Morin a identifié la destinataire de cette pièce: «Gentil à toi d'avoir cité (et de t'être rappelé) ce vers de mes vingt ans "(...) et tes bras à mon cou..." — en l'espèce, la petite dame était Adine Taché. *Knew her? A God s'il en fut...*» (lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 8 janvier 1958, dans Morel de la Durantaye, II, p. 107).

HOMMAGE¹

Les fleurs doivent subir l'étrange et lent tourment
 De se faner dans quelque livre,
 C'est entre deux poèmes que, secrètement,
 Leur frêle âme s'obstine à vivre;

5

Car il sied que la fleur, ce poème mortel
 Dont chaque strophe est un pétale,
 Trouve dans de beaux vers son linceul éternel
 Et sa tombe sentimentale.

Ainsi, pour que sa mort soit douce, et qu'un peu d'art
 L'enveloppe encor, et la charme,
 J'ai mis dans les feuillets des *Amours* de Ronsard
 Une violette de Parme.

10

Et si j'ai consacré cet amoureux tombeau
 À sa légère et fine cendre,
 Si j'ai mêlé son culte au souvenir si beau
 Que j'ai d'Hélène et de Cassandre,

15

Si ses pétales frais, déployés un à un,
 Meurent entre deux pages closes

1. Poème paru en mars 1912, dans *L'Action*, avec cette note de la rédaction : « De Paris, où il corrige en ce moment les épreuves de sa thèse sur Longfellow, l'auteur du *Paon d'email*, M. Paul Morin, nous adresse pour *L'Action*, quelques strophes inédites. — Vous allez peut-être, nous écrit-il, trouver cela un peu pleurnichard ; mais au moins on ne m'accusera plus "de n'être pas sentimental" ! Au lecteur de se prononcer » (« Vers inédits », *L'Action*, 30 mars 1912, p. 1).

TEXTE DE BASE : *Œuvres poétiques*, 1961, p. 252.

VARIANTES : I : *L'Action*, 30 mars 1912, p. 1 ; II : *Paul Morin*, 1958, p. 22 ; III : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 57.

1 III *Sur un exemplaire des AMOURS* // Les 4 I que secrètement / Leur
 6 II poème *immortel* / Dont 6-9 I Car <...> sentimentale <Cette strophe ne
 figure pas en I.> 11 I,II l'enveloppe *encore* et 17 I Cassandre ; // Si

20 D'où monte à chaque ligne un noble et pur parfum
De lauriers, de femmes, de roses,
Ce n'est pas à la fleur, mais à vous, que je rends
Ce tendre et puéril hommage,
Puisque d'un doigt pieux, entre les feuillets blancs,
25 J'enferme votre chère image;
Et puisqu'il me faudra, malgré moi-même, unir
Cette violette fanée
Au lointain, au cruel et rare souvenir
De celle qui me l'a donnée.

20 I monte, à chaque ligne, un 21 I roses; // Ce 24-26 I Puisque,
d'un doigt pieux, entre les feuillets blancs / J'enferme votre chère image... //
Et 29 I donnée. // *Versailles, 1912*

PETITE SUITE AMOUREUSE

I

SI D'UN ÉMOI PROFOND...

Si d'un émoi profond, magnifique, et joyeux,
 Mon cœur bat à se rompre, et si tous mes poèmes 5
 Se rythment à son choc, c'est que j'ai vu tes yeux
 Candides, tes chers yeux, avouer que tu m'aimes.
 Ô tes beaux yeux d'enfant, clairs et purs, donne-moi
 Le miroir étoilé de leur jeunesse calme...
 Tu es belle comme ces éphèbes qu'on voit, 10
 Blonds et sans sexe, avec, à la main, une palme
 Ou bien un tympanon doré, dans les missels
 Précieux qu'enlumina le Frère Angélique ;
 Et tu as le mystère de ces jouvencels
 Graves et souriants, que, pour la basilique 15
 De Pise, Gozzoli¹ dessinait en rêvant...

II

ET SI MON ESPRIT, LAS...

Et si mon esprit, las de la ronde charnelle
 Et qui sait de l'Amour le masque décevant, 20
 Ressent une douceur attendrie et nouvelle
 En évoquant ton nom, ta voix, et ton parfum,
 C'est qu'hier, en foulant dans le lent crépuscule

1. Peintre florentin (1420-1497), élève de Fra Angelico. Il décora une partie du Campo Santo de Pise.

25 Les feuilles d'or, linceul du bel Été défunt,
Toi, rêveuse et timide, et moi, presque incrédule
D'un si brusque bonheur, nous avons échangé
Le vœu de partager et la joie et la peine...
Alors, silencieux, frémissant, ivre, j'ai
30 Baisé la frêle main qui désormais est mienne;
Ah, le divin retour, par le bois amical,
Quand dans ma chaude main la tienne s'est glissée!

III

MAIS SI, D'UN GRAND FRISSON...

35 Mais si, d'un grand frisson farouche et triomphal,
Mon corps tout entier tremble à la seule pensée
De tes lourds cheveux d'or, de ton corps enfantin;
Si j'aspire, étourdi d'une angoisse divine,
Le parfum de ta main qui persiste en ma main
Et l'odeur de la fleur qui toucha ta poitrine;
40 Malgré l'âpre labeur, l'exil, et le chagrin,
Si chaque heure est pour moi radieuse et subtile;
Si je vais, orgueilleux parmi la foule hostile,
Plus heureux, plus léger, plus fier qu'un dieu païen...
C'est que je sais qu'un jour, prochain et merveilleux,
45 — En mourrai-je? — je sentirai, tendre et docile,
Ton jeune corps frémir dans mes bras amoureux.

SUR UN EXEMPLAIRE DE SHELLEY

Ce que je dois à Moréas...

PAUL FORT¹

Ce que je dois au grand Shelley	
Ne peut être dit en paroles ² ,	5
Ses vers divins, ses vers ailés	
Comme un vol de colombes folles,	
Furent les premiers compagnons	
De mon inquiète jeunesse.	
 Flammes tragiques, clairs rayons	10
Et sanglots d'humaine détresse,	
Il y a, dans ce livre étroit,	
Toute la Beauté, tout le Rêve,	
Et tout l'Amour, — et c'est pourquoi	
Je vous le donne, Geneviève...	15

1. Paul Fort, «Je ne suis pas écrivain» (*L'Aventure éternelle*, livre III, dans *Choix de ballades françaises*, Paris, Eugène Figuière, 1913, p. 413-414). Un exemplaire de cette édition figurait dans la bibliothèque de Morin («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. Comparer avec la quatrième partie du poème de Paul Fort: «Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. J'avais une âme obscure et lasse. Quasiment il en fit la folle fée des feux libres dans l'éther. "Aérez, aérez les mots! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux." Ce que j'appris de Moréas fut mon secret. Non pas pour lui, puisque vivant — mon maître! hélas! — il savait tout comme aujourd'hui» (*op. cit.*, p. 414).

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 72.

VARIANTE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 256.

DE TOUTES CES BEAUTEZ...

- De toutes ces beautez que vostre corps receut
 Du tant prodigue loz de Nature et des Muses:
 L'estoille de vostre œil sans feintise et sans ruses
 5 Et vos lèvres dont l'arc par Amour fut conçu,
- Vos almes¹ mains, qui n'ont infortunés déçu,
 Le rire alaigne et frays dont oncques ne mésuse
 Un cœur plus net que la fontaine d'Aréthuse²,
 Tout ce, vostre trésor, est pleinement perçu.
- 10 Ores, encor plus chère à ma mémoire, et celle
 Dont je tremble, quand l'huis sur moi se ferme et cèle
 L'univers dont je veux m'éloigner à recoi³,
- Est, oubliant les loix de l'Archerot⁴ courtois
 Qui blasme Vénus, si mute⁵ ne s'abandonne,
 15 La doulce et rauque voix que mon baiser vous donne.

1. Généreuses.

2. Nymphe d'Artémis qui la changea en fontaine, dans l'île d'Ortygie, pour la dérober aux poursuites du fleuve Alphée.

3. En cachette.

4. Petit archer, Cupidon.

5. Privée de parole.

GRÂCES

Mon Dieu, soyez béni de me l'avoir donnée.

Trop tôt, adolescence ivre et désordonnée,
 Vous avez pris mes mains dans vos lascives mains
 Et dirigé mes pas vers les courbes chemins 5
 Qui vont du rire aux pleurs, du rêve à la névrose;
 J'ai baisé trop souvent votre bouche trop rose,
 Éros fardé du cirque et de la rampe en feu...
 Mais vous êtes venu, venu comme un dieu bleu
 Surgissant d'un jardin tout inondé d'aurore, 10
 Amour, tu es venu, comme l'aube qui dore
 De l'éclat innocent d'un timide matin
 Les fronts pâlis et les fleurs mortes d'un festin...
 Et vers la bonne route mon âme s'est tournée.

Soyez béni, mon Dieu, de me l'avoir donnée. 15

PROMESSE¹

- Enfant, comme une fleur soudain épanouie,
 Qui remplis la maison de lumière et d'orgueil,
 Enfant fragile, dont la prunelle éblouie
 5 N'est pas ternie encor par le doute et le deuil,
 Brusque petit garçon, fillette déjà sage,
 Cheveux de soie et d'or ou boucles d'agneau brun,
 Vif comme un lutin ou grave comme une image,
 Que seras-tu?
- 10 Guerrier, laboureur ou tribun,
 Lévite au front serein, poète à l'âme d'ombre?
 Et toi, mystérieuse fée au bleu regard,
 Dis-moi, que seras-tu? La nonne en robe sombre
 Plus somptueuse que la moire et le brocart,
 15 Ou la mère, anxieuse et tendre, d'autres anges
 Semblables à l'exquis problème que tu es?
- Frêle corps précieux enveloppé de langes,
 Tu renfermes en toi les solennels secrets
 Qui furent de tout temps le bel émoi des mères...
- 20 Mais devant un berceau pourquoi philosopher?
 Ce temple minuscule et blanc rend éphémères
 Les vaines questions dont il sait triompher;
 Car, muette réponse où sa douce faiblesse

1. Poème daté de 1920 et publié d'abord dans l'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier (p. 280) et dans *La Revue moderne* (janvier 1920, p. 24). Donald Morin, le fils de Paul Morin et de Geneviève van Rennslaer-Bernhardt, est né le 17 juin 1918.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 259.

VARIANTES: *La Revue moderne*, janvier 1920, p. 24.

1 PROMESSE // À Geneviève. // Enfant 19 mères... /Mais

Pose le sceau divin des augustes serments,
Les chers yeux de l'enfant offrent une promesse
Plus belle encor que tous les rêves des mamans.

Page laissée blanche

ORS

Page laissée blanche

Ors, dans la mémoire!
Joyaux rutilants. Poèmes de gloire.
Lacs, jardins, azur.
Smyrne en marbre rose et Venise en moire,
Vasques de Tibur¹,
Villes que chantaient les flûtes d'ivoire
De mes frères morts.
Flammes du couchant sur le promontoire,
Ombre sanglante. Ors...

5

1. Tibur (chanté par Horace), aujourd'hui Tivoli.

LA ROSE AU JARDIN SMYRNIOTE¹

- Lorsque je serai vieux, lorsque la gloire humaine
 Aura cessé de plaire à mon cœur assagi,
 Lorsque je sentirai, de semaine en semaine,
 5 Plus proche le néant d'où mon être a surgi;

 Quand le jour triomphal et la nuit transparente
 Alterneront leur cours sans éblouir mes yeux;
 Alors, ayant fermé mon âme indifférente
 Au tumulte incessant d'un orgueil soucieux,
 10 J'irai, sans un regret et sans tourner la tête,
 Dans l'ombre du torride et de l'âpre Orient
 Attendre que la mort indulgente soit prête
 À frapper mon corps las, captif, et patient.

1. D'après une lettre du 20 mars 1914 de Théodore Bauffremont, ce poème devait être publié dans *La Pensée de France*, petite revue qui demeure introuvable et qui aurait cessé de paraître au moment de la guerre. En 1922, Bauffremont accuse réception des *Poèmes de cendre et d'or* et invite son correspondant à lui soumettre d'autres poèmes: «Puisque voici fort heureusement renouées nos relations épistolaires, j'espère qu'elles ne cesseront plus désormais. Et je veux, dès aujourd'hui, en profiter pour vous rappeler que vous aviez jadis accepté de collaborer à une œuvre dont l'accomplissement me tenait à cœur. Vous souvenez-vous de *La Pensée de France*, des vers que vous y avez donnés, des poèmes aussi que vous deviez y faire paraître? La guerre est venue qui nous a obligés à abandonner toute occupation littéraire pour aller faire notre devoir de soldat» (lettre à Paul Morin, 26 octobre 1922, BNQ, fonds Victor Barbeau).

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 265.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 8 février 1914, p. 1; II: éd. de 1922, p. 207.

5 I proche *ce* néant 10 I sans regret

Ô profonde, amoureuse paix orientale
Des cyprès ombrageant un sépulcre exigü, 15
Vous me garderez mieux que la terre natale
Sous l'érable neigeux et le sapin aigu !

Puisqu'il n'est de si frêle et fine broderie,
De si léger, si vif, et lumineux matin,
Qu'un platane dressé sur un ciel de Syrie, 20
Qu'une aube ensoleillant un clair port levantin,

J'aurai cette maison, si longtemps désirée
Pour son silence où glisse une odeur de jasmin,
Pour ses murs où s'enlace une vigne dorée,
Et sa fontaine pure, et son étroit jardin... 25

C'est là que je lirai, dès l'aube douce et verte,
Les poèmes d'Hafiz² et le grave Koran,
Un cèdre allongera jusqu'à ma porte ouverte
Son feuillage verni, touffu, sombre, odorant.

Puisqu'il n'est pas d'endroit qu'une ville d'Asie 30
Ne surpasse en mystère, en calme, en volupté,
J'y connaîtrai la chaude et tendre frénésie
D'un chant de rossignol, dans le soir turc — l'été.

Le temps effeuillera ses changeantes guirlandes
De l'aurore nacrée au crépuscule bleu, 35
Dans le sonore azur bruiront les sarabandes
Des guêpes d'émeraude et des frelons de feu ;

Couleur d'ambre et de miel, mille flèches laquées
Siffleront à midi sur les vergers voisins,
J'écouterai jaillir au faite des mosquées 40
L'aérien appel que font les muezzins ;

2. Hafiz ou Hâfez, poète persan du XIV^e siècle, né à Chiraz trente ans après la mort de Saadi ; il mourut dans sa ville natale vers 1390.

19 I vif et limpide matin 21-23 I levantin ; // J'irai, sans un regret et sans
tourner la tête, / Pour 24 I murs blancs brodés d'une 25 I pure et 32 I la
tendre, chaude frénésie 33 I rossignol dans 33 I turc, — l'été.

Le couchant, saturé d'essences et d'aromes,
 Couvrira d'un manteau de pourpre et de parfums
 Et les marchés fiévreux et les paisibles dômes
 45 Sous lesquels on coucha les califes défunts...

Et je verrai, plus tard, à l'heure où la pensée
 Danse, plus ondoyante et vive qu'un jet d'eau,
 Comme une lampe d'or, la lune balancée
 Sur les toits blancs de Smyrne et de Cordelio³.

50 Mais ni la vasque rose où mes paons viendront boire
 Le cristal émaillé de leurs propres reflets,
 Ni la pâle, limpide, et délicate moire
 Que l'été trame au long des muets minarets,

55 Ni la voûte d'argent où plane l'astre courbe,
 Ne pourront vous chasser, vivace souvenir
 Du Passé tour à tour délicieux et fourbe
 Et de ce bel émoi que j'aurai voulu fuir...

60 Car, pour exaspérer ma subtile souffrance
 Par le rappel toujours présent des jours meilleurs,
 Je veux, dans un jardin que le croissant nuance,
 Qu'éblouissante et noble entre toutes les fleurs,

S'effeuille sur ma tombe une rose de France.

3. Cordelio, ou Karsiyaka en turc, ville voisine de Smyrne sur le golfe d'Izmir.

43 I parfums / Les marchés fiévreux, les palais et les dômes 46 I verrai
 plus 49 I toits bleus de 52 I pâle, bleuâtre et 54 I courbe / Ne
 60 I veux, au morné Eyoub que 61 II fleurs // Frissonne sur

LE PLUS AIMÉ DE MES JARDINS ARABES¹...

Le plus aimé de mes jardins arabes
 Est un enclos, sans fontaine et sans fleur,
 Où des vieillards, en turban de couleur,
 Psalmodiaient de sonores syllabes. 5

On s'y rendait par un sentier pierreux,
 De vieux figuiers y déployaient leurs branches,
 Un doux collier d'humbles terrasses blanches
 Encadrait cet asile bienheureux.

Avant midi tout n'était que silence, 10
 Les cris des geais seuls traversaient les airs,
 Puis des femmes venaient, en voiles clairs,
 Y reposer leur bavarde indolence;

On entendait leurs rires assourdis,
 Un long murmure arrivait de la rade, 15
 Et quelquefois, rasant la balustrade,
 Passait un vol joyeux de pigeons gris.

Au pied d'un mur enguirlandé de lierre
 Un fossoyeur à la barbe d'argent
 Accomplissait son travail diligent 20
 Avec des bruits de métal et de pierre...

1. Sur ce poème, voir Jeanne Paul-Crouzet, *Poésie au Canada*, p. 218-231.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 268.

VARIANTES: I: *Le Matin*, 28 janvier 1922, p. 1; II: *Paul Morin*, 1958, p. 55.

4 I Où les vieillards 15 I Un *sourd* murmure

La double stèle au marbre rose ou noir
Où se fanaient de pauvres broderies,
En recueillant les matinales pluies,
Pour les oiseaux se faisait abreuvoir.

25

Neige vivante, un essaim de colombes
Tourbillonnait dans l'azur éclatant,
Et, jusqu'au soir d'ambre et d'or, en chantant,
Des enfants nus couraient parmi les tombes.

30

Cimetière d'El-Kettar.

IL PLEUT, C'EST LE PETIT MATIN...

Il pleut, c'est le petit matin Tout moiré de pluie argentine, J'écoute pleurer le jardin Sous ma fenêtre beyrouthine.	5
Ah, qu'il est faible et délicat, Ce matin né parmi les palmes! Il baigne d'un bleuâtre éclat Les terrasses blanches et calmes.	
J'entends la grenade éclater Au pied des ocreuses murailles... C'est vous, étourdissant été, C'est toi qui vibres et tressailles;	10
C'est toi qui peignis, ce matin, Couleur de turquoise fanée, De cendre, d'argent, et d'étain La chaude Méditerranée;	15
Et c'est toi qui vas suspendant Des chaînes de brume et d'opale Aux sycomores poignardant La mauve moiteur matinale.	20
Ô trop tendres matins français, Cette heure indolente d'Asie Me fait oublier votre paix, Votre odeur, votre poésie...	25

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 269.

VARIANTES: I: *L'Action*, 19 septembre 1914, p. 1; II: éd. de 1922, p. 215.

16 I d'argent et d'étain, / La 18 I vas, suspendant 22 I Ô tendres

Tournoyant, des pigeons peureux,
 Dont la pluie alourdit les ailes,
 Glissent dans l'azur vapoureux,
 Petits astres soyeux et frêles;

30 Quoique la ville dorme encor,
 Pieux appel à quelque rite,
 Une cloche de verre et d'or
 Tinte à l'évêché maronite;

35 Là-bas, au-dessus du Bazar,
 En arabesques parfumées,
 Spirales de santal, d'attar¹,
 Planent les premières fumées.

40 Mais soudain mille autres rumeurs
 Jaillissent. La rade s'éveille.
 Dans de polyglottes clameurs
 Un vaisseau luisant appareille.

45 Et, — tel mon rêve vagabond,
 Tendu vers des mers odorantes,
 Pénètre, d'un splendide bond,
 De roses, d'heureuses Sorrentes —,

Le vent, ivre d'algues, de sel,
 Emportera ses voiles rousses
 Vers quelque féérique archipel
 De marbres clairs, de sombres mousses...

50 Ah, mon cœur épris de beauté,
 Quelle douce aurore latine
 Vous fit trembler de volupté
 Comme cette aube, en Palestine?

1. Huile extraite de pétales de rose.

30 I encor / — Pieux appel à quelque rite — / Une 37 I fumées... //
 Mais 40 I Dans *les* polyglottes 41-42 I appareille. // Et tel 43 I vers *les*
 mers odorantes; / Pénètre 48 II archipel / *Des* marbres

PALERME

- Trop de musique, trop de livres, trop d'encens!
 J'ouvris ma fenêtre sur la nuit finissante,
 Une brise, varech et fleurs, tiède et puissante,
 Alanguissait la rue étroite et sans passants; 5
- Sveltes et bleus comme des minarets persans,
 Des cyprès s'argentaient dans l'ombre décroissante,
 On entendait une fontaine bruissante...
 Et soudain, derrière les dômes pâissants,
- Je vis, plus douce que la molle transparence 10
 De ces matins de perle où tremble un ciel de France,
 Surgir, sur les jardins de jade et les toits d'or,
- Comme une vague parfumée et purpurine,
 L'aube de flamme rose où sommeillait encor
 L'émail sicilien de Palerme marine. 15

TEXTE DE BASE: *Paul Morin*, 1958, p. 42.

VARIANTE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 271.

GOUACHES VÉNITIENNES

MIDI VÉNITIEN

5 La péotte¹ glissante et la barque amarrée,
 La façade ducale et l'étroit carrefour,
 Mirent dans le canal sonore, tour à tour,
 Leur image mobile et leur ombre moirée.

10 Voici, mousse marine ou glycine nacrée,
 Intrigue, ton pont courbe, et ton palais, Amour...
 Dans l'air bleu, douze fois, éclate sur la tour
 L'heure d'or aux parfums de fruits et de marée.

 La lente rame agite et mêle au flot changeant
 Le reflet onduleux d'hippocampes d'argent
 Dressés aux bords laqués et noirs de la gondole,

15 Et, tel un fastueux collier oriental,
 Chaque goutte emprisonne, ardente girandole,
 Tout l'azur irisé dans son cœur de cristal.

1. Grande gondole de l'Adriatique.

VERRERIE

Somptueux verres de Venise,
 Aiguière, coupe, bocal,
 Fragiles burettes d'église,
 Ors frêles du hanap ducal, 5
 Quand le soleil glisse et s'irise
 À vos flancs de glauque cristal;

 (Et toi, précieux hippocampe,
 Fantasque monstre cristallin,
 Lorsqu'un rayon bleu de ma lampe 10
 Émaille ton profil marin
 Et scintille, étincelle, rampe
 Sur toi, lézard, sur vous, dauphin;)

 Votre myrionyme¹ flamme
 Luit et jaillit de l'encrier, 15
 Car elle éveille dans mon âme
 (Qui fut celle d'un gondolier)
 Le choc de velours d'une rame
 Au mur du palais Venier².

1. Voir *supra*, p. 301, n. 1.

2. Le palais Venier dei Leoni, dont la façade donne sur le Grand Canal de Venise, a été commencé en 1749 par l'architecte Lorenzo Boschetti, mais il est resté inachevé. La famille Venier joua un rôle important dans l'histoire vénitienne: l'un de ses membres commanda la flotte vénitienne à la bataille de Lépante contre les Turcs (1571).

L'INFIDÈLE

Galéasses¹ au môle de la Giudecca²,
 Aux flancs purs comme des amphores,
 Le soir musical où mon rêve s'embarqua
 5 Pour l'archipel aux noms sonores,
 J'avais déjà pour vous un amour ancien.

Et longtemps je suivis des yeux les fils d'opale
 De vos agrès, mirant leur réseau pâle
 Au miroir fastueux du flot vénitien...

10 Comme un glaive courbe et phosphorescent,
 Sur San Giorgio Maggiore³, le croissant
 S'enfonçait lentement vers la mer ténébreuse;

Chère Venise, sépulcre humide et soyeux,
 Je te quittais pour une autre amoureuse...

1. Grandes galères à voiles et à rames, armées de canons.

2. Île de la lagune de Venise, située entre le canal de Fusine et l'île San Giorgio.

3. Église Saint-Georges-Majeur, face à la Dogana de Mar, dans l'île San Giorgio.

FÊTE DE NUIT

Le méandre indolent D'émeraude dorée Que trace le flot lent De Venise parée	5
S'enguirlande, ce soir, De feux et de lanternes, Mais au firmament noir Glissent des astres ternes.	
Arlequin saute et court Du campanile au bouge... Que le chemin est court Du lis à l'œillet rouge !	10
Des rires et du chant Jaillissent des gondoles; Et, moi, je pense aux folles De l'île Saint-Clément ¹ .	15
Est-ce de trop de fêtes, De musique et d'amour Que leurs fragiles têtes Éclatèrent un jour ?	20

1. Île située au sud de la lagune de Venise.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 275.

VARIANTE: éd. de 1922, p. 230.

13 du *lys* à

Et ton parfum, Lagune,
Toi, Ville, ta beauté,
Ton sortilège, ô Lune,
Et votre volupté,

Ô nuits vénitiennes,
Furent-ils le flambeau
Où ces frêles phalènes
Trouvèrent leur tombeau?

Jouez, les guitaristes,
Vos refrains les plus beaux...
Je pense à des fronts tristes
Collés à des barreaux.

Vos heureuses roulades
Doivent aller souvent
Porter des sérénades
À leur morne couvent;

Puissent-elles entendre,
Dans leur tragique nuit,
L'écho lointain et tendre
De votre allègre bruit...

Car peut-être qu'alors, trompés par vous, leur rêve,
Leur peine, et leur désir,
Interminablement liés à cette grève
Avec le Souvenir,

Essayant d'évoquer d'autres heures de joie,
D'autres secrètes nuits,
Les canaux scintillants, et les masques de soie,
Et les bonheurs enfuis,

Oublieront un instant la cellule, les grilles,
Et le sombre préau,
Et verront danser de belles jeunes filles,
Clairs fantômes sur l'eau.

Jouez plus fort, les guitaristes! L'aube est grise
Sur les coupoles d'or.
Ô Ville au cher et double visage, Venise
De plaisir et de mort...

EXIL

Ô mes jardins d'alors!
Villa d'Este, Lido; plaisirs des yeux que dore
Un couchant florentin; vous, rives du Bosphore,
Et vous, Île-de-France... Ô chers souvenirs morts!

5

FUSÉE

Théâtralement, d'un éclair	
Le jardin sombre s'illumine.	
Soudain, l'horizon devient clair	
Et net, comme à l'aube argentine;	5
Des rayons bleus dansent au ciel,	
Une poussière d'améthyste	
Givre un if artificiel,	
Puis tout s'éteint...	
Règne, nuit triste.	10

CRÉPUSCULE

Entre les pins voyant danser l'eau miroitante,
 Les cavales, fines et noires, de l'Adour¹,
 Lasses de l'herbe amère et de l'ardeur du jour,
 5 Ont désiré, ce soir, sa caresse irritante.

Héroïque galop après l'aride attente!
 Le poitrail et le col ont creusé, tour à tour,
 Les sillons argentés d'un fabuleux labour
 Dans le flot où s'ébat la troupe haletante;

10 Mais, de l'Espagne proche, un vent nocturne et froid
 Ayant soufflé soudain une haleine d'effroi
 Sur les sables fleuris de pourpres centaurées,

Leur farouche gardien, de l'œil les dénombrent,
 Clame de rauques noms, et, le soleil sombrant,
 15 Regagne son hameau, suivi d'ombres cabrées.

Étang d'Aureilhan², 1913.

1. Fleuve de France qui arrose Tarbes et Bayonne et se jette dans le golfe de Gascogne.

2. Chef-lieu de canton dans les Hautes-Pyrénées; arrondissement et agglomération de Tarbes.

TEXTE DE BASE : *Œuvres poétiques*, 1961, p. 279.

VARIANTE : éd. de 1922, p. 236. Voir aussi le poème du même titre paru dans *Le Nationaliste* (*infra*, p. 535).

13 dénombrent, / *Chante* de

TEL LE SAINT...

Les frères crestiens content que le
 saint estoit en hermitage et faisait ses
 oraisons: et moult pigeons et paons li
 estoient autour, si que [l'un] des 5
 ydolatres de ce païs estoit allez atail
 un arc et saiettes pour tirer a ces
 paons, laissa aler une saiete et cuida
 donner a paons et feri le saint
 homme au coste destre. Si que morut 10
 de celui coup en la foi Jhesu Crist¹...

Tel le saint, dans ses oraisons,
 Au jardin cuivré de lumière
 Parmi ses paons et ses pigeons
 Mourut tout doucement en faisant sa prière, 15
 Je veux qu'un trait immérité
 Pare de sang ma dernière heure.
 C'est d'une insulte à la Beauté
 Qu'en chantant les poètes meurent.

1. Source inconnue.

LES HÉROS¹

*À ce barbacole qui demanda à ses élèves
de comparer Albert de Belgique² à Dollard
des Ormeaux³.*

- 5 Comment? un parallèle entre deux héroïsmes?
Abaïsser les titans au scalpel fureteur
D'obscurs rapprochements, de vains parallélismes?
 Ô naïf, enfantin rhéteur!
- 10 Tu voudrais disséquer, suivant toutes les règles,
Le bel enthousiasme et la témérité...
Qui donc comparera les lions et les aigles,
 César et Bonaparte?

1. Paru le 17 juin 1917, ce poème évoque la guerre en cours. Morin s'était lui-même enrôlé, contre la volonté de ses parents, dans l'espoir d'être envoyé outre-mer. Le 26 août 1915, il fut nommé lieutenant de la milice canadienne dans la 11^e Brigade d'infanterie du Régiment de Maisonneuve, mais il dut se contenter de faire du recrutement. Voir Bernard Lavaltrie, «Leçon à un conscrit», *Le Nationaliste*, 29 décembre 1917, p. 2.

2. Albert I^{er} (1875-1934), roi des Belges (1909-1934), qui refusa de laisser les Allemands pénétrer sur le territoire belge en 1914 et lutta aux côtés des armées alliées de 1914 à 1918.

3. Héros canadien-français (1635-1660), tombé sous les coups des Iroquois au combat du Long-Sault.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 281.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 17 juin 1917, p. 4; II: éd. de 1922, p. 240.

2 I ce professeur qui 12 II et Buonaparte? // Pour

Pour diminuer l'un afin d'élever l'autre
 Faut-il mettre en regard Duguay-Trouin⁴ et Bayard⁵,
 Cataloguer le saint, classifier l'apôtre,
 Séparer Dupleix⁶ de Jean Bart⁷? 15

À tous ces procédés qui sentent leur école
 Faudra-t-il abaisser la Poésie et l'Art?
 Doit-on étiqueter Léonidas⁸, Dollard,
 Et le tambour du pont d'Arcole⁹? 20

Que non, rhéteur! Il ne peut être de rivaux
 Chez ceux que, doctement, tu ranges et compiles:
 Le nuage sanglant planant sur Roncevaux¹⁰
 N'obscurcit pas les Thermopyles.

La trompette d'argent du val pyrénéen 25
 Ne fut ni le premier ni le dernier cantique;
 Entends le triomphal sanglot prométhéen
 Clamé du Caucase à l'Attique!

4. René Duguay-Trouin (1673-1736), marin français, qui s'illustra pendant les guerres de Louis XIV.

5. Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, né près de Grenoble (1470-1524), illustre capitaine français qui se couvrit de gloire pendant les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}.

6. Jean-François Dupleix (1697-1763), nommé gouverneur général de la Compagnie des Indes en 1742, donna une vive impulsion au commerce et s'efforça de miner l'activité britannique. Il obligea les Anglais à lever le siège de Pondichéry (1748).

7. Corsaire français (1650-1702) qui s'illustra par son énergie et son habileté. Louis XIV le nomma capitaine de vaisseau et lui donna des titres de noblesse et le grade de chef d'escadre. Il se fit remarquer dans toutes les opérations navales de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

8. Léonidas I^{er}, roi de Sparte de 490 à 480 av. J.-C., héros des Thermopyles, en Thessalie, qu'il défendit contre l'armée de Xerxès (480).

9. Arcole, commune d'Italie, où Napoléon Bonaparte battit les Autrichiens, le 17 novembre 1796.

10. Bourg d'Espagne, dans les Pyrénées, où l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne fut taillée en pièces par les Vascons en 778. C'est là que périt le comte Roland.

30 Écoute-le jaillir du grand cœur frémissant
De cette humanité qu'inactif tu admires;
Vois le beau sang latin couler avec le sang
Des Byzances et des Palmyres...

Il n'est pas que ceux-là dont on chante les noms!
Héroïsmes cachés, épiques, innombrables,
35 Est-il, dans l'univers, assez de panthéons
Où graver vos faits admirables?

Entends monter vers toi, dans les livres sacrés,
Les pleurs de la Judée et les cris des Égyptes;
Entends Rome gémir, sous ses temples dorés,
40 Dans ses catacombes et dans ses cryptes.

L'héroïsme, crois-tu qu'il fut en Aragon
Moins hardi qu'en Pologne; et les terres nouvelles
Que Jason¹¹ affrontait sous l'œil vert du dragon
Font-elles oublier l'Homme aux sept caravelles?

45 Ah, le bel héroïsme, il est partout! Il est
Dans les cachots blafards de la Conciergerie¹²;
À Nantes¹³; à Wagram¹⁴; il est dans la forêt
Où mourut la Chouannerie¹⁵...

11. Héros grec qui partit en Colchide à la recherche de la Toison d'or sur le navire Argo avec ses compagnons, les Argonautes.

12. Restes du palais royal des Capétiens dans l'île de la Cité, à Paris, la Conciergerie enfermait jadis l'habitation du concierge du palais, chargé de la garde des prisonniers. Elle fut aménagée durant la Révolution pour rassembler un grand nombre de détenus, pour la plupart voués à la guillotine: Marie-Antoinette, Danton, Robespierre, André Chénier.

13. En 1789, Nantes embrassa le parti républicain, et pendant la guerre de Vendée, de nombreux combats opposèrent bleus et blancs sous ses murs.

14. Village d'Autriche près de Vienne, où Napoléon remporta une victoire éclatante et coûteuse sur les troupes autrichiennes, les 5 et 6 juillet 1809.

15. Guerre de partisans, contre-révolutionnaire et royaliste, qui se développa surtout à partir de 1793 au nord de la Loire, en Bretagne, en Normandie, dans le Maine et l'Anjou.

Rhéteur, l'heure n'est plus aux subdivisions,
 Mais plutôt, aux feuillets de tes doctes grimoires, 50
 Comme des lis aux murs croulants des Ilions¹⁶,
 Vois naître et fleurir les victoires.

Vois, en ce seul hiver funèbre et meurtrier,
 Empourprant la cité, rougissant jusqu'au fleuve,
 Vois tout ce sang couler, et puis, vois le guerrier, 55
 Moins grand peut-être que la veuve;

Et cet adolescent, prompt aux brûlants combats,
 Qui brave le shrapnel¹⁷ et qui rit à la mine...
 Dis-moi, rhéteur, dis-moi, ne le ranges-tu pas
 Avec Sophocle, dansant devant Salamine¹⁸? 60

Vois ce fier petit peuple, agonisant avec
 Le sourire de ceux qui meurent pour l'Idée...
 Qu'importe que son geste soit flamand ou grec,
 Vois son âme, Dieu l'a guidée!

Atome, impondérable et subtil, du divin, 65
 Idéal, ô cuirasse invincible et magique,
 Forgée au grand brasier tragique de Louvain
 Pour éterniser la Belgique,

C'est Toi qui, magnifique et prodigue, mêlas
 Les larmes et le sang, les lauriers et les roses, 70
 Dans nos récits d'enfance... Ah, ne t'insultons pas
 Par de subtiles, vaines gloses!

16. Nom de l'ancienne Troie.

17. Obus chargé de balles. Mot anglais, du nom de l'inventeur.

18. Île grecque, sur la côte ouest de l'Attique, où Thémistocle remporta une victoire sur la flotte de Xerxès, en 480 av. J.-C. Le jeune Sophocle (497-405 av. J.-C.) fut chargé de diriger le chœur qui chanta le péan après cette victoire.

- Puisque a toujours brûlé dans nos cerveaux humains
 Le soucieux désir de ces luttes amères,
 75 Il faut, pour oublier tout ce sang sur nos mains,
 De ces immortels éphémères.
- Leurs sacrifices sont tous beaux également:
 Des conquêtes d'Alsace aux carnages doriques,
 C'est la flamme divine et son rayonnement
 80 Qui laurent les fronts héroïques.
- Qu'importent la victoire et le siècle et le lieu?
 — Dans les Andes, Pizarre¹⁹, ou Bueil²⁰ à Compiègne —
 Un seul exploit humain fait oublier le règne
 Du titan et du demi-dieu.
- 85 Qu'importe que la gloire ou que la renommée
 Aient autour d'un beau nom fait bruire leurs voix?
 Les chefs sont maintes fois moins grands que leurs armées,
 Les gueux plus nobles que leurs rois...
- 90 Et je te plains, rhéteur scolastique et futile,
 Pygmée analysant les actions des dieux,
 D'avoir même plongé ton regard inutile
 Dans ce gouffre mystérieux!
- 95 Que pourrais-tu comprendre en ce temple des âmes,
 Fol Œdipe, scrutant le Rêve illimité?
 Divine énigme... autant interroger les flammes
 Sur l'essence de leur clarté!

19. François Pizarre (1475-1541), conquistador espagnol, qui, avec l'aide de ses frères, conquiert le Pérou.

20. Jean V de Bueil (1405-1478), capitaine français surnommé «le fléau des Anglais», servit sous Jeanne d'Arc. Amiral de France, il contribua à la conquête de la Guyenne.

74 I désir *pour* les luttes 76 I éphémères; // Leurs 84 I Du Titan et
 du Demi-Dieu; // Qu'importe 92 I mystérieux; // Que

Ah, depuis trop de mois une sourde épouvante,
 Glace nos mornes cœurs de son frisson obscur!
 Trop de sang, trop de pleurs... Quel pur hiérophante
 Forcera nos yeux vers l'Azur? 100

Qui saura nous montrer, après l'éclair, le prisme?
 Secret justicier, dont le glaive irrité
 Du double sang de Reims²¹ et d'Ypres²² fut teinté,
 Ce sera toi, bel Héroïsme!

Et, tel le pâtre grec, tremblant d'apercevoir, 105
 Devant le feu qui monte et l'ombre qui recule,
 Dans un même regard de terreur et d'espoir
 L'Aurore et le bûcher d'Hercule;

Malgré l'horreur des temps et l'innombrable deuil,
 Nous souvenant que tes éblouissantes armes 110
 Portèrent aux humains l'espérance et l'orgueil
 Au travers des siècles de larmes,

Courbons nos fronts devant ces lumineux passants
 Sans souci de peser leur clair fardeau de gloire...
 Car ils ont su, prodigieux et frémissants, 115
 Graver, aux pages de l'Histoire,

D'un geste surhumain, triomphal, indompté
 Par le choc meurtrier des iniques batailles,
 Le sceau mystérieux des saintes épousailles
 De la Mort et de la Beauté! 120

21. Ville durement éprouvée pendant la Première Guerre mondiale.

22. Ville de Belgique qui fut, de 1914 à 1918, l'objet de violentes attaques allemandes.

105-107 I d'apercevoir / (Devant <...> recule) / Dans 111 I,II l'orgueil
 / A travers

ADIEUX À SPARTE

5 Voici l'heure où je dois te quitter. Ah, de moi
 Il me semble, ce soir, que le bonheur s'écarte,
 Et que tu ne veux pas, Hellade, que je parte,
 Et qu'à mon cou tu joins tes deux bras, douce loi...

 Mais je n'oublierai pas. Je te donne ma foi,
 Ô point mystérieux sur l'obsédante carte !
 10 Toujours les monts d'Aulide et la route de Sparte
 Feront battre mon cœur d'un magnifique émoi ;

 Car je conserverai, trésor de ma mémoire,
 Ton image dansante, en chlamyde de moire,
 Rythmant tes flûtes d'or aux cymbales d'airain,
 15 Et le beau souvenir de cette nuit hellène
 Où j'entendis, mêlés à ton souffle marin,
 Les pleurs d'Iphigénie¹ et les sanglots d'Hélène².

1. Fille d'Agamemnon, sacrifiée par son père pour satisfaire les caprices de dieux qui empêchaient les Grecs de s'embarquer vers Troie.

2. Princesse légendaire de Sparte. Son enlèvement par Pâris provoqua l'expédition des Grecs contre Troie.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 286.

VARIANTE: éd. de 1922, p. 248.

15 d'Hélène. // [1913]

LES DIEUX S'EN VONT...

I

*La mer*¹

La somptueuse nef d'or, de chêne et d'émail,
 Messagère de deuil ou porteuse de joie, 5
 Dont l'aurique² laissait traîner ses glands de soie
 Parmi l'algue de pourpre et la fleur de corail,

 Ô pêcheur étonné qui haies ton trémail,
 Tu ne la verras plus, sur la mer qui flamboie,
 Passer, comme un splendide et lourd oiseau de proie, 10
 Avec un guerrier blond, rêveur au gouvernail;

 De monstrueux vaisseaux, empanachés de flamme,
 Sans voile frémissante et sans rythmique rame,
 Au tumulte marin mêlent leur cri cinglant.

 Et sous la moire verte où glissent les carènes, 15
 Creusant dans l'eau mouvante un sillage sanglant,
 Des hélices d'acier mutilent les sirènes.

1. Voir l'étude comparée de ce sonnet avec le « Vaisseau d'or » d'Émile Nelligan et « Sombrier » de Saint-Denys Garneau, dans Robert Giroux et Hélène Dame, *Sémiotique de la poésie québécoise*, p. 52-58.

2. Se dit d'une voile qui a la forme d'un quadrilatère irrégulier.

TEXTE DE BASE : *Œuvres poétiques*, 1961, p. 287.

VARIANTES : I : *Les Cahiers de Turc*, 1^{er} mars 1922, p. 58-60 ; II : éd. de 1922, p. 252 ; III : *Paul Morin*, 1958, p. 37.

8 I étonné, qui 10 I proie / Avec 14 I,II,III cinglant, // Et
 15 I Et, sous 15 I carènes, / *Laissant* dans

II

La forêt

20 Voici, forêt lunaire et chère aux jeux des dieux,
 Que tes nuits ne sont plus, comme jadis, troublées
 Par des frissons de source et des fuites ailées
 Et des rires de dryades en voiles bleus...

25 Car maintenant une hydre aux anneaux lumineux
 Escalade les flancs déclives des vallées:
 C'est le train, vomissant vers les voûtes stellées
 Un souffle strié d'or, impur et charbonneux;

Et lorsque son haleine embrasée et stridente
 Lacère le ciel rouge et qu'une odeur ardente
 30 Emplit les halliers d'un panique désarroi,

Avec de rauques cris et des galops sonores,
 Haletant de terreur et hennissant d'effroi,
 Dans les bois profanés se cabrent les centaures.

III

35

L'azur

Aube, tranquillité, péristyles neigeux
 Dressant leur fronton clair sur les pentes hellènes...
 Un nouveau matin bleu se lève sur Athènes.
 Ô silence sacré! Mais soudain, orageux,

40 Un sourd vrombissement de frelons fabuleux
 Évoque la rumeur grondante des arènes;
 Ces temples, où riaient des héros et des reines,
 Quelle ombre oblique y met son profil anguleux?

22 I source, et des fuites ailées, / Et 23 II Et les rires des dryades
 26 I stellées / Son souffle 28 I Et, lorsque 29 I rouge, et 36-38
 I tranquillité, les portiques neigeux / Dressent leur fronton clair sur les pentes
 hellènes, / Un nouveau matin bleu se lève sur Athènes... / Ô 41 I arènes. /
 Ces

Est-ce un fourbe épervier qui guette des colombes,
Ou ce dragon, ailé d'argent, qui sur les tombes
Grave la gigantesque empreinte de son bec?

45

Non. Impie et vertigineux rival d'Éole,
Brusque oiseau de métal déchirant l'azur grec,
L'aéroplane rose effleure l'Acropole.

45 I qui, sur les tombes, / Grave l'*empreinte gigantesque* de

TROIS HARMONIES

HARMONIE POUR UN SOIR DAUPHINOIS

5 Troupeaux las, claires faulx, grives dans les sillons,
 Toi, trèfle bruissant, vous, grésillants grillons,
 Soyez les chœurs furtifs et l'innombrable orchestre
 Du simple, délicat, et mol automne alpestre...

10 Petite ville, aussi charmante qu'un hameau,
 Dont le nom si français, si sonore, si beau,
 Fixa pour tout un jour mon humeur vagabonde,
 Je trouve tes balcons les plus tendres du monde.

15 Tout est calme, soyeux, irréel, argenté;
 Ton couchant pâle a la nuance d'un matin,
 Ta fontaine est la voix de captives ondines,
 J'entends monter du val le cristal des clarines,
 La brise tiède joue avec les cerisiers
 Comme des mains sur une harpe...

20 Des rosiers,
 Plus ingénus que l'œil d'une petite fille,
 Haussent leur tête blanche au-dessus d'une grille.
 Les volets verts d'une humble et joyeuse maison
 S'entr'ouvrent, et j'entends jaillir une chanson,
 Si fraîche, si jeune...

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 290.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 2 décembre 1917, p. 3; II: éd. de 1922, p. 260.

10 I monde. / Tout 12-14 I a les nuances d'un matin; / Ta fontaine est la
 voix de captives ondines; / J'entends monter du val le cristal des clarines; /
 La 16-17 I <Ces deux lignes n'en forment qu'une seule.>

Ah! mon pauvre cœur nomade,
Ce bonheur que je cherche et qui toujours s'évade
Est là, peut-être?... 25

Mais, comme tant d'autres fois,
Sois satisfait du lac, des jardins, et des bois,
Des toits d'ardoise bleue où courent des fumées,
Des aurores d'argent que tu as tant aimées.

Par des chemins, toujours merveilleux et divers, 30
Sois heureux, simplement, de courir l'univers.
Tant que du jeune sang battra dans tes artères,
Les périlleux sentiers qui mènent aux Cythères¹
Partout surgiront sous tes pas, et chaque mur
Semblera te cacher quelque robe d'azur... 35

Traîtrise, tout cela, sentimental mensonge!

Songe plutôt que l'ombre aux flancs des monts s'allonge,
Que l'or crépusculaire est divin doublement
Puisqu'il luit dans la lampe et brille au firmament,
Que c'est l'heure de paix, de repos, de prière, 40
Où le blanc liseron, au mur de la chaumière,
Incline sa clochette et joint sa voix de fleur
Aux cloches des clochers qui modulent la leur...
Songe, rêveur, qui stérilement t'analyses,
Que les astres tremblant aux flèches des églises 45
Sont le plus sage phare, et qu'il n'est de flambeau
Plus tutélaire, même dans l'œil le plus beau...

Ton âme éclate? Tu délires et tu flambes?

1. Cythère, île de l'archipel de Crète, consacrée à Aphrodite qui, d'après la tradition, y aurait abordé, après être née au sein des flots. Dans le langage poétique, Cythère représente le pays des amours.

23 I Ah, mon 25 I peut-être...? // Mais 29 I aimées... / Par
36 I mensonge, / Songe 37 I s'allonge; / Que 38 I doublement / Puisque
il 39 I firmament; / Que 47 I beau. / Ton 48 I flambes? / Aligne

Aligne pour toi seul tes petits dithyrambes!
50 La source, le bouvreuil, le vent, la rose-thé,
Sont un doux auditoire, et plein de charité.
Garde-toi tout entier pour l'ardente nature,
Et, courant sans regrets la féerique aventure
Vers l'horizon agreste ou l'horizon marin,
55 Sois content, pauvre cœur d'éternel pèlerin,
De te tromper toi-même en chantant sur la route.
Mais voici l'angélus, naïf et pur...

Écoute.

La Tour-du-Pin², 1912.

2. Chef-lieu d'arrondissement (Isère) sur la Bourbe, affluent du Rhône.

49 I dithyrambes... / La 51 I auditoire plein 56 II route. // Mais

HARMONIE POUR UN SOIR D'ITALIE

Nuit de Ravenne ou nuit de Parme,
 Je me souviens d'un soir si pur
 (Plus diaphane que l'azur
 Et plus transparent qu'une larme), 5

D'un soir si pur, qu'une chanson,
 Traversant l'air calme, fut telle
 Qu'une harmonieuse dentelle
 Faite d'un rire et d'un frisson.

Aux ailes d'une vocalise 10
 La voix adorable monta
 Des jardins de la Steccata¹,
 Ce fut d'une tristesse exquise...

Ou me trompé-je? Était-ce au chœur
 De Notre-Dame-Ravennate 15
 Que jaillissait cette cantate
 Vers les sept rubis de son cœur?

Qu'importe? Amoureuse ou brutale,
 D'une cellule ou d'un balcon,
 Plainte d'ardeur ou d'abandon 20
 Dans la nuit trop sentimentale,

1. Madonna della Steccata, église du XVI^e siècle à Parme, œuvre de l'architecte Zaccagni.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 292.

VARIANTES: *Le Nationaliste*, 18 novembre 1917, p. 3.

12 Steccata... / Ce fut d'une tristesse exquise; // Ou 21-27
 sentimentale... // Qu'importe

25 Qu'importe? Une femme chantait
— Jeune ou vieille, nonne ou gredine,
Ariette, hymne, ou cavatine —
Son chaud, voluptueux secret.

Et, déjouant les portes closes
Qui muraient ma sévère humeur,
Ce cri fit fleurir dans mon cœur
Des larmes, du rire, et des roses.

30 On aurait dit le tendre vol
D'une colombe paresseuse,
La lente, lointaine berceuse
D'une fontaine en porcelaine,
35 Ou bien l'âme d'un rossignol
Soupirant au croissant sa peine.

*

Ce trille de pâtre amoureux,
Fraîche arabesque capriote,
Devrait-il alanguir sa note
Jusque dans mon exil frileux?

40 Me faudra-t-il entendre, arpège,
Le preste cristal de ta voix
Sous mon banal et morne toit
Qui plie et gémit sous la neige?

45 Chez l'amant des filles du Rhin,
Ah, pourquoi faut-il que revienne,
Jaune guitare italienne,
Ton mol et sensuel refrain?

28 cri *rappelait* à mon 29 rire et 35 peine... // Ce 36-38
amoureux, / *Cette* arabesque capriote / Devrait-elle alanguir

Et puisque je me barricade
Avec Parsifal et Klingsor²
Dans ma rude ville du Nord... 50
Qu'y viens-tu faire, sérénade?

*

Nuits douces comme des baisers,
Jardins brûlants comme des lèvres,
Il ne me reste de vos fièvres
Que des regrets inapaisés; 55

Et je t'ajoute, angoisse vaine,
À mon innombrable désir,
Ô cruel, ô beau souvenir
D'un soir de Parme... ou de Ravenne.

2. Voir *supra*, p. 267, n. 3.

57 désir... / Ô 59 de *Parme*, — ou

HARMONIE POUR UN SOIR GREC

5 Heure pourpre où fleurit un blanc vol de mouettes,
 Et toi dont je rêvais quand je lisais Byron,
 Parfumé de laurier, de miel, de violettes,
 Vent de Missolonghi¹ qui promets à mon front
 La fraîcheur des nuits violettes,

 10 Vous ayant désirés si fortement, avec
 Toute la fièvre de ma chaude adolescence,
 Dans l'odeur, sensuelle et vive, du varech,
 15 Ce soir, je vous possède enfin, brève puissance
 Du noble crépuscule grec!

 Comme un lierre, Itiès embrasse les collines
 Parmi les oliviers au feuillage changeant;
 Des tartanes² et des felouques³ levantines
 15 Heurtent au môle, ourlé de coquilles d'argent,
 Leurs flancs trop lourds d'herbes marines.

 Au loin, sur les monts roux, encore soleilleux,
 La tour d'une forteresse vénitienne,
 Sépulcre tiomphal d'un doge audacieux,

1. Ville de Grèce, à l'entrée du golfe de Corinthe, qui repoussa l'assaut turc en 1822. Lord Byron, venu pour contribuer à la lutte grecque, y mourut en 1824.

2. Petit bâtiment de la Méditerranée, portant un grand mât à voile triangulaire.

3. Petit voilier de la Méditerranée, long et étroit, muni d'avirons.

TEXTE DE BASE; *Œuvres poétiques*, 1961, p. 295.

VARIANTES: *Le Nationaliste*, 3 juin 1917, p. 4.

3-5 Byron, / — Parfumé <...> violettes — / Vent 6 violettes... //
 Vous 13 changeant. / Des 15 au *mole*, ourlé 17 roux encore

Clame inlassablement sa puissance ancienne 20
 À l'impassible azur des cieux;

Miroitant à mes pieds, la mer Ionienne
 (Telle, aux jours fabuleux de l'intrépide Argo⁴,
 Sa voix berçait les pleurs d'Andromaque et d'Hélène...)
 Scande de ses flots bleus les rythmes inégaux 25
 D'une éternelle ode païenne.

Du rivage sonore et d'écume argenté
 Jusqu'à l'horizon rose, où fuit la voile oblique,
 Monte traîtreusement du sein d'Aphrodite
 Le frisson précurseur, ardent, et magnifique, 30
 De la nocturne volupté;

Et sur la grève, assis autour d'un feu de joie,
 Graves et contemplant les étincelles d'or,
 Des pêcheurs, aux profils cruels d'oiseau de proie,
 Chantent l'Amour, la Guerre, et la Gloire, et la Mort, 35
 Comme aux jours illustres de Troie.

Patras, Péloponèse, 1913⁵.

4. *Argo*, «le rapide», est le nom du vaisseau sur lequel Jason et ses compagnons s'embarquèrent pour aller en quête de la Toison d'or. La déesse Athéna elle-même en surveilla la construction. Sa proue était taillée dans le bois d'un des chênes de Dordone.

5. Au cours de l'été et de l'automne 1913, Paul Morin effectua un long périple en Méditerranée (Algérie, Maroc, Grèce, Liban et Turquie), évoqué dans une lettre à Jean Ménard : « [...] je m'engageai comme simple matelot sur un voilier grec, cabotant de Patras à Zante — sans se presser. Après ces 18 mois, mon ventre creux n'ignorait plus l'Archipel, connu dans les coins plutôt qu'effleuré! («à peine...») » (cité dans Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, p. 39).

FLAMME

L'Aube m'a dit: Je suis l'Améthyste éternelle.
 Ami, sans moi la mer, et la terre, et les cieux,
 Ne seraient, — car c'est moi qui fais la Nuit si belle, —
 5 Qu'un abîme espérant le sourire des Dieux.
 Sans moi, tu n'aurais pas la couleur et les ombres,
 Le feuillage pourpré, l'air parfumé de miel;
 Tout dormirait, silencieux, dans les bras sombres
 De l'inerte démon du gel.

10 Mais je viens, lente et claire, et mon âme légère
 Prodigue au firmament, aux monts, aux flots marins,
 — Ô Beauté! — la fluide et la chaude lumière,
 Et la douceur du jour palpite dans mes mains.
 Je viens, et le nocturne azur, émerveillé, se dore,
 15 Et frémit de sentir mes doigts magiciens
 Entr'ouvrir cette fleur adorable, l'aurore,
 Et ces calices, les jardins.

Je suis celle qui fit s'épanouir le monde
 Au sein du tourbillon planétaire et sans loi;
 20 Je suis l'apaisement de la terre et de l'onde,
 L'initial frisson et le premier émoi...
 Je suis le blanc réveil après la nuit de fièvre,
 Et quand, sur l'horizon matinal, j'ai penché
 Mon visage de nacre et l'ardeur de ma lèvre,
 25 J'étoile les yeux de Psyché.

TEXTE DE BASE: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 297.

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 19 août 1917, p. 3; II: *Concorde*, n° 6-7, juin-juillet 1958, p. 10; III: *Paul Morin*, 1958, p. 80.

2 I,II éternelle... / Ami 3 I cieux / Ne 4 III belle — / Qu'un
 14 I,II dore / Et 21 II suis l'affaîssement de la cime et

Je suis l'Ange, la Fée, et l'Ève inassouvie,
L'astre, le nimbe, et l'auréole, et le rayon;
Je suis le feu, je suis l'amour, je suis la vie,
L'arche d'or où pâlit la constellation.
Ô Poète, j'étais avant toutes les choses,
Ardente et calme, au sein d'un royaume irréel,
Plus pure que la neige, et la vierge, et les roses...
Car je suis le Rêve éternel.

30

Page laissée blanche

GÉRONTE ET SON MIROIR¹

*Le jet d'eau qui montait n'est pas redescendu*²...

CATULLE MENDÈS

1. *Note de l'auteur*: « Gêronte (du grec *gerôn*, vieillard) nom habituel du père ou du personnage grave de l'ancienne comédie, en France. Il ne comportait à l'origine aucun ridicule, mais ensuite ne désigna plus qu'un vieillard dur, avare, entêté, mais crédule à l'excès; c'est ainsi que Molière l'a représenté. (Telle est l'explication *ad verbum* du *Nouveau Petit Larousse illustré*: Molière songeait sans doute à moi...) »

2. Extrait de « La vision suprême », tiré de *Hespérus*: « Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu, / Roseau de diamant dont la cime évasée / Suspend une immobile ombelle de rosée » (*Les Poésies de Catulle Mendès*, Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1876, p. 226).

Page laissée blanche

À LUCY

qui me lira peut-être

et

À SES FILLES

qui ne me liront point.

« 'twas a promise »

Page laissée blanche

PRÉFACETTE TESTAMENTAIRE

Sans attendre les cris d'indignation (ni les huées dont j'ai accoutumance depuis belle heurette) qui accueilleront assurément l'appellation de ces quatre pages initiales, je veux dire sans ambages que les diminutifs du vocabulaire m'attirent bizarrement et régentent ma plume plus souvent qu'à son tour.

Dans ce monde d'aujourd'hui où tout rapetisse, s'étrique et s'étirole, depuis les déjà lilliputiennes prothèses auditives³ et les *transistors* jusqu'au sens de l'Honneur et à l'amour du Beau, les diminutifs — *ette*, *ine* et quelques autres — devraient pourtant être affablement reçus par une société qui pratique le culte du petit, voire de l'infime. Ah! qu'amèrement je te regrette, mon cher et fidèle cornet acoustique (qui avais bien dix pouces de long)!

J'en tiens donc pour *préfacette*. «Ça n'est pas dans le dictionnaire»? Peu m'en chaut. Moi non plus, mais j'y serai peut-être⁴. Tout uniment, j'ai deux ou trois chosettes à confier au Lecteur: elles ne méritent guère le titre imposant d'*avis à ladite victime* (comme on dit au Palais), ni celui d'*introduction* ou d'*avant-propos*, ni d'*entrée en matière* (les composants de ce recueil n'étant pas ci-mentionnés, comment «entrer» dans une matière absente?... on est puriste ou l'on ne l'est pas), enfin, et encore moins, ni celui, plus majestueux, de *prolégomènes*.

Si Lise est toute menue vous serez le premier à l'appeler *Lisette*; son lit (sa couche) est trop grand? — vous lui achèterez une *couchette*. Une cliente viendra me consulter dans deux

3. *Note de l'auteur*: «*Hearing aids*, pour les anglophones.»

4. *Note de l'auteur*: «On lira avec avantage *Les Fous célèbres de l'Histoire*, par le Dr Bourrelay d'Eure-Mort, Marteau, Bicêtre & Cie, éditeurs à Vézany (Ain), 1966.» Cet ouvrage du docteur bourrelé de remords est une fausse référence; Marteau est une métonymie pour Kremlin(-Bicêtre).

minutes, mais j'ai le temps de rouler une cigarette... *et cætera et ad infinitum*. Qui ne se sert, sans y penser à deux fois, de boulette et de clochette, de fillette et de chambrette? Ô diminutifs indispensables, qui — de manière à la fois si subtile et si claire — tissez l'impondérable trame des nuances de notre langage! Je voulais une petite préface? La voici *unico verbo*⁵: PRÉFACETTE.

Assez parlé de tout cela ou l'on croira que je me disculpe, ce qui n'est pas ma complexion. Mais entendez-moi bien: la sémantique et l'étymologie ont leurs traquenards et il ne faut pas s'imaginer qu'une chouette est forcément un petit chou, ni une garcette une petite garce.

Deuxio, comme Joseph Prud'homme⁶ eût sans doute aimé dire: Reconnu (et acclamé), depuis les jours béats de mon moïse jusqu'à ceux, moins quiets, de ma présente mouise, comme un des hommes les plus intègres de tous les temps, c'est maintenant mon devoir de *vir clarus*⁷ de dévoiler les origine, source, motif, raison d'être et point de départ de la rédaction de ces lignes, fatalement destinées à être stigmatisées, par de cyniques plaisantins, du camouflet de «bagatelles de la porte». Remplissage (mais remplissage pratique et bien étudié) serait plus juste.

En effet: quand

[...] *rêveur entre le pot à colle et l'encrier*⁸,

je décidai, un beau matin, de réunir la douzaine de rimaileries qui avaient surnagé dans ma mémoire, je vis tout de suite que ce bagage était mince: quelques lignes sans artifice mais bien vécues, quelques assonances peut-être amusantes... Rien d'écrit de ma main, rien d'imprimé⁹. Ma caboche chenue, grelot trop secoué

5. En un seul mot.

6. Personnage créé par Henri Monnier pour caricaturer le bourgeois niais, conformiste et sentencieux.

7. Homme illustre.

8. *Note de l'auteur*: «Admirable alexandrin! La césure en est noble, imagée et concise... C'est un de mes plus beaux vers.»

9. *Note de l'auteur*: «Voir plus bas.»

par les deuils, la vieillesse, une presque pauvreté et la solitude dans un monde effroyable que je venais de découvrir, m'offrait bien quelques éclairs d'un archaïque «ramentevoir¹⁰» — mais, de là à façonner le plus maigre volume, il y avait un abîme. Et je tenais — puérilement mais mordicus — à respirer une dernière fois l'odeur magique de l'encre d'imprimerie, à goûter le plaisir ineffable de corriger des épreuves (*de gustibus*¹¹...).

Que faire? Un incendie venait de détruire quarante ans de notes, de griffonnages, de premiers jets — outre dix ans d'un travail lexicologique qui eût été utile, je le dis sans jactance, à nos jeunes aspirants-hommes de lettres — et à leurs pères¹². C'était urgent, car, tel l'Azor du papa Faguet, «surtout que je n'étais pas bien¹³».

À ce stade, l'épithète *testamentaire* accolée à ma préfacette montre le bout du nez. Mon capital manuscrit était néant, mais je savais que certaines bibliothèques publiques conservent nombre de quotidiens et de périodiques. Y dénicher une quinzaine de piécettes dont j'avais parfaitement oublié le titre, voire souvent même le nom de la feuille hospitalière, et, sans exception, la date d'impression, eût été travail d'Hercule... Or, j'avais justement trois Hercules au grand cœur dans le cercle étréci de mes connaissances: un ami de toujours, un autre de moins d'un an (entendez qu'il était hors de page mais que je ne l'avais jamais vu avant 1957), et l'affable et généreux conservateur d'une vaste bibliothèque montréalaise (assisté par d'amènes et savantes collaboratrices)¹⁴. Grâce à leur dévouement, grâce à leurs

10. Voir *supra*, p. 172, n. 3.

11. «*De gustibus et coloribus non disputandum*»: des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.

12. *Note de l'auteur*: «Les *Essais* de Montaigne, transcrits mot à mot en français moderne, avec une traduction des citations grecques et latines, des notes et une bibliographie. L'éditeur était déjà trouvé... Ce fut un rude coup.»

13. *Note de l'auteur*: «Émile Faguet s'était promis de réunir en un seul distique une demi-douzaine des fautes grammaticales les plus communes chez les concierges et les épiçières. Je cite: "Malgré qu'il pleut, on part à Gif, nous deux mon chien; / C'est pour sortir Azor, surtout qu'il n'est pas bien".»

14. *Note de l'auteur*: «MM. W.ll., Ch.v.l.r., J.-P. Pl.nt. et J.l.s. B.z.n. [Willie Chevalier, Jean-Paul Plante et Jules Bazin].»

fastidieuses mais inlassables recherches, ils ont su exhumer les quelques textes qui composent ce recueil. Évoquant le souvenir de poussiéreuses tâches analogues à celles de mes années sorbonnards, je leur lègue, *having aught else to give*¹⁵, mon admiration, ma profonde affection — et la promesse de prières dont ils ont grand besoin.

Riche de leurs trouvailles, je comptai mes maravédis, mais mon fonds poétique souffrait toujours d'étiologie, pour ne pas dire de cachexie. Quel truc à la Merlin pourrait parfaire une décente cubature pour ces strophes encore trop clairsemées? La solution élégante (d'autres diront roublarde) s'imposait: une petite préface et un petit index. Grâce à ce double subrécot¹⁶, le tour serait joué... Le fut-il? *Forsan*¹⁷.

J'aurais bien d'autres choses à te raconter, Lecteur velléitaire, qui regrettes déjà tes deux dollars (*vulgo: piasses*). Mais Géronte a vu trop d'horreurs dans son petit miroir... et le silence est d'or. Depuis le premier mot de cette préfacette

je me tue à chercher
Ce qu'il convient de dire et ce qu'il faut cacher¹⁸.

P. M.

15. *Note de l'auteur*: «Thomas de Quincey [*Confessions of an English Opium Eater*, New York, Merston, s.d.] .» L'ouvrage figurait dans la bibliothèque personnelle de l'auteur («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau). Morin renvoie peut-être au passage suivant de Thomas de Quincey: «*Medical account, therefore, of my emancipation, I have not much to give; and even that little, as managed by a man so ignorant of medicine as myself, would probably tend only to mislead*» (*Confessions of an English Opium Eater and Suspiria de profundis*, Boston, Ticknor, Reed, and Fields, 1853, p. 126).

16. Ce qu'on paye en plus de l'écot prévu, supplément de dépense; au figuré: demande imprévue qui vient par-dessus les autres.

17. Mot latin: peut-être.

18. *Note de l'auteur*: «Un autre de mes prodigieux vers et demi.»

I

NUGÆ¹

1. Nuages; au figuré: bagatelles, frivolités, sornettes.

Page laissée blanche

AUBADE

« Dis, obèse rêveur, gros Orphée à la manque,
 Quel *Weltschmerz*¹, quel ennui,
 T'incite, vieil étudiant de Salamanque,
 À rimer cette nuit? »

5

« C'est un symptôme du mal d'aurore... car l'heure
 Approche où, sur le parc
 (Congrûment ratissé) de Westmount qu'il affleure,
 Phébus bande son arc,

« Transperce, impartial, le canard et la rose,
 Le flic et le laitier,
 Et crible de ses dards, de Melrose à Montrose²,
 Mon aimable quartier.

10

« Il n'est donc que séant, pour qui (tel moi) dédaigne
 Les réveille-matin,
 Avant l'horreur du jour de chanter l'interrègne
 D'un clair réveil latin. »

15

1. Mal du siècle.

2. *Note de l'auteur*: « Deux noms de rue de la municipalité de Westmount. »

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 17.

VARIANTES: *Qui*?, vol. 2, n° 2, septembre 1950, p. xv.

7 parc / Congrûment ratissé de 13 quartier; // « Il 17 D'un *frais*
 réveil

Plus essoufflé que ne doit l'être un cardiaque,
il se tut. « Hé ! va-t'en ! »
me dis-je. « Il serait malséant
d'épier les pleurs étoilant
le maquis Henri IV d'une barbe d'argent¹... » 30
Je filai donc, laissant ce rhapsode astringent
aux plus funestes dards du fatal zodiaque.

1. *Note de l'auteur*: « La royale barbiche avait beaucoup de charme, mais ce décatripode éveille quelque alarme. »

LETTRE OBSOLÈTE

À MON COUSIN JÉRÔME MORIN DE SENDAT,

TUÉ À L'ENNEMI, 1916¹

- 5 Vous m'écrivez: «Ton patelin
Est toujours à la même place;
Onques n'en vis de plus vilain:
Tout y est fiel, tout y est glace.»
- 10 Vous me dites: «Je pense à toi
Un peu plus chaque jour que l'autre...
(Qui pourrait perdre sans émoi
La belle union qui fut nôtre?)»

1. Le premier destinataire de cette «lettre» était une femme (voir la variante 37); la version publiée dans *Le Nationaliste*, le 20 avril 1913, était précédée du commentaire suivant: «Monsieur Paul Morin est parti la semaine dernière pour Paris où il va soutenir sa thèse sur Longfellow, dont il a bien voulu laisser lire la préface aux lecteurs du *Nationaliste*. Pendant qu'il travaillait avec ardeur à sa thèse, M. Paul Morin se délassait en écrivant à des amis du Canada des lettres rimées pleines de la plus fraîche fantaisie. En voici une qui date de trois ans mais qui n'a rien perdu de son délicat humour. Nous espérons que le poète du *Paon d'Émail* ne nous en voudra pas si, à nos lecteurs qui connaissent déjà sa lyre, nous faisons connaître sa Musette.» Lors de sa parution dans *Le Jour*, le 7 juillet 1945, ce poème était dédié «À Jérôme Morin de Sendat».

VARIANTES: I: *Le Nationaliste*, 20 avril 1913, p. 1; II: *Le Jour*, 8^e année, n° 45, 14 juillet 1945, p. 5; III (TEXTE DE BASE): *Géronte et son miroir*, 1960, p. 20.

1-4 I LETTRE RETROUVÉE // Vous 2-4 II À Jérôme Morin de Sendat /
/ Vous m'écrivez: Ton 4 I m'écrivez *que mon pays* / Est 5-9 I place, / *Que*
mes désirs sont obéis, / *Que personne ne me remplace*. // *Que vous vous ennuyez de moi* /
Un 6-8 II vilain, / Tout y est fiel, tout y est glace. // Vous me dites: jépense 9-
16 I l'autre, / *Que vous ne pouvez sans émoi*, / *Penser au bonheur* qui fut nôtre. *Que*
l'on 11 II nôtre?) // Avec

Avec l'humour arsénieux
 Qui rend si cher votre commerce
 Vous me mandez «qu'il n'est de lieux
 Plus riants que la rue Amhers(t) ; 15

Que l'on s'em... «dans» les thés,
 Que le dernier bridge fut terne,
 Et que ce pauvre Monsieur T.
 Boit, hélas! comme une citerne;

Que le Saint-Régis² est quasi- 20
 ment joyeux comme un cimetière,
 Et que Monseigneur Bruchési³
 Vient d'interdire *La Sorcière*⁴;

Que bientôt l'on s'occupera 25
 De *refondre* la loi Lacombe⁵,
 Que l'ultra-divine Sarah⁶
 A presque trois pieds dans la tombe;

2. *Note de l'auteur*: «Traiteur montréalais très couru (vers 1900).»

3. Paul Bruchési, archevêque de Montréal de 1897 à 1939.

4. Œuvre de Jules Michelet publiée en 1862.

5. Loi connue sous le nom de son auteur, Georges-Albini Lacombe (1864-1941), qui protégeait les petits salariés contre les créanciers trop rapaces. Elle fut adoptée par L'Assemblée législative de Québec le 25 avril 1903 sous le nom de «Loi amendant le code de procédure civile concernant la saisie des salaires et gages».

6. Sarah Bernhardt (1844-1923), tragédienne française.

12-15 I Avec <...> Amhers(t) <Cette strophe ne figure pas en I.>
 13 II commerce, / Vous me mandez qu'il 16 I,II l'on s'*embête* «dans»
 17 I dernier *bal* était terne 18 I Monsieur T... / Boit II Monsieur T / Boit
 19 I citerne... // Que 20-23 I Que <...> *sorcière* <Cette strophe ne figure pas en
 I.> 22 II que *monseigneur* Bruchési 24 I bientôt, l'on II bientôt on
 s'occupera 25 I,II De *réformer* la loi Lacombe / Que la divine 27-
 36 I tombe; // Et qu'à Montréal, l'autre jour, / Il est tombé beaucoup de neige, / Mais
 qu'il fait *encor* trop froid pour / Porter votre *costume* beige, // Qu'enfin, *charmes* des
 soirs d'hivers, / Vous eûtes toutes les extases / En savourant DES MOTS, DES VERS / Mais
 que vous préférez les PHASES... // J'ai lu

- 30 Que la cohue, au *Castle-Blend*⁷,
Est devenue insoutenable,
Que vous traquâtes, au *Mile-End*⁸,
Une poule fort convenable;
- 35 Qu'il fait encore trop froid pour
Porter votre paletot beige
Et que Montréal, l'autre jour,
In toto sombra sous la neige...»
- J'ai lu ce récit palpitant
Avec une ivresse profonde;
Souffrez, Cousin, que maintenant
Je vous parle de l'ancien monde.
- 40 En France le printemps sévit
D'une façon désordonnée:
Je suis de glace ou je suis frit
Dix fois dans la même journée.
- 45 Du doux Aristide Briand⁹
La Providence a clos le règne;
La Garonne enfle brusquement
Quand Monsieur Fallières¹⁰ s'y baigne.

7. *Note de l'auteur*: «Tea-room montréalais très couru vers 1910.»

8. *Note de l'auteur*: «Nom que portait, vers 1900, un quartier de la zone nord de Montréal.»

9. *Note de l'auteur*: «Aristide Briand, homme politique français, mort en 1932.»

10. *Note de l'auteur*: «Armand Fallières, homme politique français (1841-1931); président de la République (1906-1913).»

33-35 III beige / *Que l'ultra-divine Sarah* <Nous retenons la leçon de II.> / *In toto* sombra sous la neige... // J'ai 37 I profonde, / Souffrez, chère, que 38 II souffrez, cousin, que 39 I parle un peu du vieux monde... // En France, le 40 I le printemps... sévit 41 I désordonnée; / Je I désordonnée, / Je 43 I frit / Cent fois 44-46 I Briand / Le ciel, hélas, a clos le règne, / La Seine monte brusque-ment / 47 II Quand monsieur Fallières 47-64 I baigne. / Henri Bernstein, avec sagesse / D'«Après mois» fixa le destin, / Et, pièce, elle a vécu ce que vivent les pièces, / L'espace d'un youpin. // Enfin craignant un futur deuil / Et l'élection importune, / L'Académie offre un fauteuil / À Maître D.-A. Lafortune. // J'oubliais qu'aux courses d'Auteuil / A paru la jupe-culotte, / On la voit d'un assez bon œil... / À quand le corset-redingote? // Sois heureuse je t'ai conté / Les plus affolantes nouvelles, / Quant à moi, mon activité / consiste à fuir les demoiselles. // Je vis

Avant-hier aux courses d'Auteuil,
 A paru la jupe-culotte —
 On la voit d'un assez bon œil... 50
 À quand le corset-redingote?

 Un tas de gens intéressants
 M'ont offert un flot de provendes:
 Gyp¹¹ un saupiquet de faisans,
 Barrès une mousse d'amandes, 55

 Portoriche¹², de l'ananas,
 Farrère¹³, un «moka des caïds»,
 Corton¹⁴ chez ma déesse Anna¹⁵,
 Mariani(!)¹⁶ villa Saïd¹⁷...

 Hors ces honnêtes voluptés 60
 (Peu fréquentes, au reste, et qui
 Me coûtent douze roses-thé
 Pour chaque mince cromesquis¹⁸),

11. *Note de l'auteur*: «Pseudonyme de Sibylle De Riqueti de Mirabeau, comtesse de Martel [1850-1932], femme de lettres française (qu'on ne lit pas assez aujourd'hui).» Connue pour ses romans populaires, elle se spécialisa dans l'évocation des milieux mondains en tableaux rapides et légèrement satiriques. Alors qu'il était à Paris, en avril 1911, Paul Morin reçut ce mot de Gyp: «Les du Bouchet viennent déjeuner Dimanche. Voulez-vous venir aussi?... Beaucoup d'amitiés. G[y]p, dites-moi par un bleu» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

12. *Note de l'auteur*: «Portoriche ou Porto-Riche (Georges de), auteur dramatique français (1849-1930). Nonobstant le *Petit Larousse* (que je vénère), je tiens de cet excellent auteur dramatique lui-même (qui fut aussi conservateur de la Mazarine) qu'il préférerait *Portoriche* à l'épellation *Porto-Riche*.»

13. *Note de l'auteur*: «Frédéric Bargonne, dit Claude Farrère, marin et romancier français (1876-1957). Académie française, 1935.»

14. Marque de vins rouges, provenant de vignobles de grands crus de la commune d'Aloxe-Corton, dans la région de la Côte-d'Or.

15. Anna de Noailles.

16. *Note de l'auteur*: «Marque d'un vin tonique, convenant aux couventines et autres jeunes. (Je n'en nie pas les excellentes propriétés...).»

17. *Note de l'auteur*: «Villa-Saïd, Anatole France y eut son domicile.»

18. Croquette de homard, de gibier, de cervelle.

48 II Avant-hier, aux 53 II offert *diverses* provendes: 55-58 II d'amandes; // *Porto-Riche* de l'ananas, / Farrère un «moka des caïds», / Corton chez la *divine* Anna, 61 II fréquentes au 62 II douze roses thé / Pour

65 Je vis chaste, morose et froid
 Dans la solitude sévère
 D'un bar du passage Jouffroy
 Ou d'un bistrot du boul'Péire¹⁹.

70 La Sorbonne, tous les matins,
 Berce ma torpeur juvénile
 D'acatalectiques²⁰ latins...
*Hinc*²¹ je vais déjeuner en ville

75 Dans quelque débit sans éclat,
 Puis, mollement, je m'achemine
 Quai Malaquais, ronfler à la
 Bibliothèque Mazarine.

J'en sors à cinq heures, fourbu,
 Pour gagner des salons austères
 D'où je file, à six, ayant bu
 Des litres de thé délétères.

80 Puis, réveillé par un Amer-
 Picon²² (avec beaucoup de glace),
 Je descends chez Rumpelmayer²³
 Ou m'attarde à quelque terrasse.

19. *Note de l'auteur*: «Nom d'un boulevard dans un quartier aisé de Paris.»

20. En métrique ancienne, se dit d'un vers auquel il ne manque aucune syllabe.

21. Mot latin: de là.

22. Apéritif.

23. *Note de l'auteur*: «Restaurateur parisien réputé (circa 1910).»

67 I Ou d'un *café* du Boul'Péire. / 68-73 I La Sorbonne, *chaque matin*,
 / Berce ma torpeur juvénile / D'un *cours d'hébreux, grec ou latin*, / Puis... je vais
 déjeuner en ville. / Chez quelque *bistro* sans éclat, / Et mollement 70 II latins,
 / Hinc 73 II m'achemine, / Quai 75 I Mazarine. // À cinq heures, j'en sors
 fourbu 77-79 I austères, / À six, je m'esquive, ayant bu / Des tonnes de 79-
 80 I,II thé *somnifères*. / Et, réveillé 80 I Amer / Picon 81 I glace) /
 Je 83 I terrasse / Je m'y endors le plus

J'y somnole, le plus souvent,
Jusqu'à huit heures, puis je dîne 85
Dans quelque comateux restaurant
Du boulevard des Capucines.

Une heure après, j'ai regagné
Mon domicile, où je me couche
(Douceur du repos bien gagné 90
Sur une solitaire couche).

Telles, en leur brièveté,
Mes plus affolantes nouvelles...
Ma principale activité
Consiste à fuir les demoiselles. 95

Assez causé pour aujourd'hui;
Dois-je ajouter que je vous aime?
Vous le savez. Il est minuit
Et j'ai sommeil. Bonsoir.

Paul M. 100

Circa 1912

84 II J'y *roupille*, le 86 I,II Dans *un* comateux 90 I,II gagné / Dans
une 92 II Telles, *dans* leur 92-99 I Telles <...> Bonsoir. <Les deux
dernières strophes ne figurent pas en I.> 100 I Paul MORIN. 100-
101 II Paul Morin / 1912.

PRALINES CHEZ L'AMBASSADRICE

*Gôûter d'enfants, jeudi à 4 heures,
aux jardins de la légation d...*

PETIT PARIS-GOTHA¹,
septembre 1899.

5

J'avais neuf ans
et j'étais plus nigaud encor que maintenant...

.....

10

Il n'était pas joli, mais il faisait très chic
(*Ascot*² noir poignardé d'une perle birmane,
jaquette gris-de-perle, pantalon havane,
monocle éblouissant, vernis, et gants mastic);
et pendant que je me bourrais de friandises
il amusait Maman
— respectueusement —
par ses ambassadoriales gaillardises.
(Ah! les grandes personnes,
on ne comprend jamais ce qu'elles veulent dire!
Persifler, sourire et médire,
cela semble à l'enfant ébats bien monotones...),
quand soudain j'entendis

15

20

1. *Note de l'auteur*: «*Le Petit Paris-Gotha*, hebdomadaire principalement composé d'échos mondains, et qui — je crois — ne survécut pas à la Grande Guerre.»

2. Cravate dont les extrémités sont croisées l'une sur l'autre; la mode en aurait été créée lors des courses à Ascot, en Angleterre.

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 25.

VARIANTES: dactylographie, BNQ, fonds Victor Barbeau.

9 chic (*Ascot* noir 16 ses *ambassadrices* gaillardises. / 18 dire. /
Persifler

Maman: «As-tu trop chaud, petit? Tu es bien rouge!»
 (au beau monsieur): «Paul est, indubitablement,
 le plus gourmand³
 de ces charmants bandits...» 25
 et Lui:
 «Venez plus près, gamin,
 et donnez-moi la main,
 délectable Peau-Rouge.
 Regrettez-vous un peu votre cher Canada?» 30
 Ma mère, fronçant les sourcils, me regarda:
 «Mais voyons, fais ta révérence
 à Son Excellence,
 ce bon
 Monsieur Cambon⁴, 35
 qui veut bien t'accorder
 l'honneur de te parler...»
 Et moi, pauvre niais,
 je béais,
 telle une huître maboule 40
 se laissant filouter de sa perlière boule.
 Hé! qu'avait-elle d'excellent, cette Excellence?
 Le buffet
 m'attendait,
 avec son abondance 45
 de sorbets, de nougats,
 d'éclairs et de babas⁵...

3. *Note de l'auteur*: «Je le suis encore...»

4. *Note de l'auteur*: «Jules Cambon, diplomate français (1845-1935). Le lecteur pointilleux voudra bien ne pas confondre: il s'agit ici de Monsieur Jules C., et non pas de M. Paul C.» Les frères Jules (1845-1935) et Paul (1843-1924) Cambon eurent des carrières semblables et parallèles dans l'administration coloniale et la diplomatie. Le premier fut gouverneur général de l'Algérie (1891) et ambassadeur de France à Washington (1897-1901), à Madrid (1902) et à Berlin (1907-1914). Le second réalisa le protectorat en Tunisie (1885) et fut ambassadeur de France à Madrid (1896), à Constantinople (1898) et à Londres (1900-1920).

5. *Note de l'auteur*: «Ô ces marrons glacés, ô macarons célestes... / Géronte rêve encor de vos miels indigestes!»

Mais revenons

à nos moutons:

50 sa main, étonnamment ferme mais fuselée,
m'immobilisait sur le sable de l'allée.

Mère et Lui reprirent leur entretien. Mystère...

Je saisis quelques mots: Mort... Amour... France... Guerre...

Puis, se tournant vers moi

55 (et ces mots, je ne les ai jamais oubliés —

mots d'amitié

mots de pitié

pour cet émoi,

ce désarroi

60 dont j'étais, en quelque sorte, pétrifié?):

« Mourir, mon petit *Pôle*,

quand on est *jeûne*, quand

on a neuf ou dix ans

— tout gai, tout frisé, tout piaffant —

65 et qu'une maman nous *cajôle*...

ça n'a rien d'important;

mais, quand on est vieux,

c'est bien ennuyeux. »

.....

70 Il est mort à quatre-vingt-dix ans — cher Cambon.

J'en ai soixante-dix... Ah! qu'il avait raison!

COCK ROBIN¹*Adaptation d'une ronde enfantine².*

- « Qui tua le rouge-gorge? »
 « Moi, hélas! » dit le moineau,
 « Dans un sombre coupe-gorge, » 5
 Avec mon petit couteau... »
- « Qui de vous l'a vu mourir? »
 « Moi! » dit le moucheron vert,
 « J'ai toujours un œil ouvert
 Pour les corps qui vont pourrir. » 10
- « Qui connaît un cimetière? »
 « Moi! » répondit le vautour,
 « Dès qu'il ne fera plus jour
 Je le porterai en terre. »
- « Qui sera le fossoyeur? » 15
 « Je réclame cet honneur! »
 Bougonna la pie-grièche,
 « Mon bec vaut bien une bêche... »

1. L'un des poèmes que Morin retrouva grâce à la collaboration de Willie Chevalier et de Jules Bazin. Voir les lettres à Willie Chevalier du 23 janvier 1958 et du 29 janvier 1962, dans Morel de la Durantaye, II, p. 121 et 127.

2. « Who killed Cock Robin? » (*The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*, Oxford, Clarendon Press, 1951, p. 130-131 ; voir *infra*, Appendice II, p. 593).

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 28.

VARIANTES: *La Revue populaire*, vol. 21, n° 5, mai 1928, p. 6-7.

3-4 COCK <...> enfantine <Ces deux lignes sont interverties.> 3-5 rouge-gorge? » / — « Moi, hélas! » dit le moineau. / « Dans 7-9 mourir? » / — « Moi! dit le moucheron vert. / « J'ai 11-14 cimetière? » / — « Moi! répondit le vautour. / « Dès qu'il ne fera plus jour, / Je 16 honneur! » / *S'écria* la pie-grièche. / « Mon

« Qui sera l'officiant? »

20 « Moi! » croassa la corneille,
« Je psalmodie à merveille
Le motet et le plain-chant. »

« Et qui sera la pleureuse? »

25 « Moi! » supplia la colombe,
« Il entendra dans sa tombe
Ma rauque plainte amoureuse... »

« Qui chantera les cantiques? »

30 « Ce sera moi! » dit la grive,
« Tous les poètes antiques
Ont loué ma voix plaintive. »

« Et qui sera le bedeau? »

« Moi! » grisolla l'alouette.
« Si sa voix est la plus nette,
Mon surplis est le plus beau. »

35 « Bon! Qui tintera le glas? »

Le bœuf dit: « Ce sera moi!
Je suis fort, je suis adroit,
Toujours lent et jamais las. »

40 Et tous les oiseaux de l'air,
Sur les toits, dans les champs d'orge,
Dans les bois et sur la mer,
Pleurèrent le rouge-gorge.

19-21 l'officiant / — «Moi!» répondit la corneille. / Je 23-26 pleureuse?»
/ — «Moi!» implora la colombe. / «Il entendra dans sa tombe, / Ma 27-
29 cantiques?» / — «Ce sera moi?» dit la grive. / «Tous 31-33 bedeau?» / —
«Moi!» répondit l'alouette. / «Si 34 beau.» / «Et qui sonnera le 39 l'air, / Dans
les nids, dans 42 rouge-gorge. // Paul Morin

L'HYÈNE ET LE BAUDET

Fable-(presque)éclair

Depuis 1900 environ,
 Quand ils potassaient Cicéron,
 Harry Stott¹ et Jean-Pol Moron² 5
 Étaient Pythias et Damon³.

*La pibole⁴, la pibole,
 La pibole est un peu là.*

Voyages et « fins de semaines »,
 Dîners fins, visites amènes, 10
 Ces deux Rodrigues-phénomènes
 Eussent partagé leurs Chimènes...

*La pibole, la pibole,
 Ne rêvait que de fla-fla.*

Puis la jeunesse s'écoula: 15
 Vint l'hymen (plus de tralala!)
 — Item, la criarde smala⁵ —
 Mais ils faisaient fi de cela...

1. Jeu de mots sur le nom d'Aristote, qui désigne ici un ami de Morin non identifié.

2. Paul Morin.

3. *Note de l'auteur*: « Damon et Pythias, philosophes pythagoriciens du temps de Denys le Jeune, célèbres par l'amitié qui les unissait. »

4. Dans l'Aunis, nom de la musette.

5. La famille, chez les Arabes.

20

*La pibole, la pibole,
La pibole flageola.*

Or Jean-Pol perdit sa fortune
— Épouse, maison et pécune —
Et le voyant sans toit ni thune⁶
Stott trouva l'occase opportune:

25

*La pibole, la pibole,
La pibole s'envola.*

30

Il le saigna, *in extenso*,
Jusqu'au dernier *centesimo*
Et le laissa, sans lamento,
Mourir de faim dans le ruisseau.

*La pibole, la pibole,
La pibole pibola.*

6. Pièce de cinq francs en argot.

21 <La dactylographie commence à la ligne 21.> Or, *Jan-Pol* 21 fortune
/ — *épouse*, maison

QUESTION

Que de larmes, Hugo, Lamartine et consorts,
Vous avez savamment et vainement versées
Sur Madame X, défunte, et combien d'autres morts
Qui doivent s'ébaudir de vos billevesées!

5

Hé! grands élégiaques, ne saviez-vous pas
Qu'ils sont plus heureux qu'ici-bas?

1948

PAONNADES¹

Le Destin m'a choyé, choyé toute ma vie.

.....
 Minuscule potache habitant Montréal,
 5 ma vierge comprenure² était déjà ravie
 par deux courts de tennis, d'un vert pomme idéal,
 vis-à-vis le logis³ paternel
 (les rouges en-tout-cas ne furent la fashion
 que bien plus tard — alors que je n'étais plus jeune).
 10 Au reste, je n'aime rien de *fonctionnel*...

«À quoi vise», se dit le lecteur somnolent,
 «cette admiration pour les vastes espaces
 (qui ne m'intéresse, en somme, que mollement) ?»
 C'est que certains instincts, naïfs mais perspicaces,
 15 serraient déjà mon cœur dans leurs griffes tenaces:
 bambin, je préférerais au plus hilare jeu
 la fleur, l'herbe en velours, le feuillage et l'air bleu.
 Encore enfant, je haïssais confusément
 l'impur et monotone et morne alignement
 20 de chenils sériés de la cité moderne
 (cent fois mieux une étroite et farouche caverne
 sur les lugubres bords du Styx ou de l'Averne!)⁴...

1. Note de l'auteur: « Ne pas confondre avec la mienne... »

2. Note de l'auteur: « Mot canadien. »

3. Note de l'auteur: « Certains (dont Larousse) préfèrent *vis-à-vis de*... — mais je dors tranquille, ayant maintes fois entendu Anna de Noailles, Henri de Régner, Barrès et cent autres dire *vis-à-vis le lac*, *vis-à-vis le Bois*, *vis-à-vis l'embarcadère*... »

4. Note de l'auteur: « Averne, lac de l'Italie, d'où s'échappent des émanations sulfureuses; était regardé comme l'entrée des Enfers. »

et je suppliais le bon Dieu,
 en un style filialement familier,
 de ne « *jamaïs, jamais* » avoir à m'éveiller
 dans un lit d'où l'on voit ces abris bien rangés 25
 — fausse brique, faux marbre et pseudo-fers forgés...
 IL m'exauça.

Bien entendu ce ne fut pas
 toujours les mimosas 30
 criblant de boules d'or une *plaza*
 de Cuença⁵,
 ni l'hibiscus dément
 qui poignarde les ifs des *Giardini Sforza*⁶
 — mes fleurs, à moi, sont moins ostentatoires que ça... — 35
 mais, bonnement, bourgeoisement,
 à cinq ans, mon cher Luxembourg
 (tilleuls, bassins, fontaines,
 lointaines
 dianes de tambour); 40
 à quinze ans: le Pincio⁷ (scabieuses, violettes...);
 à vingt-deux: les caroubs
 du claudé-farrérien⁸
 (et surtout pierre-lotien)
 cimetière d'Eyoub⁹, 45
 les *Kew Gardens*¹⁰, aux pelouses propres,
 et les lilas
 du Ranelagh¹¹,
 et les volubilis et le myosotis

5. *Note de l'auteur*: « Cuença, ville de la République de l'Équateur (Ecuador). »

6. *Note de l'auteur*: « Giardini Sforza, magnifiques jardins palermitains (Sicile). »

7. *Note de l'auteur*: « Le Pincio, une des sept collines romaines. »

8. *Note de l'auteur*: « Farrère (Frédéric Bargonne, dit Claude), marin et romancier français (1876-1957), Académicien français, 1935. »

9. *Note de l'auteur*: « Un des cimetières de Constantinople (aujourd'hui Istanbul). »

10. *Note de l'auteur*: « Kew Gardens: les jardins botaniques royaux de Kew, comté de Surrey, sur la Tamise. »

11. *Note de l'auteur*: « Petit quartier en bordure du Bois de Boulogne, à Paris (XVI^e arrondissement). »

50 dont (si narquoisement coquette)
s'empaysanne La Muette¹²...

La Vie passa.

Toute cette splendeur (comme on dit) se tassa.

Il fallut revenir au pays, enseigner
55 les tropes de Regnard et les trucs de Régnier
à mille dindes étourdies
en quête d'un *M. A.*, voire d'un *Ph. D.*...
Dégringolade!

Le retour outre-mont fut, au bas mot, maussade
60 (aimable entr'acte: Halifax¹³ —
je lui préfère Alger
où la mer est plus bleue et l'éther plus léger);
mais, de ma tente, au flanc¹⁴ des *Wellington Barracks*,
je voyais tout de même étinceler la rade...
65 McGill et son *campus* me parurent étroits
(mes collègues itou): «la route qui poudroie»
mais sait aussi broder des méandres adroits,
m'invitait à quitter ces macadams trop droits...

Je m'en fus donc *golfer* (et trouer mes chaussettes)
70 sur les links pelucheux (a) du vieux Massachusetts,
(b) de l'Université du Minnesota
(Ah! ces vastes décors qu'onc *Fatum* ne m'ôta!).
Enfin, trente-huit ans dans la calme *City*
of Westmount: béatitude, prospérité...
75 (ô mes vingt peupliers! ô mon plaisant jardin!)

12. *Note de l'auteur*: «Partie du quartier de Passy (XVI^e arrondissement, à Paris), un peu gâtée par l'abondance de riches maisons de rapport. Louis XV y avait son pavillon de chasse, et le nom *La Muette* est une corruption du mot *meute*. »

13. *Note de l'auteur*: «Aspire, Lecteur prudent, aspire cet *h*! Les habitants de ce belliqueux chef-lieu étant appelés *Haligoniens*, cette même bienfaisante aspiration évitera *parler* un demi-cuir périlleux: "des *Saligoniens*". » Voir *supra*, Chronologie, p. 61.

14. *Note de l'auteur*: «a) Ce n'est pas cette *tantauflan* qui me fera recevoir sous la Coupole!... b) Au sédentaire pointilleux qui me chanterait pouilles quant à "flanc de casernes", je rétorque, imperturbable, qu'il s'agit ici d'un *groupe* de casernes construites sur une colline. *Colline* entraîne *flanc*. »

Bref¹⁵, le Sort me guettait — et ce furent soudain
la plus sinistre dèche et la plus noire mouise :
adieu, chers lacs Léman, Trasimène¹⁶ et Louise !

Alors, misère aidant, je quittai... Malaga (?)
pour la culture
et l'art (si purs)
d'Hochelaga.

80

L'âge
et la pénurie alliant leurs outrages,
onze fois je cherchai quelque bouge splendide
où «vivre radieux dans un monde sordide¹⁷»,
et me voici mourant de honte et de chagrin,
sans sou ni maille — avec des goûts de mandarin.

85

Ai-je trouvé, grâce à mes yeux de basilic,
le gîte qui verra ma dernière agonie ?
C'est encore vis-à-vis un grand jardin public¹⁸
qui, paisible la nuit, dissipe l'insomnie.
Assis à ma fenêtre (aux rideaux déplorables)
mais l'œil toujours tourné vers le hêtre ou l'érable,
en relisant, *with zest and dash*,
Greville¹⁹ ou les *Portraits* de la comtesse Dash²⁰,
mélancolique, toujours seul,
mes regards se reposent
sur des gazons, géométriques et moroses,

90

95

15. *Note de l'auteur*: « *And high time too...* »

16. *Note de l'auteur*: « Lac de l'ancienne Étrurie (aujourd'hui lac de Pérouse, Italie). »

17. *Note de l'auteur*: « André Maurois. »

18. *Note de l'auteur*: « Ici, l'on dit *parc* — comme pour les moutons. » Il s'agit du parc Lafontaine: voir *supra*, Chronologie, p. 69.

19. *Note de l'auteur*: « Greville, épistolier et mémorialiste anglais. » Sir Fulke Greville, baron Brooke (1554-1628), favori de la reine Élisabeth, a occupé plusieurs postes importants.

20. *Note de l'auteur*: « Comtesse Dash, un des pseudonymes employés (avec Jacques Reynauld [et Marie Michon]) par Gabrielle-Anne de Cisterne de Courtiras, vicomtesse de Poilloué de Saint-Mars (1804-1872), *Portraits contemporains*, Paris, Amiot, 1859. » Romancière française qui, à partir de 1840 et par suite de revers de fortune, écrivit un grand nombre de romans sentimentaux et des guides de la vie en haute société.

- 100 qu'avec amour arrose
un monsieur Corbillard²¹...
Plus verts et plus unis qu'un tapis de billard,
ils sont, du beau Passé, le bilieux linceul.
- 105 Quoi! Pas de visiteurs, d'amis, de connaissances?
— Personne, sauf la Vierge Marie,
et Geneviève
(dans mes rêves);
trois Anges familiers, mes Saints, d'autres Puissances²²,
royalement compensent
110 ces humaines absences...
Mais, j'oubliais! Parfois,
de mes dix doigts,
sur mes genoux, ma table, ou le bras d'un fauteuil²³
(du Myra Hess²⁴ en trompe-l'œil),
115 je pianote les fugues Sébastiennes²⁵,
ces fugues surhumaines
jadis l'extase de ma vie.
- Voilà pour mes relations intra-muros;
quant aux autres: néant —
120 ni Damon ni Éros!...
MAIS j'ai mes paons.
«Ce vieux rimeur délire»,
murmure le lecteur,
«il a faussé sa lyre!
125 Certes, mieux vaudrait qu'un trépas libérateur
le mît au rang de nos gloires défuntes...»
Comme on dit en anglais, bon Lecteur, tu empruntes

21. *Note de l'auteur*: «Monsieur Corbillard, me faut-il dire ici que ce personnage est, *in toto*, fictif.»

22. *Note de l'auteur*: «Puissances, l'un des chœurs des anges.»

23. *Note de l'auteur*: «L'incendie venait de détruire *in toto* la nombreuse musicothèque (et le petit Pleyel) du pauvre Géronte...»

24. Pianiste anglaise (1890-1965).

25. *Note de l'auteur*: «Sébastien (les fugues), célèbres compositions musicales de Jean-Sébastien Bach. J'inventai ou, du moins, je crois avoir trouvé ce mot, puisqu'on dit roche tarpéienne (Tarpeius), sources claudiennes (Claudius), Porte Pauline (Paul)... Bachique serait regrettable!»

les pensers que je forme et que je n'ose écrire²⁶.
 Tu te trompes, Compère;
 écoute-moi bien, «coopère²⁷!» 130
 Voici l'affaire:
 Dans le susdit jardin
 voisin,
 j'appris qu'il y avait des paons,
 et même des flamants, 135
 sans parler de cent autres charmantes bestioles.
 Il paraît, tout d'abord, qu'elles n'étaient pas folles
 de plaisir, de me voir si près des ex-idoles
 que j'avais célébrées en maints versicules
 (la jalousie fleurit même au cœur des poulets...). 140
 Les paons, bien entendu,
 voulaient venir me voir,
 présenter leur hommage,
 exhiber leur plumage...
 mais leur gardien — esclave du devoir — 145
 leur dit tout sec: «C'est défendu!»
 Cet oiseau de Junon, je suis prêt à l'admettre,
 peut être rudement sciant,
 mais sylvain ou champêtre,
 il est omniscient. 150
 Auprès de ce pavonin²⁸ psychiatre
 le *grapevine*²⁹ de la jungle n'est plus qu'un sport folâtre...
 Or donc, ayant oui — les dieux savent comment —
 que je logeais en face,
 quotinocturnement³⁰ 155

26. *Note de l'auteur*: «*Wishful thinking*.»

27. *Note de l'auteur*: «Je sacrifie au goût du jour en utilisant ce vocable épidémique et en passe de devenir universel. Sans lui, apparemment, plus de textes acceptables.»

28. Relatif au paon.

29. *Note de l'auteur*: «*Grapevine telegraph*, mode de communication employé par de nombreuses peuplades indigènes, qui consiste à envoyer des signaux ou messages à d'incroyables distances, au moyen de combinaisons de coups donnés sur une gourde, un tronc décortiqué, etc. Cette locution, qui a pris un sens très étendu, s'emploie maintenant surtout au figuré. C'est "*la rumeur*".»

30. Jeu de mot étymologique dérivé de «quotidiennement».

et à minuit tapant,
paons, paonnes et paonneaux, en guise de postface,
se tournent vers mon embrasure...

160 De cette aigre voix dont ils ont le monopole
je les entends crier, à travers la verdure,
«Bonne nuit, Oncle Paul!»

Et le cacatoès (qui n'est qu'un grand serin)
marmotte en ronchonnant: «Bonsoir, Monsieur Morin.»

FLIGHT No. 439-E

Dieu! qu'on est bien dans ce BOAC¹!
 De caneton plein la bedaine,
 De mon fauteuil je vois à peine
 Le fil d'argent du Merrimac² 5
 Au clair de lune.

Je ne sais plus où nous allons:
 À Gander (dit Fouilly-les-Oies)?
 Oslo peut-être? ou bien Saïgon?
 Ou — mieux que toutes les Savoies — 10
 À Pampelune?

Silence. Tous les gosses dorment.
 La *stewardess*, équilibrant
 Un scotch-soda vraiment énorme,
 Passe en montrant toutes ses dents 15
 (Dont il manque une).

J'ai Paris-Match, *The New Yorker*,
 Mon bloc-notes, j'ai même *Life*...
 Serait-il pompeux et naïf
 D'aller louer le maître queux 20
 Dans sa cambuse?

(Ce canard baigné de cointreau
 décidément me hante trop
 par son parfum de bigarade...)

1. British Overseas Air Corporation, nom d'une compagnie de transport aérien britannique.

2. *Note de l'auteur*: «Fleuve des États-Unis, Massachusetts.»

- 25 Sans vaine piaffe ni parade
 Reste assis, au chaud, somnolent,
 Pendant que ce crayon amuse
 Ton astro-muse
- 30 Par d'aéro-gastro-croquis
 (Étoiles, sorbets, cromesquis³...);
 Puis, filant vers l'ultime rade,
 Sa pagaïe et ses embarras,
 Songe que tu regretteras
 «La haute solitude de ce dortoir volant⁴».

3. Voir *supra*, p. 405, n. 18.

4. *Note de l'auteur*: «J'ai trouvé ce presque-alexandrin, que j'estime admirable, dans un roman policier de M. Pierre Nord, qui m'honorerait en acceptant la dédicace de cette macaronée. *P. M.*» Après une carrière militaire, Pierre Nord (1900-) quitta l'armée en 1946 pour se consacrer à la littérature d'espionnage, où il avait fait ses débuts en 1936 avec *Double crime sur la ligne Maginot*.

ARYTHMIE

*Écrire fin et musclé...*JEAN COCTEAU¹

On ne saurait croire comme il est facile
de vivre de rien : 5
dormir est parfois un peu difficile,
mais l'on dort fort bien...
quand le rêve est là.

Du lait, une figue
(si l'on a connu la sole Marguery), 10
ce repas fatigüe
la chair et l'esprit —
Oublions cela.

La robe de chambre qui n'a plus de bras
est un peu... frileuse, 15
mais on peut quand même, et sans embarras,
la trouver moelleuse :
heur n'est point chaleur.

1. «Le vrai écrivain est celui qui écrit mince, musclé. Le reste est graisse ou maigreur» (Jean Cocteau, *Poésie critique I*, Paris, Gallimard, 1950, p. 20). Dans une lettre à Victor Barbeau, sans date (*circa* 1960), Morin reprend la même citation (volontairement ?) déformée : «Que tu écris bien ! "Écrire fin et musclé [*sic*]", a dit Cocteau» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 43.

VARIANTES : *La Revue populaire*, 47^e année, n° 9, septembre 1954, p. 54.

1 ARYTHMIE // On 5 rien ; / dormir 7-8 mais *on* dort fort bien... // Carle 9 figue / (*quand on* a 12 l'esprit. // Oublions 18 n'est *pas* chaleur

20 Faire d'une malle un beau chiffonnier
et d'une valise un fauteuil ministre,
user de carton pour du citronnier
n'a rien de sinistre

pour un bricoleur.

25 J'ai mon crucifix,
dix photos de Gen², quatre de mon fils³;
j'ai deux chapelets, un vieux cachemire,
un petit Vermeer,
la *Vierge à la chaise*⁴...

mon âme française.

30

1953

2. *Note de l'auteur*: « On prononcera *Djèn*, Geneviève Morin d'Equilly, née Van Rennslaer-Bernhardt, épouse de l'auteur de ce recueil. M[orte] en 1952. »

3. Donald (1918-1995).

4. *Note de l'auteur*: « Tableau de Raphaël. »

II

TÉTRAGLYPHE¹

1. Mot formé sur le modèle de « triglyphe », ornement architectural; *tétra*, mot grec signifiant « quatre », ici, quatre poèmes.

Page laissée blanche

JAZZ

Le poème du soir n'a plus que son beau titre...
 Viens, Bien-Aimée, au temple — idoine à nos moyens —
 Où nous verrons, au son d'accords hawaïens,
 L'ingénue en maillot conquise par le pitre.

5

Ou préférerais-tu (si ton cœur récalcitre
 Au fumet sauvagin de nos concitoyens)
 Le *dancing*, où l'émoi de branles mitoyens
 Anesthésie aimablement le libre arbitre?

Goûte ce privilège et ce choix de plaisirs,
 Et plaignons les aïeux qui perdaient leurs loisirs
 À lire, sous la lampe, au sein de la famille;

10

Tandis que nous, enfants choyés par le destin,
 Pouvons nous disloquer et cervelle et cheville
 En sacrifiant au dieu Jazz — jusqu'au matin.

15

Novembre 1925

CINÉ

Ors et décors, similimarbre et chrysoprase¹,
 Obligeant clair-obscur, contacts accommodants...
 Assise près de moi, lourde de chairs et d'ans,
 5 La dame blonde bave en haletant d'extase.

Quand Némorin² se plaint du désir qui l'embrase
 Et qu'Estelle choit sur des gazons imprudents,
 Le plaisir fait claquer ses aurifères dents
 Et suinte de ses flancs comme l'huile d'un vase.

10 Elle hume le suc, mieux que fraise en avril,
 De ce film inconcevablement puéril,
 En hennissant, telle la jument de Xaintrailles³;

Et l'air chaud déplacé par ses lombes puissants
 Évoque cette odeur de jasmin et d'entrailles
 15 Des chambres où les morts sont gardés trop longtemps.

1. Calcédoine vert pâle, variété de quartz translucide.

2. *Note de l'auteur*: «*Estelle et Némorin*, pastorale de Florian (1788). "Il est impossible de trouver un seul loup dans cette bergerie".» Voir *Estelle, pastorale*, dans *Œuvres de Florian*, nouvelle édition, Paris, P. C. Briand, 1823, t. I, p. 227-416.

3. *Note de l'auteur*: «Jean Ponton de Xaintrailles, gentilhomme gascon, compagnon de Jeanne d'Arc, mort en 1461.»

L'INTÉRIMAIRE

Il remplace le maître. Il est court, trapu, noir
 D'ongles et de cheveu. Frais sorti des étables
 Paternelles, il croit ses regards redoutables
 Et mesure le temps qu'on passe à l'urinoir. 5

Pompeux et cauteleux, harcelant jusqu'au soir
 Ceux que Faim et Loyer enchaînent à des tables
 — Sténos et messagers, commis, caissiers, comptables —
 Il écoute chaque heure abrégé son pouvoir.

Le sceptre étant trop lourd à sa main inhabile, 10
 Il excite son fiel et déverse sa bile
 Sur tous ces malheureux courbant leur morne front;

Mais il est triste, sous cette sinistre enflure,
 Et cherche éperdument par quel nouvel affront
 Il peut faire oublier qu'il n'est qu'une doublure. 15

1922

LA DACTYLO

Souvent, à l'heure où le plus petit banquier dort
 Encor, mon œil, plongeant plus bas que la chaussée,
 Voit, sous l'orde¹ lueur d'une ampoule encrassée,
 5 Une anémique enfant à la tignasse d'or.

Transcrivant (sans penser — penser est un effort)
 Le morne charabia d'un *boss* analphabète,
 Je l'entends qui me dit: «Que me veux-tu, Poète?
 Je n'ai rien. Ce caveau délimite mon sort,

10 «Et ma lèvre aurait une odeur de catacombes...
 Allons, Monsieur, filez! Passez votre chemin
 Au lieu d'analyser la maigreur de mes mains;

Rien ne m'émeut — ni les vieux marcheurs ni les bombes!»
 15 *Eheu Fatum*²! Je ne reviendrai pas demain.

.....
 Qu'elle tape! — au niveau des égouts et des tombes.

1. Adjectif qui a peut-être ici son sens médiéval de «sale».

2. Expression latine: «Hélas, c'est le destin!»

III

NEUF ÉPIGRAPHES

Page laissée blanche

SUR L'ÉVANGÉLIAIRE DE NOAILLES¹

Que ce fût le glaive ou la crosse abbatiale,
 La licorne, la fleur, les monstres ou les dieux,
 Avec quelle ferveur et quel amour pieux
 Ta main historait la lettre initiale! 5

Ô Maître enlumineur, la sainte liliale
 Et la tarasque ailée ont ébloui mes yeux,
 Mais j'aime plus encor l'oiseau mystérieux
 Dont tu fis rutiler la traîne impériale;

Et de ma plume où tremble une goutte d'email, 10
 Comme en ce manuscrit au précieux fermail
 Où ton pinceau mêla la chimère à la guivre,

À la gloire du Paon, sphinx orgueilleux et pur,
 Je veux entrelacer, aux pages de mon livre,
 À la cursive d'or l'onciale d'azur. 15

1. Publié sous le titre «Liminaire» dans *Le Paon d'email* (*supra*, p. 77).

SUR UN EXEMPLAIRE DES *BUCOLIQUES*¹

*Prima Syracosio dignita est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare, Thalia*².

SILENUS, «Ecloga VI»

5 Ami, voici le premier livre
Qui me révéla la beauté,
La paresse du moite été,
La secrète douceur de vivre.

10 Chacun de ses feuillets nous livre
Les peines d'un pâtre attristé,
La syrinx au soupir flûté
Y pleure auprès de Silène ivre;

15 Et, tel le rustique cousin
Du poète syracusain,
Le bois sombre et sacré m'attire;
Mais je chante et j'appelle en vain:
Le beau Corydon et Tityre
Ont suivi l'exode divin.

1. Publié sous le même titre dans *Le Paon d'émail* (*supra*, p. 218).

2. Voir *supra*, p. 218, n. 1.

SUR UN EXEMPLAIRE DES SATIRES¹

*Pallentes radere mores
Doctus et ingenuo culpam defigere ludo*².

A. PERSII FLACCI, *Sat. V.*

Le soir il m'est doux de ranger,	5
Dans l'ordre que mon œil admire,	
L'épithalame ou la satire,	
Térence, Phèdre, ou l'étranger.	
 D'un poinçon sévère ou léger,	
Ils gravent, dans la vierge cire,	10
Le désespoir ou le sourire,	
Le fait exact ou mensonger.	
 Mais j'aime surtout lire Perse	
Pour ceux qu'il malmène et transperce,	
Car, d'un impitoyable mot	15
 Ou d'une cruelle épithète,	
Il flagelle le faux dévot	
Et cingle le mauvais poète!	

1. Publié sous le même titre dans *Le Paon d'email* (*supra*, p. 219).

2. Voir *supra*, p. 219, n. 1.

SUR UN EXEMPLAIRE DES *JEUX RUSTIQUES*¹...

(que me donna Henri de Régnier)

5

Près d'un rosier neigeux,
 — D'un arôme plus doux qu'une essence persane,
 Plus fort que les parfums, les philtres et les vins,
 Et si subtil qu'en chaque fleur le cœur se fane... —
 J'ai lu, tout ce matin, *Les Jeux*
 *Rustiques et Divins*².

1. Publié sous le titre «Les plaisirs du matin» dans *Poèmes de cendre et d'or* (*supra*, p. 249).

2. Voir *supra*, p. 249, n. 1.

SUR UN EXEMPLAIRE DES AMOURS¹

Les fleurs doivent subir l'étrange et lent tourment
 De se faner dans quelque livre,
 C'est entre deux poèmes que, secrètement,
 Leur frêle âme s'obstine à vivre; 5

Car il sied que la fleur, ce poème mortel
 Dont chaque strophe est un pétale,
 Trouve dans de beaux vers son linceul éternel
 Et sa tombe sentimentale.

Aussi, pour que sa mort soit douce, et qu'un peu d'art 10
 L'enveloppe encore, et la charme,
 J'ai mis dans les feuillets des *Amours* de Ronsard
 Une violette de Parme.

Et si j'ai consacré cet amoureux tombeau
 À sa légère et fine cendre, 15
 Si j'ai mêlé son culte au souvenir si beau
 Que j'ai d'Hélène et de Cassandre,

Si ses pétales frais, déployés un à un,
 Meurent entre deux pages closes
 D'où monte à chaque ligne un noble et pur parfum 20
 De lauriers, de femmes, de roses,

1. Publié sous le titre «Hommage» dans *Poèmes de cendre et d'or* (*supra*, p. 337).

TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 57.

VARIANTES : I : *L'Action*, 30 mars 1912, p. 1 ; II : *Paul Morin*, 1958, p. 22 ; III : *Œuvres poétiques*, 1961, p. 252.

1 I,II,III HOMMAGE // Les 4 I que secrètement / Leur 6-9 I Car <...> sentimentale. <Cette strophe ne figure pas en I.> 6 II poème *immortel* / Dont 11 III l'enveloppe *encor* et 17 I Cassandre ; // Si 20 I monte, à chaque ligne, un 21 I roses ; // Ce

25

Ce n'est pas à la fleur, mais à vous, que je rends
Ce tendre et puéril hommage,
Puisque d'un doigt pieux, entre les feuillets blancs,
J'enferme votre chère image;

Et puisqu'il me faudra, malgré moi-même, unir
Cette violette fanée
Au lointain, au cruel et rare souvenir
De celle qui me l'a donnée.

24-26 I Puisque, d'un doigt pieux, entre les feuillets blancs / J'enferme votre
chère image... // Et 29 I donnée. // *Versailles, 1912*

SUR UN EXEMPLAIRE DE SHELLEY¹*Ce que je dois à Moréas...*

PAUL FORT

Ce que je dois au grand Shelley Ne peut être dit en paroles, Ses vers divins, ses vers ailés Comme un vol de colombes folles Furent les premiers compagnons De mon inquiète jeunesse.	5
Flammes tragiques, clairs rayons Et sanglots d'humaine détresse, Il y a, dans ce livre étroit, Toute la Beauté, tout le Rêve, Et tout l'Amour — et c'est pourquoi Je vous le donne, Geneviève...	10 15

1. Publié sous le même titre dans *Poèmes de cendre et d'or* (*supra*, p. 341).

SUR UN EXEMPLAIRE DE
LA BELLE HISTOIRE DE GENEVIÈVE

5

*Écrit, après la mort de ma bien-aimée Geneviève,
sur le premier feuillet de l'admirable ouvrage de
Henri Lavedan, que nous lisions souvent ensemble*¹.

Que ce serait bon de mourir
en relisant ta « *Belle histoire* » !
(Dans les cryptes de ma mémoire
je vénère ton souvenir...)

1. Voir Henri Lavedan, *La Belle Histoire de Geneviève*, Paris, Société littéraire de France, 1920.

SUR UN EXEMPLAIRE DES *HORTENSIAS BLEUS*

J'ai vendu Montesquieu mais gardé Montesquiou¹
 Même quand on est gueux
 On peut avoir du goût...
 Donc, gardons Montesquiou! Sans adieu,
 Montesquieu!

5

1. Un exemplaire des *Hortensias bleus* (Paris, Fasquelle, 1896), recueil du comte Robert de Montesquiou-Fezensac, autographié par l'auteur, figurait dans la bibliothèque personnelle de Paul Morin (voir «Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau). Victor Barbeau précise que les œuvres de Montesquiou, *Parcours du Rêve au Souvenir* (1895), *Les Chauves-Souris* (1893), *Les Hortensias bleus* (1896) et *Les Paons* (1901), étaient «un cadeau de son ami Marcel Dugas, lequel les tenait de la fille de François Coppée et de Louise Read, exécutrice testamentaire de Barbey d'Aurevilly» («Paul Morin», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 13, 1970, p. 105).

SUR UN EXEMPLAIRE DU *PAON D'ÉMAIL*¹

Je frémis en songeant, Perry,
 Que j'eusse peut-être péri
 Avant de voir votre *palace*...
 Il faut, pour chanter *Chelsea Place*,
 Avoir la plume de Barine²
 Ou les harpes de Mascagni³;
 Et la Rime hésite et s'affole,
 Devant ce Bronzin (Angiole)⁴,
 Ce Xérès⁵, cette nectarine,
 Ce Caravage⁶ et ce Kouang-Hi⁷!

1. *Note de l'auteur*: «1919 — écrit pour Peter Perry, célèbre traducteur de Tércence. Vingt ans après, ce recueil déniché par H. Rooney Pelletier, à Londres, chez un bouquiniste du *Charing Cross Road*. H. R. Pelletier, Canadien, [est] un des directeurs de la B.B.C. et savant ami des lettres.»

2. *Note de l'auteur*: «Arvède Barine, femme de lettres françaises (1840-1908).»

3. *Note de l'auteur*: «Pietro Mascagni, compositeur italien (1863-1945)», célèbre surtout pour son opéra en un acte, *Cavalliera rusticana* (1890).

4. *Note de l'auteur*: «Bronzino (Angiolo), dit le Bronzin, peintre, portraitiste et poète italien (1503-1563).»

5. *Note de l'auteur*: «Xérès ou Jerez, ville d'Espagne. Les amateurs de sherry seront bien avisés de chercher Jerez dans leur dictionnaire.»

6. Peintre italien (1573-1610).

7. *Note de l'auteur*: «Kouang-Hi (ou He), portraitiste et paysagiste chinois.»

IV

SIX NOCTURNES

Page laissée blanche

URNE

Celle qui fut mon âme même
 a dicté dans son testament:
 «Comme gage d'attachement
 Je demande à tous ceux que j'aime 5
 de m'épargner fleurs et nénies
 — J'ai souffert assez d'agonies.

«Pour toi, pauvre veuf taciturne,
 je crains le silence nocturne:
 triple égide contre l'oubli 10
 choisis un vase au galbe pur
 (couleur de feuilles et de brume...),
 mets-y mon cœur. Pose-le sur
 la table au chevet de ton lit,
 entre ton Ronsard et ta plume.» 15

Ainsi me parle, dans la nuit,
 ce bruit ténu, ce menu bruit,
 écho qui jamais ne me fuit.

Ainsi me parle dans la nuit
 Celle qui fut toute vertu: 20
 «Je suis ici, Cher, entends-tu
 mon cœur qui bat pour toi — dans l'urne?»

L'INSOMNIAQUE

II^e Nocturne

5 Nyctalope cerveau, vous êtes virtuose
 En supplices exquis. Ennemi du sommeil,
 Vous savez distiller la subtile névrose
 Jusqu'à l'heure limpide où renaît le soleil,

 Et vous exaspérez ma longue lassitude
 Par le cruel savoir de la fuite du temps.
 10 Permettez-moi le rêve ou le somme ou l'étude,
 Despote obscur et fou de la nuit... car j'entends

 Le battement sinistre et lent des froides ailes
 De cet insecte affreux, louche incubé, tyran,
 Larve inquiète et grise aux mille élytres grêles,
 Scander chaque seconde au nocturne cadran...

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 66.

VARIANTES: I: éd. de 1911, p. 124; II: éd. de 1912, p. 124; III: *Paul Morin*, 1958, p. 86; IV: *Œuvres poétiques*, 1961, p. 119 (voir *supra*, p. 195).

1 I,II,III *INSOMNIE* // *Noctambule* cerveau IV *INSOMNIE* // Nyctalope
 5 IV subtile *psychose* / Jusqu'à 6 I,II,III,IV soleil; / Et 10 I,II,IV et fort de
 13 I,II,III,IV et noire aux 14 I,II,III cadran

CHÈRE, JE PENSE ENCORE¹...*IV^e Nocturne**Temps est de fuir l'amour, Gêronte,**Et son arc irrité.**L'amour, au déclin de l'été...* 5P.-J. TOULET²

Chère, je pense encore à ces soirs nostalgiques
 Où pleuraient les secrets d'un cœur surpris et nu,
 Au Passé voyageur, à ces réveils magiques
 En rade d'un port inconnu...

10

Je ne vous cache rien. Je me croyais le maître
 Et l'ardent jeune roi d'un univers en fleurs.
 Vous comprenez? J'avais vingt ans!... Peut-on connaître
 Les lendemains de nos bonheurs?

Peut-on prévoir les amours mortes ou trahies,
 Les ravages du Temps sur des fronts adorés,
 Et les vains souvenirs, et les mélancolies,
 Et les longs adieux éplorés?

15

Il faut me pardonner et m'aimer plus encore,
 Chère, quand ces regrets se dressent entre nous;
 Je préfère à l'émoi de cet écho sonore
 L'heure muette à vos genoux...

20

Vous le savez. Hélas! c'est la vie elle-même,
 Sorcière au masque double, équivoque et fermé,
 Qui nous fait, dans les bras de Celle que l'on aime,
 Désirer celles qu'on aimait.

25

1. Publié sous le titre «Regrets» dans *La Revue populaire*, juillet 1927, p. 6.

2. Extrait de Paul-Jean Toulet, «Gêronte d'une autre Isabelle...» (*Les Contrerimes*, Paris, Émile-Paul, [1921], p. 26).

CETTE MINUTE...

V^e Nocturne

Cette minute, est-elle affreuse, est-elle heureuse
 (simultanément
 5 zénith et nadir,
 qui s'efforce à la fois dans la nuit ténébreuse
 d'isoler un à un, de tramer et d'ourdir
 en un unique et cohésif sentiment
 les fils débobinés de mes recoupements) ?
 10 Minute — avec une foule
 d'autres émois tritureurs de cervelles
 et flaireurs de délectations nouvelles —
 je te dois à cette goule
 l'Insomnie
 15 ma vieille amie,
 chienne fidèle
 que chaque soir déchaîne,
 qui saute dans mon lit et glisse sous ma main
 son crâne mince et chaud, puis lentement promène
 20 sur mon cœur et mes yeux une mortelle haleine...
 jusqu'au lendemain, jusqu'au lendemain.

1947

 TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 69.

 VARIANTES : «VII^e Nocturne», *Qui ?*, vol. 2, n° 1, juin 1950, p. IX.

 1 <Titre :> *VII^e Nocturne* // Cette 11 cervelles, / flaireurs 14 l'Insomnie,
 / ma 21 lendemain // *Claude Hélian*

SI TOUT S'ÉTEINT...

XI^e Nocturne

[...] *behind the house, behind the stars,
Is the presence that I cannot see.*

KATHLEEN RAINE¹ 5

Si tout s'éteint, phare et bougie,
Lustre et torchère, aube ou midi,
Qu'importe? Ma Morte m'a dit:
*Je suis le sanctuaire où tout se réfugie,
Lampe de ton travail et Flambeau de ta vie.* 10

Si tout s'écroule autour de moi,
Foyer, renom, insouciance,
Luxe, amitiés de mon enfance...
Elle m'a dit: *Qu'importe ce fugace émoi?*
Seule je puis t'offrir la Constance et la Foi. 15

Si tout m'enchaîne à cette terre,
Si Dieu rejette ma prière,
Angélique éblouissement,
J'aurai toujours ce talisman:
Mon pur amour pour Geneviève... 20
Ce fut ma large part de rêve.

1957

1. Premiers vers de «Seen in a glass»: «*Behind the tree, behind the house, behind the stars / Is the presence that I cannot see / Otherwise than as house and stars and tree*» (Kathleen Raine, *The Pythoness and Other Poems*, Londres, Hamish Hamilton, 1949, p. 9).

PAYS DE L'ÉRABLE...

XIII^e (et dernier) Nocturne

Pays de l'érable,
 Pays misérable,
 Qu'as-tu fait de moi?

De l'esprit docile¹,
 De ce corps agile,
 De ce bel émoi

Qui brûlait mon âme
 D'une pure flamme
 Devant l'or d'un lac,

Un lent crépuscule,
 Une libellule,
 Un choral de Bach?

De cette jeunesse
 Toute d'allégresse
 Il ne reste rien;

Cette fourbe ville
 Et sa tourbe vile
 Ont rongé mon bien.

1. *Note de l'auteur*: «Qui fut mon orgueil. / Qui fut mon écueil. / Hélas! trop de fois...»

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 71.

VARIANTES: *Le Petit Journal*, 27^e année, n° 26, 19 avril 1953, p. 61.

1-5 <Titre> *XIII^e (et dernier) Nocturne* // Pays de l'érable, / *Terre inexorable*, / Qu'as-tu

Où sont les gondoles
Et les girandoles
Du Rezzonico² ?

Où sont les suprêmes,
Les choux à la crème
Du Bar Monaco? 25

Où sont les croustades,
Les tendres pintades
De chez Negresco³ ?

Mes coupes de Saxe,
(Mon gibus de Saks⁴...),
Mon petit Steinway? 30

Les matins de France,
Les amis d'enfance,
Le Grand Dévoué⁵ ? 35

Où sont mes estampes,
Mes secrètes lampes
Et mon Uccello?

Mes milliers de livres...?
Tous ces bateaux ivres
Sont au fond de l'eau. 40

.....
Ô Gen⁶ ! Ô ma Morte !
Toi qui es chez Dieu,
Ouvre-moi la Porte, 45
Je n'ai plus de feu.

1952

2. *Note de l'auteur*: «Palais d'un doge vénitien.»

3. *Note de l'auteur*: «Traiteur européen réputé.»

4. *Note de l'auteur*: «Grand magasin new-yorkais.»

5. *Note de l'auteur*: «Le poète René Chopin; poète canadien incomparable — et méconnu (1885-1953).»

6. *Note de l'auteur*: «On prononcera Djènn.»

31 Mon *claque* de Saks!...), / Mon 38 mon *Utrillo*? // Mes 41-46 l'eau.
// Je suis sourd, je boite. / Mais le Ciel miroite. / Chère vie, adieu! // MON AMOUR EST
MORTE / Ouvre-moi ta porte, / Je

Page laissée blanche

V

EDEN REVISITED

«... and I have had my hour»

DRYDEN¹

1. Extrait du poème «Imitation of Horace», livre III, ode 29, ligne 72 (*The Poetical Works of Dryden*, George R. Noyes, édit., Cambridge Edition, Boston, Houghton Mifflin Company, 1950, p. 200) : «*Be fair, or foul, or rain, or shine, / The joys I have possess'd, in spite of fate, are mine. / Not Heav'n itself upon the past has pow'r; / But what has been, has been, and I have had my hour.*» Morin a transcrit ces quatre vers, avec quelques variantes de son cru, sur une feuille où figurent deux autres citations se rapportant à la vieillesse et précédées de ce commentaire : «*Three thoughts for my friend Victor's month of May* — cueillette de la semaine» (feuille accompagnant une lettre à Victor Barbeau, 1^{er} mai [1959], BNQ, fonds Victor Barbeau).

Page laissée blanche

PERDRIX¹

Perdrix, les dieux sylvains ne sont pas disparus
 Puisque leurs jeux encor sur les menthes humides,
 Leurs téméraires cris et leurs fuites timides
 Animent les halliers où te poursuit l'intrus. 5

Nymphes, faunes impurs et centaures membrus
 — Que ce soit sur l'Othrys² ou dans les Laurentides —
 Ils habitent les bois, et leurs flûtes fluides
 Scandent de trilles clairs le choc de sabots drus.

Mais quand le crépuscule éteint sa transparence, 10
 Grotte, source et forêt retombent au silence,
 Syrinx ne bruit plus, Aréthuse³ s'endort...

Et toi, sorcière rousse à la griffe trièdre,
 Tu redeviens, dans ton palais de feuilles d'or,
 La dryade⁴ au corps d'ambre enclose au cœur d'un cèdre. 15

1. Le 23 janvier 1958, Morin écrit à Willie Chevalier, à propos de ce poème : « *I personally LOVE "Perdrix": (in any form...)* ». Il écrit encore au même, le 29 janvier 1962 : « "Perdrix" *I rate as high as the 3 sonnets of "Les Dieux s'en vont" and "Musique des noms" and "Sagesse"* » (dans Morel de la Durantaye, II, p. 121 et 127).

2. *Note de l'auteur* : « Othrys, chaîne de montagnes de la Thessalie, ramification de la chaîne de Pinde. » Dans la mythologie grecque, elle était le siège des Titans.

3. *Note de l'auteur* : « Aréthuse, fontaine de l'île d'Ortygie. »

4. Voir *supra*, p. 265, n. 1.

TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 77.

VARIANTES : I : *La Revue populaire*, 29^e année, n° 2, février 1936, p. 18 ; II : *La Revue moderne*, 19^e année, n° 5, mars 1938, p. 7 ; III : *Le Jour*, 13 novembre 1943, p. 1.

6 III membrus, / — Que 8 I,II,III habitent *tes* bois 10 I,II,III Mais, quand

L'ALBANI

J'avais huit ans. Tante Adrienne
(une dextre musicienne)

me dit un soir :

5 «Fais-toi galant! As-tu des gants?
Kilt écarlate et veston noir?

Je veux te voir
au nombre des plus élégants...»

«Mais, Tantine, j'ai mes devoirs...»

10 «Tant pis pour eux! Prends deux mouchoirs.»

«Où qu'tu m'emmènes?»

«Entendre une dame qui chante
comme une harpe éolienne —

et nous enchante

15 tel Ulysse par les sirènes.»

Ça ne me tentait guère. *Ulysse?*

Connais pas. *Des harpes qui chantent?*

Encore moins. Et pourquoi *deux* mouchoirs?

Mais voir

20 Six reines, ô délices!

(six rois aussi, sans doute...) Ah! Tante-

Fée, évoquant

Tout un congrès de souverains

pour un pâle et fluet Morin...

Je lui baisai la main

25 Elle sourit: «Petit serin!»

.....

Fouette, cocher¹! Au Monument²,
rue Saint-Laurent!

*

Heure bénie,
où mon cœur simple et pur s'ouvrit à l'Harmonie...

30

1. *Note de l'auteur*: «Les jéhus du Canada français (je laisse *automédons* à "ceuzes qui parle(nt) en larmes") ne répondent jamais — que je sache — par le traditionnel *Hue, Cocotte!... Avance donc, bonguienne!* est l'admonestation classique.»

2. *Note de l'auteur*: «Environ 1895, quand on disait (à Montréal) "Le Monument", cela signifiait, presque sans exception, le *Monument national*, salle de concerts dans un immeuble de la rue susnommée et portant la même appellation, lequel, et laquelle, si je ne m'abuse, n'avaient rien de monumental ni de national (au sens d'*appartenant à la Nation*). Je ne sais si ce bâtiment existe aujourd'hui.»

«*Notule* [de l'auteur] : À l'intention du lecteur qu'intéresse peut-être "la petite Histoire" mais que laisse froid la vie, souvent malheureuse, de nos grands artistes, j'ajoute ici, contre toutes les règles de la coutume et du bon sens, qu'Emma Lajeunesse, cantatrice canadienne, dite *l'Albani* (circa 1847-1930), triompha à Paris comme à Londres, en Allemagne et en Italie, en Russie et aux États-Unis. Avec raison, ses visites au Canada qui la vit naître furent autant d'apothéoses. Elle connut la richesse et son cortège d'atours et de bijoux; mieux encore, feu S. M. la reine Victoria l'honora d'une particulière affection.

«Me faut-il écrire qu'à huit ans je ne savais rien de tout cela? Je ne vis d'abord qu'une petite boulotte, souriant avec beaucoup de simplicité et de sincérité — et peut-être *un' pochissimo* trop sautillante. Je ne compris pas grand-chose à ce qu'elle chanta (de l'allemand? de l'italien?) et me sentis fort embarrassé quand je crus qu'elle me demandait — est-on naïf, pour ne pas dire nigaud, à cet âge tendre! — "Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?"... Que lui répondre, quand nous irions la féliciter, tantôt, dans les coulisses (une lettre à Tantine le lui avait promis)? "La Californie, Madame?" À cette époque, le seul pays qui me tenait au cœur, c'était mon Maine bien-aimé — où fleurit le homard... La fin du programme me fit oublier ce problème. Après les *lieder*, les arias et autres ramages *di bravura*, les chanteurs des deux sexes tiraient matoisement le rideau sur quelque mélodie plus simple et mieux connue du grand public — sentimentale, ou même patriotique. Ce soir-là, la diva choisit *Home Sweet Home, Souvenirs du jeune âge* (son cheval de guerre dans notre Province), et *The Last Rose of Summer*... Dieu! que cette dame savait aller au cœur — même à mon cœur de moineau! Je pensais à Notre-Dame-de-Liesse, à Maman, à ma «blonde» de l'heure (qui était rousse), aux vacances... et je fondis en larmes. Les «deux mouchoirs» conseillés par la Tante-Devineresse, qui me connaissait dans les coins, ne furent pas de trop.

«J'ai lu, ou l'on m'a raconté, que l'Albani, aux abords du trépas, dit à une personne amie: "*I never had a doll...*" Ces paroles, qui me bouleversent encore, expliqueront mon incursion dans un domaine qui n'est pas le mien. Bien sûr, la Très Sainte Vierge lui aura donné la plus éblouissante, la plus radieuse de ces poupées qu'apporment ici-bas les anges en mallarméens "chapeaux de clarté".»

MUSIQUE DES NOMS¹

À René Chopin, poète,

† en 1953.

5 Toi, René, vous, Paul Fort, qui chantâtes Racine
 Et le nom émouvant de La Ferté-Milon²,
 Souffrez qu'un vieux poète (aidé par Mnémosyne³)
 À vos rimes de marbre ajoute un moellon.

 10 Encore un autre, direz-vous, piètre pastiche
 Par notre superlicoquentieux truqueur...
 Fi, donc! dans ce pays où tout le monde triche
 Je ne veux qu'évoquer quelques vrais chocs au cœur;

 Car, bien que de compréhension guillerette,
 Je ne puis plus sentir — écoute, Mantouan⁴! —

1. «[...] le plus soigné, sinon le plus amusant de mes poèmes» (lettre à Willie Chevalier, le 15 janvier 1958). Le 23 janvier, après avoir passé en revue quelques-unes des pièces retrouvées et colligées pour *Géronte et son miroir*, il écrit au même: «But "Musique des noms" is worth a dozen of all those.» Le 29 janvier 1962, dans une autre lettre au même, il classe ce poème parmi ses plus belles réussites: «"Perdrix" I rate as high as the 3 sonnets of "Les Dieux s'en vont" and "Musique des noms" and "Sagesse"» (dans Morel de la Durantaye, II, p. 110, 121 et 127).

2. *Note de l'auteur*: «La Ferté-Milon, commune de l'Aisne, près de l'Ourcq, Patrie de Jean Racine.»

3. *Note de l'auteur*: «Mnémosyne, déesse de la mémoire et mère des Muses.»

4. Habitant de Mantoue, patrie de Virgile.

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 81.

VARIANTES: *Qui?*, vol. 1, n° 2, septembre 1949, p. XV.

2 Chopin // Toi 8 pastiche / De notre

Les noms stupéfiants d'Ancienne-Lorette,
De Gaduamgoushout et d'Ashuapmouchouan⁵. 15

The Bulls (Saskatchewan?) me met les nerfs en boule...
Adieu, Lacolle, Hull, Chaudière-Station!
Je te noierai, Mémoire, aux eaux de la Bourboule⁶
(Si je ne meurs, avant, à Castor-Jonction).

Jamais un nom français n'a blessé mes oreilles, 20
Excité mon humour ni froissé mon esprit;
Même les plus claquants sont de pures merveilles
— Segonzac⁷, Izénore et Castelnaudary!

Et, des plus rudes sons, cette langue bénie 25
Savait déjà tisser, dans un passé lointain
(Carcassonne⁸!...), la brusque et fantasque harmonie
De Locmariaquer⁹ et de Romorantin.

Syllabes, ce n'est pas votre cadence noble
Ni votre place dans l'Histoire (Toi, Paris,
Vous, Vendôme¹⁰, Épernon, Versailles ou Grenoble) 30
Qui font trembler ma main lorsque je vous écris...

Non. C'est l'aérien et féerique vocable,
C'est l'élégance nette et limpide, le mot
Ouvré magiquement et de sens immanquable,
Et qui sent l'églantine et le coquelicot. 35

5. «[...] rivière qui coule sur le versant ouest du bassin du Lac Saint-Jean dans lequel elle se jette après avoir arrosé Saint-Félicien. Ashuapmushuan est un nom amérindien qui signifie "rendez-vous des originaux"» (Jean Cournoyer, *Le Petit Jean, dictionnaire des noms propres du Québec*, 1993).

6. *Note de l'auteur*: «La Bourboule, station thermale, sur la Dordogne.»

7. *Note de l'auteur*: «Segonzac, ch.-l. de c. (Charente); Izénore, ch.-l. de c. (Ain); Castelnaudary, ch.-l. de c. (Aude).»

8. *Note de l'auteur*: «Carcassonne, ch.-l. du dép. de l'Aude, sur l'Aude.»

9. *Note de l'auteur*: «Locmariaquer, comm. du Morbihan, sur le golfe du Morbihan; Romorantin, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), sur la Sauldre.»

10. *Note de l'auteur*: «Vendôme, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), sur le Loir; Épernon, comm. d'Eure-et-Loir.»

Ah ! je donne à qui veut, pour Brive-la-Gaillarde¹¹,
 Ispahan¹² et Venise, et leurs murmures d'eau,
 Pour l'azur où s'ébat la grive goguenarde
 De Mantes-la-Jolie¹³ et d'Azay-le-Rideau.

40 Islam, amour d'hier, et tes minarets roses,
 Je préfère à vos noms Ailly-le-Haut-Clocher¹⁴,
 Les frelons en velours de Fontenay-aux-Roses¹⁵,
 Alise-Sainte-Reine¹⁶ où fleurit le pêcher ;

45 Mais me plaît, entre tous ces tendres sortilèges,
 La carte bleue où Dammarie-emmy-ses lys¹⁷,
 En un chaste concert de suaves arpèges,
 Partage son parfum avec Les Andelys¹⁸...

1949

11. *Note de l'auteur* : « Brive-la-Gaillarde, ch.-l. d'arrondissement sur la Corrèze. »

12. *Note de l'auteur* : « Ispahan, ville de la Perse. »

13. *Note de l'auteur* : « Mantes-la-Jolie (ou Mantes-Gassicourt), ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise) ; Azay-le-Rideau, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire). Et que dire, Lecteur, de Marnes-la-Coquette ? »

14. *Note de l'auteur* : « Ailly-le-Haut-Clocher, ch.-l. de canton (Somme). »

15. *Note de l'auteur* : « Fontenay-aux-roses, comm. de la Seine. »

16. *Note de l'auteur* : « Alise-Sainte-Reine, comm. de la Côte-d'Or. »

17. *Note de l'auteur* : « Dammarie-les-Lys, comm. de Seine-et-Marne. »

18. *Note de l'auteur* : « Les Andelys, ch.-l. d'arrondissement (Eure), sur la Seine. »

CENTRAL PARK

Pour LORNA — neuf ans.

Fraîcheur, silence, paix. Le croissant a sombré.
 L'aube verte s'épanche.
 Un cygne, sur le lac, d'un bec noir et doré, 5
 Lisse son aile blanche.

 Tout bronze, un papillon s'ancre sur mon genou.
 Un pigeon sardonique
 Exhale, approbateur, un discret *rou-kou-hou*
 Et s'envole — lyrique. 10

 Banc, tu es dur. Tilleuls, vous êtes poussiéreux.
 Déjà, la Ville gronde...
 Sans l'affreux souvenir, je serais presque heureux
 Devant l'aurore et l'onde.

 Canne-amie, aide-moi. Monocle, sois mon œil. 15
 «Ho! taxi: *Sutton Place!*»
 Effaçons un instant la vieillesse, et ce deuil
 Qui m'étouffe et me glace.

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 84.

VARIANTES: I: *Qui*, vol. 5, n° 2, décembre 1953, p. VI; II: *Paul Morin*, 1958, p. 21.

1 II PARK // A Lorna — 8 ans / Fraîcheur I PARK // pour Lorna
 12 II Déjà la 12-13 I,II la ville gronde... / Sans l'affreux souvenir je
 15 I l'onde. // Vieille canne, aide-moi 16 I,II «Ho, taxi

20 Là¹, parmi les jouets, demeure mon amour,
 Elle sommeille encore;
 Mais je serai trop loin à la fin de ce jour...
 Allons voir Maman Laure:
 «Amie, entendez-moi. Je voudrais bien laisser
 Une ultime caresse
 25 Dans ma folle mémoire, et mon dernier baiser
 Sur une chaude tresse...»
 «Vous êtes insensé.» «Non, aveugle. Et plus mort
 Que la Mort elle-même;
 J'apporterai chez moi, de votre aéroport,
 30 Garrot et diadème.»
 Ah! partons vite! Elle était tout ce que j'aimais:
My saintly, golden child...
 Tout est fini. Je ne la reverrai jamais —
 «Where to, Mac?» «Idlewild².»

1. *Note de l'auteur*: «Le logis nonpareil d'une féérique enfant, peuplé de bouvreuils et de perruches, de dorades de la Chine et de minuscules tortues d'Antigua, de chatons du Siam (aussi périlleux que prestigieux) et de bichons de France, enrubannés, et plus moustachus que Cyrano.»

2. *Note de l'auteur*: «Idlewild, aéroport de New-York.»

21-22 I,II serai *bien* loin à la fin de ce jour... / *Approchons*
 Maman 22 II Laure: // *Madame*, entendez-moi 27 I Non. *Aveugle*. Et
 31 I,II Ah, partons 31 II j'aimais; / *My* 33 I jamais: / «Where

BLUES

C'est l'heure de péril et de bleu sortilège
 Où sur chaque rio¹ scintillait un fanal.
 Poète, laisse-toi (même ici) prendre au piège
 Du traître armistice automnal.

5

Un grand calme étoilé tombe du ciel nocturne
 Et septembre sournois, paré de phlox flétris,
 Me verse avarement, des rouilles de son urne,
 Les ultimes senteurs de jardins défleuris.

Tout est bleu: le croissant, en faïence persane;
 Bleu le réseau de lierre encadrant mon vantail;
 Et, poudré d'iris bleu, teinté de gentiane,
 L'air est un frémissant et suave éventail.

10

Mais combien je suis loin, dans le temps et l'espace,
 De la félicité de mes beaux paradis
 Où tout était mesure, ordre, noblesse et grâce,
 Et que fausse est ta paix, implacable pays!

15

Même le rêve, asile heureux, a clos ses portes
 À mon sommeil, jadis serein et sans terreurs...
 Souvenir, souvenir, que d'affres tu m'apportes
 Dans les bras parfumés de mes jeunes splendeurs!

20

1. Fleuve ou rivière, en espagnol.

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 86.

VARIANTES: I: *La Revue populaire*, janvier 1948, p. 6; II: *Paul Morin*, 1958, p. 53.

3 I,II fanal... / Poète 12 I,II Et poudré 20 II Souvenir, *Souvenir*, que

25 Mes deux spectres, l'Angoisse et l'Irrémédiable,
Me suivent, que je veille ou se ferment mes yeux;
Leurs voiles sont couleur de cendres et de sable,
Et l'un dit: «Tu es seul», et l'autre «Tu es vieux».

Adieu, Passé magique! Adieu, nuits constellées,
Poèmes fastueux, plaisir qui fus ma loi,
Musique souveraine... Hélas! voix en-allées,
Étouffez vos échos. Tout me fuit: même Toi.

30 Ta pensée est ailleurs lorsque je dis «Je t'aime»,
Et ton amour, usé par l'amertume, a pris
La nuance incertaine et l'arome indécis
De l'aster et du chrysanthème.

POUDRERIE¹

Mot léger, musical et finement moiré
 Telle une coupe translucide de Lalique²,
 Vocabulaire frêle, inconsciemment symbolique,
 Terme charmeur que mon pays a consacré! 5

Je n'en sais de plus clair ni de plus éthéré:
 Le tram, qu'emperle un miroitement métallique,
 Les toits en porcelaine et l'arbre en majolique,
 Les saccades du vent, de diamants paré...

Ah! de toute l'hivernale cristallerie 10
 C'est vous, elfe capricieux, ô Poudrerie,
 Dont le vol est le plus fantasque et le plus beau;
 D'une cendre de lis féerique simulacre,
 Puissent danser vos voiles bleus sur Son tombeau
 Dans le froid poudroïement d'une grêle de nacre. 15

1. À propos de ce poème, Morin écrit à Willie Chevalier, le 23 janvier 1958: «*Surprise that you prefer "Poudrerie" — it is written solely for the money (\$15) at a time when I was absolutely fauché*» (dans Morel de la Durantaye, II, p. 121).

2. *Note de l'auteur*: «René Lalique, verrier d'art, bijoutier-joaillier français (1860-1945).»

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 88.

VARIANTES: *La Revue populaire*, mars 1955, p. 6.

7 tram qu'emperle 11 ô poudrerie, / Dont

... — — — ...¹

Un jeune âge plus doux que la blonde poussière
dont s'irise — ors, saphirs — l'aile du papillon;
puis, la vingtaine, et le magique tourbillon
d'ébats qu'eût enviés une altesse princière.

«La fête»... mais jamais perverse ni grossière.
Parme, Zante², Chio! De gloire (durillon
au médius orphique)? un brin — maigre billon
de la (parfois crédule) gent écrivassière.

Cent nobles amitiés. Trente-cinq ans de paix
aux côtés d'une femme aussi belle que sainte
— et je n'entendais pas le Destin qui frappait —

(car tout croula bientôt...). Seigneur, oyez ma plainte!
Dieu souverain: je voudrais revoir ma Genny³:
*Et nunc dimittis servum tuum, Domine*⁴.

1. Note de l'auteur: «"S.O.S." (signal de détresse).»

2. Note de l'auteur: «Zante, une des îles ioniennes; Chio, île grecque de l'Archipel.»

3. Diminutif de Geneviève, épouse de Paul Morin.

4. «C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez mourir en paix votre serviteur» (Luc, 2, 29).

AMÉNITÉS SUR MON SEUIL

On frappe. Qui est-ce? Ah!... geignarde parasite,
 J'avais pourtant prié les dieux
 De m'épargner ta longue et sinistre visite,
 Et l'amertume des adieux. 5

J'ai rêvé d'une mort foudroyante et splendide,
 Telle que tu n'apportes pas;
 Vers le gouffre indulgent je ne veux d'autre guide
 Que le plus brusque des trépas.

Que viens-tu faire ici, sournoise? Attendre l'heure 10
 Où s'inclineront sous ta loi
 Mes désirs assagis? Sauras-tu si je pleure
 De honte, de joie ou d'effroi?

Soudainement me faut-il rompre pour te plaire 15
 L'ordonnance de mes pensées,
 Et ne chanter mon beau royaume imaginaire
 Qu'en strophes rudes et pressées?

Mon corps et mon orgueil se moquent du présage
 Que burine l'arc de ton dos...
 Et ce masque de peur, est-ce ton vrai visage? 20
 — Mais non. C'est mon premier cadeau.

TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 90.

VARIANTES : I : *Le Jour*, 10 novembre 1945, p. 5 ; II : *Paul Morin*, 1958, p. 73.

2 I Ah...! geignarde II Ah! geignarde 20 I visage? / Mais
 21 II non, c'est mon

D'autres suivront: les yeux qui ne peuvent plus lire;
 Les doigts rebelles au clavier;
 — Tais-toi! — La solitude, où le cœur se déchire
 25 À chaque meuble familier;

 Les souvenirs tapis partout: dans une robe,
 Un lit, une lettre, un parfum;
 La pitoyable chair, qui flambe, et se dérobe...
 — Tais-toi! te dis-je. Il n'est pas un
 30 De ces tourments que mon désarroi ne connaisse
 Déjà. — Tu ne sais rien encor.
 Je suis l'inexorable et froide enchanteresse
 Qui, mieux qu'un stérile remords,

 Distille l'essence même de la tristesse...
 35 Place! — Que cache ton manteau?
 — Quelques jours d'une paix qu'ignore la jeunesse.
 — Je ne t'attendais pas si tôt,

 Gredine. Mais, puisque te voilà, la plus fourbe
 Des folles qu'abrita mon toit,
 40 Maîtresse aux bras de glace et que l'arthrite courbe,
 Salut, Vieillesse! Installe-toi.

1946

23 I,II clavier... / — Tais-toi 24 II Tais-toi — la solitude 26 I,II
 souvenirs, tapis 29 I Tais-toi, te dis-je! II II Tais-toi, te dis-je?
 II 38 I,II Gredine, mais puisque

SYNDÉRÈSE

Mon ami¹ m'a écrit: «Ne te rebelle plus.
 Nous sommes vieux. Tous les livres sont lus.
 Les femmes rient quand nous touchons leurs mains,
 et celles que la mémoire évoque, dans les jardins, 5
 sont aujourd'hui vieilles ou mortes.
 Ne crois-tu pas qu'il soit temps que tu sortes
 de ce palais à l'émail lézardé
 où ton amertume se terre
 comme un calife solitaire, 10
 obèse et fardé,
 qui essaie furtivement le fil de ses dagues
 avant de vendre aux Juifs ses paons caducs, ses aiguïères et ses
 bagues?
 «Range-toi, Brummel² adipeux, 15
 et si tu peux
 te pencher sans perdre le souffle,
 remplace à ton talon l'aile par la pantoufle.
 Tu es sourd et boiteux, néphrétique et myope,
 ton Pégase a troqué l'azur pour l'abreuvoir 20

1. *Note de l'auteur*: «Marcel Dugas; brillant et fécond prosateur canadien (1883-1947).»

2. *Note de l'auteur*: «George Brummel, dandy anglais, surnommé le Roi de la mode (1778-1840).»

TEXTE DE BASE : *Géronte et son miroir*, 1960, p. 92.

VARIANTES : I : *Le Jour*, 7 juillet 1945, p. 5 ; II : *Paul Morin*, 1958, p. 69.

2 I écrit: Ne II écrit: / «Ne 6 I,II vieilles — ou 14 I,II bagues? // Range-toi

et, quand on en est là (souviens-toi de *Mérope*³),
« la vie est un opprobre et la mort un *devoir*⁴... »

*

Ce n'est pas vrai.

Mon corps est puissant et secret:
25 mon cœur sait frissonner, quotidien miracle,
quand l'aube passe, en sandales de nacre;
je puis encor pleurer en écoutant Mozart,
et la fontaine Bellerie⁵
n'a jamais son onde tarie
30 quand j'ouvre mon Ronsard;
mes yeux
sont encore éblouis par un vol de ramiers,
par un front pur, par Érigone⁶ en feu
dans les cieux constellés...

35 Je ne suis pas celui dont vous parlez.

*

Et pourtant —
s'il avait raison?
Peut-être, somme toute, ne suis-je qu'un barbon
qui cache son poil blanc
40 sous la perruque d'or d'un Pétrone égroting?
Un tumulte héroïque emplit mon crâne chauve,
mais la lyre de mes vingt ans
(alors d'ivoire et d'argent)

3. *Note de l'auteur*: « *Mérope*, tragédie de Voltaire, 1743. »

4. Fin de la tirade de *Mérope*, *Mérope*, II, 7 (Voltaire, *Théâtre*, Paris, Firmin-Didot, 1886, p. 379).

5. *Note de l'auteur*: « Bellerie, fontaine célébrée par Ronsard. »

6. *Note de l'auteur*: « Érigone, le 163^e astéroïde. »

22 I,II devoir... // Ce 24 I,II secret; / mon 27 I puis *encore* pleurer
36-38 I,II pourtant... / s'il avait raison? // Peut-être

n'offre à mon plectre impotent
que trois cordes de guimauve... 45

*Gnôthi seauton*⁷

(ainsi qu'on lisait au fronton
du temple de Delphes);
tu es gras à lard, ne joue plus les elfes,
ne t'obstine pas à cueillir la rose 50
— ça conduit à l'artériosclérose,
et, si tu tiens pour sage d'éviter l'angine,
emballe ton rêve dans la naphthaline.

Je crains fort, vénérable galvaudeux,
qu'il ne faille sonner un discret couvre-feu 55
au clocheton de tes ébats.

Substitue à ton stick un austère cabas,
au gibus de chez Lock⁸ le melon du notaire
(pardon, mon vieux René⁹, pardon, mon cher Rosaire¹⁰!), 60
la robe de chambre au plastron,
à l'escarpin verni le podagre chausson...

De ces rapides
irisés, mais perfides,
émerge 65
vers la sûre et pratique berge
où déambulent, impavides,
ton épicier
et ton concierge;
à des autels païens cesse d'officier
et, sous ton toit, 70

7. Devise grecque: «Connais-toi toi-même.»

8. *Note de l'auteur*: «Lock, chapelier londonien réputé.»

9. *Note de l'auteur*: «Le poète René Chopin, notaire pour ses péchés.»

10. *Note de l'auteur*: «Rosaire D.p..s [Dupuis], notaire amène, sans illusions quant aux poètes.»

49 II elfes; / ne 50 I,II rose — / ça 52 I,II tiens à éviter 52 II
l'angine / emballe 56-57 I,II clocheton / de 59 I,II mon *cher* René

claustre-toi,
 tel le b  at et placide concombre.
 Tous tes petits dieux lares te feront bon accueil:
 ton chapelet, ta pipe, ton pyjama grenat,
 75 Monsieur de Saint-Simon et cette pauvre Anna
 (*Je viens, portant sur moi la fraîche odeur de l'ombre*¹¹...)

le couple si simpatico que font
 le double *Haig & Haig*¹² et le grinçant siphon,
 les somnifères aux trop obligeants vertiges,
 80 et ton lit
 (*V   soli*¹³!)
 gémissant,
 témoin désabusé de poussives voltiges,
 qui ressemble si extraordinairement
 85    un cercueil.

11. Cf. Anna de Noailles, «Les Héros», dans *Les éblouissements*, p. 410: «Je viens, portant sur moi la douce odeur des mondes».

12. *Note de l'auteur*: «Haig & Haig, marque d'une société de distillateurs   cossais.»

13. «Malheur à l'homme seul!» (L'Ecclésiaste, IV, 10).

72 I,II concombre. // Tous 75-77 I Anna, le II Anna / («Je viens portant sur moi la *douce* odeur de l'ombre...»), / le

VI

HOMMAGE À MONSIEUR DE BUFFON¹

*Daignez, noble Patron, ne pas vous offenser
De ces indignes bagatelles:
La plus belle Underwood ne saurait remplacer
Vos cent manchettes de dentelles.*

P. M.

1. *Note de l'auteur*: «Buffon (Georges-Louis Leclerc, comte de), naturaliste et écrivain français (1707-1788).»

Page laissée blanche

L'ÉPINOCHÉ

Depuis le temps où j'étais tout petit garçon
je suis amoureux d'un minuscule poisson
qui s'appelle — modestement — une épinoche.

Vous le verrez

5

au bas de la page 365

de votre *Larousse illustré*

(j'en suis navré :

il n'y a vraiment pas de bonne rime en *inc...*)

Que de fois, entraîné par quelque instinct obscur,

10

j'ai quitté les plus belles pages

de Jules Verne ou de Madame de Ségur¹

pour admirer la chère image

de ma discrète

Épinochette,

15

frétilant, toute menue, autour de son nid²

féeriquement tissé d'herbages!

« Mais au cours de vos longs voyages,

en vîtes-vous de bien vivantes,

se fauflant dans l'eau mouvante

20

de l'Avre³, de l'Hudson, du Tage? »

« Nenni. »

1. *Note de l'auteur*: « Née Rostopchine, naturellement. »

2. *Note de l'auteur*: « "...une merveille d'architecture" dit le *Larousse*, d'ordinaire peu porté à l'encensement. »

3. *Note de l'auteur*: « Avre, rivière de Normandie, qui arrose Nonancourt (Eure). »

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 97.

VARIANTES: *Salon du livre* 1959, p. 23.

4 épinoche / (*qu'Euterpe elle-même lui en fasse reproche*). / Vous 21 Tage! » //

« Nenni

LE TAMANOIR ET LE PANGOLIN

Je partage mon cœur entre le tamanoir
 et son cousin
 le pangolin
 5 (*cousin* fut toujours un substantif élastique¹).

Intelligents comm'tout, bien que parfois
 — oh! toujours charitablement... — un brin narquois,
 nous avons, tous les trois,
 de similaires
 10 caractéristiques:
 tous les trois mammifères,
 tous les trois édentés!
 Nos trois portraits feraient le plus beau des triptyques.

Seule dissimilarité²:
 15 ils aiment les insectes,
 je préfère les vers...
 C'est affaire de sectes...
 Sans le *De gustibus*³ tout serait à l'envers.

1. *Note de l'auteur*: «Il ne s'agit pas des cousins / qu'on appelle ici *maringouins*...»

2. *Note de l'auteur*: «Ce mot n'est pas français que je sache (mon dictionnaire est en cendres, avec le reste), mais il me fallait une rime pour *édentés*. Si vous n'êtes pas content, lisez *dissimilitude* — ça sera du joli.»

3. Voir *supra*, p. 395, n. 11.

LE CERCOPITHÈQUE

Admettons que voilà la rime irrésistible :
 tout d'abord, anthropopithèque ;
 et puis, bibliothèque ;
 item : pinacothèque ;
 en outre : discothèque ;
 et chèque (*aurea mediocritas*)¹ ;
 sans parler d'hypothèque (hélas !²) ...
 abondance de biens peut être nuisible.

5

*

Ce quadrumane, écrit Larousse,
 est un singe d'Afrique, à longue queue
 et robe rousse.
 Il n'est pas, comme maint autre époux simien,
 un Barbe-Bleue,
 et même se montre enjoué dans son maintien.

10

15

*

« Tout va très bien, Madame la Guenuche³,
 (autant que ça puisse aller bien sous l'équateur),
 pourquoi prenez-vous cet air désapprobateur ?
 Vous aurait-il refusé quelque fanfreluche ? »

1. Horace, *Odes*, livre II, Ode X, v. 5. Littéralement, « médiocrité dorée » : tranquillité heureuse d'une vie modeste.

2. *Note de l'auteur* : « Ajouterai-je *plum-cake* (*Dictionnaire des rimes françaises*, par feu Ph. Martinon, qui a fait mieux). » Voir Philippe Martinon, *Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises*, 4^e édition, Paris, Larousse, [1911].

3. Petite guenon ; se dit aussi d'une femme laide et fort parée.

20 «Ce qui cloche», dit-elle, «c'est qu'il ne f... rien
du matin jusqu'au soir et du soir au matin.
Votre [mari modèle] n'est qu'un banal flandrin⁴...»

Elle avait peut-être raison, cette mégère
(les vices à papa ne sont pas mon affaire),
25 mais cette longue queue (voyez le dictionnaire)
aurait-elle taré son caractère?
Comm'disait, de mon temps, Ève Lavallière⁵:
«Ça n'est pas une carrière!»

4. *Note de l'auteur*: «... et nombre d'autres épithètes inprimables.»

5. *Note de l'auteur*: «Ève Lavallière (Marie-Eugénie-Pascaline Fenoglio, dite Ève), comédienne française. Après de brillants succès, elle entra au Carmel et fut citée pour son édifiante piété (1868-1929).»

LE CIRCAÈTE¹

Il est fort louable d'être un ornithophile,
 mais quand il s'agit de vautours — je me défile,
 car, de tous les rapaces
 à l'affût d'un repas, ce
 sont ces salauds-là que je ne puis sentir...

5

Hinc soyez indulgents et laissez-moi clatir²:

*

Couards mais prudents (il s'en trouve chez les hommes...),
 ces nauséabonds gastronomes
 planent patiemment,
 philosophiquement,
 au-dessus des abîmes et des précipices,
 guettant chevrettes ou moutons
 qui y ont piqué un plongeon,
 et dont ils font chair à saucisses.
 (J'oubliais d'ajouter que le sieur Gypaète³,
 cet autre nécrophase, amateur de brebis,
 est un proche parent de notre Circaète...)

10

15

*

1. Note de l'auteur: «L'aigle Jean le Blanc.»

2. Redoubler son cri, en parlant du chien qui poursuit le gibier.

3. Vautour des hautes montagnes, surnommé «vautour des agneaux», qui se nourrit surtout de charognes.

20

« Quoi? Qu'est-ce que tu dis? »

«⁴ »

« Tu crois? Tant pis;
Qu'on le répaète! »

4. *Note de l'auteur:* «Supprimé par la censure.»

LE BOA

*J'aime le son du boa,
le soir, au fond des cors...*

FRANC-NOHAIN¹

Maman en avait un, mais il était en plumes.

5

Ménure, autruche, cygne, ô fabuleux oiseaux
qui pouvez à la fois, par de légers réseaux,
enchanter les regards et détourner les rhumes!

(Saute, lecteur, ce ridicule alinéa:

je me suis sottement éloigné de mon thème

10

et du sujet

de ce poème,

qui est

le polychrome et sinueux² boa³.)

Que vous dire de cet aimable ophidien?

15

Pas grand-chose, hormis qu'il digère et dort sans cesse⁴;

son *cruel appétit*⁵ n'a rien d'Hérodien

et se borne aux petits rongeurs, sans dire «Qu'est-ce?»

Bref, c'est un parent théorique de l'aï...

1. Nous n'avons pu trouver dans l'œuvre de Franc-Nohain ce vers qui parodie celui de Vigny («J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois»).

2. *Note de l'auteur*: «Naturellement.»

3. *Note de l'auteur*: «Toujours avide de rimes fastueuses, je m'étais égaré en cherchant Samoa (qui n'a pas de boas) et *proha*, qui est un canoë malais (en bo-â, sans doute).

4. *Note de l'auteur*: «Sauf quand il s'agit de trouver de quoi digérer...»

5. *Note de l'auteur*: «Je vous cite, Monsieur de B[uffon].»

20 Et moi qui le croyais natif de l'Altai⁶!

6. Système montagneux d'Asie centrale, à la frontière de la Russie.

L'ORNITHORYNQUE

Dame ! il n'est pas joli, le sieur Ornithorynque...
 Il ne m'en chaut. Je trinque
 à sa santé, le pauvre monotrème¹ !

Sa bizarre binette est digne d'un poème ; 5
 on ne le dirait pas,
 et c'est, paraît-il, un affectueux papa.
 Son pelage est soyeux, sa dent d'un bel ivoire,
 sa queue frétille élégamment...
 mais sa vie est un purgatoire. 10

Pourquoi ?

Je le questionnai. Le nigaud resta coi,
 puis son pâle sourire
 m'en raconta plus long qu'un drame de Shakespeare :
 « C'est mon bec de canard », 15
 chuchota-t-il,
 « qui me donne à jamais ce faux air goguenard...
 Pour un rimeur, vous n'êtes vraiment pas subtil. »

1. Ordre de mammifères aplacentaires ovipares comprenant les échidnés et les ornithorynques.

LE KOALA

Remercions la Providence
de nous avoir donné l'aimable koala¹,
espiègle jusqu'à l'imprudence,
5 plus aguichant que Dalila².

Saviez-vous que cet ours (ours en miniature),
ce bébé rigolboche³ de Madame Nature
fut le modèle original,
le prototype, le parangon
10 du pelucheux jouet, du sympathique ourson
que l'on appelle, à Montréal,
un *Teddy-Bear*⁴?

Sous un baldaquin d'or ou dans un pauvre ber
on ne dort vraiment bien qu'avec un *teddy-bear*
serré sur un cœur pur qu'alentit le sommeil...
15 C'est pourquoi je tenais à remercier la
Providence d'avoir créé le koala.

1. Mammifère australien, animal grimpeur.

2. *Note de l'auteur*: «Courtisane qui livra Samson aux Philistins.»

3. «Substitut plaisant de *rigolo* de la fin du 19^e siècle à 1920, *rigolo* étant devenu conventionnel» (Jacques Cellard et Alain Rey, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette, 1980, p. 714).

4. *Note de l'auteur*: «Tout bien considéré, "mon teddy-bear" est préférable à "ma catin".»

L'ÉMEU

L'émeu¹

s'émeut

(on dit aussi *émou*

mais qui dit un *félin* en parlant d'un matou?) 5

et se répand en jérémiades acerbes

de voir son nom traîner dans tous les cruciverbes:

«Je me plaindrai», fit-il, «à *La Patrie*, au *Star*,

au *London Times*, à la *Gazette de Lausanne*,

à l'*Écho de la Beauce*, à la *Muse Pisane* 10

et, tel Crassus² *ipse*, j'irai jusqu'à César!

J'en ai marre du Pô, de l'Aar et de l'Ob³,

et d'Éaque et d'Éon⁴ et des fils de Jacob...

Crois-moi, mon vieux Morin, le droit triomphera:

on ne me verra plus accompagné de Râ⁵.» 15

Je tentai, par des feintes mazariniennes,

d'éteindre ces aversions australiennes...

ce fut en vain.

Rien ne convainc

un vieil *emu*⁶ 20

s'il est ému.

1. Genre d'oiseau coureur australien.

2. *Note de l'auteur*: «Crassus (Carcus Licinius), triumvir avec Pompée et César (circa 115 av. J.-C.-53 av. J.-C.).»

3. *Note de l'auteur*: «Pô (le), fleuve d'Italie (l'Éridan des anciens); Aar, rivière de Suisse; Ob, fleuve de Russie.»

4. *Note de l'auteur*: «Éaque, fils de Jupiter, roi d'Égine; Éon (chevalier Charles de Beaumont d'), agent politique de Louis XV (1728-1810).»

5. *Note de l'auteur*: «Râ ou Rê, grand dieu solaire des Égyptiens.»

6. *Note de l'auteur*: «Anglice. L'Anglais prononce: *imiou*; l'Américain: *emmou*.»

LE TOUCAN

Le sardonique toucan¹
 me plaît infiniment;
 son plumage est vraiment
 5 d'un azur coruscant...
 mais ce que j'aime en lui — colossal monument,
 plus prodigieux que le temple de Balbek —
 c'est son bec.

 Ce bec n'est pas un bec, c'est un sein de Phryné²,
 10 de Galatée³, ou d'Athéné⁴,
 c'est le nez des Hyrcan⁵,
 pif aquilin,
 bourbonien,
 et qui ressemble étonnamment
 15 à celui d'un
 de mes copains,
 descendant d'Abraham⁶.

(Le toucan est natif de Masulipatam⁷.)

1. Oiseau grimpeur de l'Amérique du Sud, au bec énorme, long et arqué.

2. *Note de l'auteur*: «Phryné, courtisane grecque. Praxitèle la prit comme modèle pour ses statues de Vénus.»

3. *Note de l'auteur*: «Qui n'a pas lu *Pygmalion* (G[eorge] B[ernard] S[haw]) ? Qui n'a pas entendu *My Fair Lady* ?»

4. *Note de l'auteur*: «Athéné (ou Athênâ selon certains dictionnaires), fille de Zeus, déesse grecque de la Pensée.»

5. *Note de l'auteur*: «Hyrcan (I^{er} et II), souverains pontifes des Juifs (av. J.-C.).»

6. *Note de l'auteur*: «"Par les chameaux", a dit je ne sais plus qui.»

7. *Note de l'auteur*: «Masulipatam (ou Masulipatnam selon certains dictionnaires), ville de l'Inde, province de Madras.»

LE YAK ET LE MACAQUE

ou, plus mélodieusement,

LE MACAK ET LE YAUQUE

Quand, muni d'un kodak,	
je me rends à Karnak,	5
je préfère le yak	
au yachting en kayak	
(je réserve cette arctique embarcation	
à la sentimentale navigation,	
les soirs de lune, sur le Potomac	10
ou, mieux, le lac	
de Saranac ¹ ...).	
Que sa ² marche soit ou non paresseuse	
— mais combien noblement majestueuse! —	
quand notre cher Sacha Guitry	15
(entre deux flûtes de Pommery ³)	
chanta la Birmanie (ah! cet <i>Amour masqué</i> ⁴ ...),	
il eut tort de ne point porter	
une santé,	
dans un gobelet d'Armagnac,	20
au yak,	
au patient sir Yak.	

1. *Note de l'auteur:* «Saranac, lac et municipalité des États-Unis, dans l'État de New-York.»

2. *Note de l'auteur:* «Celle du yak. Ne pas confondre.»

3. *Note de l'auteur:* «Pommery, marque réputée de vins de Champagne.»

4. *Note de l'auteur:* «Musique (ravissante) d'André Messager, compositeur et chef d'orchestre français (1853-1929).»

Qu'écris-je⁵? *Syriaque*?

«On ne le parle pas au pays du macaque»

m'a dit un vieux mollah

«plus qu'on ne parle *urdu* dans les champs de l'Utah...

25 Mais, bah!

Rien n'arrive ici-bas

que par la volonté d'Allah.»

Et revenons

à nos moutons

30 ou plutôt à notre macaque:

«*Kak-*

ksé-ksâ?» me demanda ma voisine Orchidée⁶

Deschâtelets —

«Je n'en ai pas la moindre idée.

35 Mais enfin... Ouvre ton Richelet⁷.»

Un temps — puis, Orchidée, rayonnante:

«Ce sont des singes!... et singulièrement laids.»

5. *Note de l'auteur*: «“Ô prodige des mots, tu donnes le vertige!...” (Viélé Griffin); Viélé Griffin, poète symboliste français, né en Virginie (États-Unis d'Amérique) (1864-1937).» Nous n'avons pas trouvé cette citation dans l'œuvre de Viélé-Griffin.

6. *Note de l'auteur*: «La douce Province abonde en prénoms (et en patronymiques) flamboyants.»

7. *Note de l'auteur*: «Pierre-César Richelet, lexicographe français (1631-1698).»

«L'HIBOU»

Sur la plage de Malibu¹
 où folâtrant, la nuit,
 des stars en bikinis,
 «l'hibou²», 5
 le maussade hibou,
 quaker
 austère,
 descendu des sierras
 pour repérer de plus gras 10
 rats,
 leur décoche parfois
 (peut-être un peu narquois)
 l'équivalent anglais des sifflets du parterre:
 «Boo³!... Boo!...» 15

1. *Note de l'auteur*: «Malibu, plage californienne, dont les villas, pour la plupart, sont occupées par des artistes (si l'on peut dire...) de cinéma. "Honni soit qui Malibu" (*Time*).»

2. *Note de l'auteur*: «Aimable élision! Regrettons que cet *h* soit aspiré (Larousse, avec raison, estime qu'expiré serait plus exact).»

3. *Note de l'auteur*: «Prononcer, à l'anglaise, *Bou*. Exclamation impérative communément employée pour surprendre, saisir, ou chasser (sans aigreur) l'écouteur aux portes, un intrus, un enfant, un chat, un chien. Exemples: *gall*: file! calte! déguerpis! fiche le camp! etc. — *angl.* et *améric.*: *hoot!* *git!* *shoo* (mouches)! *scram!* *scat* (chats)! *whoosht!* etc. *Boo!* remonte à une très ancienne locution du Yorkshire, qui se dit d'une femme peureuse: "*She wouldn't say Boo! to a goose* (Elle n'oserait pas dire «F... le camp!» à une oie)". Je ne pontifie pas: peut-être aurai-je quelque lecteur qui ne sait pas l'anglais — et si j'en juge par mes voisins de tout âge, depuis 1954, c'est plus que probable.»

LE RHINOPOME¹

Je constate que cet indécent chiroptère
 s'ingère
 — sans rouge au front —
 5 dans mon érudit florilège
 C'est un affront
 qu'un jour regrettera cet intrus sacrilège.

Je n'en veux pas ici. S'il a, pour un moment,
 retenu mon attention,
 10 ce fut, tout bonnement,
 une question de prononciation
 (je n'y vois que du feu).

Prosodions² un peu
 ce rhinopome³.
 15 Que faut-il dire:
paume ou *pomme*?
 «Vive le rhinopaume!»
 ou bien (sans rire):
 «À mort le rhinopomme!»?

20 Un accent circonflexe eût réglé tout cela.

Acta est fabula.

1. Mammifère chiroptère du nord de l'Afrique. Chauve-souris grise à museau très développé et à longue queue.

2. *Note de l'auteur*: «On dit bien *psalmodions*...»

3. *Note de l'auteur*: «Anna de Noailles l'omettait (l'accent) sur *arome*.»

VII

*

GEORGIO

REGI IMPERATORI

*

Page laissée blanche

OMNIS MEMORIÆ PRINCEPS¹

This honoured liege is dead — with him has flown
 The spirit of an age we ne'er shall face
 Again, for in our hearts he held a place
 That only loved ones can claim their own. 5

The most respected man upon this earth,
 A kindly friend to millions, loyal, good,
 For aught that noble be, his reign has stood,
 A monument to faithfulness and worth,

And all the customs 'round which empires cling. 10
 In greater kingdoms has our Sovereign sought
 Still deeper peace than English skies could bring,

But every Briton's soul and Briton's thought,
 In reverence to him who was their king,
 With awed, and proud, and filial grief are fraught. 15

1. *Note de l'auteur*: «Écrit, lors de la mort de S. M. George V [1865-1936], à la demande officielle des autorités, adressée à un poète de chaque pays du Commonwealth.»

Page laissée blanche

VIII

AD MAJOREM DEI GLORIAM¹

1. « Pour la plus grande gloire de Dieu » : devise de la Compagnie de Jésus.

Page laissée blanche

LE PAPILLON DÉVOTIEUX

(Prose que je voudrais lyrique)

Amis, lisez ce conte avec aménité.
 Je m'y conforme strictement
 (bien qu'en rimant 5
 horriquement)
 à la triple unité
 que prescrit avant tout à la Muse assagie
 le Révérend Père Georges Longhaye¹, S.J.
 Ne vous attendez pas, ici, 10
 à quelque ambitieux récit,
 tout palpitant de romanesque passion :
 mon héros, bonnement, est un grand papillon.

*

Le temps: 1934, fin-septembre;
 le lieu: une île d'or, d'aigue-marine et d'ambre; 15
 et l'action
 (je le dis sans détours): la suave prière
 de ce lépidoptère.

*

Il y a,
 dans le plus bel État 20
 de l'Union
 américaine

1. Georges Longhaye (1839-1920), auteur de *Théorie des belles-lettres: l'âme et les choses dans la parole*, paru d'abord en 1885 et souvent réédité.

(c'est du moins mon opinion
 et je parle du Maine),
 25 un assez vaste archipel,
 lequel, paraît-il,
 compte trois cent soixante-dix-neuf îles
 (peu,
 [tant mieux pour vous et grâce à Dieu]
 30 nous importent leurs noms...)
 dont l'une — et c'est la nôtre —
 logerait malaisément les deux Trianons
 de Gabriel et de Le Nôtre.
 Tout n'y est que granit, jardins
 35 et sables fins
 (ah! ces lumineuses plages interminables!...)
 et la blancheur des routes — mot prétentieux
 pour trois étroits chemins —
 aveuglait
 40 comme des jaspes précieux,
 mais, plus ingénument, n'était
 qu'écailles et corselets concassés
 de mollusques et de crustacés.
 Quelques villas, bourgeoises ou très riches
 45 (ici, c'est Saint-Servan² et, plus loin, La Corniche³...);
 deux grands hôtels, vastes et débonnaires,
 infestés par d'aimables valétudinaires —
 bien sûr, ce n'est pas Biarritz
 ni les *palaces*,
 50 mi-paradisiques mi-dégueulasses,
 qui singent les castels du défunt César Ritz⁴...
 mais on s'y trouve bien.

*

2. Saint-Servan-sur-Mer, station balnéaire rattachée à Saint-Malo.

3. Corniche de la Côte d'Azur.

4. César Ritz (1850-1918), hôtelier franco-suisse, propriétaire de restaurants renommés et fondateur du célèbre Hôtel Ritz, qui ouvrit ses portes à Paris en 1898.

De faune, point:
 pas même un écureuil
 (un vieux pêcheur m'a narré qu'un chevreuil, 55
 exténué, fut laissé par la vague —
 et ce devis m'a semblé plutôt vague,
 mais, un jour, je surpris
 une microscopique souris
 rose, se balançant 60
 sur un chardon compatissant...);
 enfin, quelques bizarres chats
 à très longues oreilles
 touffues
 et pointues 65
 (mais veufs de toute queue
 comme ceux de l'Île de Man),
 descendants,
 paraît-il, d'un lynx aventureux
 et nageur sans pareil, 70
 qu'alléchait le pourchas⁵
 des chattes insulaires
 (chères à Baudelaire),
 de ces chattes d'outre-terre ferme
 dont la vertu 75
 eût enthousiasmé le cardinal de Lerne⁶...

Amour, Amour, que me veux-tu!

*

La gent ailée
 est clairsemée:
 beaucoup de colibris (ce qui ne gêne rien) 80
 bien inattendus dans ces froides régions;
 quelques pluviers, perdus dans l'aigre affolement
 de millions

5. (Vx) Poursuite, recherche, spécialement poursuite amoureuse.

6. François de Roxas de Sandoval, marquis de Denia, duc de Lerne, né vers le milieu du XVI^e siècle, mort en 1625. Il embrassa la carrière ecclésiastique après le décès de sa femme et se fit donner, par le pape Paul V, le chapeau de cardinal.

85 de plongeantes mouettes et de goélands
— duvet et cruauté, grâce, blancheur... et cris.

*

Jusqu'environ 1930
cette île ne connut ni chapelle ni temple :
quelque imberbe ordinand
venait de Yarmouth ou Portland,
90 nous conseillait, lisait une homélie
dans un grand hall (sous une panoplie
de moulinets,
filets,
cannes à pêche et hameçons...
95 ce qui devait plaire à saint Pierre,
autorité en la matière),
ou le salon
des deux susdites pensions.
Cela n'était ni digne ni commode
100 (le plus bas Tibétain a droit à sa pagode)...
Que faire ?
Nous cotiser, parbleu !
Tout le monde s'y mit et ce ne fut qu'un jeu :
notre île, un an plus tard, avait son sanctuaire.

*

105 Ce sanctuaire était
tout ce que ce beau mot comporte
de silence, de paix
et de recueillement,
et de cette sécurité
110 que procure le sentiment
d'être sous l'œil ami des célestes cohortes.
In toto de sapin
et grand comme la main,
on le nomma *Our Lady-by-the-Sea*...
115 Seigneur, pour ce logis divin : Merci !

*

Nef principale : quatre mètres;
 fenêtres:
 sept;
 pas d'abside ni de transept;
 item, à droite, une petite sacristie, 120
 puis, je le dis en toute modestie,
 à gauche, mon *imperium*
 (balais, chiffons, harmonium...).
 Cher réduit, un peu poussiéreux,
 où bronzé, jeune, vigoureux, 125
 je jouais, du soir au matin,
 à l'organiste, au sacristain !

*

Mais ma pensée
 (souvenirs nébuleux d'un sénile étourneau) 130
 est devancée
 par ma faconde, et mon cœur de poète
 choit aisément dans le panneau
 (pour ne pas dire le miroir
 aux alouettes)
 de la mémoire, 135
 oubliant le sujet
 et l'objet
 de cette historiette...
 Quand j'écrivais tantôt que la faune était mince,
 je songeais aux manants et j'oubliais le Prince ! 140
 En effet, il y a, dans cette île bénie,
 une multitude infinie
 de papillons d'une indescriptible splendeur.
 Les enfants les appellent *monarques* ou *empereurs*
 (c'est encore 145
 plus sonore
 que *Chrysidia madagascariensis*...
 et foin des entomologistes!)

*

Or — et ça n'a rien de douteux —
150 ces insectes miraculeux
ont, comme vous et moi,
un chef, un souverain, un roi,
plus beau, plus gros, plus rutilant, plus fantastique
qu'eux.
155 Ils ne sont pas ses domestiques,
mais il est de toute évidence
qu'ils le dorlotent et le respectent
avecques une déférence
circonspecte
160 (pour ne pas dire avec prudence) ...
À lui les plus beaux zinnias
et leurs plus suaves haleines!
Pour lui les plus sveltes phalènes!
Messire *Papilio* connaît son importance
165 et « les vilains » maintiennent leurs distances...

*

Il *me reconnaissait*.
Il n'y a
pas l'ombre d'une incertitude
à ce sujet
170 (Vérité, tu es sœur de ma décrépitude!...).
Bien sûr, il ne me suivait pas en laisse, mais,
dans les jardins de l'hôtel,
lorsque je le voyais, blotti sur une rose,
si je tendais la main vers elle
175 (enchantement! émoi! badine apothéose!),
il ne s'envolait pas...

*

Ses congénères ne fréquentaient pas la chapelle...
sauf, au-dehors, quelques superbes plates-bandes
que, même aujourd'hui, enguirlandent
180 des mûriers et des framboisiers,
d'odorants églantiers

et quelques plants de cyclamen
 bordés de fulgurants et fauves lis tigrés.
 La piété de ces moscovites grands-ducs,
 faux dévots, agrégés es-trucs 185
 était celle de la matoise coccinelle:
 nectars et sucs,
 corolles, calices et carpelles:
*ubi cibus ibi numen*⁷
 (ce qui est plus auguste 190
 que le *ventri servir*⁸ de Salluste).
 Mais Lui, je ne l'avais jamais vu
 (ce qui fait que ma prose est, au moins, imprévue).

*

Un jour que la marmaille, sur les sables,
 rendait la plage insupportable, 195
 ayant fini de torturer deux fugues,
benziné trois chasubles
 et balayé le vestibule
 ayant donc achevé tout mon petit *barda*⁹,
 (*sursum corda*¹⁰!) 200
 je vins m'agenouiller près de la balustrade
 (la plus stable des nefs a besoin d'une rade...)
 quand,
 coruscant,
 il entra, sans orgueil, ni pompe ni parade. 205

*

Il entra,
 cuirassé d'onyx noir, de sarde et de topaze,

7. Où est la nourriture, là est la divinité.

8. Au service du ventre.

9. *Note de l'auteur*: «Mot canadien, employé pour décrire les travaux de ménage.»

10. Élevons notre cœur: formule latine prononcée par le prêtre à la messe, avant la préface.

plus somptueux que ce vizir de Bassora¹¹
 qu'exalta le poète Saâdi de Chiraz¹².

*

210 Sa route fut d'abord incertaine et fantasque:
 un instant, pour raser l'eau sainte de la vasque
 — vol plané sur ma nuque (qui n'a rien d'une fleur...)
 — fausse sortie (par l'une des croisées)
 — inspection d'un vase de pois de senteur
 215 — frissons de palpès diaprées
 (mieux vaudrait écrire «fusées»!...)
 et retour nonchalant vers le porche (ou narthex!)...
 (Je n'aime pas «narthex»: les mots savants me vexent.)
 Puis — volte-face
 220 et, d'un vol inconcevablement rectiligne
 (l'abeille file droit, le papillon voltige)
 il vint s'abattre
 devant le tabernacle,
 au centre géométrique
 225 de la nappe
 de l'autel.

Ah! quel
 éblouissement!
 Je fis un grand signe
 230 de croix, et je pleurai comme un enfant.
 Crois-moi, Lecteur. Je dis cela sous mon serment...
 et je n'ai rien d'un boniface¹³.

*

11. Bassora ou Basra, ville d'Iraq fondée par le troisième calife Umar en 636.
 «[...] les pèlerins de la Mecque et les caravanes de Bassora, auxquels les contes arabes font de fréquentes allusions, se retrouvent enfin dans le quatrain suivant:
 "Ou des caravanes, qui des portes de Bassora / S'en vont vers l'Occident; / Ou des pèlerins de la Mecque, confiants dans le Destin, / Et au cœur résolu!" [traduit de Longfellow, *Sand of the Desert in an Hour-Glass*]» (Paul Morin, *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, p. 525).

12. Voir *supra*, p. 113, n. 1.

13. Se dit d'une personne simple, crédule et un peu niaise.

Il resta là peut-être dix minutes,
aussi rivé que les minces volutes
dorées qui lui servaient de cadre. 235

Trois fois la gloire de ses ailes
battit, et puis se reploya —
je l'épiais avidement
mais, brusquement,
magiquement, 240
mon bel ami n'était plus là...

Fini, l'enchantement!

*

Allez, allez! les incrédules, les sceptiques!

Daubez le vieux rimeur et ses rêves comiques —
parlez d'égarement, d'hallucinations, 245
de contes à dormir debout, de fictions
poétiques...

Ça ne sera pas la première
fois qu'on aura déblatéré
contre ce rimailleur timbré: 250

mais moi, je suis bien sûr qu'il faisait sa prière.

IL N'EST QUE LA PRIÈRE...

Il n'est que la prière, il n'est que la prière...

Crier son repentir, sa douleur, son espoir,

Et sentir, tel après l'orage vient le soir

5

Calme et pacifiant, sentir la main d'un père

Étreindre gravement notre tremblante main

Puis, quand les autres voix ne parlent plus, entendre,

Plus douce que toutes les autres et plus tendre,

Une voix murmurer: Tu feras mieux, demain!

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 133.

VARIANTES: *Poèmes de cendre et d'or*, p. 31 (*supra*, p. 247).

6 main / Et, quand 9 demain! // *Il n'est que la prière...*

ORAIISON JACULATOIRE

Misérable, inquiète et répugnante Vie
 que la soumission aux préceptes divins
 pourrait rendre si belle, et que la chair, l'envie,
 l'ignorance, la haine éloignent de ses fins...

5

Mon Dieu, si Vous vouliez me prendre un peu dans Votre main
 et me donner la paix que j'ai cherchée en vain
 dans la jouissance ou les larmes;
 si Vous vouliez (ne fût-ce qu'un tout petit instant)
 éteindre dans ce cœur aux rythmes inconstants
 ces élans, ces regrets, ces désirs, ces alarmes,
 je pourrais dire: Il n'est pas trop tard pour que j'espère...
 et je serais comme un enfant, sans peur près de son père.

10

LA MAISON VIDE¹

Voici comment je vois l'alme² Vierge Marie:

L'enfant — toujours docile au fiat parental;

Jouant sans bruit dans son logis oriental;

5 Amène, affable, mais sans camaraderie.

Puis, *l'épouse* — assise à la fenêtre fleurie

D'un atelier fleurant le cèdre et le santal

(Joseph, pour un voisin, y chanfreine un pointal...);

La madone sourit, le Fils s'ébat et crie.

10 Trente ans après. La nuit. Un souffle matineux

Glace déjà les pins du sentier épineux

Qui rampe du Calvaire à Sion³ atterrée;

Et, sans le voir, passant le temple foudroyé,

Plus pâle que le lis, d'horreur transfigurée,

15 La mère aux Sept Douleurs regagnant son foyer.

1. Dans la marge supérieure du manuscrit, non daté, Morin a écrit à l'intention de son lecteur et ami: «Voici, *caro Vittorio*, le sonnet que tu as bien voulu écouter sans broncher. Lu, relu, revu, disséqué *ad nauseam*, il me semble maintenant banal — bien jeunet — avec un remugle de soutane d'oblat sudorigène. J'attends le fracas de tes foudres. NO RUM PAIL (anagramme pour cruciformophiles anglais)» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. De l'adjectif latin *alma*: maternelle.

3. *Note de l'auteur*: «Sion, une des collines de Jérusalem, souvent prise comme synonyme de cette ancienne capitale de la Judée.»

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 135.

VARIANTES: dactylographie, BNQ, fonds Victor Barbeau.

4 oriental; / *Joyeuse* < rayé et remplacé par *Amène*, correction proposée par Victor Barbeau>, affable 14 que le lis <correction proposée par Victor Barbeau: «que la mort»> 14 transfigurée, / La Mère aux Sept <une note indique que l'auteur a hésité entre «Sept» et «sept».>

PRIÈRE DU SOIR¹

There are four posters to my bed,
There are four angels at my head;
Matthew, Mark, Luke and John,
Bless the bed that I sleep on.

5

Now I lay me down to sleep:
I pray the Lord my soul to keep;
If I should die before I wake,
I pray the Lord my soul to take.

1. *Note de l'auteur*: «Un savant folkloriste la croit originaire du Somersetshire.»

POUR LES TOUT-PETITS¹

Rafrâchissant mon front par huit ailes d'argent
 Quatre anges veillent aux quatre coins de mon lit,
 Et quatre vieux messieurs — Matthieu, Luc, Marc et Jean —
 Saupoudreront d'or fin mes rêves de minuit...

La journée est finie et je dois me coucher,
 Mais, si je meurs avant que se passe la nuit,
 Je prie la Sainte Vierge² de venir me chercher
 Et le petit Jésus de m'accueillir chez Lui.

1. *Note de l'auteur*: « Cette brève, et si confiante, oraison a été balbutiée tous les soirs, depuis environ l'an 1600, par des millions de bébés anglais. Je déplore que mon impéritie m'ait empêché d'en conserver la suave simplicité. »

2. *Note de l'auteur*: « Interprétation large et qui, évidemment, ne s'adresse pas à tous les dogmes, sectes et doctrines... »

SPÉCULATION SATISFACTOIRE

*Steeped in sorrow...*AMY O'NEILL¹

J'ai passé dans la Vie en faisant de la peine
 À tous ceux que j'aimais le plus; 5
 Jamais ne fut plus inavouable âme humaine
 Ni cœur plus vide de vertus.

Don divin, l'ironie était ma seule armure;
 Je m'en suis mal servi:
 Le petit mot cruel qu'en raillant l'on murmure 10
 Peut tuer. *Peccavi*².

Je rengaine ma dague et rétracte ma griffe;
 Je saurai bâillonner mes plus justes griefs...
 Tous mes ressentiments seront muets et brefs —
 Ce silence sera mon rocher de Sisyphe. 15

Je demande l'aman³, grand Dieu. Faites quartier
 Au vieux chacal qui délaisse son antre,
 Et j'entendrai peut-être, au Portail de Pitié,
 Votre voix me dire: «Entre».

1. Source inconnue.

2. Mot latin: j'ai péché.

3. En pays musulman, octroi de la vie sauve à un ennemi ou un rebelle vaincu.

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 138.

VARIANTE: *La Revue moderne*, septembre 1959, p. 26.

3 sorrow... / O'NEILL // J'ai

TROIS POÈMES POUR NOËL ET UN POUR SAINT ÉTIENNE¹

I

HAYLLE, COMLY AND CLENE...²

5 *Primus pastor*

*Salve, propre, joliet,
Salut, cher enfantelet!
(Et vous, ave vierge coite,*

1. Adaptation ou traduction de textes dont nous n'avons pu trouver la source. La suite «Deux poèmes pour Noël et un pour Saint-Etienne», parue dans *Le Jour* le 6 janvier 1940 et reprise dans *Paul Morin* (1958), s'enrichit ici d'une pièce intitulée «Simple légende», publiée dans *Les Carnets viatoriens* en janvier 1940; d'où ce nouveau titre: «Trois poèmes pour Noël et un pour Saint-Etienne». Morin avait exprimé à son éditeur le désir de voir réunis ces quatre poèmes dans l'ordre retenu ici, comme l'atteste une lettre adressée à «l'atelier de composition des Éditions Fides» (12 juillet 1958, ACEF), mais cette proposition ne fut pas retenue. Une note publiée avec la version parue dans *Le Jour* en 1940 et reprise dans *Paul Morin* en 1958 se lit comme suit: «Comme l'attestent sa thèse de doctorat en Sorbonne, ses causeries à CBF et sa magistrale adaptation en vers modernes du *Jeu de Robin et Marion* (1283), l'excellent poète Paul Morin est aussi un savant philologue... Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ces trois exemples de la littérature anglaise du moyen-âge, singulièrement rebelle à la traduction. Traitée largement et avec perspicacité, cette version de M. Paul Morin rappelle par sa grâce naïve et savoureuse les vers de Thibault IV et de Gautier de Coincy.» La traduction du *Jeu de Robin et Marion* a sans doute disparu dans l'incendie de 1957.

2. Note de l'auteur: «Extrait du *Jeu du Second Berger*, manuscrit Townely, XIV^e siècle.»

TEXTE DE BASE: *Géronte et son miroir*, 1960, p. 139.

VARIANTES: I: *Le Jour*, 6 janvier 1940, p. 4; II: *Les Carnets viatoriens*, 20^e année, n° 1, janvier 1955, p. 24; III: *Paul Morin*, 1958, p. 89.

1 I <Titre > DEUX POÈMES 8 I vous; ave

Noble pucelle benoîte!)
 Tu viens sauver l'homme ancien, 10
 Tu as berné le magicien.
 Hé! il sourit,
 Il rit, le beau chéri!
 Tiens, pour te faire une surprise,
 Je t'apporte une friandise: 15
 Prends ce gobet de cerises.

Secundus pastor

Salve, souverain souffrant,
 Toi qui viens nous quérant,
 Salut! Je suis ton lige, 20
 Fleur de David, cher prodige!
 Je n'ai myrrhe ni bijoux,
 Mais je suis à tes genoux
 Et je t'apporte un pigeon
 Dans une cage de jonc. 25
 Vois le mignot pigeonneau
 En son cageot de roseaux!
 Il est à toi.
 J'en mets la clenche
 Entre les doigts 30
 De ta main blanche.

Tertius pastor

Salve, nouvelle clarté,
 Mystère de charité!
 Par grâce, sois près de moi 35
 Aux jours de trouble et d'effroi;
 De mon désert sois le puits,
 Sois l'étoile de mes nuits.
 Las! petit Dieu, mon cœur saigne

11-13 III magicien. / Il sourit, / Il rit, *mon* beau 15 I friandise, / Prends
 17-18 I pastor : // Salve, *sauveur* souffrant 26-29 I pigeonneau / *Dans sa cage*
 de roseaux ; / *Elle* est à toi, / J'en 32 I pastor : // Salve 39 I Las, petit

40 De te voir à telle enseigne,
 Sans un liard.
 J'eusse voulu t'hommager
 Comme les autres bergers,
 Mais, craignant d'être en retard,
 45 Je ne t'apporte en présent
 Qu'un brin d'aneth
 Que j'ai cueilli, tout courant,
 À Nazareth.

II

50 SIMPLE LÉGENDE

Vêtus d'une rude et trop mince toile,
 Marie et Joseph marchent dans la nuit;
 Au firmament brille une seule étoile,
 Un doux bêlement est l'unique bruit.

55 Marie est dolente et courbe sa taille
 Sous le cher fardeau de l'Enfant divin,
 Mais Joseph a peur qu'elle ne défaille...
 Que ne ferait-il pour un doigt de vin?

60 Or voilà qu'au loin s'allument des lampes,
 Qu'au creux d'un vieux mur le volubilis
 Tend aux pérégrins de suaves hampes,
 Que sous leurs pieds las éclôt un grand lis...

65 Enfin, la poterne (ouverte aux troupeaux) !
 Mais quant au logis, quant aux aubergistes,
 Nul gîte ne s'offre aux saints chemineaux:
 Restent l'Étable —
 et les Évangélistes.

46 I Qu'un *peu* d'aneth 59 II Or, voilà 66-67 II <Ces vers forment une seule ligne.>

III

AS I SAT ON A SUNNY BANKE³...

Comme je m'chauffais au soleil, 70
 Au grand soleil, au grand soleil,
 Un beau matin de Noël,

J'ai vu voguer trois grands bateaux,
 Trois grands bateaux, trois grands bateaux,
 J'ai vu voguer trois grands bateaux, 75
 Un beau matin de Noël.

Et savez-vous ce qu'ils portaient,
 Ce qu'ils portaient, ce qu'ils portaient?
 Joseph dans l'un, sa Dam' dans l'autre
 Et dans le troisième un Agneau! 80

Joseph chantait, Mari' priait,
 Et tout' les cloch' du mond' sonnaient,
 Sonnaient de joie, sonnaient de joie...
 Mais dans l'troisièm', l'Agneau pleurait.

IV

85

SEYNT STEVENES EVYN ON CRYSTES OWYN DAY⁴

Saint Étienne était serviteur dans le palais du roi Hérode,
 Marmiton, scribe, panetier, toujours amène, humble et commode.

Comme il portait à la cuisine une hure de sanglier,
 Vit sur les toits de Bethléem une belle étoile briller. 90

3. *Note de l'auteur*: «Noël populaire du Worcestershire, XVI^e siècle.»

4. *Note de l'auteur*: «British Museum, manuscrit Sloane, circa 1425.»

69 I BANKE... // (*Noël populaire de Worcestershire, 16^e siècle.*) / Comme
 70 I,III soleil, / Comme je m'chauffais au soleil, / Un 80 I,III un agneau! //
 Joseph 83 joie. / Mais 86 I,III SEYNT STEVENES EVYN 86 I DAY / (*British*
Museum, manuscrit Sloane, circa 1425.) / Saint 90 I de Bethléem une

Lors il dépose la bassine et court à la salle du roi :

«Hérode, renonce aux démons comme Étienne renonce à toi!

Je ne suis plus ton serviteur, je ne reconnais plus ta loi;

À Bethléem un nouveau-né de tous les rois sera le Roi.»

- 95 «Quelle mouche te pique, Étienne? Ici n'es-tu pas bien logé?
Mes gens n'ont-ils pas tout leur soûl de quoi boire et de quoi
manger?»

«Ce n'est pas mécontentement qui me fait quitter ta province,
Le nouveau-né de Bethléem de tous les princes est le Prince.»

- 100 «As-tu perdu la tête, Étienne, ou te prends-tu pour un devin?
Te faut-il un manteau de lin? Veux-tu de l'argent ou du vin?!

«Garde ton argent et ton vin et garde ton manteau de lin;
Le nouveau-né de Bethléem saura pourvoir à mon besoin.»

- 105 Hérode alors dit: «Par Janus, je ne gèberai ces sornettes
Que si ce beau chapon rôti coquerique dans mon assiette!»

À peine eut-il juré que, par la volonté céleste,
Dans son plat d'or l'oiseau se mit à chanter *Christus natus est!*

Oyant ce, Hérode cria: «Holà, holà! tortionnaires!
Menez Étienne hors des murs et tuez-le à coups de pierres!»

- 110 Et c'est ainsi que, le premier, saint Étienne eut le grand honneur

De mourir pour Notre-Seigneur.

94 I À Bethléhem un 97 I manger? // «Ce 98 III province: / Le
nouveau-né de Bethléhem de 101 I lin, veux-tu de III lin? veux-tu de
101 I,III vin?» // «Garde 103 I de Bethléhem saura 106 I,III eut-il ainsi
juré 107 I est. // Oyant 108 III Holà /holà

POÈMES RETROUVÉS

1903-1955

Page laissée blanche

PRISE DE VOILE¹

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte
Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé;
De tes beaux yeux baissés pas un pleur n'a coulé
Le long des voiles blancs dont ta tête était ceinte.

Puis tu t'agenouillas; et l'on eût dit la Sainte
Qui, jadis, à Jésus chez Simon attablé,
Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé
Le cinname, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu,
Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu?
Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinname,

Ni la froide blancheur d'un marbre inanimé,
— Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé
C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme!

1. *Le Journal de Française*, 2^e année, n° 17, 5 décembre 1903, p. 1 (signé Paul M.).

ALLELUIA¹

À l'horizon lointain, émergeant d'un nuage,
Le soleil empourpré va monter radieux,
Et la nature entière, en un splendide hommage,
Élève jusqu'à lui ses frissons anxieux.

Un souffle frémissant court dans le vert feuillage;
Comme un baiser craintif, venant du fond des cieux,
La brise, en murmurant, frôle sur son passage
Les rameaux inclinés d'un geste gracieux.

Mais l'azur a rougi sous le regard de flamme
Jeté par l'Astre Auguste au monde qui l'acclame;
Un trait d'or tout à coup déchire le lointain...

Et la terre sortant de la nuit qui s'efface,
S'éveille à la clarté de cet éclair qui passe,
Lumineux précurseur du Jour qui fut prochain !

1. *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 1, 2 avril 1904, p. 1 (signé Paul).

LE VIEUX FAUTEUIL¹

Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent,
 Plié sous le faix de tristesse vague;
 Car vivre est douleur et chagrin ardent,
 Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent.
 En pensant à toi, mon esprit divague.

Dans mes bras souvent tu te blottissais...
 Oubliant la vie et la douleur morne,
 D'un baiser très long je te guérissais.
 Dans mes bras souvent tu te blottissais,
 La vie est bien triste et le mal sans borne...

De ses bras très doux, il nous entourait,
 Comme comprenant la passion exquise
 Qui, dans nos deux cœurs, doucement vibrerait.
 De ses bras très doux, il nous entourait
 Quand tu me parlais, de ta voix qui grise!

Ta bouche petite, en un frisson rose,
 Effleurait la mienne — alors tu riaais!
 Car moi, j'évoquais, en mon cœur morose,
 Ta bouche petite et son frisson rose
 Comme un papillon sur un noir cyprès.

Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans cesse,
 Bien loin est le temps de nos baisers fous.
 Nous ne dirons plus cette exquise messe...
 Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans cesse.
 Baisers en-allés, quand reviendrez-vous?

1. *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 4, 16 juillet 1904, p. 435 (signé Paul Morin).

Dans mon vieux fauteuil, très souvent je pleure,
Ton nom sonne en moi comme un glas de deuil
Et c'est un tourment, croissant à chaque heure,
Dans le vieux fauteuil où souvent je pleure...

.....
Je voudrais briser ce triste fauteuil!

À LA VIERGE¹

Dieu prend un peu de neige vierge
 Couronnant les sommets qu'il fit,
 Il prend la flamme d'or du cierge,
 L'écume qui de l'onde émerge,
 La blancheur du lys qui fleurit;
 De toutes les mères du monde
 Il prend les trésors de bonté,
 Et, dans sa sagesse profonde,
 Il y joint l'amour qui féconde
 Des miracles de charité.

Puis, de ce tout, chose sublime,
 Des vertus, d'amour, de beauté,
 Surgit la Vierge, de l'abîme,
 Et Dieu comme sur une cime,
 Y met sa propre pureté.

Maintenant dans les cieux rayonne,
 À des feux éclatants pareil,
 Un astre dont l'ardeur étonne
 L'orbe où la foudre brille et tonne
 Et qu'illumine le soleil.

Cet idéal devait séduire
 Musicien, poète et sculpteur:
 Tous tentèrent de reproduire
 L'éclat divin qu'ils voyaient luire
 Dans la mère du Rédempteur;
 Le peintre, à son tour, sur la toile

1. *Le Messager canadien du Sacré-Cœur*, vol. 14, février 1905, p. 73-74 (signé Paul Morin).

De ses rayons forme un faisceau;
Mais l'œuvre d'art n'étant qu'un voile
Qui lui dérobe, hélas! l'étoile,
Il laisse tomber son pinceau...

MARIE, en d'antiques images
Prend pour son Fils les dons divers
Que présentent les bergers et mages...
Vierge, ce sont d'humbles hommages,
Mais daigne aussi prendre mes vers.

CONSOLATION¹

Pourquoi cacher dans les coussins
 Tes cheveux blonds et ta jolie
 Frimousse. Allons, plus de chagrin,
 Chère, oublie...

Tu n'auras pas un iota
 De spleen en moins, va, ma chérie,
 À fixer, de tes yeux bleus, ta
 Broderie

Divine, ce n'est pas gentil,
 Puisqu'enfin tu sais que je t'aime;
 N'est-ce pas la chose suprême,
 En avril?

Pourquoi se rendre malheureux?
 Pourquoi ces pleurs et ces névroses?
 N'aurons-nous pas les bois ombreux
 Et les roses?

N'aurons-nous pas les matins clairs,
 Pleins de rosée et de lavande?
 Les parfums allant de la mer
 À la lande?

Et les soirs d'azur et de lune?
 Et les murmures des grands vents
 Dans le sanglot des flots mouvants
 Sur la dune?

1. *Le Bulletin*, 31 mars 1907, p. 4 (signé Paul Morin).

« Mais nous sommes pauvres », tu dis.
« Pour d'autres est l'or roux des grèves... »
Bah, nous irons au blanc pays
De nos rêves !

PRINTEMPS¹*Jam ver egelidos refert tepores...*OVIDE²

Printemps, ô roi blond des saisons...

.....

Sous le baiser des floraisons,
 Demain se pâmera la plaine.
 Sous le baiser des floraisons,
 D'angoisse, l'âme sera pleine.

Les couchants languiront là-bas,
 Dans l'or, la rose et le lilas.
 Émaillé de nuances tendres,
 De rose, d'or et de lilas,
 Le blanc gel des lacs va s'épandre.

Les brouillards mauves des matins
 Naceront les champs de jasmins,
 Et la rosée, humide voile,
 Dans les champs blonds pleins de jasmins,
 Fera chatoyer les étoiles.

Du sol, victorieusement,
 Jailliront l'orge et le froment
 En de folles exubérances.
 Les tiges d'orge et de froment
 Évoquent l'or blême des lances.

1. *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 1, 6 avril 1907, p. 1 (signé Paul Morin).

2. Il s'agit en fait du premier vers d'un poème de Catulle : « Déjà le printemps ramène les tièdes journées... » (« Chant XLVI », *Poésies*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1964, p. 32).

Mais, les jacinthes et l'iris,
— Fleurs d'opale et fleurs de lapis, —
Croîtront, parfumant les fougères,
Ô fleurs d'opale et de lapis,
Que vous désolerez les trouvères...

Car, l'hiver, dolents et moroses,
Ils vont, en d'exquises névroses,
Songeant aux fleurs qui ne sont plus..
Chantant en d'exquises névroses,
Que les jardins sont disparus.

Printemps, printemps, clarté qui tombe,
Comme du rire sur des tombes,
Dans le sombre des horizons,
Printemps, tu riras sur nos tombes...

.....
Printemps, ô roi blond des saisons.

CLARTÉ¹

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes...

LECONTE DE LISLE²

Limpide, éblouissant, l'air bleu plane et flamboie
 Et nacre de clarté les clochers, les sommets
 Exaltés où la neige ivoirine chatoie,
 Et l'opale des lacs aux magiques reflets.

O gloire diaphane, éther grisant, tu noies
 Les toits aux tons cuivrés et les blancs minarets
 Dans l'étincellement de ta flamme, tu mets
 Du soleil aux murs gris; aux cœurs morts, de la joie,

.....

 Les parfums du printemps pénétrant en tout lieu,
 Pénétrèrent de même au fond de mon être;
 Je me sentis plus grand quand je les sentis naître.

Je vis l'homme plus noble et plus pure la femme,
 Les ardeurs du ciel clair transformèrent mon âme,
 Et je compris enfin l'immensité de Dieu...

1. *Le Bulletin*, 7 avril 1907, p. 3 (signé Paul Morin).

2. Extrait de «Midi» (*Poèmes antiques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, p. 387). Ce recueil figurait dans la bibliothèque de Paul Morin avec *Poèmes tragiques* et *Poèmes barbares* («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

VENEZIA¹

J'aperçois le rictus bâillant des soupiraux
 Entre les murs de marbre où flambent des vitraux
 Anciens et merveilleux. Ma gondole fantasque
 Projette sur l'eau glauque une ombre de tarasque.

Chez un armurier juif étincellent des casques,
 Au faîte d'un palais, en l'albâtre des vasques,
 Une fontaine pleure. Un vendeur de coraux
 Me hèle et des enfants dansent sous les portaux.

Troublants et mordorés, dans le vent qui s'élève,
 Des pétales meurtris, en cercle d'or, tournoient,
 Puis, de l'azur du ciel au bleu de l'onde, choient,

Des oiseaux diaprés, bruyants, rasant le sol;
 Une aubade soupire, et, contemplant le vol
 Pourpre et fleuri des paons et des iris — je rêve...

1. *Le Bulletin*, vol. 4, n° 52, 14 avril 1907, p. 3 (signé Paul Morin). Les deux quatrains de ce sonnet sont repris avec de nombreuses variantes dans «Adieux à Venise» (*supra*, p. 89).

AUX COMMUNIANTS DE MAI¹...(Pour ma filleule Marie Browne².)

Ô les communiantes de mai, qui vont tremblants,
 Émus, les fronts baissés et les âmes troublées,
 Chercher la grâce ardente au pied des autels blancs...

.....
 Savent-ils que tout passe et l'enfance surtout;
 Qu'ils quitteront demain les routes étoilées
 Pour d'arides sentiers et des chemins moins doux?

Dans l'azur étonné de leurs yeux, il n'est pas
 Un nuage. Ils n'ont pas la terreur de la vie
 Qui les guette, au sortir du céleste repas.

Ô cette étrange vie aux embûches sans fin,
 Voyez-la sans frayeur, mais aussi sans envie;
 Que son couchant soit pur comme fut son matin.

Car, en ces champs nouveaux que vous parcourerez,
 Tôt, vous serez tentés par des parfums qui grisent,
 Et des fleurs que peut-être, hélas! vous cueillerez...

Les plaisirs et les fleurs, enfants, se faneront
 Sous le tremblant baiser de la plus faible brise;
 La joie et les parfums, sous ce baiser, mourront.

1. *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 2, 20 avril 1907, p. 52 (signé Paul Morin).

2. Probablement une nièce de Paul Morin, dont une tante paternelle, Angéline Morin (1860-1920), avait épousé Henry J. Browne, vers 1885.

Ne jouissez pas de tout, voyez, ici-bas,
Que l'immense jardin des actes que l'on sème
Pour n'en cueillir le fruit qu'après notre trépas.

Vos larmes couleront, vous comprendrez, enfants,
Quand vous serez devant le doux Christ qui vous aime,
Leur délice intense et leurs pouvoirs triomphants.

Car, pour être à Jésus, il faut, (et c'est Lui
Qui l'a dit,) le cœur tendre et l'âme immaculée.
Les anges de demain sont les purs d'aujourd'hui.

.....
Ô les communiantes de mai, qui vont tremblants,
Émus, les fronts baissés et les âmes troublées,
Chercher la grâce ardente au pied des autels blancs...

SONNETS AGRESTES¹

AURORE

C'est l'aube. Un rayon blanc vient baiser les bruyères
 Et réveiller le bourg, mais déjà les bergères
 Matinales, poussant leurs troupeaux de brebis,
 Joyeusement, s'en vont par les chemins fleuris.

On entend claironner les coqs. Les lavandières
 Descendent en chantant les talus des rivières.
 Un jeune laboureur, vers les sillons meurtris
 Du soc étincelant, dirige ses bœufs gris.

Le calme du printemps, fait de rosée et d'ombre,
 Enivre les pâtours, et, dans un sentier sombre,
 Le chant d'un chalumeau se fait plus langoureux.

Oh, dans les bois touffus, que le Dieu Pan doit rire,
 D'entendre, le matin, comme au temps du satyre
 Et du faune cornu, des baisers d'amoureux!...

CRÉPUSCULE²

Tout un troupeau de bœufs, las de l'ardeur du jour,
 Entre les saules blonds, vit la mer miroitante,
 Et, farouche, y courut. La caresse enivrante
 Et saline repose après un dur labour.

1. *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 3 (signé Paul Morin). Pris à partie dans un article (signé Zoïle) du *Canadien*, à propos de ces deux sonnets, Morin répliqua à son détracteur dans un article intitulé «Du tac au tac» (*Le Nationaliste*, 2 juin 1907, p. 2).

2. Cette pièce sera «exotisée» dans une version de 1913, publiée sous le même titre dans *Poèmes de cendre et d'or* (*supra*, p. 366).

La vague clapote, blanche et mousseuse, autour
Des naseaux écumants. La horde palpitante,
Mugissant sourdement, comme aux saisons d'amour,
Écrasa les galets de sa masse géante.

Mais un grand vent, soudain, de l'horizon pourpré,
Jusqu'au bleu de la mer et jusqu'à l'or du pré
Souffla, courbant les foins et soulevant le sable...

Et le calme bouvier, de l'œil les dénombrant,
Criant de rauques noms, puis, le soleil sombrant,
Lentement les bœufs roux revinrent à l'étable.

SONNET¹... à mademoiselle Dorothy H...²

Au son des violons qui pleurent en sourdine
 Dans un bleu tourbillon de voiles éthérés,
 Une petite fée, exquise ballerine,
 Se détache soudain des groupes diaprés.

Féerique, lumineuse, elle danse et fascine
 Nos regards éblouis. De lourds sequins dorés
 Rutilent dans le bleu clair de sa mousseline
 Comme des soleils blonds en des cieux azurés.

.....

Symbole de nos temps légers, mais bons quand même,
 Où l'opéra comique assiste l'hôpital,
 C'est vous que j'ai décrite au long de ce poème...
 L'antithèse me plaît, de l'hospice et du bal,
 Et cette charité n'a pour moi rien qui choque.
 Petite, en vous voyant, on voit toute une époque.

1. *Le Bulletin*, 12 mai 1907, p. 1 (signé Paul Morin).

2. *Note de l'auteur*: « Écrit pendant une représentation de "Jappyland" donnée en faveur du Western Hospital... »

SALOMÉ¹

Et sa tête fut apportée dans un
bassin et donnée à cette fille, qui
la porta à sa mère...

S. MATTHIEU, XIV, 11²

Almée aux yeux luisants, bayadère rieuse,
Cambrant ses reins, tordant ses bras, mystérieuse
Et lente; elle mimait, d'un geste ensorceleur,
Le rire et les sanglots, la joie et la douleur.

De chatoyants colliers, des bagues précieuses,
Font saigner leurs rubis sur l'intense pâleur
De sa chair, où la gemme est mêlée à la fleur,
Et les bijoux pourprés aux rouges scabieuses.

Et dans l'argent léger montant des cassolettes,
Où flambait le cinname, aux sons doux et troublants
Des tambourins nerveux, des flûtes aigrettes;

On aperçoit soudain la tragique thyade³
Qui tenait une tête au bout des ses doigts blancs,
Et joyeuse, criait: «Prends, mère Hérodiade...»

1. *Le Bulletin*, 12 mai 1907, p. 3 (signé Paul Morin).

2. Verset tiré du récit du martyre de saint Jean-Baptiste; traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy.

3. Surnom des bacchantes, prêtresses de Bacchus.

GRISERIE¹

L'argent moiré des lacs aux diaphanes ondes
 Déferle sur la grève en fantasques anneaux;
 La terre a des parfums et des odeurs profondes,
 Les couchants de rubis sont d'empourprés fourneaux.

Les jasmins, les iris des jardins estivaux
 Sont, dans le crépuscule, autant d'étoiles blondes,
 Et, des corolles d'or à nos fiévreux cerveaux,
 Monte la paix, divine aux âmes vagabondes.

C'est là l'heure angoissante où notre âme s'enivre
 De souvenirs troublants et d'espoirs amoureux,
 C'est l'heure des baisers furtifs et douloureux.

Ah, par ces soirs remplis de calmes endormeurs,
 Il me semble parfois que, grisé, je me meurs
 Du plaisir merveilleux et bizarre — de vivre...

Lucerne, 1905

1. *Le Nationaliste*, 2 juin 1907, p. 3 (signé Paul Morin).

À mademoiselle T...¹

BERCEUSE²

« *The beautiful Land of Nod*³... »

ELLA WHEELER WILCOX

Je connais un pays qu'habitent seulement
 La fée et l'amoureux timide;
 Loin du monde où l'on pleure, où l'on souffre, où l'on ment,
 C'est le sommeil qui nous guide.

Sous des étoiles d'or, en des jardins fleuris,
 Ou sur l'onde d'un lac limpide,
 Nos âmes vont, très loin des pauvres corps meurtris,
 Et c'est le rêve qui les guide.

Chère, mets sur mon cœur l'or de tes cheveux blonds,
 Clos tes yeux de saphir humide,
 Donne-moi tes deux mains, la nuit penche nos fronts,
 Dormons... c'est l'amour qui nous guide.

1. Sans doute Adine Taché (voir *supra*, p. 336, n. 1).

2. *Le Bulletin*, 16 juin 1907, p. 1 (signé Paul Morin).

3. Titre d'un poème d'Ella Wheeler Wilcox (*Poems of Passion and Pleasure*, Londres, Gay and Hancock, s.d., p. 94-95).

LE CRI¹...(D'après un conte de Georges d'Esparbès².)

Le vingt-sept de septembre, aux clameurs de trompettes,
 Au fracas des tambours, haletant, forcené,
 Un corps de grenadiers, sous le maréchal Ney,
 Attaqua les Anglais, qui, postés sans vedettes
 Au sommet d'Alcobat, se croyaient invincibles.
 Sous le feu des canons, on vit rang après rang
 Des soldats d'Albion, hardis comme des cibles,
 Tomber sur les affûts et crouler dans le sang.
 Bientôt, ce fut la fuite éperdue et tragique...

Les officiers sanglants, suivis de leurs soldats,
 Dans la fumée ardente où sifflaient les éclats
 Des obus, dévalaient, affolés de panique,
 Le flanc de la colline.

«En avant...» cria Ney.

Son régiment suivit, meurtri, saignant et gai.
 Soudain, le sol trembla, puis, chose épouvantable,
 S'ouvrit, engloutissant cette masse effroyable:
 Quatre cents Français et mille Anglais.
 Le mont, en un clin d'œil, n'est plus qu'un sarcophage.
 Oh, profonde terreur... cet abîme jamais
 Ne rendra ces martyrs, victimes du courage.
 Ceux qui restaient là-haut entendirent un cri
 Immense et déchirant, puis une plainte lente,

1. *Le Bulletin*, 23 juin 1907, p. 2 (signé Paul Morin).

2. «Le cri de l'abîme», dans *La Légende de l'Aigle*, poème épique en vingt contes (Paris, E. Dentu, 1893, p. 313-326) de Thomas-Auguste Esparbès (1864-1944), auteur de romans et de poèmes épiques sur les anciennes armées françaises et les gloires militaires de l'Empire.

Puis... plus rien. Atterrés, tremblants, pleins d'épouvante,
 Ils revinrent au camp, sous le ciel assombri.
 Wellington vint le soir, et dit au maréchal:
 «Autant que je le suis, hélas, vous devez être
 Intéressé, monsieur, à bien vite connaître
 Combien vivent encore en ce gouffre infernal.
 On n'est plus ennemi quand on est malheureux.
 Unissons-nous, voyons ce que nous pouvons faire...
 Ney répondit: «Je sais un homme valeureux
 Qui fouillera les plis de l'immense suaire
 Où dorment nos amis; on aurait dû plus vite
 Agir, mais la frayeur a glacé mon esprit.
 C'est un grenadier basque, et déjà, seul, il prit,
 Un soir, une de vos patrouilles. Il n'hésite
 Jamais. Mais, cependant, il faut l'envoyer seul.
 Avec un compagnon, je craindrais que mon homme
 Se fâchit³ en chemin, s'il s'irrite, il assomme.
 Je lui voudrais la croix et non pas un linceul...
 On se bat dans un champ, mais non sur un abîme.»
 Le soldat retira son uniforme blanc,
 Lia ses reins musclés, et, d'un geste galant,
 Salua, déjà loin... tout petit et sublime.
 On lui cria: «Tu vois?» — «Non, défilez la corde»...
 Ses mots étaient très lents, gravés comme un bourdon.
 «Là... chez encor, j'entends maintenant, lâchez... donc,
 J'entends une clameur qui monte et qui déborde»...
 Un arrêt. On avait défilé douze cents
 Pieds de corde. «J'entends le même cri qui pleure,
 J'ai peur... remontez-moi...» mais Ney hurla: «Demeure
 Là... dis-nous, grenadier, que dit-on...? dis, j'attends...?»
 Tous se taisaient, remplis d'une indicible horreur.
 Soudain le CRI monta, souffle de voix gelée,
 Murmure éteint, soupir, plainte, clameur râlée...

 Ce que j'entends crier...
 c'est: «Vive l'Empereur...»

3. Forme archaïsante du passé simple de «fâcher».

ÉPANOUISSEMENT...¹

Épanouissement, floraison
Les Phases sont chez Déom, libraire.
Triomphe — avec rimes et raison —

Louanges, compliments à foison,
«Nulle haine son excès peut braire» —
Enfin Guillaume est national.

Et ce doux éphèbe virginal
Est devenu le pur lumineux
Du jeune Canada cérébral.

1. Poème écrit à l'occasion de la publication des *Phases* de Guy Delahaye, en avril 1910 (signé P.M.) ; reproduit en fac-similé dans Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 134.

PATRIÆ AMANS¹À Athanase David²

Par le Destin deux fois armé, dès le berceau,
De croyance romaine et de race latine,
Un nom, déjà loué du peuple, le destine
À frayer un chemin et brandir un flambeau.

En un arbre puissant parfaire l'arbrisseau,
Mûrir ces lendemains que l'Histoire burine,
Éveiller à l'Idée une langue enfantine...
Tel est le fier labeur qu'il marque de son sceau.

Dédaigneux de l'obstacle et sourd à la huée,
Sa route claire est là, qu'auront perpétuée
L'école de village ou le temple de l'Art;

Il la suit sans faiblir et, défiant la Vie,
Porte toujours plus haut, comme un bel étendard,
La fardeau lumineux de servir la Patrie.

1. *La Revue populaire*, mars 1927, p. 6; repris dans *Qui?*, vol. 4, n° 3, mars 1953, p. vi (signé Paul Morin).

2. Athanase David (1881-1953), secrétaire de la Province de Québec de 1919 à 1936. En 1922, il institua des concours littéraires et scientifiques qui portèrent son nom. Paul Morin fut le premier récipiendaire du prix (catégorie « poésie »), pour *Poèmes de cendre et d'or*.

ANNIVERSAIRE¹

Mon Pays, je voudrais te parler simplement.
 Comme je parlais à ma mère
 orsque, petit garçon, j'ouvrais mon cœur aimant
 Pour son anniversaire.

Je lui disais: «De toutes les femmes tu es
 Et la plus douce et la plus belle!
 Je suis béni, puisqu'à tes genoux Dieu permet
 Que je Le prie et que j'épelle...»

Aujourd'hui que n'est plus ma mère aux cheveux blancs
 Voici qu'une autre circonstance
 — Étrangement — me fait répéter, en tremblant,
 Les mots de mon enfance:

«Cher Pays qui as su, par ta sage union,
 Attirer les regards du monde:
 Ô terre que la Paix, le Livre et le Sillon
 Rendent, chaque jour, plus féconde;

Ô Canada, refuge, asile, sol sacré,
 Loin des fléaux et des batailles,
 Où la Nature et le Travail ont célébré
 Leurs solennelles fiançailles...

1. *Le Devoir*, 30 juin 1927, p. 4 (signé Paul Morin), avec cette note de l'auteur: «Ces vers ont été écrits à la demande de The T. Eaton Co. Limited à l'occasion du jubilé de Diamant de la confédération.» Le poème fut repris tel quel dans *La Patrie*, 3 juillet 1949, p. 74, avec cette indication étonnante: «Vers inédits, dédiés spécialement aux lecteurs de *La Patrie*.»

Gardons-nous, en louant ceux qui nous ont donné
Nos lois et nos libres croyances,
D'oublier que leur geste était prédestiné
Par la divine Providence.

Ayant d'abord rendu grâce au Dieu de bonté,
Qui fit leurs âmes généreuses,
Il sied que maintenant jaillisse avec fierté
La voix des Provinces heureuses:

Et, puisque étroitement nous nous sentons unis,
— Telle, autour l'arbre, l'écorce —
Ô Patrie, à ton cœur aux trésors infinis
D'espérance et de force,

Laisse qu'avec orgueil tes fils, levant les yeux
Vers la cime qu'ils ont gravie,
Rendent un grave hommage à ces morts glorieux
Auxquels tu dois la Vie. »

IV^e NOCTURNE¹

Un mari parle
au bon Dieu...

Seigneur, pure lumière,
Je crois que Vous pardonnez
L'oubli de ma prière
Et ces mots désordonnés.

Plein de reconnaissance,
Méditer sur Vos bienfaits
Aurait plus de décence...
Je le sais, mon Maître, mais

Ne revenant au gîte
Que lorsque tombe le soir,
Toujours mon cœur s'agite
De pensers de désespoir.

Quand le ciel est en fête
— matin bleu, midi doré —
Moi, je courbe la tête
Sur un labeur abhorré,

Mais l'ombre me prodigue
Le pouvoir mystérieux
D'oublier ma fatigue
Quand le songe clôt Ses yeux,

1. *Qui ?*, vol. 4, n° 2, décembre 1952, p. v-vi (signé Claude Hélian).

Et je n'ai, dans la vie,
Que les heures où l'on dort,
Pour aimer Mon Amie
Et pour penser à la mort.

J'ai suivi tant de routes
Avant de La rencontrer
Que je veux, entre toutes,
La chérir et L'honorer...

Et voilà. C'est pourquoi
Je ne me sens pas coupable
Si j'enfreins votre loi
Pour dire ce qui m'accable.

Nuit d'été, brise fraîche,
Caressez Son oreiller,
Faites que rien n'empêche
Mon Amour de sommeiller;

Elle est frêle, Elle est belle,
Ses cheveux sont dénoués,
Je ne vis que pour Elle...
Que Vos décrets soient loués.

LA SONNERIE MALADE DE LA PESTE¹

La dèche m'a conduit dans d'étranges quartiers.

.....
 La fraude² et l'insolence y règnent en maîtresses
 et, quant à notre langue, hélas! les épiciers³,
 les bouchers, les livreurs (sans parler des waitresses⁴)
 l'assassinent avec un languide sang-froid.

Une voisine, ayant ouï dire de moi
 que je suis un homme de lettres⁵,
 en conclut que j'étais facteur à la retrait(r)e
 et remit (avec l'empreinte d'un doigt sale,
 outre une œillade orientale...) un chiffon de papier, crasseux, infect, fripé,
 et qui portait, au crayon bleu,
 ces mots harmonieux:

MA CLOCHE EST CASSÉ SVP.

«Sétikorek?» me dit-elle, en manipulant
 je ne sais quel torchon ou mouchoir purulent.
 Je relus
 éberlu-
 é,
 ce fabuleux grimoire, et
 sachant que sa confiance disparaîtrait
 (avecques mon prestige)

1. Inédit (dactylographie, 1955, BNQ, fonds Victor Barbeau).

2. *Note de l'auteur*: «J'entends la fraude obséquieuse...»

3. *Note de l'auteur*: «Canado-gallice: Groceurs. "Ensuite-deu'd-ça?".»

4. *Note de l'auteur*: «Mais-z-oui, Madame, c'est même ane d'job fort prisée.»

5. *Note de l'auteur*: «De gustibus...»

sans quelque académique et critique guitare :

« Que signifie », lui dis-je,

« cet S.V.P. bizarre ? »

« Les maîtresses m'ont dit de toujours l'ajouter
quand on écrit aux gens qui sont v'nus visiter... »

« Ce souvenir n'est peut-être pas très précis... »

Tant pis ! Mais savez-vous ce qu'S.V.P. veut dire ?

« Forchour⁶ ! C'est en latin. »

« Hein ? »

« C'est *short* pour *marci*. »

« Aïe ! Il ne faut toujours pas se contredire

soi-même. Quoi ! remercier celle ou celui

qui viole les secrets d'un innocent circuit ? »

Barbarisme ? Oui ! Candeur ? ...

.....

Fichtre ! éclipse imprévue,

elle était hors de vue —

mais Zéphyr m'apporta ces mots d'Arsinoé :

« J'aim' pàs qu'on rizz' de moé. »

1955

6. *Note de l'auteur* : « *For sure!* — version américaine de notre "Bien sûr !" ou "Pour sûr !" Curieux comme renard, j'appris subséquemment que cette Scudéry se targuait volontiers de voluptuaires villégiatures "aux États", où (faut-il le dire ? Peut-être, car je ne sais qui lira ce fatras) la langue anglaise prédomine. *Inde est quod...* (d'où il résulte que). »

APPENDICES

Page laissée blanche

I

L'EXOTISME DANS LA POÉSIE CONTEMPORAINE¹

Mesdames, Messieurs,

Monsieur le Président s'est montré trop bienveillant. Il fournit à ma causerie le plus agréable des débuts, puisque je dois commencer par des remerciements, mais, en promettant plus que je ne saurais tenir, il me donne aussi une lourde tâche. J'avoue éprouver une certaine crainte. L'on ne peut succéder sans péril aux savants conférenciers, aux écrivains, aux penseurs, que l'Alliance Française appelle si judicieusement à ses réunions. J'assure donc de ma reconnaissance messieurs les membres du comité de Montréal et je demande une indulgence toute particulière pour la voix, si peu autorisée, qui doit se faire entendre après celle, élégante et diserte, de M. Lanson, après M. Le Braz, tour à tour grave, ému, charmeur, après mon cher et érudit collègue, dont nous sommes tous si fiers, M. Édouard Montpetit.

Quelque chose encore me préoccupe. Pour analyser en soixante minutes neuf siècles de littérature, il faut choisir: devais-je réciter des poèmes, déclamer de brefs extraits qui émeuvent, ou choisir ces traits essentiels qui peuvent servir à former une opinion plus humaine, plus approchée de la réalité et plus utile à l'histoire littéraire? C'est à ce

1. Conférence prononcée devant l'Alliance française de Montréal, le 16 décembre 1912; publiée sous ce titre dans *L'Action*, 11 janvier 1913, p. 1-2; reprise sous le titre «L'exotisme en littérature, visions d'Orient et des tropiques», dans *La Revue moderne*, juin 1938, p. 7-8, 32-33, et sous le titre «L'exotisme dans les lettres françaises», dans *Le Canada*, 2 juin 1947, p. 5; 9 juin 1947, p. 5; 16 juin 1947, p. 5; 23 juin 1947, p. 5; 30 juin 1947, p. 5, 13. Nous retenons le texte paru en 1913 dans *L'Action*, parce qu'il est le plus complet et qu'il est contemporain du *Puon d'émail*. Les textes de 1938 et de 1947 nous ont cependant permis de rétablir certains mots et, dans un cas, un paragraphe tronqué dans la version de 1913. Les citations ont été vérifiées et parfois corrigées à l'aide des éditions données en référence.

dernier parti que je me suis arrêté. La causerie de ce soir sera essentiellement didactique. Rien ici ne doit toucher l'âme, et remuer ces fibres toujours prêtes à vibrer au son de certains mots: vertu, croyances... à peine parlerons-nous de patrie... Aucune envolée, nulle éloquence... Je craignais que l'on ne se crût dans une grave salle de cours universitaires, dans quelque austère amphithéâtre de la Sorbonne ou du Collège de France... J'ai fait part de cette inquiétude à M. le Président. Il m'a rassuré en m'affirmant que le public de l'Alliance Française, blindé par douze années de conférences, et habitué aux pires subtilités scolastiques, se refusait maintenant à la moindre secousse émotionnelle, et lui préférerait une documentation, aride peut-être, mais exacte, et basée sur des données précises.

Donc, mesdames, messieurs, aucun déploiement d'énergie ou de sensibilité. Je vous exposerai avec probité des faits, mais peu ou point d'opinions. Je vous apporte une modeste contribution à l'histoire des lettres françaises, quelques parcelles de biographie intellectuelle, un court paragraphe ajouté à ce beau livre qui commence avec les chansons de geste et dont la dernière page est paraphée par Henri de Régner et la comtesse de Noailles; je vous offre un petit rameau cueilli au plus antique, au plus majestueux, au plus émouvant des arbres de la forêt sacrée: Les lettres de France, dont la beauté domine toutes les autres littératures.

Critiques, analystes et commentateurs ont étudié la poésie française sous toutes ses faces et durant toutes ses périodes, quant à son fond, et quant à sa forme. Prosodie et métrique, rythmes et scansions ont eu leurs défenseurs et leurs adversaires. Ses phases: lyrisme, symbolisme, romantisme ou décadence; les influences consenties ou étrangères qu'elle a subies: hellénisme ou pétrarquisme: sa psychologie, son esthétique, son idéal, furent souvent et magistralement discutés. On y a recherché avec profondeur et minutie les influences sociales, les aspirations philosophiques, le sentiment religieux. On s'est attaché à classer les formes infinies, les moules toujours nouveaux, qui cachent l'éternel sujet: l'amour et la femme... Madame Jean Dornis consacrait récemment un livre admirable aux divers états de la sensibilité dans la poésie française². Enfin, la conception de la nature, différente avec chaque individu,

2. Jean Dornis, *La Sensibilité dans la poésie française (1885-1912)*, Paris, Arthème Fayard, 1912. Un exemplaire de cet ouvrage figurait dans la bibliothèque de Paul Morin («Bibliothèque de Monsieur Paul Morin d'Equilly», [1954], BNQ, fonds Victor Barbeau).

offre actuellement, en raison des tendances descriptives marquées qui se manifestent dans les écoles modernes, un champ immense de travaux de la critique. C'est à cette préoccupation nouvelle d'une forme de la poésie, jusque-là peu ou mal comprise, que nous rattacherons l'exotisme.

Nous allons étudier ce soir, mesdames, messieurs, les manifestations innombrables et infiniment variées de l'exotisme dans la littérature de France, et plus spécialement dans la poésie moderne, c'est-à-dire, durant cette période qui s'étend depuis Victor Hugo, jusqu'à nos jours.

Après avoir donné une définition aussi claire que possible du mot « exotisme », que nous spécialiserons plus tard, en l'enfermant dans les bornes qui le modifieront en « orientalisme », nous chercherons dans les lettres françaises, sans distinguer entre l'ouvrage en prose et l'œuvre poétique, les différentes traces qu'il y a laissées. Enfin, cette causerie se terminera par une énumération de poètes que je crois pouvoir qualifier d'exotiques... avec preuves à l'appui.

* * *

En demandant: « Qu'est-ce que l'exotisme? » j'ai devant moi la tâche flatteuse de créer une définition. Parmi les dictionnaires les plus autorisés, les uns ne citent même pas ce mot, trop récent, les autres, avec cette belle lucidité qui caractérise l'encyclopédiste, nous répondent: « Caractère de ce qui est exotique »... L'Académie, qui travaille à son dictionnaire depuis de si longues années, avec cette nonchalance qui convient aux immortels, n'est rendue aujourd'hui, si je ne m'abuse, qu'aux mots commençant par les lettres EP. Je pourrais donc, dans quelques décades, vous donner la plus brève, la plus satisfaisante, et la plus subtile des définitions. Mais nous ne pouvons pas attendre, et je dois me contenter de dire:

L'exotisme (en littérature, bien entendu) consiste à décrire un pays, des mœurs, un mode de vie étrangers à la patrie de l'écrivain, et à exprimer des états d'âme qui, pour être sincères, ne sont pas ceux qui découleraient naturellement de sa nationalité... Cette définition pourrait s'appliquer à l'ethnographie, me direz-vous. Procédant par différenciation, nous pourrions dire que l'exotisme est à la littérature ce que l'ethnographie est à la science. L'une constate, l'autre décrit. Il y a chez l'exotique un goût, une attraction vers son sujet qui n'existe pas chez l'ethnographeur. Ajouterai-je, en invoquant les noms des maîtres les plus célèbres, que l'exotisme, ainsi compris, n'a

rien de blâmable, et qu'il montre simplement de larges facultés d'adaptation, et la plus louable des versatilités? Pas de faux patriotismes, messieurs. Les véritables génies n'écartent que ce qui n'est pas humain.

Il est clair, mesdames, messieurs, que nous ne traitons ce soir que de l'œuvre écrite en français, sans nous occuper de ses sources ou des influences qu'elle a subies: éducation, lectures, voyages ou nationalité du poète. Il nous suffira que le poème soit français, et nous passerons impartialement en revue de ses auteurs suisses ou hongrois, belges, comme Gustave Kahn, Verhaeren, Rodenbach et Maeterlinck, anglo-américains comme la perverse et délicate Renée Vivien, turcs comme Sidi Kassun, américains comme Stuart Merrill ou Vielé-Griffin, grecs comme Moréas, roumains comme Madame Vacaresco ou réunissant ces deux origines comme Madame de Noailles, nés à Bourbon comme Leconte de Lisle et Parry, aux Antilles, comme Robert de Souza, ou à Santiago de Cuba, comme José-Maria de Hérédia... Le lieu de la naissance exerce peut-être quelque influence sur l'œuvre future, mais il est permis d'en douter. Personne n'est plus âprement oriental que M. Henri de Régnier lorsqu'il le désire, et pourtant n'est-ce pas lui qui déplore, dans le poème intitulé «Le beau pays», de n'être pas «le fils des îles lumineuses».

Le beau pays

Je ne suis pas le fils des îles lumineuses
Qui parfument la mer d'un éternel printemps,
Et je n'ai pas connu leurs nuits mystérieuses,
Car je ne suis pas né sous leurs cieux éclatants.
J'ai vécu les premiers des jours que j'eus à vivre
Dans l'étroite maison tournée au vent du Nord,
Écoutant, à travers la vitre où luit le givre,
La rumeur de la rue et les sifflets du port³.

Mais sachons bien, mesdames, messieurs, que tous ces poètes, étrangers ou non, sont des Français de cœur, et nous entendrons souvent, dans leurs plus vertigineuses féeries orientales, le soupir nostalgique vers la France, berceau de toute beauté...

3. Henri de Régnier, «Le beau pays», dans *Le Miroir des heures*, Paris, Mercure de France, 1921, p. 23.

Il est aussi entendu que nous étudions seulement les descriptifs, ceux dont l'œuvre nous montre les coutumes, les aspects divers, la vie actuelle ou passée des pays étrangers: bruyants bazars de Smyrne et de Cordélio, claires mosquées turques, fantasques fêtes vénitiennes, ou fjords glacés et bleus de Norvège.

J'ai dit que nous nous occuperions des poètes depuis Victor Hugo jusqu'à nos jours. Cette étude serait cependant incomplète si nous ne jetions un rapide coup d'œil sur toutes les manifestations de l'exotisme, jusqu'aux plus éloignées.

Rien de plus intéressant que les évolutions littéraires. La moindre impulsion, donnée peut-être par la plume la plus humble et la plus ignorée, est cause de changements, de transformations, de perfectionnements, dont on ne saurait calculer l'importance. L'exotisme, d'abord presque nul, augmente, comme la légendaire boule de neige, à chaque page de notre littérature. Je citerai ici, en passant, et à simple titre de document, les timides allusions aux sujets mythologiques que nous trouvons au début de la littérature héroïque et chevaleresque, fleurissant avec Ronsard, abondantes chez Malherbe, progressant toujours jusqu'à cette presque parfaite renaissance du culte extérieur de l'Hellade, si remarquable chez les poètes modernes. Relisez, messieurs, et vous aussi, mesdames, si le mot juste ne vous effraie pas, les exquises « Chansons de Bilitis⁴ ».

Quel que soit le degré de pureté de la langue, durant cette évolution qui dura neuf siècles, nous retrouverons partout des tendances à l'exotisme...

Ce furent d'abord les poèmes sur la croisade. Au temps où les croisés venaient de prendre Jérusalem, quand tout l'Occident frémissait au bruit des merveilles qui s'étaient accomplies en Terre Sainte, quand on écoutait avidement toutes les rumeurs des combats d'outre-mer, un trouvère lettré, et tout brûlant lui-même des passions de son temps, s'avisa que ce serait une belle chanson à réciter devant les nobles et les bourgeois, que celle où tous les exploits de Godefroy de Bouillon seraient relatés [...] ⁵.

4. Pierre Louÿs, *Les Chansons de Bilitis*, Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895.

5. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, 8^e édition, Paris, Librairie Hachette, 1903, p. 42-43. Dans une lettre à Willie Chevalier, postérieure à l'incendie d'avril 1957, Paul Morin demandait à son ami de l'aider à retrouver un exemplaire de cet ouvrage qui faisait partie de sa bibliothèque personnelle depuis le début du siècle: «Si tu vois quelque part, Tranquille? Pony? y a-t-il encore un Déom? un Lanson usagé (*Hist. de la litté. frç*), please buy it for me. I MEAN "BUY

C'est ainsi que nous avons eu la Chanson d'Antioche, et la chanson dite de Jérusalem a une origine identique. Le goût du pittoresque et, par là, de l'exotisme, se répandait peu à peu. Cet exotisme fut logique, nécessaire et inconscient chez les chroniqueurs, dans les «Assises de Jérusalem», ou avec Villehardouin. Ce n'était pas encore de l'exotisme proprement dit; les descriptions, du reste encore hésitantes, de ces terres étrangères, n'étaient pas facultatives, mais obligatoires. Aussi ne nous y attarderons-nous pas, quel que soit l'intérêt qu'elles présentent.

Il sera cependant utile de relire ces brèves impressions, précises et lumineuses, que sont l'arrivée à Gaza, le départ de Corfou, et cette autre, que M. Lanson appelle un éblouissement des yeux et de toute l'âme, quand, le 23 juin 1203, veille de Saint-Jean-Baptiste, nos barons français, de leurs vaisseaux ancrés à San Stefane, virent « tout à plein » Constantinople :

Or pouvez-vous savoir que ceux-là regardèrent fort Constantinople, qui jamais ne l'avaient vue: car ils ne pouvaient croire que si riche ville pût être en tout le monde, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout autour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises dont il y avait tant que nul ne l'aurait pu croire, s'il ne l'eût de ses yeux vu, et la longueur et la largeur de cette ville qui sur toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eût si hardi à qui la chair ne frémit; et ce fut une merveille; car jamais si grande affaire ne fut entreprise de nulles gens, depuis que le monde fut créé⁶.

Regrettons ici que certains trouvères, les yeux fermés aux splendeurs de ces Arcadies nouvelles, n'aient pensé qu'au moment du retour, déplorons que ces beaux élégiaques aient soupiré vers leur Dame, avec la même ardeur, que lorsqu'ils étaient assis à ses pieds, dans quelque frais jardin des bords de la Loire, ... Lisons quelques lignes d'une lettre que le galant Rambaud de Vaquéras écrivait à son amie, Béatrice de Montferrat:

AND I'LL REIMBURSE YOU". Le mien, criblé de notes précieuses datant de 3 ans de professorat (McGill, Smith, U. of Minnesota), est, avec tout le reste, brûlé, et il m'était à la fois cher et précieux (ce qui n'est pas du tout tautologique). Usagé ça ne devrait pas dépasser \$1» (lettre de Paul Morin à Willie Chevalier, 28 décembre 1957, dans Morel de la Durantaye, II, p. 102).

6. G. Lanson, *op. cit.*, p. 65.

Tous les jours, je vois belles armes, bons chevaliers, batailles, sièges de villes, machines battant tours et murailles. Rien n'y parle d'amour, mais je vais, vêtu d'un riche harnais, quérant guerres et batailles, pour m'enrichir de conquêtes. Nous avons fait des empereurs, des rois et des ducs, nous avons forcé des châteaux en Asie, pris des Turcs et des Arabes, ouvert tous les chemins de Brindes au bras Saint-Georges... Mais à quoi me sert d'avoir si grande puissance, si mon chagrin s'est accru aussi, puisque je suis éloigné de ma chère dame, et sais que plus ne me viendra joie⁷...?

Tels furent donc les résultats des conquêtes françaises en pays lointains, et de l'expansion hors des limites de l'ancienne Gaule. Ceux qui n'avaient pas quitté la France purent connaître quand même Byzance et la Grèce, Chypre et la Palestine.

À cette époque, une civilisation internationale s'organisait. Un même esprit régnait par-dessus les frontières, une même littérature enchantait les peuples de l'Europe. Puis vient cette période où l'on perçoit une nationalisation des lettres: les chansons de geste se réduisent facilement à des épisodes de luttes féodales. Nous ne parlerons pas de ce vague fumet sarrasin, de cet arôme mauresque qui se dégage de la *Chanson de Roland*, — non plus que de cet Orient biblique, naïf, enfantin et parfois grotesque, des Miracles et des Mystères qui furent jadis si chers au peuple.

Nul exotisme à l'époque de la poésie bourgeoise, du *Roman de Renart* et des fabliaux; l'étonnement des hommes du Nord, lorsque l'Orient leur fut révélé, ce charme, cet éblouissement, sont calmés.

Rien encore dans la poésie lyrique du XII^e siècle: l'antiquité, l'école italienne et l'adaptation de leurs méthodes, occupent les esprits jusqu'au XV^e siècle.

Puis vient l'ère de l'humanisme, de l'hellénisme, de l'érudition pure et des traducteurs; enfin la poésie artistique et laborieuse de Ronsard et de la Pléiade triomphe des derniers survivants de la vieille école poétique. Ces siècles, pourtant si glorieux, sont peu propices à notre sujet. Aussi sautons-nous encore de nombreuses années.

7. Traduction en français moderne de quelques extraits d'un poème de Raimbaut de Vaqueiras, «No m'agrad' iverns ni pascors» (vers 25-35, 80-84 et 93-96), dont on trouvera la version intégrale dans *The Poems of The Troubadour Raimbaut de Vaqueiras*, par Joseph Linskill, La Haye, Mouton, 1964, p. 243-245. Nous n'avons pas retrouvé la source utilisée par Morin.

Qualifierons-nous d'exotiques Molière à cause de ces Turcs déconcertants qu'il introduisit dans *Le Bourgeois gentilhomme*? Corneille, parce qu'il a écrit *Le Cid*? et Racine, parce qu'il nous amène à Jérusalem avec *Athalie*, à Constantinople avec *Acomat*, et en Aulide avec *Iphigénie*? Faut-il parler de Ducis, qui adapta étroitement des tragédies anglaises? des *Lettres persanes* de Montesquieu, habilement publiées en 1721, alors que la traduction des *Mille et Une Nuits* de Galland, les récits de Bernier, médecin de l'empereur des Indes, et surnommé «le Mogol» à cause de ses lointaines pérégrinations, de Tavernier, de Jean Chardin, explorateur en Perse et aux Indes orientales, avaient momentanément mis l'Asie à la mode?

Dois-je m'attarder à l'abbé Prévost, à son roman de *Cleveland*, aux quelques pages de *Manon Lescaut* consacrées à la Louisiane, aux espagnolades de Lesage, ou au souple, hardi, et cinglant Beaumarchais? Non. Tout ceci manque d'intérêt. La période moderne nous appelle. C'est là que nous trouverons, avec toutes ses captivantes couleurs, le véritable exotisme. Nous différencierons maintenant de façon plus précise les poètes et les prosateurs. Commençons par ces derniers.

Nous pouvons affirmer que J.-J. Rousseau donna l'impulsion décisive et si longtemps préparée, avec ses délicats tableaux de la Suisse ou de la Savoie. En nous promenant de Turin aux Charmettes, le fervent amoureux de celle que la comtesse de Noailles appela «la dame de Lausanne au sein délicieux⁸», éveilla dans le public le goût des tableaux rustiques. À sa renommée de rénovateur et d'initiateur, ajoutons donc aussi le titre de fondateur, assez involontaire du reste, de la première école exotique.

Immédiatement après, nous pouvons classer Bernardin de Saint-Pierre, compagnon des dernières promenades de Rousseau, et répétant, nous dit M. Lanson, les leçons de son maître «comme un élève inintelligent⁹»... L'auteur de *Paul et Virginie* n'en offrit pas moins une nature inconnue et d'une révolution esthétique. Ses paysages de Bourbon nous révèlent un peintre à l'œil très sûr, et nous trouvons chez ce piteux philosophe un admirable coloriste.

8. Anna de Noailles, «Annecy», dans *Les Éblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, [1907], p. 214.

9. G. Lanson, *op. cit.*, p. 816.

À lui doit aussi aller notre admiration pour un de ces actes de courage littéraire qui coûtent à celui qui les fait plus qu'un vain peuple ne le pense. Avant Victor Hugo, il s'avisa qu'il n'était pas de mot roturier, et ces noms que des critiques au maigre vocabulaire s'obstinent à qualifier de rares ou de recherchés abondent chez lui. C'était un grand pas à faire. Remercions-le de n'avoir pas hésité d'écrire, lorsque cela était nécessaire et que le seul mot juste devait satisfaire son esprit d'artiste, des vocables comme *convolvulus*, *scolopendre*, *francolin*, *palétuvier*...

Nommons un troisième exotique qui, « en traduisant toutes les sensations de son œil comme il traduisait les sentiments de son cœur », a écrit les plus belles pages de son œuvre. Chateaubriand, a dit un littérateur célèbre,

jouissait par les yeux, il avait cette sensibilité du peintre qui perçoit des beautés invisibles à la foule dans le dessin d'une attitude ou d'un mouvement, dans les transparences ou les brumes de l'air, dans l'harmonie des tons et des lignes d'un paysage immobile ou d'une foule grouillante. Si sa psychologie est insuffisante, c'est qu'il voit seulement ses personnages; il ne les analyse pas. Et leur vision ne se forme pas en lui selon l'idée d'un certain rapport du physique au moral, mais selon l'idée de la beauté¹⁰.

Nous avons de lui de prodigieux « Itinéraires », de sublimes paysages du Canada et de la Louisiane, de la Grèce et de l'Italie, des visions inoubliables de Sparte, d'Athènes, de Jérusalem, de Carthage et de Grenade. Il faudrait cent conférences pour l'étudier comme il le mérite, et je m'aperçois, mesdames, que, jusqu'ici, j'ai trop négligé de nommer les femmes écrivains. Hélas! Marie de France, Christine de Pisan, Mademoiselle de Scudéry, Madame Deshoulières, et la plaintive Marceline n'ont que faire ici. Mais je ne voudrais pas passer sous silence la prose abondante et noble de Madame de Staël. Nous lisons dans *Corinne*:

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher St-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Etrurie et de la Dalmatie. — Là, dit Corinne, sont des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste. C'est toujours quelque chose

10. *Ibid.*, p. 890.

qu'un pays qui a existé. Du côté de ces nuages, il y a la Grèce : cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir¹¹ ?

De telles paroles, mesdames, nous donnent le critérium le plus certain de l'exotisme, nous en montrent le sentiment le plus profond. N'oublions pas non plus comment, dans son livre *De l'Allemagne*, elle ne craint pas d'opposer Goethe et Schiller à Voltaire, à Corneille, à Racine lui-même. C'est là que, déplorant cette stérilité dont notre littérature lui paraissait menacée, elle déclarait n'y voir de remède que dans la fréquentation des littératures du Nord. Un certain cosmopolitisme moderne, si dangereux pour les lettres nationales, ne partage-t-il pas ces opinions lorsqu'il recommande, à l'exclusion presque totale d'œuvres autochtones, un Ibsen, un Tolstoï, un Dostoïesky ?

Avec tous ces descriptifs, avec Ramond, Senancour et Buchon, le monde s'était peu à peu agrandi, et le public lettré embrassait plus et mieux. La science de l'observation exacte fit un nouveau pas avec les paysages sahariens d'Eugène Fromentin.

Lisez, messieurs, et relisez la préface de son *Été dans le Sahara*, édition de 1874. Le passage sur la vérité dans les arts qui vivent de la nature, est à admirer et à retenir ; et cet autre :

(*Le conférencier cite ici quelques lignes de Fromentin.*)

Sommes-nous déjà si loin de Pierre Loti ?

Non. Et lorsque nous aurons nommé les *Souvenirs d'Orient* de Maxime Ducamp ; peut-être, et, en considérant uniquement le mérite de la reconstitution parfaite d'une période italienne, *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, la *Militona* de Théophile Gautier, son *Roman de la Momie*, ses *Impressions de voyage* en Italie, en Russie, en Allemagne, en Espagne, ses chatoyantes peintures de Venise et de Constantinople, lorsque nous aurons nommé Flaubert et sa stupéfiante *Salammô*, nous arriverons à ce roi de l'exotisme dans le domaine de la prose, au maître Pierre Loti.

Il a parcouru tous les pays, il a été ballotté sur tous les océans, de l'Islande au Tonkin, de la Bretagne au Sénégal, c'est lui le grand modèle... mais vous le connaissez tous, et peut-être vous le diminuerais-je en vous en parlant... Aussi, mesdames, messieurs, avec ce nom et celui de Maurice Barrès, le plus parfait des évocateurs de l'aride,

11. *Corinne ou L'Italie*, nouvelle édition, précédée d'une notice de M^{me} Necker de Saussure, Paris, Charpentier, 1849, p. 363.

violente et sensuelle Tolède, de Sparte, de la resplendissante Mistra, du neigeux Taygète, je clos ce bref tableau de l'exotisme dans la prose française, en énumérant simplement les descriptions du pays créole, de Madame Gérard d'Houville, les reconstitutions de l'antiquité grecque, toutes de vie et de soleil, de Pierre Louÿs, les scènes tunisiennes de Madame Myriam Harry, les paysages d'Alger, si tragiquement décrits par Madame Delarue-Mardrus, et les violentes crudités extrême-orientales de Claude Farrère.

* * *

Nous attaquons enfin, mesdames, messieurs, le sujet essentiel de notre causerie. Nous avons, j'ose l'espérer, une idée suffisamment claire de ce qu'est l'exotisme; l'étude des prosateurs est favorable à la conception méthodique d'une école, — mais il est sage d'en étudier aussi la psychologie, avant de parler plus avant des poètes qui ont su orner le génie français de toutes les gemmes orientales, le revêtir des plus lourdes soieries persanes.

Ici, en effet, ainsi que je le laissais entendre au début, nous nous occuperons plus spécialement de ce qui a rapport à l'Orient, foyer magique et brûlant d'où jaillirent tant d'étincelantes fusées, et qui fit éclore tant de rêves magnifiques.

Mais parlons d'abord de ce pays que l'on a appelé si délicieusement le pays de «nulle part» et où, à la suite de Paul Verlaine et de Léon Dierx, nous nous sommes tous aventurés si souvent.

C'est un peu, c'est même beaucoup de l'exotisme, mais alangui, vague, fluide... Dirons-nous que ces évocations, ces créations cérébrales révèlent peut-être mieux le véritable génie poétique que toute autre description?

À côté de tant d'enthousiasme pour des réalités inconnues, et de tant d'érudite application, le désir d'autres voyages, de départs pour le pays du vague, de l'irréel, hante un groupe de symbolistes. Il semble que ces poètes espèrent trouver, pour un moment, un repos délicieux à ne point agir, à tout ignorer de la façon dont se développent leurs songes, du lieu, du temps où ils vivent¹².

Ici se distinguent MM. Ferdinand Hérold, Ernest Dupuy, Maurice Rostand, Jean Cocteau.

12. J. Dornis, *op. cit.*, p. 151.

Lisons quelques lignes du « Bateau ivre » d'Arthur Rimbaud :

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
 Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
 Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
 Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.
 J'étais insoucieux de tous les équipages, [...]
 Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais¹³.

et « Le Beau Voyage », de M. Henry Bataille :

[J'aime] ces trains mouillés qui passent dans les champs, [...]
 Et — oh ! surtout ! — après des bercements sans fin,
 Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
 L'entrée, retentissante, avec un bruit d'airain,
 De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
 Dans les grandes villes pleines de murmures¹⁴!...

ces vers immatériels de M. André Rivoire :

C'est peut-être en Islande et peut-être en Norvège [...]
 Nous sommes là tous deux, vagues. Nous nous aimons.
 Je ne sais rien de plus, je ne puis rien te dire,
 Sinon que j'entrevois un peu de ton sourire,
 Et qu'une brume, au loin, tremble au contour des monts ;
 Et que c'est un décor de teinte monotone
 Qui s'harmonise avec tes yeux irrésolus,
 Et qui n'est pas encore, et qui pourtant n'est plus,
 Ni tout à fait l'hiver, ni tout à fait l'automne¹⁵.

Enfin, ce distique de M. Fernand Gregh, qui résume tous les autres :

Ah ! tu l'as bien senti, nostalgique malade !
 Le poète, d'instinct, est l'éternel nomade¹⁶...

Il est cependant une gloire antérieure à ces gloires, et que nous ne devons pas passer sous silence, c'est André Chénier. Nous ne nous

13. Cité dans J. Dornis, *op. cit.*, p. 151-152.

14. « Les trains », dans *Le Beau voyage*, Paris, Fasquelle, 1905 ; cité dans J. Dornis, *op. cit.*, p. 152.

15. « Passage », dans *Le Songe de l'Amour*, Paris, Lemerre, 1900 ; cité dans J. Dornis, *op. cit.*, p. 153.

16. « À Rimbaud », dans *La Chaîne éternelle*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, 1910, p. 166 ; cité dans J. Dornis, *op. cit.*, p. 152.

étendrons pas sur cet helléniste, il a refleuré magnifiquement dans un autre poète, auquel nous rendrons tantôt le plus fervent des hommages, et qui est la comtesse Mathieu de Noailles. Ce français ne fut pas Français, ni même Latin, — il fut Grec, — purement. M. Léon Gautier nous dit de lui :

« On n'a jamais si parfaitement vécu en dehors de son temps et de sa race; on ne s'est jamais extériorisé à ce point. C'est la merveille de cette vie et le caractère de ce génie¹⁷. » Il y a là peut-être quelque sarcasme chez ce critique, le plus orthodoxe des critiques, — mais combien d'autres, aussi autorisés, lui ont donné leur entière admiration. Sainte-Beuve a dit de lui: « Une flûte de buis, un archet d'or, une lyre d'ivoire¹⁸... Vous connaissez, mesdames, messieurs, ces vers de la « XIX^e Élégie » :

Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps;
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans le sein de Byzance¹⁹...

Ils suffisent à le classer parmi les plus grands d'entre les maîtres. Le temps nous force à le citer seulement comme modèle, et nous passerons immédiatement à des tableaux plus précis.

De 1800 à 1830, nous dit M. Lanson, un certain nombre d'ouvrages aidèrent l'imagination de nos artistes et de nos poètes à sortir de l'antiquité classique et du XVII^e siècle. C'étaient des traductions d'ouvrages étrangers, des recueils de chants populaires ou d'anciennes poésies, des études d'histoire littéraire, des voyages: toute l'Europe, pour ainsi dire, de la Grèce à l'Écosse, et toutes les œuvres modernes, des troubadours à Byron, investirent l'idéal classique et le dépossédèrent.

Ces bases étaient excellentes, et sur elles s'appuyèrent Vigny, Lamartine, dont vous connaissez le plus ou moins poétique *Voyage en*

17. Léon Gautier, *Portraits du XIX^e siècle*, I: *Poètes et romanciers*, Paris, Sanard et Derangeon, 1894, p. 10.

18. Sainte-Beuve, « Mathurin Régnier et André Chénier », dans *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*, édition revue et très augmentée, Paris, Charpentier, 1843, p. 319.

19. André Chénier, « Élégie orientale », dans *Poésies complètes*, édition critique établie par Louis Moland avec deux études par Sainte-Beuve, Paris, Librairie Garnier Frères, « Chefs-d'œuvre de la littérature », s.d., t. I, p. 363.

Orient, Musset, chez qui l'Espagne, l'Italie et l'Orient encore, avec *Namouna*, tiennent une si large place, — et Victor Hugo.

L'œuvre de cet homme est un abîme. Il serait oiseux de chercher, chez lui, toutes les manifestations de l'exotisme: aussi ne parlerons-nous que de ses *Orientales*.

L'auteur nous dit lui-même, dans sa préface, comment et pourquoi elles furent écrites:

Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales*? Qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume? Que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public? [...] Où est l'opportunité? A quoi rime l'Orient?... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris, et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil²⁰.

Voilà bien la véritable poésie. Et, plus loin:

Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte. Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique. [...] C'est une source à laquelle il désirait depuis longtemps se désaltérer. Là, en effet, tout est grand, riche, fécond [...]²¹.

Ajoutons, pour les lettrés scientifiques, que ces ballades, ces traductions et ces adaptations, ont les sources les plus diverses: chroniques de l'histoire de Missolonghi, mémoires de guerriers ou d'hommes d'État, rites turcs, traités coraniques, poèmes des pays même, ou travaux d'orientalistes célèbres, comme Sacy, Ernest,

20. *Les Orientales*, Paris, Librairie de L. Hachette, «Hetzel», 1858, p. 3.

21. *Ibid.*, p. 5-6.

Fouinet, Barthélemy et Méry. L'Orient était à la mode avant *Les Orientales*. Après, ce fut une fureur.

Avec Hugo, nous devons citer son élève Gautier. Exotisme ici encore, et à profusion. Dans ces purs joyaux qu'il nomma *Émaux et Camées*, le poème « Affinités secrètes » fait apparaître toute l'Hellade en quatre vers :

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs²².

Voici Venise, en trois quatrains :

Les dômes sur l'azur des ondes
.....
S'enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles,
Ses mascarades sur la mer,
Ses doux chagrins, ses gaîtés folles,
Tout Venise vit dans cet air²³.

Plus loin, l'Égypte :

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue
S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hyppopotame,
Sous un jour mat, tombant d'aplomb;
.....

22. *Émaux et Camées*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, « Polychrôme », 1895, p. 2.

23. « Sur les lagunes », *ibid.*, p. 24.

L'hyène rit, le chacal miaule,
 Et, traçant des cercles dans l'air,
 L'épervier affamé piaule,
 Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude
 Sont couverts par le bâillement
 Des sphinx, lassés de l'attitude
 Qu'ils gardent, immuablement²⁴.

Ou encore :

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
 Un vieux palmier, comme un panache vert
 Dresse sa tête, où le soir les colombes
 Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches;
 Comme un collier qui s'égrène, on les voit
 S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
 Et se poser plus loin sur quelque toit²⁵.

Ici, mesdames, messieurs, il faut encore nous borner. Les exotiques deviennent légion, et nous devons glisser même sur les noms les plus illustres; car, nous devons le reconnaître avec joie, presque tous les maîtres sont maintenant des exotiques. Anatole France écrit froidement et classiquement ses vers sur le modèle des tragiques grecs, Paul Verlaine mêle à un épisode du Mahabharata les bruyères de Bournemouth, quelque coin enfumé de Londres, et de paisibles paysages belges: Walcourt, Charleroi ou Malines.

Le sonore Hérédia célèbre, tour à tour, Rome, la Grèce, la Sicile. « Les minarets pointus qui tremblent dans le Nil²⁶ », l'Extrême-Orient, ou les brûlantes Cordillères.

Leconte de Lisle, lui, demanderait une conférence tout entière. Magnifiquement étrange et déconcertant, dans des poèmes d'une beauté sévère, presque froide, toujours immuable, et qui n'ont pas le don de plaire à M. Anatole France, imbu, comme il l'a dit lui-même, des *Orientales* de Hugo et des écrits de Chénier, un peu trop pétri de lectures, des *Védas*, des *Niebelungen*, de manuels et de dictionnaires,

24. « L'obélisque de Louxor », *ibid.*, p. 68.

25. Théophile Gautier, « Les colombes », dans *Poésies complètes*, Paris, G. Charpentier, 1880, t. I, p. 188.

26. « Le prisonnier », dans *Les Trophées*, Paris, Alphonse Lemerre, s.d., p. 125.

son imagination « hante l'équateur, les tropiques, et les peuples qui vécurent dans la nuit des temps²⁷ ».

Avouons une certaine fatigue, à la lecture des *Poèmes barbares, tragiques et antiques*, d'être transportés avec une telle désinvolture de l'Inde à la Grèce, de l'Égypte à l'Arabie, du nord extrême à l'extrême midi.

N'est-ce pas de lui que Gautier, pourtant un de ses fidèles, déclara qu'il était parfois plus grec que la Grèce, et, malgré ses avalanches de détails techniques, ne pourrait-on répéter, avec Jules Lemaitre, qu'il manque à ses églogues, pour être entièrement grecques, le je ne sais quoi que Chénier seul a connu, par un extraordinaire privilège²⁸?

* * *

Mais nous voici enfin arrivés aux exotiques contemporains. Je vais vous lire, en y ajoutant quelques noms et quelques détails, ce que nous en dit Madame Jean Dornis :

Sans doute est-ce de la nostalgie aussi, mais doublée de ce désir effréné de nouveauté, de cet ardent besoin de renouvellement, dont vivent hantés les hommes d'aujourd'hui, qui pousse les poètes à chercher, ailleurs qu'en leur propre cœur, ailleurs qu'à la ville, ailleurs même que dans le sol caractéristique du terroir, des sources d'impressions fraîches et originales. Écrivains de tradition classique, naturalistes, symbolistes, tous rêvent d'appareiller vers les lointaines contrées pour aborder à la côte surprenante, voire, à la suite de Rimbaud, au pays de « Nulle part ». C'est ainsi que notre littérature exotique s'enrichit d'inspirations toutes genuines, jaillies en de rares, en de prodigieux décors. On veut :

Faire escale parfois dans un beau port d'Asie ;
Y retrouver l'Éden, oublier le retour ;
Goûter d'étranges fruits ou quelque étrange amour...
Entendre en soi l'écho du rythme universel
Glisser, comme une fleur, sur l'eau calme d'un fleuve...
Entendre en soi l'écho du rythme universel
Et chanter l'infini sur une gamme neuve ! (Alfred Droin)

Les « Exils éperdus » de M. Gaston de Vulpières, ne font point peur au poète ; les « Chants du Nadir » de M. Sidi Kassun, éclatent, comme

27. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

28. Jules Lemaitre, « Leconte de Lisle », dans *Les Contemporains, études et portraits littéraires*, deuxième série, Paris, Boivin, s.d., p. 5-7.

des chants nationaux, sur la lyre française. On s'éprend d'un grand amour pour la terre étrangère. On ne désire pas seulement vivre d'une vie exotique, qui berce le corps et l'esprit en un émerveillement hypnotique, on se donne à elle, on est imprégné d'elle, on renie l'idéal ancien pour aspirer à son idéal à elle, on respire l'encens des pagodes en un vertige divin qui trouble le cerveau: ses dieux seront nos dieux. Et voici que, dans un «Crépuscule d'Annam », on se prosterne devant l'autel « où les aïeux viennent s'asseoir »:

Près de moi, les esprits assourdissent leurs pas:
Je les vois, je les sens dans leur manteau de brume,
et mon songe s'éclaire à leur regard posthume.
(Alfred Droin)

On a su si bien comprendre l'âme du poète d'Asie qu'on la retrouvera toute pareille à la sienne lorsque enivrée d'opium et d'oubli, elle s'en ira, elle aussi, à jamais, vers le pays inconnu:

Derrière le Tongdoc, monté sur l'éléphant
De mort, le condamné, jeune, doré, sans tares,
Sans liens, marche, très doux. Et l'opium triomphant
A perdu son esprit parmi des songes rares...
Le patient, souriant au mandarin lippu
Qui lit l'arrêt fatal dans la clameur sans trêve,
Pense, lorsque sa tête aura chu sous le glaive,
À reprendre son rêve à peine interrompu.
(Albert de Pouvoirville, *L'Arrêt*, 1911)

[...] Il ne peut être question, même de nommer ici tous les poètes exotiques qui écrivent cependant des vers français. On les trouvera dans le beau livre de Georges Barral, *Collection des Poètes français de l'étranger* [...].

Même ceux qui ne font pas le voyage veulent vivre, du moins en imagination, dans cet Extrême-Orient qui illumine, parfume leurs rêves et leurs idées d'exotisme glorieux. M^{me} Judith Gautier qui se vante de n'avoir jamais été ni en Chine, ni au Japon, s'inspire de poètes chinois, tels pour écrire des « Poèmes en prose » qui sont de fins tableaux de grâce exotique²⁹.

Écoutez cette « Pensée écrite sur la Gelée blanche »:

La gelée blanche recouvre entièrement les arbustes; ils ressemblent aux visages poudrés des femmes.

29. J. Dornis, *op. cit.*, p. 149-151.

Je les regarde de ma fenêtre, et je pense que l'homme, sans les femmes, est comme une fleur, dépouillée de feuillage.

Et, pour chasser la tristesse amère qui m'envahit,

Avec mon souffle, j'écris ma pensée, sur la gelée blanche³⁰.

Combien d'autres pourrions-nous nommer! Jean Moréas a chanté les temples mutilés de sa Grèce natale: « La Samaritaine » de Rostand nous conduit doucement aux ineffables pays bibliques; Maurice Rostand se plaît à nommer Égine ou l'Escorial; Pierre Louÿs, dont les œuvres poétiques sont trop peu lues, a gravé d'impeccables chansons grecques dans une langue «savoureuse, concise, et transparente»; grecs encore, Jean Cocteau, Claude Cohenry, Manœl-Saumane, Marcel Mirtil, et ce vicomte de Guerne, que Leconte de Lisle qualifia de «très grand poète, le plus grand sans contredit depuis la génération parnassienne»... Le comte Robert de Montesquiou-Fezensac nous promène en Hollande, en Suisse, où il baptise ses impressions des amusants néologismes: «engadinages», et «suisseries», à Venise — (c'était fatal...) — et en Orient. Mais il a aussi trouvé le secret de l'exotisme en chambre. Écoutez ces vers bizarres, mais combien justes, et où se reconnaîtront de nombreux rimeurs:

(*Le conférencier cite « L'Épilude » du comte Robert de Montesquiou.*)

Il y en a bien d'autres encore. Iwan Gilkin sait évoquer les plus lourds et les plus fastueux décors orientaux. Voyez ce «vieux mage », qui

[...] sous les sévères colonnades,
Laisse traîner son lourd manteau sacerdotal
De pourpre et d'hyacinthe, au long des balustrades

Sur les lys écrasés et les roses foulées
Où coulent lentement ses longues franges d'or,
Les pesantes vapeurs des essences brûlées
Comme des serpents bleus se déroulent encor.

Et des paons merveilleux d'azur et d'émeraude,
Des gouras bleu-de-perle et de rouges ibis
Errent silencieux sur la terrasse chaude
Parmi les vases d'or tout meurtris de rubis³¹...

Marie et Jacques Nervat décrivent, dans leurs «Rêves Unis », les plus tropicales des colonies françaises; Borelli nous montre un

30. Cité par J. Dornis, *ibid.*, p. 151.

31. «La douleur du mage», dans *La Nuit*, Paris, Librairie Fischbacher, 1897, p. 94.

Japon inquiétant et fleuri; Jules Leclerc, en des sonnets un peu lourds, fait rutiler les pierreries des paons dans les forêts des Indes, l'azur des vagues de l'Archipel, les marbres étincelants de quelque temple sur un promontoire; Maurice Ollivaint cueille les « Fleurs de corail » de l'Extrême-Orient; Jean Aicard eut des vers émus pour le soleil d'argent de la Hollande; Tristan Klingsor, maître en subtiles naïvetés, a le secret des titres évocateurs: « Schéhérazade » ou « La jalousie du vizir »; enfin, l'auteur des *Nuits persanes*, Armand Renaud, tour à tour loué par Sully-Prudhomme, Sainte-Beuve, Deschanel, et Claretie, « en d'ardentes peintures d'une imagination aigüe et raffinée », « maître achevé du rythme³² », a su puiser à ces sources précieuses que sont Djelaleddin l'exotique, et Saadi le bienheureux...

Mesdames, messieurs, j'ai nommé de nombreux artistes, et des plus admirables. Chacun d'eux mérite plus d'attention que l'heure ne me permet de lui donner; mais, si j'ai effleuré avec une telle rapidité des talents aussi purs que ceux de Gautier et de Hugo, c'est que j'avais hâte de vous parler d'autres gloires, aussi somptueuses, peut-être plus magnifiques encore.

Deux noms illustrent actuellement l'école exotique, et avec un éclat qui ne sera probablement jamais dépassé. Je veux parler de la comtesse de Noailles et de Henri de Régnier.

Ces écrivains admirables savent faire valoir des images, des paysages, par eux-mêmes, indépendamment de ce qu'ils signifient. Nous sommes loin de la Savoie, de l'Orient, de l'Inde, des sites selon Rousseau, Hugo, ou Leconte de Lisle. Avec eux, c'est la belle vérité, c'est l'ambiance lumineuse et sonore, c'est la vie magique, exacte, nue. C'est le mot juste, si juste qu'il semble tenir de la divination, c'est l'épithète décisive et finale. Rappelons-nous ces vers parfaits de Baudelaire, qui, nous dit M. Maurice Barrès, eurent une si profonde influence sur sa vie, un retentissement si émouvant, si déchirant, dans sa mentalité adolescente. Je veux parler de « L'invitation au voyage »...

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble;
— Aimer à loisir,
Aimer à mourir
Au pays qui te ressemble!

32. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

Les plus rares fleurs
 Mêlant leurs odeurs
 Aux vagues senteurs de l'ambre

 La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 À l'âme en secret
 Sa douce langue natale.

 Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
 Dont l'humeur est vagabonde;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir
 Qu'ils viennent du bout du monde³³.

Ah, comme ils les ont compris, ces mots admirables!...

Dévorés du désir d'échapper à des horizons trop étroits pour leurs ailes, ils ont su trouver, au-delà des mers, la belle originalité. Quelle passionnante dissection psychologique ferait un philosophe de ce mot «exotisme»!... Combien de douleur, de spasmes, de regrets, de nostalgie, de mélancolie, d'orgueil et de volupté y sont contenus... Ces nobles poètes «ont senti que la poésie est une fleur d'Orient qui ne vit pas dans nos serres-chaudes. C'est la Grèce elle-même qui l'a reçue d'Ionie, c'est de là qu'André Chénier et Keats l'ont transplantée dans le désert poétique de leur époque; mais elle meurt avec chaque poète qui nous la rapporte d'Asie: il faut toujours aller chercher ces parfums mystérieux à la source du soleil³⁴».

Étudions d'abord la progression exotique chez M. de Régner. Elle est pleine d'intérêt. Avec ses premiers poèmes, c'est le pur symbolisme. Son rêve va à ce « pays de nulle part » si cher aux jeunes écrivains. Mais il y a là déjà un besoin d'extranéisation. Ne nous parle-t-il pas de ce « navire de voiles et d'espoir³⁵ ».

33. Charles Baudelaire, «L'invitation au voyage», dans *Les Fleurs du mal*, cité par Maurice Barrès, *Amori et dolori sacrum, la mort de Venise*, nouvelle édition, Paris, Émile-Paul Frères, 1916, p. 119-120.

34. Dans *L'Action* (1913), ce paragraphe est présenté typographiquement comme une citation mais sans référence; il est intégré au texte dans *La Revue moderne* (1938) avec quelques modifications. Nous n'avons retrouvé ce passage ni chez Maurice Barrès ni chez Jean Dornis.

35. «Un caprice cruel...», dans *Premiers poèmes*, Paris, Mercure de France, 1907, p. 135.

Même indécision dans *Les Jeux rustiques et divins*. Mais, avec *Les Médailles d'argile*, qu'il dédie à la mémoire d'André Chénier, il commence à localiser des scènes de la vie antique. C'est Sparte, ou l'île de Cranaé. Avec *La Cité des eaux*, son genre, bientôt inimitable, s'affirme de plus en plus. C'est Versailles dans les cinquante premières pages, mais c'est aussi beaucoup de mythologie: Hercule, Marsyas, les nymphes et les faunes

Le pampre aux cornes,
La torche aux mains³⁶;

rôdent parmi les roses ou bondissent dans de tragiques forêts. L'Italie, qui tiendra plus tard une si large place dans son œuvre, fait une timide apparition avec de courts poèmes, sur Rome, Vérone, « ... cité de vengeance et d'amour³⁷ », et Venise:

Sur l'eau verte, bleue, ou grise,
Des canaux et du canal,
Nous avons couru Venise
De Saint-Marc à l'Arsenal.

Au vent vif de la lagune
Qui l'oriente à son gré,
J'ai vu tourner ta fortune,
O Dogana di Mare³⁸!...

C'est dans *La Sandale ailée* (1905) que l'Orient fait enfin sa triomphale apparition...:

Ma mémoire s'émeut à tes beautés lointaines
Dont l'aspect un seul jour charma mes yeux nouveaux.
Et j'écoute, depuis, la voix de tes fontaines
Qui rend plus grave encore la paix de tes tombeaux [...] ³⁹

Et plus loin:

Orient! tu dormais au fond de mes pensées,
Équivoque, secret, odorant et subtil,

36. «Le sang de Marsyas», dans *La Cité des eaux*, Paris, Mercure de France, 1901, p. 57.

37. «Vérone», *ibid.*, p. 74.

38. «Promenade», *ibid.*, p. 76.

39. «Ville d'Orient», dans *La Sandale ailée, 1903-1905*, 8^e édition, Paris, Mercure de France, 1911, p. 113.

Dans le kiosque où touche aux lampes balancées
La main sèche d'un Aladin, au noir profil⁴⁰!

Enfin, ce «Souhait », qui résume tous les autres:

Peut-être, si j'avais choisi mon temps où vivre,
Eussé-je, grave et doux, vieilli sous le turban,
Et ma vie eût passé ses jours calmes à suivre
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.

Dans la fraîche mosquée où mille fleurs sont peintes
Sur la faïence lisse autour du nom d'Allah,
J'aurais, les yeux levés vers les lampes éteintes,
Attendu qu'Azraël, à mon tour, m'appelât;
À la fontaine pure où coule une onde claire,
J'aurais lavé mes pieds, mon visage et mes mains,
Et prosterné mon corps au tapis de prière,
Chaque fois qu'au ciel bleu chantent les muezzins;

Et, sur la Corne d'or par la nuit étoilée,
Mon caïque eût fondu le flot pareil aux cieux;
Et ma femme pour tous jalousement voilée
N'eût montré qu'à moi seul les astres de ses yeux.

Ainsi j'aurais vécu dans ma demeure close,
Mêlant à la senteur en feu du tabac fin
Le parfum du santal et l'odeur de la rose,
Sous quelque vieux Sultan, au nom sonore et saint.

Et dans le cimetière où se pressent les tombes,
Harmonieusement et du haut des cyprès,
La voix des rossignols et la voix des colombes
Auraient bercé, là-bas, mon sommeil sans regrets.

Mais qu'importe sa vie à qui peut par son rêve
Disposer de l'espace et disposer du temps!
Qu'importe, puisque j'ai, d'une illusion brève,
Satisfait à jamais mon désir d'un instant,

Et qu'à travers Stamboul et dans la verte Brousse
J'ai ressenti l'attrait du pays musulman
Où s'allonge, le soir, sur la terre âpre et douce,
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc⁴¹!

40. «Orient», *ibid.*, p. 133.

41. *Ibid.*, p. 143.

Une même passion pour les choses orientales se retrouve dans son dernier recueil de poèmes *Le Miroir des heures*. Rome, les îles Borromées, Venise encore et Bergame y sont bien célébrées, mais le pays lointain est, quand même et toujours, le bon refuge...

(Citation du « *Refuge* » de M. de Régnier.)

Voulez-vous encore un sonnet? sonore, coloré, merveilleusement simple?

(Citation du « *Turbé* » de M. de Régnier.)

Mais tout ceci serait sans fin; vous voyez maintenant, mesdames, messieurs, quelle fascination, quelle hallucination exerce la terre d'Orient sur certains esprits. Il ne nous reste plus qu'à étudier l'œuvre de Madame de Noailles, c'est en elle que nous trouverons l'apothéose de l'exotisme.

Maurice Barrès, en dédiant à Madame de Noailles son prestigieux *Voyage de Sparte*, écrivait ces lignes:

En quittant le rivage où respirèrent Iphigénie et Antigone, quel délice de trouver au front d'une jeune vivante les grâces flexibles et l'étincelle de l'Ionie! C'est que, jadis, vous avez vécu dans l'Érechthéion avec les jeunes filles qu'on nommait « les porteuses de rosée ». On vous entrevoit, dans la procession, qui tenez de vos deux mains le voile d'Athéna; et les jeunes gens de Platon vous ont appelée: ma sœur.

Quand les Acropoles cessèrent de porter leurs fruits particuliers et redevinrent des rochers stériles auprès de la mer, vous ne vous êtes pas couchée dans le sable des morts avec les figurines d'argile. Vous avez vécu dans Byzance, d'où votre ancêtre nous apporta le trésor des lettres antiques. Toute la suite des voyageurs ont vu les jeunes Phanariotes chanter, danser et pleurer sous les vergers de la mer Noire. Mais votre nom paternel évoque l'effort des vieilles races pour s'affranchir de la Babel ottomane. Obscurs frissons, fièvres royales, quel beau livre on pourrait écrire avec l'histoire d'une goutte de sang grec!

Hier enfin, vous êtes venue, du Danube comme Ronsard, et de Byzance comme Chénier, nous offrir toute vive, mais attendrie par des siècles d'exil, cette délicatesse grecque dont les archéologues ne nous donnent qu'une idée languissante.

Vos poèmes remplissent de plaisir nos débutants et nos maîtres. On s'émerveille du mariage d'un jeune cœur païen avec nos paysages. Un jardin que vous regardez en a plus de parfums et d'éclat; il

devient tel que furent, avant votre migration, j'imagine, les îles de l'Archipel. Les réminiscences involontaires qui soutiennent votre génie nous aident à comprendre les mystères de l'inspiration, et l'on voit dans votre âme, comme dans une ruche de verre, se composer les lourds rayons dorés⁴².

En effet, cette admirable Française qu'est Madame de Noailles, est grecque et roumaine d'origine. Née à Paris, elle porte cependant au front le poids d'une couronne byzantine. En elle se fusionnent donc les deux plus nobles sangs de l'univers. Aussi, chez elle, quelle richesse, quelle fièvre, quelle audace et quelle sûreté, et dans l'exotisme, dont elle est le chef incontesté, quelles féeries et quels flamboiements!

La progression exotique que nous avons étudiée chez M. de Régnier se retrouve chez elle, mais l'évolution en est encore plus captivante. Madame de Noailles ne nous a donné que trois volumes de poèmes: *Le Cœur innombrable*, *L'Ombre des jours*, et *Les Éblouissements*.

Dans le premier, aucun exotisme ou, plutôt, aucun orientalisme. Une inclination perceptible aux sujets renouvelés de l'antique se révèle en vivants tableaux, mais nous n'avons encore aucune localisation.

Dans *L'Ombre des jours*, une seule pièce, «Les Voyages», nous montre les premiers signes, dirai-je les premiers symptômes, de cet élan, de cette tension, de cette ardeur vers les terres lointaines; elle demande d'être citée tout entière:

(Citation de « Les Voyages » d'Anna de Noailles.)

Enfin, dans *Les Éblouissements*, c'est presque la furie, le délire sacré. Haletants, tremblants, émerveillés, éblouis, nous parcourons avec elle, Formose et le Sénégal, Damas « dont l'image filtre dans l'âme », et Constantinople.

J'ai vu Constantinople étant petite fille,
 Je m'en souviens un peu.
 Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille,
 Et d'un minaret bleu.
 Je me souviens d'un soir aux Eaux-Douces d'Asie,
 Soir si traînant, si mou,
 Que déjà, comme un chaud serpent, la Poésie
 S'enroulait à mon cou.

42. *Le Voyage de Sparte*, Paris, Librairie Félix Juven, 1906, p. v-vii.

.....

J'attendais le bonheur que les petites filles
 Rêvent si fortement,
 Quand l'odeur du benjoin et des vertes vanilles
 Évoque un jeune amant;
 Je cherchais quelle aimable et soudaine aventure,
 Quel enfantin vizir,
 Dans ce palais plus tendre et frais que la Nature,
 Allait me retenir.
 Ah ! si tiède d'azur, la terre occidentale
 Est paisible en été,
 Les langoureux trésors que l'Orient étale
 Brûlent de volupté!

.....

J'étais faite pour vivre en ces voiles de soie
 Et sous ces colliers verts
 Qui serrent faiblement, qui couvrent et qui noient
 Des bras toujours ouverts.
 La douce perfidie et la ruse subtile
 Auraient conduit mes jeux
 Dans les jardins secrets où l'ardeur juvénile
 Jette un soupir joyeux.
 On n'aurait jamais su ma peine ou mon délire,
 Je n'aurais pas chanté,
 J'aurais tenu sur moi comme une grande lyre
 Les soleils de l'été.
 Peut-être que ma longue et profonde tristesse
 Qui va priant, criant,
 N'est que ce dur besoin, qui m'afflige et m'opresse
 De vivre en Orient⁴³!

Avec elle encore, nous jouissons mieux de Venise, nous errons dans le mystère brûlant d'une Espagne tintante et farouche, nous pénétrons, avec d'adorables dames persanes, perverses et dodues, dans des jardins sabrés de peupliers et saignants de grenades⁴⁴...

43. «Constantinople», dans *Les Éblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, [1907], p. 33-37.

44. Nous empruntons ce paragraphe, incomplet et visiblement tronqué dans *L'Action* de 1913, à la leçon de *La Revue moderne* (juin 1938, p. 33).

Ah, mesdames, messieurs, en lisant ce livre glorieux des *Éblouissements*, ne pouvons-nous pas nous écrier, comme elle le fit elle-même, devant l'énigmatique et brûlant Orient:

C'est l'inimaginable et meurtrier été,
C'est la rage divine et l'écume de l'âme⁴⁵...

Je ne vous lirai, de ce volume, qu'une seule pièce, elle résume toutes les autres:

(Citation: « *Délire d'un soir d'été* ».)

Je crois, mesdames, messieurs, que de tels vers suffisent, et que je ne pourrais vous dire rien de plus sur l'exotisme. Au début de cette causerie, je ne vous promettais que des faits et des constatations. Je ne voulais imposer aucune conclusion, je sais qu'il est toujours plus agréable de les faire soi-même... Mais nos pérégrinations nous ont fort éloignés de la France d'où nous sommes partis. Avant de vous quitter, je désire vous y ramener. Dans tout exotisme, excepté chez les plus grands parmi les maîtres, il y a toujours un peu d'excès. Nul poète, après s'être imposé des visions d'outre-mer, n'a renoncé à « tourner les yeux vers la France en un nostalgique désir »:

Si j'avais trouvé, par mon chemin désert,
La fiancée à qui mon cœur se fût offert,
J'eusse borné soudain ma vagabonde envie:
Car fixant mon destin à l'ombre de son toit,
J'eusse aimé mieux, devant un horizon étroit,
Au cercle de ses bras emprisonner ma vie⁴⁶...

Et Gustave Kahn:

Bon pèlerin qui revient d'Orient,
Le bonheur est dans ta maison
Et non le long des routes sourdes d'embuscades,
Et le monde est mascarade
Auprès des deux traits si fins
Qui sourient dans ta maison⁴⁷...

Écoutons encore Verlaine:

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,

45. *Op. cit.*, p. 5.

46. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

47. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves⁴⁸.

Du reste, il y a de l'exotisme dans la nostalgie. Après de longs voyages, la vue subite des côtes de France inspire un attrait identique à celui ressenti devant les minarets de Stamboul. L'exotisme ne consiste-t-il pas dans la sensation, sinon du non-vu, du moins de l'inhabituel?

Appelons donc cette émotion, tout simplement, l'amour de la patrie, un de ces amours que l'on ne peut pas, que l'on ne veut pas arracher de son cœur. Le livre le plus étranger de forme à la nationalité de l'auteur contiendra toujours un poème, un paragraphe, un mot, par lequel la nature reprend ses droits. Je crois que pour beaucoup de nobles esprits, le retour au port est le plus bel instant du plus passionnant des voyages...

Tous les maîtres se sont courbés sous cette douce loi, et pour terminer cette causerie, je ne vois rien de mieux à faire que de revenir à mes poètes favoris. Ici encore, il me semble qu'ils ont, mieux que tous les autres, exprimé toute la grandeur, la noblesse, et la beauté de ce sentiment. Voyez cette ville de France de M. de Régnier:

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
À ses sœurs des plateaux, des landes et des prés;
La mémoire en passant ne retient qu'avec peine,
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français;

Et pourtant, lorsqu'après un de ces longs jours graves
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves
Assombrît le chemin qui traverse les bois,

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres du canal,

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,

48. Paul Verlaine, «Les chères mains qui furent miennes», dans *Sagesse*, 6^e édition, Paris, Librairie Léon Vanier, 1909, p. 54.

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main⁴⁹.

Enfin, pour que les paroles de celle à qui j'ai donné dans cette
causerie la plus grande et la plus noble place, soient aussi les
dernières à retentir dans votre esprit, écoutez ces vers sublimes, les
plus parfaits peut-être qu'ait jamais tracés aucune plume:

LE PAYS

de Madame de Noailles:

Ma France, quand on a nourri son cœur latin
Du lait de votre Gaule
Quand on a pris sa vie en vous, comme le thym,
La fougère et le saule,
Quand on a bien aimé vos forêts et vos eaux,
L'odeur de vos feuillages,
La couleur de vos jours, le chant de vos oiseaux,
Dès l'aube de son âge;
Quand amoureux du goût de vos bonnes saisons
Chaudes comme la laine,
On a fixé son âme et bâti sa maison
Au bord de votre Seine,
Quand on n'a jamais vu se lever le soleil
Ni la lune renaître
Ailleurs que sur vos champs, que sur vos blés vermeils,
Vos chênes et vos hêtres,
Quand jaloux de goûter le vin de vos pressoirs,
Vos fruits et vos châtaignes,
On a bien médité dans la paix de vos soirs
Les livres de Montaigne,
Quand, pendant vos étés luisants, où les lézards
Sont verts comme des fèves,
On a senti fleurir les chansons de Ronsard
Au jardin de son rêve,

49. «Ville de France», dans *La Sandale ailée, 1903-1905*, 8^e édition, Paris, Mercure de France, 1911, p. 148-149.

Quand on a respiré les automnes sereins
Où coulent vos résines,
Quand on a senti vivre et pleurer dans son sein
Le cœur de Jean Racine,
Quand votre nom, miroir de toute vérité,
Émeut comme un visage,
Alors on a conclu avec votre beauté
Un si fort mariage
Que l'on ne sait plus bien, quand l'azur de votre œil
Sur le monde flamboie,
Si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil
Qu'on a le plus de joie⁵⁰...

50. *Le Cœur innombrable*, Paris, Calmann-Lévy, [1901], p. 3-5.

II

POÈMES ANGLAIS TRADUITS ET ADAPTÉS PAR PAUL MORIN

GIOTTO'S TOWER¹

How many lives, made beautiful and sweet
 By self-devotion and by self-restraint,
 Whose pleasure is to run without complaint
 On unknown errands of the Paraclete,
 Wanting the reverence of unshodden feet,
 Fail of the nimbus which the artists paint
 Around the shining forehead of the saint,
 And are in their completeness incomplete!
 In the old Tuscan town stands Giotto's tower,
 The lily of Florence blossoming in stone, —
 A vision, a delight, and a desire, —
 The builder's perfect and centennial flower,
 That in the night of ages bloomed alone,
 But wanting still the glory of the spire.

1. H. W. Longfellow, «Flower-de-Luce», dans *Poetical Works*, p. 479-780; «Giotto», *supra*, p. 85.

CASTLES IN SPAIN²

How much of my young heart, O Spain,
 Went out to thee in days of yore!
What dreams romantic filled my brain,
And summoned back to life again
The Paladins of Charlemain,
 The Cid Campeador!
And shapes more shadowy than these,
 In the dim twilight half revealed:
Phoenician galleys on the seas,
The Roman camps like hives of bees,
The Goth uplifting from his knees
 Pelayo on his shield.

It was these memories perchance,
 From annals of remotest eld,
That lent the colours of romance
To every trivial circumstance,
And changed the form and countenance
 Of all that I beheld

Old towns, whose history lies hid
 In monkish chronicle or rhyme, —
Burgos, the birthplace of the Cid,
Zamora and Valladolid,
Toledo, built and walled amid
 The wars of Wamba's time

The long straight line of the highway,
 The distant town that seems so near,
The peasants in the fields, that stay
Their toil to cross themselves and pray,
When from the belfry at mid-day
 The Angelus they hear;

2. H. W. Longfellow, *Poetical Works*, p. 530-531; «Espagne», *supra*, p. 114.

The crosses in the mountain pass,
Mules gay with tassels, the loud din
Of muleteers, the tethered ass
That crops the dusty wayside grass,
And cavaliers with spurs of brass
Alighting at the inn;

White hamlets hidden in fields of wheat,
White cities slumbering by the see,
White sunshine flooding square and street,
Dark mountain-ranges, at whose feet
The river-beds are dry with heat,
All was a dream to me.

Yet something sombre and severe
O'er the enchanted landscape reigned;
A terror in the atmosphere
As if King Philip listened near,
Or Torquemada, the austere,
His ghostly sway maintained.

The softer Andalusian skies
Dispelled the sadness and the gloom;
There Cadiz by the seaside lies,
And Seville's orange-orchards rise,
Making the land a paradise
Of beauty and of bloom.

There Córdoba is hidden among
The palm, the olive, and the vine;
Gem of the South, by poets sung,
And in whose mosque Almanzor hung
As lamps the bells that once had rung
At Compostella's shrine.

But over all the rest supreme,
The star of stars, the cynosure,
The artist's and the poet's theme,
The young man's vision, the old man's dream, —
Granada by its winding stream,
The city of the Moor!

And there the Alhambra still recalls
 Aladdin's palace of delight:
Allah il Allah! through its halls
Whispers the fountain as it falls;
The Darro darts beneath its walls,
 The hills with snow are white.

Ah yes, the hills are white with snow,
 And cold with blasts that bite and freeze;
But in the happy vale below
The orange and pomegranate grow,
And wafts of air toss to and fro,
 The blossoming almond-trees.

The vega cleft by the Xenil,
 The fascination and allure
Of the sweet landscape chain the will.
The traveler lingers on the hill,
His parted lips are breathing still
 The last sigh of the Moor.

How like a ruin overgrown
 With flowers that hide the rents of time,
Stands now the Past that I have known;
Castles in Spain, not built of stone,
But of white summer cloud, and blown
 Into this little mist of rhyme!

THE MERMAID³

1.
Who would be
A mermaid fair,
Singing alone,
Combing her hair
Under the sea,

3. Alfred Tennyson, *Poems*, 1869, p. 32-33; «Sirène», *supra*, p. 130.

In a golden curl
With a comb of pearl,
On a throne?

2.

I would be a mermaid fair;
I would sing to myself the whole of the day;
With a comb of pearl I would comb my hair;
And still as I comb'd I would sing and say,
«Who is it loves me? who loves not me?»
I would comb my hair till my ringlets would fall,
 Low adown, low adown,
From under my starry sea-bud crown
 Low adown and around,
And I should look like a fountain of gold
 Springing alone
 With a shrill inner sound,
 Over the throne
 In the midst of the hall;
Till that great sea-snake under the sea
From his coiled sleeps in the central deeps
Would slowly trail himself sevenfold
Round the hall were I sate, and look in at the gate
With his large calm eyes for the love of me.
And all the mermen under the sea
Would feel their immortality
Die in their hearts for the love of me.

3.

But at night I would wander away, away,
 I would fling on each side my low-flowing locks,
And lightly vault from the throne and play
 With the mermen in and out of the rocks;
We would run to and fro, and hide and seek,
On the broad sea-wolds in the crimson shells,
 Whose silvery spikes are nighest the sea.
But if any came near I would call, and shriek,
And adown the steep like a wave I would leap
 From the diamond-ledges that jut from the dells;
For I would not be kiss'd by all who would list,

Of the bold merry mermen under the sea;
 They would sue me, and woo me, and flatter me,
 In the purple twilights under the sea;
 But the king of them all would carry me,
 Woo me, and win me, and marry me,
 In the branching jaspers under the sea;
 Then all the dry pied things that be
 In the hueless mosses under the sea
 Would curl round my silver feet silently,
 All looking up for the love of me.
 And if I should carol aloud, from aloft
 All things that are forked, and horned, and soft
 Would lean out from the hollow spheres of the sea,
 All looking down for the love of me.

THE GREEK GIRL AT THE FAIR⁴

Oh, let me, maid from Zante's Isle!
 A moment on thy trinkets ponder!
 Around the German's brow, awhile
 Let strange Levantine odours wander.

Thy phials well imprisoned hold
 Rare scents from Eastern spring and nature;
 By thee on Baltic shores are sold
 Natolia's balms, and Persian attar;

Sweet rosewood's fleeting unctuous dew,
 Rich grains of incense, that Azar bore, —
 From Bagdad, camels brought them to
 The Golden Horn's thick-masted harbour.

In marts beyond the Adrian sea
 From Southern wanderers thou hast bought them;
 From Stamboul and Gallipoli
 For sale to Northern lands hast brought them.

4. Ferdinand Freiligrath, *Poems*, 1871, p. 22-23; «La jeune Grecque», *supra*, p. 131.

Thy moving show-room glittering lies,
 Beshone with rays from crystal glasses;
 Gay as the pea-cock's changeful eyes,
 Thy counter glows with painted cases.

And thou behind them goest thy way —
 Good fortune speed thy wanderings ever!
 Slim as the shy gazelles that stray
 By Taurus on Karasa's river.

Blue-turbaned, tressed with raven hair,
 Thy placid forehead thought attires;
 See'st thou in fancy the bazaar
 Of Smyrna, and its white-veiled buyers?

Dream on! Of other scenes and days,
 And travels long, and distant places!
 What would I? ask'st thou? — only praise
 Thy smile, and watch thy native graces!

THOU⁵

L.A.G.

Lord God would write an epic, and the world,
 New-moulded from the void, rolled into space,
 And with heaven's glittering myriads took its place,
 Sapphired with oceans and with sands empearled.

Lord God would write an elegy. Swift grew
 Great Babylon and Memphis, Athens, Rome;
 Only to perish under dust and loam
 Of centuries, 'neath heaven's relentless blue.

Then the Lord God, not wholly satisfied,
 Where the dawn glowed and trembled, dipped his pen
 And wrote a lyric. Ah! and the — and then
Thou — grave, tender, smiling, starry-eyed!

5. Helen Coale Crew, *Aegean Echoes*, Boston, The Poet Lore Company, 1911, p. 78; «Toi», *supra*, p. 209.

THE WHITE PEACOCK⁶

Here where the sunlight
Floodeth the garden,
Where the pomegranate
Reareth its glory
Of gorgeous blossom;
Where the oleanders
Dream through the noontides;
And, like surf o' the sea
Round cliffs of basalt,
The thick magnolias
In billowy masses
Front the sombre green of the ilexes:
Here where the heat lies
Pale blue in the hollows
Where blue are the shadows
On the fronds of the cactus,
Where pale blue the gleaming
Of fir and cypress,
With the cones upon them
Amber or glowing
With virgin gold:
Here where the honey-flower
Makes the heat fragrant,
As though from the gardens
Of Gulistan,
Where the bulbul singeth
Through a mist of roses
A breath were borne:
Here where the dream-flowers,
The cream-white poppies
Silently waver,
And where the Scirocco,
Faint in the hollows,

6. William Sharp, *Poems*, Londres, William Heinemann, 1912, p. 156-158; «Le Paon blanc», *supra*, p. 283.

Foldeth his soft white wings in the sunlight,
 And lieth sleeping
 Deep in the heart of
 A sea of white violets:
 Here, as the breath, as the soul of this beauty
 Moveth in silence, and dreamlike, and slowly,
 White as a snow-drift in mountain-valleys
 When softly upon it the gold light lingers:
 White as the foam o' the sea that is driven
 O'er billows of azure agleam with sun-yellow:
 Cream-white and soft as the breasts of a girl,
 Moves the White Peacock, as though through the noontide
 A dream of the moonlight were real for a moment.

Dim on the beautiful fan that he spreadeth,
 Foldeth and spreadeth abroad in the sunlight,
 Dim on the cream-white are blue adumbrations,
 Shadows so pale in their delicate blueness
 That visions they seem as of vanishing violets,
 The fragrant white violets veined with azure,
 Pale, pale as the breath of blue smoke in far woodlands.
 Here, as the breath, as the soul of this beauty,
 White as a cloud through the heats of the noontide
 Moves the White Peacock.

A SONG OF CH'ANG-KAN⁷

My hair had hardly covered my forehead.
 I was picking flowers, playing by my door.
 When you, my lover, on a bamboo horse,
 Came trotting in circles and throwing green plums.
 We lived near together in an alley in Ch'ang-kan,
 Both of us young and happy-hearted...

7. «A group of poems by Li Po», traduits en anglais par Witter Bynner et Kiang Kang-Hu, *Asia*, vol. 22, n° 2, février 1922, p. 105; «Quatre poèmes de Li-Po», *supra*, p. 304.

At fourteen I became your wife
 And was so abashed that I dared not smile
 And lowered my head toward a dark corner
 And would not turn to your thousand calls.
 But at fifteen I straightened my brows and laughed,
 Learning that love survives the dust,
 And even to my death would have waited by my post
 And would never have despaired in the Tower of Silent Watching.

But when I was sixteen, you left on a long journey,
 A journey that took you through the Gorges of Ch'ü-t'ang;
 And then came the Fifth Month, more than I could bear,
 And I tried to hear the sound of monkeys high up in the sky.
 Your footprints by our door, where I had seen you go,
 Were hidden, every one of them, under green moss,
 Hidden under moss too deep to sweep away.
 And the first autumn wind added falling leaves.

And now, in the Eighth Month, yellowing butterflies
 Hover, two by two, in our west-garden grasses.
 And, because of all this, my heart is breaking
 And I fear for my bright cheeks, lest they fade...
 Oh, at last, when you return through the three Pa districts,
 Send me a message home ahead!
 And I will come and meet you and never mind the distance,
 All the long way to Ch'ang-sha!

IN SPRING

Grasses of Yen are as blue as jade,
 Ch'in mulberries curve their green-threaded branches;
 And at last you think of returning home,
 Now when my heart is almost broken...
 O breeze of the spring, since I know you no longer,
 Why open the curtains of silk by my bed?

THE MOON AT THE FORTIFIED PASS

The bright moon lifts from the Mountain of Heaven
 In an infinite haze of cloud and sea,
 And the wind that has come ten thousand "li"
 Beats at the Jade Pass battlements...
 Han marches its men down Po-têng Road
 While Hun troops peer at the Bay of Blue Waters...
 Since never a battle famous in history
 Sent its fighters back again,
 The soldiers turn, looking round toward the border,
 And think of home, with wistful eyes,
 And of those tonight in the upper chambers
 Who toss and sigh and cannot rest.

ON HEARING CHŪN, THE BUDDHIST MONK,
PLAY HIS LUTE

The monk from Shu with his silken-green lute,
 Walking west down Eyebrow Mountain,
 Brings me by one touch of the strings
 The sound of the pines of a thousand valleys.
 I hear him in the cleansing brook,
 I hear him in the icy bells;
 And I feel no change though the mountain darkens
 And cloudy autumn heaps the sky.

COCK ROBIN⁸

Who killed Cock Robin?
 I, said the Sparrow,
 With my bow and arrow,
 I killed Cock Robin.

8. «Who killed Cock Robin?», *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*, Oxford, Clarendon Press, 1951, p. 130-131; «Cock Robin», *supra*, p. 411.

Who saw him die?

I, said the Fly,
With my little eye,
I saw him die.

Who caught his blood?

I, said the Fish,
With my little dish,
I caught his blood.

Who'll make the shroud?

I, said the Beetle,
With my thread and needle,
I'll make the shroud.

Who'll dig his grave?

I, said the Owl,
With my pick and shovel,
I'll dig his grave.

Who'll be the parson?

I, said the Rook,
With my little book,
I'll be the parson.

Who'll be the clerk?

I, said the Lark,
If it's not in the dark,
I'll be the clerk.

Who'll carry the link?

I, said the Linnet,
I'll fetch it in a minute,
I'll carry the link.

Who'll be chief mourner?

I, said the Dove,
I mourn for my love,
I'll be chief mourner.

Who'll carry the coffin?
I, said the Kite,
If it's not through the night,
I'll carry the coffin.

Who'll bear the pall?
We, said the Wren,
Both the cock and the hen,
We'll bear the pall.

Who'll sing a psalm?
I, said the Thrush,
As she sat on a bush,
I'll sing a psalm.

Who'll toll the bell?
I, said the Bull,
Because I can pull,
I'll toll the bell.

All the birds of the air
Fell a-sighing and a-sobbing,
When they heard the bell toll
For poor Cock Robin.

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE

Plan

A – FONDS D'ARCHIVES

B – ŒUVRES DE PAUL MORIN

I Livres

II Traductions

III Autres publications

C – ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE PAUL MORIN

I Livres, parties de livres

II Articles

III Études générales

1. Dictionnaires, anthologies, manuels

2. Livres, parties de livres

3. Articles

4. Mémoires, thèses

5. Conférences, émissions radiophoniques, interviews

D – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

Page laissée blanche

A – FONDS D'ARCHIVES

Archives d'Arthur Prévost, manuscrit de «Perdrix» (non daté).

Archives de la bibliothèque de l'Université Laval, fonds Luc Lacourcière: correspondance avec les Éditions Fides concernant la publication des *Œuvres poétiques* dans la «Collection du Nénuphar».

Archives de la Corporation des Éditions Fides (ACEF): correspondance avec l'éditeur, avec Jean-Paul Plante et avec les directeurs littéraires des collections «Classiques canadiens» et «Collection du Nénuphar».

Archives littéraires de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), fonds Victor Barbeau, fonds Pamphile Le May et fonds Simone Routier. Le fonds Victor Barbeau rassemble plusieurs documents et manuscrits inédits; on y trouve des lettres de correspondants français, de l'époque du *Paon d'email*, et une correspondance avec Victor Barbeau, de la fin des années cinquante, concernant, entre autres, la préparation de *Géronte et son miroir*. Le fonds Le May contient quelques lettres concernant la demande d'autorisation pour la publication des lettres de Longfellow à Le May, publiées dans *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*. Fonds Simone Routier: lettres de Morin datées du 16 mars 1927 et du 19 mai 1933.

Archives nationales du Québec à Sherbrooke (ANQ-S), fonds Alfred DesRochers: lettre de Paul Morin à Alfred DesRochers, 18 décembre 1928.

Archives du Séminaire de Québec (ASQ), fonds Camille Roy: quelques lettres relatives au compte rendu du *Paon d'email* publié par Camille Roy en 1912.

Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe (ASSH), fonds Émile Chartier: correspondance relative au compte rendu du *Paon d'email* publié par Émile Chartier dans *La Revue canadienne* en 1912.

Archives de l'Université du Québec à Montréal, fonds Robert Lahaise: copies de documents et des notes utilisés pour la publication de *Guy Delahaye et la modernité littéraire* en 1987.

B – ŒUVRES DE PAUL MORIN

I – Livres

Le Paon d'émail, Paris, Alphonse Lemerre, 1911, 166 p.; deuxième édition: Paris, Alphonse Lemerre, 1912, 166 p.

Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow, Paris, Émile Larose, 1913, xlii, 638 p.

Poèmes de cendre et d'or, Montréal, Éditions du Dauphin, 1922, 280 p.

Héroïsmes d'antan, victoires d'aujourd'hui, des coureurs des bois au Chemin de Fer National du Canada, ill. de M. A. Suzor-Côté, s.l., Chemin de Fer National du Canada, [1924], 32 p.

Paul Morin, textes choisis et présentés par Jean-Paul Plante, Montréal et Paris, Fides, «Classiques canadiens», 1958, 96 p.

Géronte et son miroir, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 167 p.

Œuvres poétiques: Paon d'Émail, Poèmes de Cendre et d'Or, texte établi et présenté par Jean-Paul Plante, Montréal, Fides, «Collection du Nénuphar», 1961, 305 p.

L'Exil intérieur, choix et présentation par Jean Éthier-Blais, [Paris], Orphée / La Différence, 1991, 128 p.

II – Traductions

Evangeline, de H. W. Longfellow, nouvelle traduction, préface de Paul Morin, Montréal, Bibliothèque de L'Action française, 1924, 80 p.; Montréal, Éditions Albert Lévesque, «Contes et récits», 1936, 92 p.; Montréal, Éditions de l'A.C.F., «Contes et récits», 1939, 88 p.; Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, 96 p., réédité en 1952 et en 1955.

The Private Life of Louis XIV, de Louis Bertrand, trad. Paul Morin, New York, Londres et Montréal, Louis Carrier & Co., 1929, 189 p.

Les Sources de l'activité économique, de Sir Edward Wentworth Beatty, traduit de l'anglais par Paul Morin, Montréal, 1922 [non vu].

III – Autres publications

- «Prise de voile», *Le Journal de Françoise*, 2^e année, n° 17, 5 décembre 1903, p. 1.
- «Alleluia», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 1, 2 avril 1904, p. 1.
- «Le vieux fauteuil», *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 4, 16 juillet 1904, p. 435.
- «À la Vierge», *Le Messager canadien du Sacré-Cœur*, vol. 14, février 1905, p. 73-74.
- [Sous le pseud. de Paul d'Esmorin], «Chef d'orchestre», *Le Nationaliste*, 11 juin 1905, p. 2.
- [Sous le pseud. de Paul d'Esmorin], «L'heure néfaste», *Le Nationaliste*, 25 juin 1905, p. 3.
- «Consolation», *Le Bulletin*, 31 mars 1907, p. 4.
- «Printemps», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 1, 6 avril 1907, p. 1.
- «Clarté», *Le Bulletin*, 7 avril 1907, p. 3.
- «Venezia», *Le Bulletin*, 14 avril 1907, p. 3.
- «Aux communiantes de mai...», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 2, 20 avril 1907, p. 52.
- «Japoneries», *Le Bulletin*, 21 avril 1907, p. 2.
- «Carcassonne», *La Presse*, 27 avril 1907, p. 14.
- «Chanson [de Norvège]», *Le Bulletin*, 28 avril 1907, p. 2.
- «Sonnets agrestes: Aurore, Crépuscule», *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 3.
- «Sonnet... à mademoiselle Dorothy H...», *Le Bulletin*, 12 mai 1907, p. 1.
- «Salomé», *Le Bulletin*, 12 mai 1907, p. 3.
- «Vers de Bretagne», *Le Bulletin*, 19 mai 1907, p. 1.
- «Du tac au tac», *Le Nationaliste*, 2 juin 1907, p. 2.
- «Griserie», *Le Nationaliste*, 2 juin 1907, p. 3.
- «Berceuse», *Le Bulletin*, 16 juin 1907, p. 1.
- «Le cri...», *Le Bulletin*, 23 juin 1907, p. 2.
- «Le jardin», *Le Nationaliste*, 8 décembre 1907, p. 3.

«Nocturne», *Le Nationaliste*, 11 octobre 1908, p. 3.

«Nocturne», *Le Nationaliste*, 25 octobre 1908, p. 2.

«Vêpres», *L'Aube*, 11 novembre 1908, p. 7.

Avec Henri DUGAS [sic], Guillaume LAHAISE, et René CHOPIN,
«Une protestation», *L'Avant-Garde*, 14 novembre 1908, p. 1.
Repris sous le titre «Pas de malentendu!», *Le Nationaliste*,
22 novembre 1908, p. 3.

[Sous le pseud. de Claude Hélian], «Douceur de la maison», *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 3

[Sous le pseud. de Claude Hélian], «Le soir clair nous conduit...», *Le Nationaliste*, 17 avril 1910, p. 3.

[Sous le pseud. de Claude Hélian], «Stamboul», *Le Nationaliste*,
8 mai 1910, p. 2.

«Bretagne», *Le Devoir*, 5 janvier 1912, p. 4.

«En Bretagne», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 3.

«Douceur de la maison», *La Presse*, 27 janvier 1912, p. 2.

«Le Paon mourant», *L'Action*, 3 février 1912, p. 3.

«Hommage», *L'Action*, 30 mars 1912, p. 1.

«L'attente», *Le Nationaliste*, 31 mars 1912, p. 2.

«L'exotisme dans la poésie contemporaine», *L'Action*, 11 janvier
1913, p. 1-2.

«Préface [de la thèse de M. Paul Morin]», *Le Nationaliste*, 9 mars
1913, p. 6.

«Lettre retrouvée», *Le Nationaliste*, 20 avril 1913, p. 1.

«Mots dans la nuit», *Le Nationaliste*, 1^{er} juin 1913, p. 1.

«La rose au jardin smyrniote», *Le Nationaliste*, 8 février 1914, p. 1.

«Il pleut, c'est le petit matin...», *L'Action*, 19 septembre 1914,
p. 1.

«Prière», *Le Nationaliste*, 20 septembre 1914, p. 5.

«Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit...», *Le Nationaliste*,
27 septembre 1914, p. 5.

«Nuits de mai», *L'Action*, 29 mai 1915, p. 1.

«Réveil», *L'Action*, 27 novembre 1915, p. 3.

«Chanson [persane]», *L'Action*, 29 janvier 1916, p. 1.

- «Harmonie pour un soir grec», *Le Nationaliste*, 3 juin 1917, p. 4.
- «Les héros», *Le Nationaliste*, 17 juin 1917, p. 4.
- «Flamme», *Le Nationaliste*, 19 août 1917, p. 3.
- «Harmonie pour un soir d'Italie», *Le Nationaliste*, 18 novembre 1917, p. 3.
- «Harmonie pour un soir dauphinois», *Le Nationaliste*, 2 décembre 1917, p. 3.
- «Scriabine», *Le Nigog*, avril 1918, p. 114.
- «Stéphanie», *Le Nigog*, septembre 1918, p. 288.
- «Promesse», *La Revue moderne*, janvier 1920, p. 24.
- «Le berceau», *La Revue moderne*, 15 août 1920, p. 16.
- «Mississipi», dans Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, s.é., 1920, p. 279.
- «Nous prendrons si tu veux [La Récompense]», dans Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, s.é., 1920, p. 280.
- «L'incertitude», *La Revue moderne*, novembre 1921, p. 22.
- «Le plus aimé de mes jardins arabes...», *Le Matin*, 28 janvier 1922, p. 1.
- «Quatre poèmes de Li-Po...», *Le Matin*, 28 janvier 1922, p. 2.
- «Les dieux s'en vont...», *Les Cahiers de Turc*, 1^{er} mars 1922, p. 58.
- «Invocation», *Le Matin*, 28 octobre 1922, p. 2.
- «Les sources françaises d'un poète mineur américain», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 10, mars 1924, p. 1-22.
- «Noël algérien (conte)», *La Revue moderne*, décembre 1926, p. 7-8.
- «Patriæ amans», *La Revue populaire*, mars 1927, p. 6.
- «De Paris au lac Ouinipègue en 1837, manuscrit inédit de Pierre-Louis Morin d'Equilly, revu et annoté par son petit-fils, avec une notice biographique», *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, Ottawa, 3^e série, t. XXI, mai 1927, p. 9-27.
- «Anniversaire», *Le Devoir*, 30 juin 1927, p. 4.
- «Regrets», *La Revue populaire*, juillet 1927, p. 6.

- «Cock Robin», *La Revue populaire*, mai 1928, p. 6-7.
- «Avant-propos», dans Oscar LeMyre, *Les Voix*, Montréal, Imprimerie Modèle, 1929, p. 5-6.
- «Poètes de l'Amérique française, par Louis Dantin», *Le Canada*, 19 février 1929, p. 4; 20 février 1929, p. 4; 21 février 1929, p. 4.
- «Deux livres d'Attala (Léonise Valois)», *La Revue des livres*, vol. 1, n° 8, octobre 1935, p. 98.
- «Perdrix», *La Revue populaire*, février 1936, p. 18.
- «L'exotisme en littérature, visions d'Orient et des tropiques», *La Revue moderne*, 19^e année, n° 8, juin 1938, p. 7-8, 32-33.
- «Guide pour les personnes ayant des favoris», *Le Jour*, 27 mai 1939, p. 5.
- «Deux poèmes pour Noël et un pour saint Étienne», *Le Jour*, 6 janvier 1940, p. 4.
- «Sarclures», *Le Jour*, 18 avril 1942, p. 6; 25 avril 1942, p. 6; 2 mai 1942, p. 3; 9 mai 1942, p. 6; 16 mai 1942, p. 4; 30 mai 1942, p. 4; 13 juin 1942, p. 6; 20 juin 1942, p. 6; 4 juillet 1942, p. 6; 11 juillet 1942, p. 6; 25 juillet 1942, p. 6; 1^{er} août 1942, p. 6; 8 août 1942, p. 6; 15 août 1942, p. 6; 22 août 1942, p. 6; 29 août 1942, p. 6; 5 septembre 1942, p. 7; 12 septembre 1942, p. 6; 19 septembre 1942, p. 6; 26 septembre 1942, p. 6; 10 octobre 1942, p. 6; 24 octobre 1942, p. 6; 31 octobre 1942, p. 2; 7 novembre 1942, p. 6; 7 juillet 1945, p. 5; 14 juillet 1945, p. 5.
- «Aménités sur mon seuil», *Le Jour*, 10 novembre 1945, p. 5.
- «L'exotisme dans les lettres françaises», *Le Canada*, 2 juin 1947, p. 7; 9 juin 1947, p. 5; 16 juin 1947, p. 5; 23 juin 1947, p. 5; 30 juin 1947, p. 5, 13.
- «Blues», *La Revue populaire*, janvier 1948, p. 6.
- «Musique des noms», *Qui ?*, vol. 1, n° 2, septembre 1949, p. xv.
- «VII^e Nocturne», *Qui ?*, vol. 2, n° 1, juin 1950, p. ix.
- «Aubade», *Qui ?*, vol. 2, n° 2, septembre 1950, p. xv.
- «Francesco Iacurto, paysagiste-portraitiste», *Qui ?*, vol. 3, n° 3, mars 1952, p. iv.

- [Sous le pseud. de Claude Hélian], «IV^e Nocturne», *Qui ?*, vol. 4, n^o 2, décembre 1952, p. v-vi.
- «René Chopin, poète magicien», *Qui ?*, vol. 4, n^o 3, mars 1953, p. 41-46.
- «XIII^e (et dernier) Nocturne», *Le Petit Journal*, 19 avril 1953, p. 61.
- «Les fureurs d'un puriste», *Le Petit Journal*, 31 mai 1953, p. 60; 7 juin 1953, p. 52; 14 juin 1953, p. 59; 21 juin 1953, p. 61; 28 juin 1953, p. 57; 5 juillet 1953, p. 51; 12 juillet 1953, p. 56; 19 juillet 1953, p. 55; 26 juillet 1953, p. 57; 2 août 1953, p. 53; 9 août 1953, p. 54; 16 août 1953, p. 50.
- «Central Park», *Qui ?*, vol. 5, n^o 2, décembre 1953, p. v.
- «Arythmie», *La Revue populaire*, septembre 1954, p. 54.
- «Poudrerie», *La Revue populaire*, mars 1955, p. 6.
- «Spéculation satisfaisante», *La Revue moderne*, septembre 1959, p. 26.
- «L'Épinoche», *Salon du livre 1959*, Québec, Musée de la Province, [1959], p. 23.
- «Épanouissement...», dans *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, «Cahiers du Québec/Littérature», Montréal, Hurtubise HMH, 1987, p. 134.

C – ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE PAUL MORIN

I – Livres, parties de livres

- BEAULIEU, Germain, «Lionel-E. Léveillé», dans *Nos Immortels*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 135-142.
- BERNARD, Harry, «La jeune poésie canadienne», dans *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 59-79.
- BESSETTE, Gérard, «Les tropes en poésie canadienne-française», dans *Les Images en poésie canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 177-190.
- BLAIS, Jacques, «Présence aux mirages: la poésie du *Nigog*», dans *Le Nigog*, Montréal, Fides, «Archives des Lettres canadiennes», 1987, p. 175-199.

- BRACQ, Jean-Charlemagne, [«Paul Morin»], dans *L'Évolution du Canada français*, Paris, Librairie Plon, Montréal, Librairie Beauchemin, 1927, p. 382-383.
- BRUNET, Berthelot, «La poésie voyage», dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 87-91.
- CHARBONNEAU, Jean, «Paul Morin», dans *Des influences françaises au Canada*, t. 1, Montréal, Beauchemin, 1916, p. 107-117.
- CHARTIER, Émile, «Mouvement récent des idées (1900-1925)», dans *La Vie de l'esprit, 1760-1925*, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, p. 281.
- DAME, Hélène, et Robert GIROUX, «De Nelligan à Mallarmé...», dans *Sémiotique de la poésie québécoise*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, «Cahiers d'études littéraires et culturelles», 1981, p. 39-63.
- DANDURAND, Albert, «Les Parnassiens», dans *La Poésie canadienne-française*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 165-175.
- DANTIN, Louis, «Paul Morin, *Poèmes de Cendre et d'Or*», dans *Poètes de l'Amérique française*, Montréal, Louis Carrier, 1928, p. 55-65.
- DESROCHERS, Alfred, *Paragraphes* (interviews littéraires), Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, «Les Jugements», 1931, 183 p.
- DUGAS, Marcel, «Paul Morin», dans *Apologies*, Montréal, Maison Francq, 1919, p. 39-60.
- DUGAS, Marcel, «Paul Morin», dans *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 50-74.
- DUGAS, Marcel, «Paul Morin», dans *Paroles en liberté*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 117-120.
- FOURNIER, Jules, «*Le Paon d'email*», dans *Mon encrier*, vol. 2, Montréal, Madame Jules Fournier, 1922, p. 119-131.
- FRASER, Jan Forbes, «The Roman Catholic Church» et «Literature in the Service of National Ideal», dans *The Spirit of French Canada*, Toronto, The Ryerson Press, 1939, p. 103-107, 193-199.

- HARVEY, Jean-Charles, «*Poèmes de cendre et d'or*», dans *Pages de critique sur quelques aspects de la littérature française au Canada*, Québec, Le Soleil, 1926, p. 121-136.
- JOBIN, Antoine-Joseph, «L'École de Montréal: tendances actuelles», dans *Visages littéraires du Canada français*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1941, p. 56.
- KUSHNER, Éva, «*Le Paon d'email*», dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 820-824.
- KUSHNER, Éva, «*Poèmes de cendre et d'or*», dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. IV, Montréal, Fides, 1984, p. 882-885.
- KUSHNER, Éva, «*Géronte et son miroir*», dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. IV, Montréal, Fides, 1984, p. 371-372.
- LÉGER, Jules, «Le mouvement contemporain depuis 1900», dans *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938, p. 168-169.
- MARCOTTE, Gilles, «"Poètes artistes": Paul Morin et René Chopin», dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962, p. 107-116.
- MAURALT, Olivier, «*Poèmes de cendre et d'or*», dans *Brièvetés*, Montréal et New York, Éditions du Mercure, 1928, p. 120-125.
- MÉNARD, Jean, «Paul Morin», dans *La Vie littéraire au Canada français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973, p. 35-40.
- O'HAGAN, Thomas, [«Paul Morin»], dans *Intimacies in Canadian Life and Letters*, Ottawa, The Graphic Publishers, 1927, p. 24-25.
- PAUL-CROUZET, Jeanne, «Paul Morin (né en 1889)», dans *Poésie au Canada*, Paris, Didier, 1946, p. 207-231.
- ROY, Camille, «*Le Paon d'email* par M. Paul Morin», dans *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 1914, p. 289-307.
- ROY, Camille, «Paul Morin: *Le Paon d'email*», dans *Poètes de chez nous*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 157-171.

TURNBULL, Jane, «Regionalism and Exoticism», dans *Essential Traits of French-Canadian Poetry*, Toronto, The MacMillan Company of Canada Limited, 1938, p. 165-199.

II – Articles

ACTION FRANÇAISE, «Nos doctrines littéraires», *L'Action française*, 11^e année, vol. 18, 2^e semestre 1927, p. 72-84.

ANONYME, «Œuvres poétiques», *L'Enseignement secondaire*, vol. 40, n^o 5, mai 1961, p. 63.

ANONYME, «Nos poètes», *L'Action*, 21 juin 1913, p. 1.

ANONYME, «La moisson littéraire», *Le Matin*, vol. 1, n^o 48, 13 août 1920, p. 2.

ANONYME, «À travers l'œuvre poétique et variée de M. Paul Morin», *Le Canada*, vol. 21, n^o 29, 7 mai 1923, p. 8.

ANONYME, «Camille Roy, *Le Paon d'email* de Paul Morin», *Mes fiches*, n^o 78, 15 janvier 1941, p. 1243.

ANONYME, «Cendres et ors», *La Presse*, 16 novembre 1922, p. 6.

ANONYME, «La critique française et M. Paul Morin», *Le Canada*, 4 mai 1923, p. 4.

ANONYME, «M. Marcel Dugas au studio Laliberté», *Le Canada*, 22 mars 1918, p. 8.

BARRÈS, Maurice, et Fernand GREGH, «*Le Paon d'email* apprécié par Maurice Barrès et Fernand Gregh», *L'Action*, 25 mai 1912, p. 1.

BASTIN, Robert, «Paul Morin», *L'École canadienne*, 38^e année, n^o 4, janvier 1963, p. 249-251.

BEAUCAIRE, Jules, «Lettres canadiennes», *Mercure de France*, n^o 606, 15 août-15 septembre 1923, p. 829, 833.

BERNARD, Harry, «La jeune poésie», *L'Action canadienne-française*, vol. 20, 2^e semestre 1928, p. 347-360.

BILODEAU, Ernest [pseud. R.V.], «*Le Paon d'email* de M. Paul Morin», *Le Pays*, 6 janvier 1912, p. 3.

CHARTIER, Émile, «Vision d'esthète: à propos du *Paon d'email*», *La Revue canadienne*, vol. 9, n^o 62, avril 1912, p. 335-343.

CHARTIER, Émile, «Mouvement des idées», *La Revue canadienne*, vol. 10, juillet 1912, p. 50.

- CHARTIER, Émile, «*Géronte et son miroir*», *Lectures*, vol. 7, n° 5, janvier 1961, p. 144-145.
- CLOUTIER, Cécile, et Ronald DESPRÉS, «*Géronte et son miroir*», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, n° 2, avril-juin 1961, p. 323.
- COLETTE, «*Le Paon d'email*», *La Presse*, 27 janvier 1912, p. 2.
- CONSTANTINEAU, Gilles, «La poésie, jeunes bardes, vieilles barbes et treize ronces à la douzaine», *La Presse*, 24 décembre 1960, p. 32.
- COURTOIS, Pierre, «Le mois des poètes», *La Revue française*, vol. 7, n° 50, septembre 1912, p. 673-675.
- COURTOIS, Pierre, [Paul Morin, *Le Paon d'email*], *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1, 4.
- D'ARLES, Henri, «Les livres : Paul Morin, *Les sources poétiques de l'œuvre de H. W. Longfellow*», *Bulletin du parler français du Canada*, vol. 12, n° 7, mars 1914, p. 255-256.
- DANTIN, Louis, «Les *Poèmes de cendre et d'or*», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1923, p. 1.
- DE LÉRY, Louis-C., «Paul Morin : *Géronte et son miroir*», *Relations*, n° 243, mars 1961, p. 80.
- DESROCHERS, Alfred, «Paul Morin est-il un grand poète?», *La Presse*, 24 février 1962, p. 10.
- DESROCHERS, Alfred, «*Œuvres poétiques de Paul Morin*», *Lectures*, vol. 8, n° 5, janvier 1962, p. 142-143, 146.
- DESROSIERS, Léo-Paul, «L'École du *Nigog*», *La Revue nationale*, vol. 1, n° 6, juin 1919, p. 215.
- DESROSIERS, Léo-Paul, «L'École du *Nigog*», *Le Nationaliste*, 10 août 1919, p. 2.
- DOMBROWSKI, Henri, «Du *Paon d'email* aux *Poèmes de cendre et d'or*», *L'Action française*, vol. 9, n° 1, janvier 1923, p. 25-32.
- DUGAS, Marcel [pseud. LES FRÈRES MAUGAS], «*Estudiantina*», *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.
- DUGAS, Marcel [pseud. MARCELLUS], «L'actualité : autour du *Paon d'email*», *Le Devoir*, 17 décembre 1912, p. 1.
- DUGAS, Marcel [pseud. PERSAN], «*Estudiantina*», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 3.

DUGAS, Marcel, «Sur un livre nouveau», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 2.

DUGAS, Marcel [pseud. Marcel HENRY], «Propos littéraires», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1, 4.

DUGAS, Marcel [pseud. Marcel HENRY], «La thèse de M. Paul Morin... M. Édouard Montpetit... Un livre inédit de Verlaine... François Coppée... Barbey d'Aureville», *L'Action*, 19 juillet 1913, p. 1.

DUGAS, Marcel, «Jeux et ris littéraires», *Le Nigog*, n° 8, août 1918, p. 251-257.

DUHAMEL, Roger, «Géronte et son miroir», *La Patrie*, 11 décembre 1960, p. 19.

DUQUETTE, André, «Les poètes français du Canada», *La Muse française*, décembre 1922, p. 453-460.

E.S., «M. Paul Morin et son exotisme», *Le Devoir*, 27 décembre 1922, p. 1.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Un poète canadien, Paul Morin», *L'Action universitaire*, 14^e année, n° 4, juillet 1948, p. 303-311.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Géronte et son miroir par Paul Morin», *Le Devoir*, 11 février 1961, p. 13.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Œuvres poétiques de Paul Morin», *Le Devoir*, 10 mars 1962, p. 10, 12.

F.B., «Le Paon d'émail de M. Paul-Émile [sic] Morin», *Le Canada*, 17 février 1912, p. 1, 4.

FOURNIER, Jules, «Le Paon d'émail», *L'Action*, 30 décembre 1911, p. 1, 4.

FRÈRES ZEMGANO (Les), «Livres à lire et à proscrire», *Le Matin*, vol. 3, n° 3, 20 janvier 1923, p. 4.

GOULET, Élie, «Œuvres poétiques de Paul Morin», *L'Action catholique*, 17 février 1962, p. 4.

HARVEY, Jean-Charles [pseud. Benjamin Doré], «Poèmes de cendre et d'or», *Le Soleil*, 17 octobre 1923, p. 4.

HÉNAULT, Gilles, «Poèmes d'un mandarin: Paul Morin», *Livres et auteurs canadiens* 1961, 1962, p. 32-33, 37.

HERTEL, François, «Le régionalisme et *L'Action française*», 4^e année, vol. 4, mars 1920, p. 124-140.

- KIRKCONNELL, Watson, «La poésie française du Canada», *Le Journal des poètes* (Bruxelles), 2^e année, n° 12, 13 février 1932, p. 2.
- L'ILLETTRÉ [pseud. de Harry BERNARD], «Dans la galerie de nos classiques canadiens, Paul Morin, esthète parnassien et païen», *Le Temps*, 26 mars 1959, p. 5.
- LALANDE, Louis, «Glanures canadiennes», *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 18, 1912, p. 110.
- LANCTOT, Gustave, «Exaltations critiques», *Les Cahiers de Turc*, 2^e série, 1^{er} février 1922, p. 45-48.
- LANCTOT, Gustave, «Poèmes de cendre et d'or par Paul Morin», *Les Annales*, 1^{re} année, n° 12, décembre 1922, p. 2-6.
- LE BIDOIS, Robert, «Paul Morin, poète», *Le Canada*, 27 janvier 1923, p. 6; 29 janvier 1923, p. 6; 31 janvier 1923, p. 6.
- LECLERC, Rita, «Paul Morin, textes choisis et présentés par Jean-Paul Plante», *Lectures*, vol. 5, n° 12, 15 février 1959, p. 180.
- LÉGARÉ, Romain, «Morin, Paul: Œuvres poétiques», *Culture*, vol. 23, n° 2, juin 1962, p. 206.
- LENOBLET DUPLESSIS, F.-X., «Ce qu'on dit en France des œuvres de nos jeunes Canadiens», *La Presse*, 14 septembre 1912, p. 5, 10.
- LÉO, Edmond [pseud. d'Armand CHOSSECROS, s.j.], «Causerie littéraire, Le Paon d'email par Paul Morin», *Le Devoir*, 10 janvier 1912, p. 1.
- LORRAIN, Léon, «Le Paon d'email», *Le Nationaliste*, 7 janvier 1912, p. 1-2.
- LORRAIN, Léon, «Les prix de littérature», *Le Nationaliste*, 25 août 1912, p. 1.
- LORRAIN, Léon, «Imitations et influences françaises», *Le Devoir*, 5 février 1914, p. 1.
- MAURALT, Olivier [pseud. L.D.], «Poèmes de cendre et d'or par M. Paul Morin», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 8, décembre 1922, p. 490-493.
- MAURALT, Olivier, «Formation intellectuelle», *Le Semeur*, 19^e année, n° 7, février 1923, p. 157-164.
- MÉNARD, Jean, «Paul Morin, Œuvres poétiques», *Le Droit*, 9 décembre 1961, p. 12.

- MUDDIMAN, Bernard, «Paul Morin», *The Canadian Magazine*, vol. 48, n° 1, novembre 1916, p. 179-184.
- OUELLET, J.-A., «Ce qu'on dit en France des œuvres de nos jeunes Canadiens», *La Presse*, 14 septembre 1912, p. 5, 10.
- POLIQUEIN, Jean-Marc, «Littérature et beaux-arts, Paul Morin chez les "classiques"», *Le Droit*, 21 février 1959, p. 8.
- RACICOT, Paul-Émile, «Paul Morin: Œuvres poétiques», *Relations*, n° 264, décembre 1962, p. 355.
- RÉCAMIER, Pierre (pseud. de René Du Roure), «Les Poèmes de Cendre et d'Or», *La Revue moderne*, avril 1923, p. 8-9.
- REDIER, B. (pseud.), «Poèmes de cendre et d'or», *La Revue française*, 18^e année, n° 14, avril 1923, p. 392.
- RIVARD, Adjutor, «Les livres», *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 10, n° 5, janvier 1912, p. 197-198.
- ROBERT, Guy, «Une poésie persistante: six nouveaux titres», *La Revue dominicaine*, vol. 67, janvier-février 1961, p. 53.
- ROBERT, Guy, «Les Œuvres poétiques de Paul Morin», *Le Petit Journal*, 25 février 1962, p. A-47.
- ROBILLARD, Jean-Paul, «Géronte et son miroir: on le croyait mort, il vient de publier», *Le Petit Journal*, vol. 33, n° 21, semaine du 15 mars 1959, p. 111.
- ROBILLARD, Jean-Paul, «Arc-en-ciel poétique», *Le Petit Journal*, 27 novembre 1960, p. 99.
- ROY, Camille, «Causerie littéraire, Le Paon d'email», *La Nouvelle France*, vol. 11, n° 5, mai 1912, p. 204-216.
- ROY, P. Georges, «Les Sources de l'œuvre de H. W. Longfellow», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 20, n° 4, avril 1914, p. 127.
- R[ICHER], J[ulia], «Œuvres poétiques de Paul Morin», *Notre Temps*, 27 janvier 1962, p. 5.
- SYLVESTRE, Guy, «Livres en français [Géronte et son miroir]», *University of Toronto Quarterly*, vol. 30, n° 4, juillet 1961, p. 475-477.
- SYLVESTRE, Guy, «Livres en français: poésie et théâtre [Œuvres poétiques]», *University of Toronto Quarterly*, vol. 31, n° 4, juillet 1962, p. 545-547.

- THÉRIO, Adrien, «Monsieur Jean Éthier-Blais ou la critique qui pantoufle», *Le Devoir*, 8 mars 1961, p. 4.
- THÉRIVE, André, «La jeune poésie canadienne», *La Revue de France et des pays français*, n° 5, juin 1912, p. 210-215.
- THÉRIVE, André, «La jeune poésie canadienne», *L'Action*, 27 juillet 1912, p. 4.
- TOUPIN, Paul, «Paul Morin, toujours vivant», *Le Petit Journal*, 19 mars 1961, p. 106.
- VALDOMBRE, «Au pays de Québec s'agirait-il d'un chef-d'œuvre?», *Les Pamphlets de Valdombre*, 1^{re} année, n° 9, 1^{er} août 1937, p. 388-396.
- VALDOMBRE, «Les Trente arpents d'un Canayen ou le triomphe du régionalisme», *Les Pamphlets de Valdombre*, 3^e année, n° 3, février 1939, p. 93-145.
- VALDOMBRE, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, 3^e année, n° 4, mars 1939, p. 177-178.
- VAN SCHENDEL, Michel, «Morin qui sait l'orgueil des strophes ciselées», *Le Nouveau Journal*, 3 février 1962, p. 12.

III – Études générales

1. Dictionnaires, anthologies, manuels

- ANONYME, «Paul Morin», dans *Encyclopedia Canadiana*, Toronto, Ottawa et Montréal, Grolier of Canada Limited, 1963, vol. 7, p. 162.
- BAILLARGEON, Samuel, «Paul Morin», dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, p. 189-193.
- BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, «L'homme et l'univers; Paul Morin (1889-1960)», dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 179-187.
- BOURBONNAIS, Nicole, «Paul Morin», *The Canadian Encyclopedia*, t. III, Edmonton, Hurting Publishers Ltd., 1988, p. 1390.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, «La poésie de 1900 à 1930; Paul Morin (1889-1963)», dans *Histoire de la littérature française du Québec*, t. II, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 62-68.

- DUHAMEL, Roger, «Les artistes de la forme; Paul Morin», dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, p. 63-64.
- FOURNIER, Jules, «Paul Morin (1889-)», dans *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, s.é., 1920, p. 274-281; mise à jour et préface par Olivar Asselin, 3^e édition, Montréal, Granger Frères, 1933, p. 209-216.
- FRANCEUR, Louis, et Philippe PANNETON, «Paul Morin», dans *À la manière de...*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1924, p. 47-50.
- GAY, Paul, «La poésie», dans *Notre littérature, guide littéraire du Canada français*, Montréal, HMH, 1969, p. 57-58.
- GAY, Paul, «Paul Morin», dans *Notre poésie. Panorama littéraire du Canada français 2*, Montréal, HMH, 1974, p. 78-80.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, «Paul Morin», dans *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 513-515.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, «Paul Morin» dans *Dictionnaire des auteurs de langue française d'Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 1012-1013.
- LEBEL, Maurice, «La poésie canadienne-française», dans *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*, Québec, Éditions de L'Action, 1963, p. 79-88.
- MAILHOT, Laurent, et Pierre NEPVEU, «Paul Morin», dans *La Poésie québécoise, des origines à nos jours: anthologie*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec et Éditions de l'Hexagone, 1980, p. 192-197; 2^e édition: Montréal, Éditions de l'Hexagone, «Typo», 1990, p. 146-151.
- MICHON, Jacques, «Paul Morin 1889-1963», dans William Toye, dir., *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford et New York, Oxford University Press, 1983, p. 532-533.
- PIERCE, Lorne, «The poets», dans *An Outline of Canadian Literature*, Montréal et New York, Louis Carrier, 1927, p. 61.
- PIERCE, Lorne, et Bliss CARMAN, «Paul Morin», dans *Our Canadian Literature*, Toronto, The Ryerson Press, 1935, p. 326-329.

- RENAUD, André, *Recueil de textes littéraires canadiens-français*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1968, p. 94-97.
- RHODENIZER, V. B., «French-Canadian Literature», dans *A Handbook of Canadian Literature*, Ottawa, Graphic Publications, 1930, p. 251-260.
- RIÈSE, Laure, «Paul Morin», dans *L'Âme de la poésie canadienne-française*, Toronto, The MacMillan Company of Canada, 1955, p. 155-169.
- ROY, Camille, «M. Paul Morin», dans *Histoire de la littérature canadienne*, nouvelle édition revue et mise à jour, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 1930, p. 170-171.
- ROY, Camille, «Paul Morin», dans *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, 2^e édition, Montréal, Éditions Beauchemin, 1938, p. 254-258.
- ROY, Camille, «Paul Morin», dans *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1952, p. 112-113.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE, «Paul Morin», dans *Précis d'histoire littéraire*, Lachine, Procure des mission des Sœurs de Sainte-Anne, 1925, p. 159-160.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE, «Les poètes psychologues: Paul Morin», dans *Précis d'histoire littéraire canadienne-française*, Lachine, Procure des missions des Sœurs de Sainte-Anne, 1925, p. 275-276.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE, «Paul Morin», dans *Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes*, Lachine, Procure des missions des Sœurs de Sainte-Anne, 1933, p. 345-346.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE, «Paul Morin», dans *Histoire des littératures française et canadienne*, Lachine, Procure des missions, Mont-Sainte-Anne, 1954, p. 538.
- STORY, Norah, «Paul Morin», dans *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, Londres et New York, Oxford University Press, 1967, p. 542.
- SYLVESTRE, Guy, «Paul Morin», dans *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française*, Montréal, Bernard Valiquette, 1942, p. 23.

- SYLVESTRE, Guy, «Paul Morin», dans *Anthologie de la poésie canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 99-108.
- SYLVESTRE, Guy, «Paul Morin», dans Guy Sylvestre, Brandon Coron et Carl F. Klinck, dir., *Écrivains canadiens / Canadian Writers*, Montréal, HMH, et Toronto, Ryerson Press, 1967, p. 114.
- SYLVESTRE, Guy, et Gordon H. GREEN, «Paul Morin», dans *Un siècle de littérature canadienne*, Montréal, HMH, 1967, p. 542.
- TOUGAS, Gérard, «Paul Morin», dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 82-85.
- VIATTE, Auguste, «L'Éveil littéraire de 1900», dans *Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950*, Québec, Presses Universitaires Laval, 1954, p. 147-149.

2. Livres, parties de livres

- BARBEAU, Victor, «Morin, Paul: la tour d'ivoire», dans *La Face et l'Envers, essais critiques*, Montréal, Les publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 119-121.
- CASGRAIN, Thérèse-F., [Paul Morin], dans *Une femme chez les hommes*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 29.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Exils*, Montréal, Conférences J.-A. de Sève, 1965, 32 p.
- LEFEBVRE, Jean-Jacques, «Paul Morin», dans *Ancêtres et Contemporains (1670-1970)*, Montréal, Guérin, 1979, p. 157-162.
- MACMECHAN, Archibald, «In Montreal», dans *The Headwaters of Canadian Literature*, Toronto, Canadiana House, 1968, p. 177-185, 233-238.
- MAJOR, André, «Les poètes artistes: l'école de l'exil», dans *Poésie canadienne-française*, Montréal, Fides, «Archives des Lettres canadiennes», 1969, p. 135-142.
- MICHON, Jacques, «Modernité et approche objective de la littérature», dans Clément Moisan, dir., *Histoire littéraire, théories, méthodes, pratiques*, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 137-145.
- PAGEAU, René, [extrait d'une lettre de Paul Morin à Simone Routier, 16 mars 1927], *Rencontres avec Simone Routier suivies*

des lettres d'Alain Grandbois, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, p. 18-20.

3. Articles

A.-R., «Les livres [présentation de la préface de la traduction d'*Evangeline* de Longfellow par Paul Morin]», *Le Canada français*, novembre 1924, p. 225-226.

ANONYME, «Les prix d'Action intellectuelle», *L'Action catholique*, 23 février 1923, p. 1.

ANONYME, «Ceux qui ont mérité les prix d'Action intellectuelle», *Le Canada*, 23 février 1923, p. 8.

ANONYME, «48 volumes en français et 12 en anglais [livres en nomination pour le concours du prix David]», *L'Action catholique*, 5 avril 1923, p. 1.

ANONYME, «Le prix David», *Le Devoir*, 14 juin 1923, p. 3.

ANONYME, «MORIN, Paul et CÔTÉ, Suzor [sic], *Héroïsmes d'antan*, victoires d'aujourd'hui», *L'Action française*, vol. 11, 1^{er} semestre, février 1924, p. 90.

ANONYME, «L'attribution des prix d'Action intellectuelle», *Le Semeur*, 22^e année, n° 7, février 1926, p. 175.

ANONYME, «Les disparus», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 32, n° 9, septembre 1926, p. 563.

ANONYME, «Les lauréats de l'Action intellectuelle», *Le Semeur*, 23^e année, n° 7, février 1927, p. 181.

ANONYME, «Au labeur et à l'honneur», *Le Semeur*, 24^e année, n° 8, mars 1928, p. 208.

ANONYME, «Prix de poésie», *Le Semeur*, 25^e année, n° 8, mars 1929, p. 219.

ANONYME, «Lauréats du prix David», *Le Devoir*, 31 mai 1929, p. 3.

ANONYME, «Grands prix et grande féerie», *Le Semeur*, 26^e année, n° 8, mars 1930, p. 206-207.

ANONYME, «Le führer des puristes écrit à notre directeur [lettre de Paul Morin à Jean-Charles Harvey, 10 mai 1939]», *Le Jour*, 27 mai 1939, p. 1.

ANONYME, «L'avis d'un paon sur un autre», *Le Devoir*, 28 mars 1941, p. 7.

ANONYME, «Poète en solitude [suivi de «XIII^e (et dernier) Nocturne, poème inédit]», *Le Petit Journal*, 19 avril 1953, p. 61.

ANONYME, «Paul Morin reprend les fureurs d'un puriste», *Le Petit Journal*, 24 mai 1953, p. 48.

ANONYME, «Paul Morin à qui l'Académie canadienne-française vient de décerner sa médaille, pour l'ensemble de son œuvre...», *Le Devoir*, 24 février 1961, p. 8.

ANONYME, «Le poète Paul Morin est mort», *Le Devoir*, 20 juillet 1963, p. 3.

ANONYME, «Paul Morin n'est plus», *Le Petit Journal*, 21 juillet 1963, p. A-4.

BARBEAU, Victor, «Paul Morin», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 13, 1970, p. 45-119.

BLAIS, Jacques, «Problématique de recherche sur le groupe des poètes artistes», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 2, 1980-1982, p. 60-66.

BOISMENU, Léo, «Les étapes d'un manoir canadien», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 10, septembre 1924, p. 297-301.

CHARBONNEAU, Robert, «Parallèle», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 10, 1966, p. 19-37.

CHOPIN, René, «Paroles en liberté par Marcel Dugas», *Le Devoir*, vol. 35, n° 278, 2 décembre 1944, p. 9.

DESMARCHAIS, Rex, «Perspectives littéraires sur le monde», *La Revue populaire*, vol. 38, n° 10, octobre 1945, p. 7.

DESROCHERS, Alfred, «Louis Dantin et la génération perdue», *Les Carnets viatoriens*, vol. 17, n° 3, octobre 1952, p. 120-127.

DIOGÈNE, «Il fut le poète dandy du Canada. Paul Morin n'a pas "ciselé" depuis l'âge de trente ans», *Photo-Journal*, 26 février 1955, p. 34.

DUHAMEL, Roger, «Le Prince hautain du verbe sonore», *Le Droit*, 27 juillet 1963, p. 12.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Avec la mort de Paul Morin, disparition d'un aristocrate», *Le Devoir*, 3 août 1963, p. 14.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Morin et Barbeau, l'art d'être critique», *Le Devoir*, 30 décembre 1970, p. 10.

- FERRON, Jacques, «Paul Morin», *Parti pris*, n° 1, octobre 1963, p. 58-59.
- FILTEAU, Claude, «La poésie parnassienne et la grammaire nouvelle: l'exemple d'Arthur de Bussières», *Voix et images*, vol. 47, hiver 1991, p. 282-303.
- GRANDBOIS, Alain, «Le regretté Paul Morin fut un très grand po te», *Le Petit Journal*, 19 juillet 1965, p. A-55.
- GROULX, Lionel [pseud. Jacques Brassier], «Nos publications [annonce la publication d'*Évangéline* de Longfellow, préfacée par Morin]», *L'Action française*, 8  année, vol. 12, 2  semestre, 1924, p. 126.
- HARVEY, Jean-Charles, «Un poète est mort», *Le Petit Journal*, 28 juillet 1963, p. A-10.
- HAYWARD, Annette, «*L'Aube des temps meilleurs* ou le chemin périlleux de l'histoire littéraire», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, été-automne 1984, p. 91-95.
- HUOT, Maurice, «Autour de Paul Morin, le prince des poètes canadiens», *Le Bien public*, 15 décembre 1961.
- HUOT, Maurice, «Souvenirs de Paul Morin», *Le Droit*, 11 juin 1966, p. 15.
- HUOT, Maurice, «Paul Morin, critique», *Le Bien public*, 16 juin 1967, p. 7.
- HUOT, Maurice, «Rappel de Paul Morin», *Le Bien public*, 23 mai 1969, p. 7.
- LAHAISE, Robert, «Morin l'olympien», *Voix et images*, né 63, printemps 1996, p. 576-582.
- LAVALTRIE, Bernard, «Leçon à un conscrit», *Le Nationaliste*, 29 décembre 1917, p. 2.
- LEFEBVRE, Jean-Jacques, «Nos disparus: Paul Morin», *La Revue du Barreau*, vol. 23, né 9, novembre 1963, p. 563-568.
- HAMEL, Émile-Charles, «Ces courageux anonymes», *Le Jour*, 26 avril 1941, p. 1.
- MARCHAND, Clément, «Purisme et bon usage», *Le Jour*, 27 avril 1940, p. 7 [article paru d'abord dans *Le Bien public*, 13 avril 1940].
- MARCOTTE, Gilles, «Un produit rare: l'humour», *L'Action nationale*, vol. 38, né 3, novembre 1951, p. 211-216.

- O'NEIL, Jean, «Paul Morin était-il un déraciné de naissance?», *La Presse* (supplément littéraire), 27 juillet 1963, p. 3.
- PLANTE, Jean-Paul, «Paul Morin», *Lectures*, nouvelle série, n° 2, 15 septembre 1958, p. 19-21.
- PLANTE, Jean-Paul, «Aperçu biographique: Paul Morin», *Culture*, vol. 19, n° 4, décembre 1958, p. 416-418.
- [ROUTIER, Simone], «Simone Routier», *Vie étudiante*, février 1947, p. 9.
- RUDEL-TESSIER, «Cette sacré télé [*Les Fureurs d'un puriste*]», *La Presse*, 14 mai 1974, p. A16.
- SAINT-LAURENT, Louis, «L'attribution des prix d'Action intellectuelle», *Le Semeur*, 19^e année, n° 8, mars 1923, p. 202.
- SAUCIER, Pierre, «Paul Morin, seigneur de nos lettres, rescapé de l'incendie», *La Patrie*, 21 avril 1957, p. 76.
- SYLVESTRE, Guy, «La poésie», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 3, 1958, p. 96-109.
- VALLERAND, Jean, «Paul Morin ou le destin de l'artiste canadien-français», *La Presse* (supplément littéraire), 3 août 1963, p. 8.

4. Mémoires, thèses

- BESSETTE, Gérard, «Les images en poésie canadienne-française», thèse de doctorat ès lettres, Faculté des Lettres, Université de Montréal, 1950, 498 f.
- BROSSEAU, Marie-Claude, «Plume en main. L'émergence d'une écriture féminine au Québec. Les débuts littéraires d'Alice Lemieux, Simone Routier et Éva Senécal à travers leur correspondance avec Alfred DesRochers, 1927-1932», mémoire de maîtrise (études françaises), Université de Sherbrooke, 1994, 177 f.
- HAYWARD, Annette, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques"», thèse de doctorat (littérature), Université McGill, 1980, 1046 f.
- LÉON-VICTOR, frère [Léon-Victor Paquin], «Deux acrobates parnassiens: Théodore de Banville et Paul Morin», dans «Les influences parnassiennes sur la littérature canadienne-française, chez Émile Nelligan, Paul Morin, René Chopin et

Arthur de Bussières», mémoire de maîtrise  s arts, Université d'Ottawa, 1953, f. 43-64.

MOREL DE LA DURANTAYE, Jean-Paul, «Paul Morin, l'homme et l'œuvre», thèse de doctorat (lettres françaises), Université d'Ottawa, 1978, 2 vol., 322 et 225 f.

PLANTE, Jean-Paul, «L'aspect ironique de l'œuvre de Paul Morin», mémoire de maîtrise  s arts, Université de Montréal 1956, 127 f.

5. Conférences, émissions radiophoniques, interviews

ANONYME, «Une enquête sur la jeunesse», *L'Action*, 18 avril 1914, p. 1.

ANONYME, «Causerie de M. Paul Morin», *Le Devoir*, janvier 1936, p. 5.

ANONYME, «La jeune poésie vue par...», *La Revue moderne*, mars 1938, p. 6.

ANONYME, «Paul Morin chez ces dames», *Le Jour*, 9 avril 1938, p. 1.

ANONYME, «Chronique radiophonique», *Le Jour*, 5 novembre 1938, p. 3.

BAILLARGEON, Pierre, «Interview: Paul Morin», *Amérique française*, né 1, 1 r novembre 1948, p. 70-71; repris dans *Le scandale est nécessaire*, Montréal,  ditions du Jour, 1962, p. 66-69.

DUCHARME, Robert, «Paul Morin, la fin d'une époque», document vidéo, Ministère de l'éducation du Québec, Service des media du Cégep Lionel-Groulx, 1980, 57 minutes.

LANGEVIN, André, «Paul Morin, poète prestigieux», *Notre Temps*, vol. 2, né 40, 26 juillet 1947, p. 1-2.

MAJOR, André (réalisation), «Paul Morin», émission de la série «Relectures», assistante à la réalisation Monique Gauthier, texte de Jacques Michon, entrevues avec Jean Éthier-Blais et Victor Barbeau, lecteurs Estelle Picard et Vincent Davy, Radio-Canada, 19 novembre 1981, 60 minutes.

ROBERT, Guy, «Un poète est toujours seul», *Le Petit Journal*, 36  année, 1 r avril 1962, p. B-16.

D – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES (ouvrages fréquemment cités)

ATHENÆUS, *The Deipnosophists*, trad. Charles Burton Gulick, Cambridge, Harvard University Press; Londres, William Heinemann, 1957-1963, 7 vol.

ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, *Les Déipnosophistes, Livres I et II*, texte établi et traduit par A. M. Desrousseaux avec le concours de Charles Astruc, Paris, Les Belles Lettres, 1956, 2 vol.

DORNIS, Jean, *La Sensibilité dans la poésie française contemporaine (1885-1912)*, Paris, Arthème Fayard, 1912, 258 p.

LAHAISE, Robert, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, «Cahiers du Québec/Littérature», 1987, 549 p.

LANSON, Gustave, *Histoire de la littérature française*, 8^e édition, Paris, Librairie Hachette, 1903, 1182 p.

LONGFELLOW, Henry Wadsworth, *Poetical Works*, Édimbourg, W. D. Nimmo, Hay & Mitchell, s.d., 564 p.

MICHON, Jacques, dir., *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol. 1: *La naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1999, 488 p.

NOAILLES, Anna de, *Les Éblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, [1907], 416 p.

VAN DOOREN, Jean, *Anthologie des poètes français de France et de l'étranger (Europe, Afrique, Asie, Amérique) du IX^e siècle à nos jours*, préface de Georges Duhamel, 5^e édition, Verviers (Belgique), Librairie Albert Hermann, 1928, iv, 1070 p.

VERLAINE, Paul, *Sagesse*, 6^e éd., Paris, Librairie Léon Vanier, 1909, 143 p.

VIRGILE, *Bucoliques*, VI, 1-2, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1963, 77 p.

WALCH, G., *Anthologie des poètes français contemporains*, Paris, Delagrave; Leyde, A.-W. Sijthoff, 1912, 3 vol.

INDEX DES TITRES DE POÈMES ET DE SECTIONS

- À CEUX DE MON PAYS 225
 À Guy Delahaye 302
 À Junon 123
 À la Vierge 525
 À Marcel Dugas 301
 À René Chopin 303
 AD MAJOREM DEI
 GLORIAM 497
 Adieux à Sparte 374
 Adieux à Venise 89
 Ah, j'ai longtemps rêvé... 333
 Aisthètès 145
 Albani (L') 458
 Alighieri 86
 Alleluia 522
 Aménités sur mon seuil 469
 Ami, ne rentrons pas... 119
 Anniversaire 545
 Archer 147
 Arythmie 425
 As I sat on a sunny banke 517
 Attente (L') 330
 Au Paon 79
 Au printemps 304
 Aubade 399
 Aurore 535
 Aux communiantes de mai 533
 Avignon 84
 Azur (L') 376
 Beau rêve (Le) 289
 Berceau (Le) 245
 Berceuse 540
 Blues 465
 Boa (Le) 483
 Bretagne 182
 Bruges 96
 C'est vers toi que je viens... 191
 Carcassonne 165
 CENDRES 239
 Cendres, où glacés... 243
 Centaure 148
 Central Park 463
 Cercopithèque (Le) 479
 Cette minute... 450
 Chanson de Cornouaille 299
 Chanson de Crimée 300
 Chanson de Norvège 295
 Chanson persane 297
 Chère, je pense encore... 449
 Chevrier (Le) 155
 Chinoiserie 109
 Chios 143
 Cicéron à Pætus 216
 Ciné 430
 Circaète (Le) 481
 Clarté 531
 Cock Robin 411
 Conseil 197
 Consolation 527
 Constantinople 100
 Conte funèbre 307
 Course (La) 259
 Crépuscule 366
 Crépuscule (Sonnets
 agrestes) 535
 Cri (Le) 541
 Dactylo (La) 432
 Damas 98
 Damoiselle élue (La) 171
 De toutes ces beautés... 342
 Départ (Le) 186
 Dernier travail d'Hercule
 (Le) 318
 Dialogue 321
 Douceur de la maison... 201
 EDEN REVISITED 455

- ELLAS 121
 Émeu (L') 487
 En écoutant Chun 304
 Enfin, c'est l'amicale... 332
 Épanouissement... 543
 ÉPIGRAMMES 151
 Épinoche (L') 477
 Épître 223
 Esclave (L') 158
 Espagne 114
 Estampe (*voir* Tokio)
 Et si je n'ai pas dit... 227
 Et si mon esprit, las... 339
 Exil 364
 Exorcisme (L') 169
 Eyoub 105
 Fama 210
 Fête de nuit 361
 Flamme 386
 Flight No. 439-E 423
 Forêt (La) 376
 Fusée 365
 Gage (Le) 168
 Galata 103
 GEORGIO REGI
 IMPERATORI 493
 Ginty 252
 Giotto 85
 GOUACHES VÉNITIENNES 358
 Grâces 343
 Griserie 539
 Guerrier (Le) 156
 Haarlem 96
 Harmonie pour un soir
 d'Italie 381
 Harmonie pour un soir
 dauphinois 378
 Harmonie pour un soir grec 384
 Haylle, Comly and Clene 514
 Héros (Les) 368
 Heure 199
 Hibou» («L') 491
 Hommage 337
 HOMMAGE À MONSIEUR DE
 BUFFON 475
 Hyène et le baudet (L') 413
 Il n'est que la prière... 247, 508
 Il ne me suffit pas... 207
 Il pleut, c'est le petit matin... 355
 Incertitude (L') 258
 Infidèle (L') 360
 Inscription 138
 Insomniaque (L') 448
 Insomnie 195
 Intérimaire (L') 431
 Invocation 256
 Invocations 126
 Ispahan 98
 JADES 263
 Jades précieux... 265
 Japoneries 107
 Jardin (Le)
 Jardinier (Le) 154
 Jazz 429
 Je reverrai souvent... 204
 Jeune Grecque (La) 131
 Joaillier philosophe (Le) 211
 Koala (Le) 486
 Lac (Le) 176
 Lagune 87
 Le soir clair nous conduit... 111
 Leçon 248
 Légende d'Argus (La) 220
 LES DIEUX S'EN VONT 375
 Lettre obsolète 402
 Liminaire 77
 Lune 193
 Lune sur le défilé fortifié (La) 305
 Mais si, d'un grand frisson... 340
 Maison vide (La) 510
 Malmaison (La) 180
 MARBRES ET FEUILLAGES 75
 Marin (Le) 153
 Mer (La) 375
 Midi vénitien 358
 Mississipi 294

- Moulins 94
 Musique 253
 Musique des noms 460
 Nature, ce matin... 133
 NEUF ÉPIGRAPHES 433
 Nocturne (IV^e) 547
 Nocturne (voir Sur Paris endormi)
 Nocturne IV^e 449
 Nocturne V^e et VII^e (voir Cette
 minute...)
 Nocturne XI^e 451
 Nocturne XIII^e (voir Pays de
 l'érable)
 Nonnes 92
 NUGÆ 397
 Nuits de mai 308
 Ô Bien-Aimée, écoute... 335
 Ô moite embrasement... 125
 Ode 139
 Omnis memoriæ princeps 495
 Oraison jaculatoire 509
 Ornithorynque (L') 485
 ORS 347
 Ors, dans la mémoire... 349
 Palerme 357
 Paon blanc (Le) 283
 Paon mourant (Le) 189
 Paon royal (Le) 224
 Paonnades 416
 Papillon dévotieux (Le) 499
 Pâques 255
 Patriæ amans 544
 Pays de l'érable 452
 Perdrix 457
 Petit square (Le) 292
 Petite prière 261
 PETITE SUITE
 AMOUREUSE 339
 Plainte de Don Juan (La) 250
 Plaisirs du matin (Les) 249
 Plus aimé de mes jardins arabes...
 (Le) 353
 Poète (Le) 159
 Potier (Le) 157
 Poudrerie 467
 Pour les tout-petits 512
 Pralines chez l'Ambassadrice 408
 Prélude 301
 Prière du soir 511
 Prière (voir Invocation)
 Printemps 529
 Prise de voile 521
 Prix (Le) 135
 Promesse 344
 Quand, poussés par le soir... 196
 QUATRE CHANSONS 295
 QUATRE POEMES DE LI-PO 304
 QUATRE VILLES
 D'OCCIDENT 95
 QUATRE VILLES D'ORIENT 98
 Question 415
 Quimper 97
 Récompense (La) 260
 REFLET DU TEMPS (LE) 187
 Regrets (voir Chère, il pense
 encore...)
 Revanche du Paon (La) 266
 Réveil 233
 Rhinopome (Le) 492
 Rose au jardin smyrniote (La) 350
 Roseraie 113
 Sagesse 215
 Salle des fêtes du roi
 Haakon (La) 281
 Salomé 538
 Sarabande 173
 Scriabine 313
 Septante 400
 Sépulcre 254
 Seynt Stevenes evyn on Crystes
 owyn day 517
 Si d'un émoi profond... 339
 Si tout s'éteint... 451
 SILVES FRANÇOISES 161
 Simple légende 516
 Sirène 130

- SIX NOCTURNES 445
 Soie! Enveloppant... 329
 SOIES 327
 Sonnerie malade de la peste
 (La) 549
 Sonnet 537
 SONNETS AGRESTES 535
 Sophos 146
 S.O.S. 468
 Spéculation satisfaisante 513
 Stamboul 101
 Stances 257
 Stéphanie 278
 Sur l'évangéliste de Noailles 435
 Sur Paris endormi... 163
 Sur quels livres obscurs... 214
 Sur un exemplaire de *La Belle*
 histoire de Geneviève 442
 Sur un exemplaire de Shelley 341,
 441
 Sur un exemplaire des
 Amours 337, 439
 Sur un exemplaire des
 Bucoliques 218, 436
 Sur un exemplaire des *Hortensias*
 bleus 443
 Sur un exemplaire des *Jeux*
 rustiques... 438
 Sur un exemplaire des *Satires* 219,
 437
 Sur un exemplaire du *Paon*
 d'email 444
 Sur un rythme de Verhaeren 203
 Syndérèse 471
 Tamanoir et le pangolin (Le) 478
 Tel le saint... 367
 Terme 184
 TÉTRAGLYPHE 427
 Thalatta 149
 Toi 209
 Tokio 99
 ¡Torres de Dios! ¡Poetas! 285
 Toucan (Le) 488
 Tours de Dieu! Poètes! 287
 Trianon 178
 TRIPLE HOMMAGE (LE) 301
 TROIS HARMONIES 378
 TROIS POÈMES POUR NOËL
 ET UN POUR SAINT
 ÉTIENNE 514
 TURQUERIES 101
 Une chanson de Ch'ang-kan 305
 Urne 447
 Venezia (*voir* Adieux à
 Venise) 532
 Vêpres (*voir* Nonnes)
 Vérone 95
 Verrerie 359
 Vierge feuillet... 242
 Vieux fauteuil (Le) 523
 Villa d'Este (La) 81
 Vous vouliez que je reste... 208
 Yak et le macaque (Le) 489

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte.....	47
Chronologie	51
Sigles et abréviations	71

LE PAON D'ÉMAIL

MARBRES ET FEUILLAGES	75
Liminaire.....	77
Au Paon.....	79
La villa d'Este	81
Avignon	84
Giotto	85
Alighieri.....	86
Lagune	87
Adieux à Venise	89
Nonnes	92
Moulins.....	94
Quatre villes d'Occident	95
Vérone	95
Bruges	96
Haarlem	96
Quimper	97

Quatre Villes d'Orient.....	98
Ispahan	98
Damas	98
Tokio.....	99
Constantinople.....	100
Turqueries.....	101
Stamboul.....	101
Galata.....	103
Eyoub.....	105
Japoneries.....	107
Chinoiserie	109
Le soir clair nous conduit... ..	111
Roseraie	113
Espagne	114
Ami, ne rentrons pas... ..	119
ΕΛΛΑΣ	121
À Junon	123
Ô moite embrasement... ..	125
Invocations	126
Sirène.....	130
La jeune Grecque	131
Nature, ce matin... ..	133
Le prix	135
Inscription	138
Ode	139
Chios.....	143
ΑΙΣΘΗΤΗΣ	145
ΣΟΦΟΣ.....	146
Archer.....	147
Centaure.....	148
Thalatta	149
ΕΠΙΓΡΑΜΜΕΣ.....	151
Le Marin.....	153
Le Jardinier	154
Le Chevrier	155
Le Guerrier	156
Le Potier.....	157

L'Esclave	158
Le Poète	159
SILVES FRANÇOISES	161
Sur Paris endormi... ..	163
Carcassonne	165
Le gage	168
L'exorcisme	169
La damoiselle élue	171
Sarabande	173
Le lac	176
Trianon	178
La Malmaison	180
Bretagne	182
Terme	184
Le départ	186
LE REFLET DU TEMPS	187
Le Paon mourant	189
C'est vers toi que je viens... ..	191
Lune	193
Insomnie	195
Quand, poussés par le soir... ..	196
Conseil	197
Heure	199
Douceur de la maison... ..	201
Sur un rythme de Verhaeren	203
Je reverrai souvent... ..	204
Il ne me suffit pas... ..	207
Vous vouliez que je reste... ..	208
Toi	209
Fama	210
Le joailler philosophe	211
Sur quels livres obscurs... ..	214
Sagesse	215
Cicéron à Pætus	216
Sur un exemplaire des <i>Bucoliques</i>	218
Sur un exemplaire des <i>Satires</i>	219
La légende d'Argus	220

Épître	223
Le Paon royal.....	224
À CEUX DE MON PAYS	225
Et si je n'ai pas dit... ..	227

POÈMES DE CENDRE ET D'OR

Réveil	233
CENDRES	239
Cendres, où glacés... ..	241
Vierge feuillet... ..	242
Le berceau	243
Il n'est que la prière... ..	247
Leçon	248
Les plaisirs du matin	249
La plainte de Don Juan	250
Ginty.....	252
Musique.....	253
Sépulcre	254
Pâques	255
Invocation	256
Stances.....	257
L'incertitude	258
La course.....	259
La récompense	260
Petite prière	261
JADES	263
Jades précieux... ..	265
La revanche du Paon	266
Stéphanie	278
La salle des fêtes du roi Haakon	281
Le Paon blanc	283
¡Torres de Dios! ¡Poetas!.....	285
Tours de Dieu! Poètes!	287
Le beau rêve.....	289
Le petit square	292
Mississipi.....	294

Quatre chansons.....	295
Chanson de Norvège.....	295
Chanson persane.....	297
Chanson de Cornouaille.....	299
Chanson de Crimée.....	300
Le triple hommage.....	301
Prélude.....	301
À Marcel Dugas.....	301
À Guy Delahaye.....	302
À René Chopin.....	303
Quatre poèmes de Li-Po.....	304
En écoutant Chun.....	304
Au printemps.....	304
La lune sur le défilé fortifié.....	305
Une chanson de Ch'ang-kan.....	305
Conte funèbre.....	307
Nuits de mai.....	308
Scriabine.....	313
Le dernier travail d'Hercule.....	318
Dialogue.....	321
SOIES.....	327
Soie! Enveloppant... ..	329
L'attente.....	330
Enfin, c'est l'amicale... ..	332
Ah, j'ai longtemps rêvé... ..	333
Ô Bien-Aimée, écoute... ..	335
Hommage.....	337
Petite suite amoureuse.....	339
Si d'un émoi profond... ..	339
Et si mon esprit, las... ..	339
Mais si, d'un grand frisson... ..	340
Sur un exemplaire de Shelley.....	341
De toutes ces beautés... ..	342
Grâces.....	343
Promesse.....	344
ORS.....	347
Ors, dans la mémoire... ..	349

La rose au jardin smyrniote	350
Le plus aimé de mes jardins arabes... ..	353
Il pleut, c'est le petit matin... ..	355
Palerme	357
Gouaches vénitiennes	358
Midi vénitien.....	358
Verrerie	359
L'infidèle	360
Fête de nuit.....	361
Exil.....	364
Fusée.....	365
Crépuscule	366
Tel le saint... ..	367
Les héros	368
Adieux à Sparte.....	374
Les dieux s'en vont... ..	375
La mer.....	375
La forêt.....	376
L'azur	376
Trois harmonies.....	378
Harmonie pour un soir dauphinois.....	378
Harmonie pour un soir d'Italie.....	381
Harmonie pour un soir grec	384
Flamme	386

GÉRONTE ET SON MIROIR

Préfacette testamentaire.....	393
NUGÆ.....	397
Aubade	399
Septante.....	400
Lettre obsolète	402
Pralines chez l'Ambassadrice	408
Cock Robin.....	411
L'hyène et le baudet.....	413
Question	415
Paonnades	416
Flight No. 439-E	423
Arythmie.....	425

TÉTRAGLYPHE	427
Jazz.....	429
Ciné	430
L'intérimaire	431
La dactylo	432
NEUF ÉPIGRAPHES.....	433
Sur l'évangélaire de Noailles.....	435
Sur un exemplaire des <i>Bucoliques</i>	436
Sur un exemplaire des <i>Satires</i>	437
Sur un exemplaire des <i>Jeux rustiques</i>	438
Sur un exemplaire des <i>Amours</i>	439
Sur un exemplaire de Shelley.....	441
Sur un exemplaire de <i>La Belle Histoire de Geneviève</i>	442
Sur un exemplaire des <i>Hortensias bleus</i>	443
Sur un exemplaire du <i>Paon d'émail</i>	444
SIX NOCTURNES	445
Urne	447
L'insomniaque.....	448
Chère, je pense encore... ..	449
Cette minute... ..	450
Si tout s'éteint... ..	451
Pays de l'érable... ..	452
EDEN REVISITED	455
Perdrix.....	457
L'Albani.....	458
Musique des noms	460
Central Park	463
Blues	465
Poudrerie	467
... -- --	468
Aménités sur mon seuil	469
Syndérèse	471
HOMMAGE À MONSIEUR DE BUFFON.....	475
L'épinoche	477
Le tamanoir et le pangolin	478

Le cercophithèque	479
Le circaète	481
Le boa	483
L'ornithorynque	485
Le koala	486
L'émeu	487
Le toucan	488
Le yak et le macaque	489
«L'hibou»	491
Le rhinopome	492
GEORGIO REGI IMPERATORI	493
Omnis memoriae princeps	495
AD MAJOREM DEI GLORIAM	497
Le papillon dévotieux	499
Il n'est que la prière... ..	508
Oraison jaculatoire	509
La maison vide	510
Prière du soir	511
Pour les tout-petits	512
Spéculation satisfactoire	513
TROIS POÈMES POUR NOËL ET UN POUR SAINT ÉTIENNE	514
Haylle, Comly and Clene... ..	514
Simple légende	516
As I sat on a sunny Banke	517
Seynt Stevenes evyn on Crystes owyn day	518

POÈMES RETROUVÉS, 1903-1955

Prise de voile	521
Alleluia	522
Le vieux fauteuil	523
À la Vierge	525
Consolation	527
Printemps	529
Clarté	531
Venezia	532

Aux communiantes de mai.....	533
Sonnets agrestes	535
Aurore	535
Crépuscule	535
Sonnet	537
Salomé	538
Griserie	539
Berceuse.....	540
Le cri	541
Épanouissement... ..	543
Patriæ amans	544
Anniversaire.....	545
IV ^e Nocturne	547
La sonnerie malade de la peste	549
Appendices	551
I L'exotisme dans la poésie contemporaine	553
II Poèmes anglais traduits et adaptés par Paul Morin... ..	583
Giotto's Tower.....	583
Castles in Spain	584
The Mermaid	586
The Greek Girl at the Fair	588
Thou	589
The White Peacock	590
A Song of Ch'ang-kan	591
In Spring.....	592
The Moon at the Fortified Pass.....	593
On Hearing Chün, the Buddhist Monk, Play his Lute ..	593
Cock Robin	593
Bibliographie.....	597
Index des titres de poèmes et de sections	623

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques,
les textes fondamentaux de la littérature québécoise.
Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette
sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionnaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN
Relation des aventures de Mathieu Saguean, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.

Page laissée blanche

